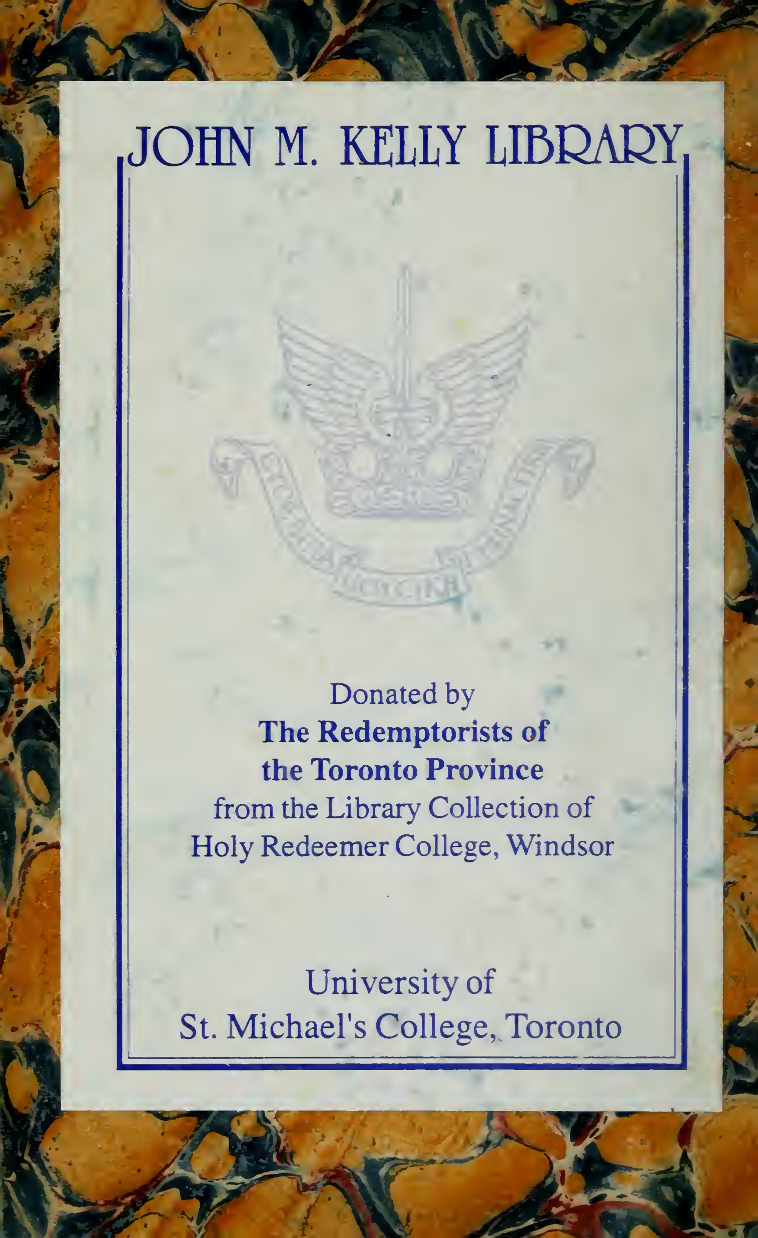
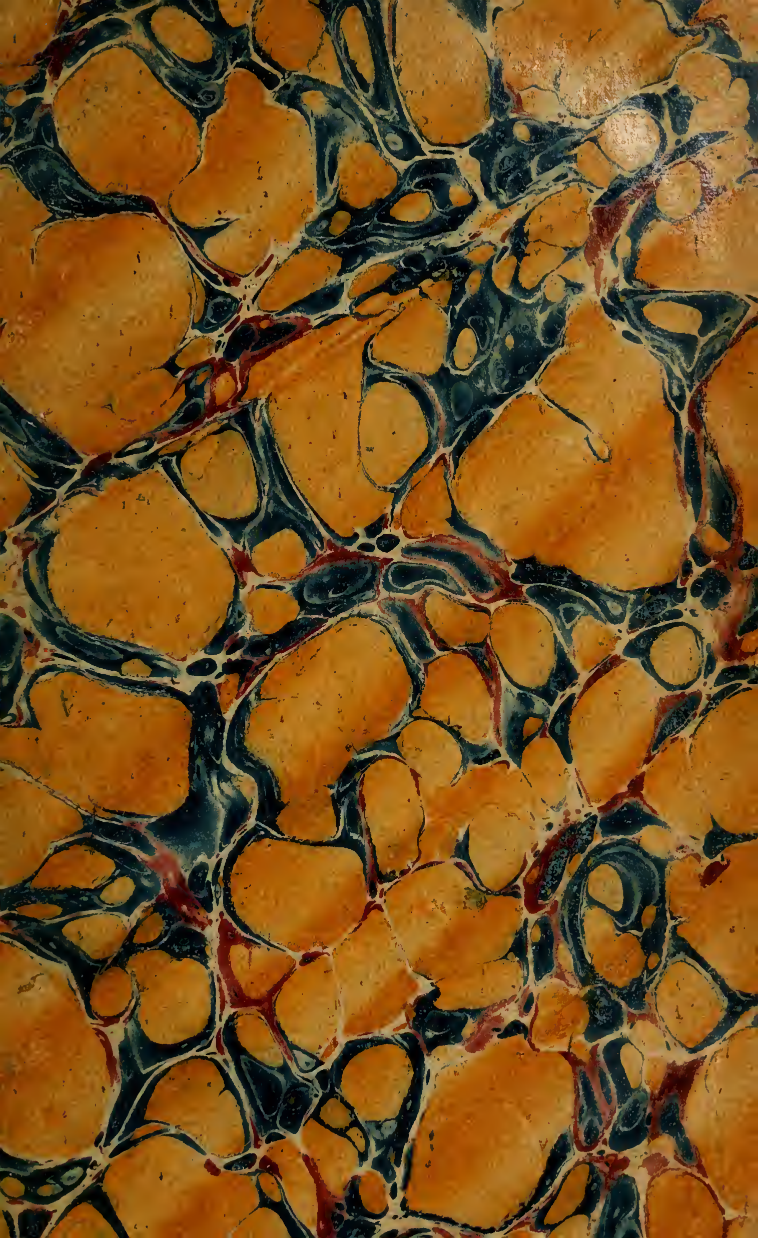




JOHN M. KELLY LIBRARY
Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor
University of
St. Michael's College, Toronto





L'ÉGLISE

ŒUVRE DE L'HOMME-DIEU

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Homme-Dieu, conférences. 10e édit. 1 vol. in-12.	3 fr.
— Le même ouvrage. 1 vol. in-8.	5 fr.
L'Église, œuvre de l'Homme-Dieu. 8e édit. 1 vol. in-12.	3 fr.
— ou 1 vol. in-8.	5 fr.
Le Décalogue ou la loi de l'Homme-Dieu, 6e édit. 2 vol. in-12.	6 fr.
— Le même ouvrage. 2 vol. in-8.	10 fr.
Les Sacrements ou la grâce de l'Homme-Dieu, 4e édit. 2 vol. in-12.	6 fr.
— Le même ouvrage. 2 vol. in-8.	10 fr.
Les Mystères de la vie future ou la gloire de l'Homme-Dieu. 1 vol. in-12.	3 fr.
— Le même ouvrage. 1 vol. in-8.	5 fr.
Panégyriques et Oraisons funèbres, 3e édit. 2 vol. in-12.	6 fr.
— Le même ouvrage. 2 vol. in-8.	10 fr.
Panégyriques, Oraisons funèbres, Éloges académiques. — Nouvelle série. 1 vol. in-8.	5 fr.
— ou 1 vol. in-12.	3 fr.
Le sacré Cœur de l'Homme-Dieu, Sermons prêchés à Besançon et Paray-le-Monial en juin 1873. 1 vol. in-8.	4 fr.
— ou 1 vol. in-12.	3 fr.
L'année d'expiation et de grâce (1870-1871. — *Sermons et Oraisons funèbres*). 1 vol. in-8.	4 fr.
— ou 1 vol. in-12.	3 fr.
L'année des Pèlerinages (1872-1873). Sermons prêchés par M. Besson. 1 vol. in-8.	5 fr.
— ou 1 vol. in-12.	3 fr.

ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

L'ÉGLISE

ŒUVRE DE L'HOMME-DIEU

CONFÉRENCES

PRÊCHÉES A LA MÉTROPOLE DE BESANÇON

PAR

Mgr BESSON

Évêque de Nimes

HUITIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1876

LETTRE

DE MONSEIGNEUR MERMILLOD, ÉVÊQUE D'HÉBRON,

AUXILIAIRE DE GENÈVE

Monsieur et vénéré ami,

Je n'ai pas voulu vous envoyer un banal remerciement pour vos admirables Conférences sur l'Église. J'ai tenu à lire votre volume, et je le relis après l'avoir conseillé à plusieurs protestants. Vous serez par votre parole écrite, ici, à Genève, un de mes plus sûrs pêcheurs d'âmes. J'avais toujours rêvé un livre sur l'Église, je m'étais proposé de le faire, et Dieu vient de m'exempter de ce labeur. Je ne pourrais que redire d'une façon incolore ce que vous exprimez avec tant de solidité, de chaleur et de charmes. L'*Homme-Dieu* et l'*Église* sont les deux merveilleuses pages de l'œuvre divine, et vous les faites briller aux regards de tous. Merci, mille fois merci de votre beau travail. Comme votre parole a tout ensemble la sève du théologien et l'accent du fils ému et dévoué! On peut dire de vous le mot de saint Bernard : *Lucere et ardere perfectum !*

Genève, 12 décembre 1865.

† GASPARD, *évêque.*

LETTRE

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE DIJON.

Monsieur le Supérieur,

Quoique je n'aie pas encore lu entièrement vos conférences sur l'*Église*, j'en ai cependant vu assez pour être assuré que ces nouvelles conférences seront dignes des premières sur

l'*Homme-Dieu*; je n'hésite donc pas à vous en faire mon bien sincère compliment. Continuez, mon cher docteur, et l'Église des Hilaire, des Bossuet et des Frayssinous, prouvera au XIX[e] siècle qu'elle n'a pas dégénéré. Pour mon compte, quand j'ai pris votre livre, je suis tellement sous le charme de vos raisonnements si lucides, si bien enchaînés et si pressants, que j'ai peine à en interrompre la lecture.

Dijon, 10 novembre 1865.

† FRANÇOIS, *évêque de Dijon.*

LETTRE

DE MONSEIGNEUR LAFORÊT, RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN.

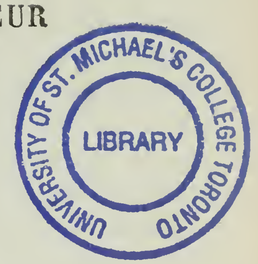
Je m'associe de grand cœur aux félicitations si méritées que vous avez reçues pour vos conférences sur l'*Homme-Dieu*. Cette œuvre est à la fois solide et éloquente; je bénis Dieu du succès qu'elle obtient, elle produira les plus heureux fruits.

Ce que j'ai lu de vos conférences sur l'*Église* me persuade que cette seconde œuvre est digne de la première. Je lui souhaite le même succès, et je vous prie de croire que j'y aiderai dans la mesure de mes forces: de tels écrits placent leur auteur au premier rang des apologistes contemporains.

Louvain, le 19 novembre 1865.

N. J. LAFORÊT, *rect. univ.*

AVIS DE L'ÉDITEUR



Les *Conférences* de M. l'abbé Besson *sur l'Église* ont été, comme ses *Conférences sur l'Homme-Dieu,* accueillies avec une faveur marquée par la presse sérieuse, le public lettré et l'épiscopat. Elles méritaient le même succès que les premières, puisqu'elles avaient pour objet la même cause et qu'elles étaient traitées avec la même foi, la même science et le même talent. Le point de vue auquel l'auteur s'est placé a été signalé pour sa nouveauté comme pour sa justesse ; l'ordonnance de l'ouvrage a été louée aussi bien que l'idée dominante et féconde qui le résume tout entier ; enfin le style, qui fait vivre et durer les livres, n'a pas obtenu moins d'éloges que la doctrine. On en jugera par les critiques suivantes, que nous rapportons ici moins pour louer les *Conférences sur l'Église* que pour en faire connaître et apprécier la portée.

M. l'abbé Maynard, dans la *Bibliographie catholique* [1], s'exprime ainsi : « Quelle est la méthode à la fois la plus simple et la plus profonde, la plus populaire et la plus

[1] N° de novembre 1865.

théologique pour bien étudier l'Église? C'est de l'étudier non pas seulement comme l'œuvre de l'Homme-Dieu, mais comme l'Homme-Dieu lui-même ; et c'est précisément ce qu'a fait M. l'abbé Besson. Le plan du livre de *l'Église* est donc calqué sur celui du livre de *l'Homme-Dieu,* parce qu'en réalité, c'est le même livre, ce sont les deux faces d'une même figure. Notion de *l'Homme-Dieu,* sa naissance, ses faux portraits, son portrait véritable, sa sainteté, sa parole et sa doctrine, ses miracles et ses œuvres, sa mort, sa résurrection. tel était le plan de *l'Homme-Dieu;* plan que nous n'avons pas craint de proclamer admirable. Tel, et plus admirable encore, est le plan de *l'Église,* considérée comme une extension dans le temps et dans l'espace de la personne de l'Homme-Dieu. Elle naît comme lui; comme lui elle porte des traits divins que ne peuvent copier les fausses églises; comme lui elle vit, parle, agit, règne, souffre et triomphe. Oui, plan plus admirable que le premier, bien qu'il soit le même, parce qu'il est plus neuf et plus original dans l'application qui en est faite à l'Église. A nul de nos plus grands apologistes n'était venue, croyons-nous, cette idée si simple et si féconde de démontrer la divinité de l'Église absolument comme la divinité de Jésus-Christ, et, sans les confondre, de les identifier en quelque sorte l'une avec l'autre. Or, remarquons bien qu'après tant d'admirables travaux accumulés par l'apologétique chrétienne et catholique, les œuvres nouvelles valent surtout désormais par le plan et par la forme, par une plus savante disposition des mêmes choses et un plus riche costume jeté sur elles; en un mot, par le style pris, dans le large sens de Buffon, pour l'ordre et le mouvement que l'on met dans les pensées. Elles valent encore par l'appropriation des mêmes vérités à un nouvel état des

esprits, à un besoin nouveau des sociétés. M. l'abbé Besson ne s'est pas privé de cet autre avantage, et, en maint endroit de ses conférences, il a fait des allusions vives, hardies, à des attaques récentes et à l'état présent de l'Église et de la papauté. Enfin il a tout animé du souffle de l'éloquence, tout orné des charmes du plus beau langage ; et il nous serait facile, si les usages et les dimensions de la *Bibliographie* le permettaient, de citer bien des pages de grande valeur oratoire et littéraire. M. l'abbé Besson est un maître dans l'art de parler et d'écrire... »

Avec cette recommandation puissante qui est d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare, les *Conférences sur l'Église* firent rapidement leur chemin ; les journaux et les revues consacrés à la défense de la bonne cause tinrent le même langage, et, selon le vœu exprimé par M. l'abbé Maynard, les nombreux acquéreurs de *l'Homme-Dieu* voulant se procurer *l'Église*, et les lecteurs non moins nombreux de *l'Église* voulant prendre connaissance de *l'Homme-Dieu*, les deux livres s'aidèrent mutuellement, au grand profit de la vérité et des âmes. Parmi les littérateurs et les critiques dont le suffrage a contribué à cette propagande, nous pouvons citer M. l'abbé Désorges dans le journal *le Monde*, M. Bathild Bouniol dans *la Revue de Bretagne*, M. Antonin Rondelet dans la *Revue d'économie chrétienne* [1], M. Fr. Pérennès dans *la Vérité* [2], M. le marquis de Roys dans la *Revue du monde catholique* [3], M. le vicomte Chiflet dans le journal *l'Union* [4], M. Sauzay dans les *Annales fr.-comtoises* [5]. La *Revue bibliographique et littéraire* et le *Mémorial*

[1] N° du 31 juillet 1866.
[2] N° du 2 décembre 1865.
[3] N° du 10 avril 1866.
[4] N° du 23 janvier 1866.
[5] N° du 30 novembre 1865.

catholique viennent de confirmer par leur témoignage les éloges, tant de fois répétés, de cette belle apologie [1].

Deux revues qui jouissent dans le monde religieux et lettré d'une autorité incontestable, le *Correspondant* et les *Études religieuses, historiques et littéraires* de la compagnie de Jésus, ont donné une attention toute particulière aux *Conférences sur l'Église* et en ont fait une longue et saine critique. Voici quelques extraits de l'article publié par M. Douhaire dans le *Correspondant* [2].

« Après l'Homme-Dieu dans l'Évangile, l'Homme-Dieu dans l'Église, cela venait de soi, disons plus, cela était obligatoire. Le premier travail en appelait un second, non point tant à titre de complément que comme aspect nouveau du sujet.

« Ainsi l'a pensé M. l'abbé Besson. A ses premières conférences il en a ajouté de nouvelles qui ont été prononcées également dans la métropole de Besançon, devant le même auditoire et avec les mêmes applaudissements. Inutile de dire qu'on y retrouve la même fermeté de méthode, la même sévérité de logique, la même chaleur d'élocution. Ces deux ouvrages ne se font pas suite, c'est le même en deux parties. Conçus dans la même pensée, ils ont été écrits l'un et l'autre sous la même inspiration, et, dirait-on, d'un seul trait. Le second volume est de tous points à la hauteur du premier qu'il rappelle au reste par la forme et par le plan...

« Le conférencier de la métropole de Besançon ne recule point devant les questions du temps, de quelque nature et de quelque gravité qu'elles soient, et certes, quand on voit dans quel sage esprit et avec quelle sûreté

[1] N° d'août 1866.
[2] N° du 25 janvier 1866.

de langage il les traite, on ne saurait que l'en louer. Pourquoi d'ailleurs la chaire aurait-elle moins que la tribune ou la presse la faculté d'entretenir les fidèles de ce qui fait le sujet de leurs plus chères préoccupations ? Loin donc de dissimuler ce qui dans les conférences de M. Besson touche aux côtés brûlants de la polémique contemporaine, nous nous faisons un devoir de le signaler. C'est pourquoi nous ne terminerons pas l'esquisse rapide de ce nouveau et éloquent traité de l'Église sans appeler l'attention du lecteur sur les discours consacrés aux œuvres de l'Église où est présentée, à un point de vue si conforme aux dispositions présentes des esprits, l'histoire de ses bienfaits matériels, à savoir ses œuvres de justice et de charité, et celle de ses bienfaits dans l'ordre moral, c'est-à-dire ses miracles et ses conversions. La manière dont M. Besson fait envisager en particulier les faits surnaturels de l'histoire de l'Église frappera vivement, croyons-nous, le lecteur. Le tableau des luttes et des souffrances de l'Église, par lequel termine l'orateur, tableau qu'à l'imitation des écrivains religieux du moyen âge il appelle la *passion de l'Église*, ne fera pas une moins vive impression. M. Besson a le trait vif, mais l'esprit de prudence et de charité dirige et modère constamment son crayon. Nous ne regrettons pas que le défaut d'espace nous interdise les citations, car aussi bien nous ne saurions choisir. Du reste, la justice voudrait qu'après le discours sur la *passion de l'Église,* nous fissions connaître celui qui a pour sujet sa résurrection et qui est comme l'épilogue de l'œuvre entière, et dans celui-ci il faudrait également tout citer. Ces deux discours sont les plus beaux du nouveau volume de M. Besson, et de tout ce qui est sorti de sa plume. »

L'article publié par le P. Toulemont dans les *Études*

religieuses, exprime la même satisfaction : « M. l'abbé Besson a conquis d'emblée son rang, et un rang des plus distingués, parmi les orateurs et les écrivains de nos jours. Les premières conférences sur *l'Homme-Dieu*, publiées en 1864, ont été accueillies avec une singulière estime, et ses nouvelles *Conférences sur l'Église* sont déjà depuis plusieurs mois à leur seconde édition. Succès bien légitime et auquel nous sommes heureux d'applaudir. Il est si rare, par le temps qui court, de rencontrer à un tel degré, la solidité, l'opulence même de la doctrine théologique, la variété des connaissances de tous genres, jointes aux plus remarquables qualités de la forme : ordre lumineux, élégance, noblesse et dignité toujours ; souvent splendeur et magnificence ; parfois chaleur entraînante et enthousiasme, coulant à pleins bords. » Après avoir résumé à grands traits le plan et l'ordonnance de l'œuvre, le P. Toulemont ajoute : « L'Église considérée dans ses rapports avec Jésus-Christ, telle est donc l'idée large et féconde que M. l'abbé Besson s'est attaché à mettre en pleine lumière. C'est cette conception centrale qui fait vraiment l'unité de son beau traité oratoire, c'est là aussi ce qui en fait une œuvre originale et presque neuve, car jamais, ce nous semble, cette donnée n'avait été développée avec tant d'ampleur ni suivie aussi fidèlement dans ses conséquences [1]. »

C'est donc avec une confiance nouvelle que nous offrons au public cette nouvelle édition des *Conférences sur l'Église*. Elle se présente d'ailleurs sous les auspices des prélats les plus compétents pour donner à un tel livre l'autorité qui lui appartient.

[1] *Études religieuses, historiques et littéraires*, par les Pères de la Compagnie de Jésus, juillet 1865.

Mgr Laforêt, le Recteur magnifique de l'Université de Louvain, écrit à l'auteur: « Je m'associe de grand cœur aux félicitations si méritées que vous avez reçues pour vos *Conférences sur l'Homme-Dieu.* Cette œuvre est à la fois très-solide et très-éloquente. Je bénis Dieu du succès qu'elle obtient; elle produira les plus heureux fruits. Ce que j'ai lu de vos *Conférences sur l'Église* me persuade que cette seconde œuvre est digne de la première. Je lui souhaite le même succès et je vous prie de croire que j'y aiderai dans la mesure de mes forces. De tels écrits placent leur auteur au premier rang des apologistes contemporains [1]. »

Mgr Rivet, évêque de Dijon, a voulu donner à M. l'abbé Besson les plus affectueux encouragements : « Continuez, lui écrit-il, mon cher docteur, et l'Église des Hilaire, des Bossuet et des Frayssinous prouvera au XIXe siècle qu'elle n'a pas dégénéré. Pour mon compte, quand j'ai pris votre livre, je suis sous le charme de vos raisonnements si lucides, si bien enchaînés, si pressants, et j'ai peine à en interrompre la lecture, ce qu'il me faut, hélas! trop souvent faire et quelquefois pour plusieurs jours . »

Le témoignage rendu par Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, fait assez voir de quel secours peuvent être les *Conférences* de M. l'abbé Besson dans les controverses du temps. Il écrit à l'auteur : « Monsieur et vénéré ami, je n'ai pas voulu vous envoyer un banal remerciement pour vos admirables Conférences sur l'Église; j'ai tenu à lire votre volume, et je le relis, après l'avoir conseillé à plusieurs protestants. Vous serez par votre parole écrite

[1] Lettre du 19 novembre 1865.

[2] Lettre du 10 novembre 1865.

ici, à Genève, un de mes plus sûrs pêcheurs d'âmes. J'avais toujours rêvé un livre sur l'Église, je m'étais souvent proposé de le faire, et Dieu vient de m'exempter de ce labeur, car je ne pourrais que redire d'une façon incolore ce que vous exprimez avec tant de solidité, de chaleur et de charmes. *L'Homme-Dieu* et *l'Église* sont deux merveilleuses pages de l'œuvre divine, et vous les faites briller aux regards de tous. Merci mille fois de ce beau travail. Comme votre parole a tout ensemble la sève du théologien et l'accent du fils ému et dévoué ! On peut dire de vous le mot de saint Bernard : « *Lucere et ardere perfectum !* »

AMBROISE BRAY

PREMIÈRE CONFÉRENCE

NOTION DE L'ÉGLISE

QU'EST-CE QUE L'ÉGLISE?

Éminence [1],

Le trop célèbre auteur de l'*Indifférence en matière de religion*, Lamennais, ce Tertullien tombé, dont l'Église pleure encore la chute et l'impénitence, commençait en ces termes un acte d'accusation contre ses contemporains : « Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne « pour l'erreur. Il y a encore de la force et par conséquent « de l'espoir là où l'on aperçoit de violents transports. Mais « lorsque tout mouvement est éteint, lorsque le froid a ga- « gné le cœur, que le pouls a cessé de battre, qu'attendre « alors, qu'une prochaine et inévitable dissolution [2]? »

Il y a cinquante ans que ces lignes dénonçaient au monde l'indifférence religieuse comme la plaie de notre temps. Elles étaient effrayantes de vérité, et plusieurs générations les ont justifiées par leurs sentiments et leur conduite.

[1] Mgr Mathieu, Cardinal, Archevêque de Besançon.

[2] *Essai sur l'indifférence*, t. 1er, Introduction.

Mais soyez attentifs : le pouls bat maintenant, le cœur n'est plus froid, la vie se réveille et s'accuse par de nouveaux transports. Notre siècle n'a pu se résigner à mourir dans l'indifférence, et le christianisme a retrouvé d'un côté ses persécuteurs et ses ennemis, avec toute la violence de l'impiété; de l'autre, ses fidèles, ses amis, ses apologistes, avec toute l'énergie du courage armé pour la justice. On l'aime, ou bien on le déteste; on l'ignore encore peut-être, mais on ne l'oublie plus.

Hier, c'était l'impiété qui donnait le signal de la guerre. Elle a déchiré la vie de Jésus, elle en a couvert de boue les plus belles pages; elle a trafiqué de ce nom trois fois saint, elle l'a vendu; l'or des deux mondes l'a payé, une Passion nouvelle a vu un nouveau Judas, un nouveau Calvaire, une nouvelle croix. Mais le peuple de la chair et le peuple de l'esprit se sont rencontrés au pied de cet arbre sacré. Après l'attaque, la défense; après l'insulte, l'apologie; on s'est lassé d'entendre dire : *Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix;* on ne se lasse pas encore d'écrire et de répéter dans toutes les langues : *Oui, Jésus est véritablement le Fils de Dieu.*

Aujourd'hui, le spectacle change, mais les idées et les passions sont plus remuées que jamais. Jésus-Christ vient de parler par la voix de l'Église [1]. Le monde attendait avec inquiétude cette parole souveraine; elle éclate : ceux-ci l'adorent, ceux-là essaient de la maudire, d'autres s'en plaignent parce qu'elle leur semble importune. On veut étouffer ce bruit; mais ce bruit, qui était celui de la foudre, semble rouler comme elle au dessus de la terre. On déclare cette foudre impuissante, mais toutes les têtes semblent en ressentir l'atteinte; on reproche à l'Église d'être l'ombre, le spectre d'un autre âge, mais le vain progrès, la civilisation corrompue, la fausse liberté, ont beau s'obstiner à la traiter de fantôme, ils sont forcés de reconnaître

[1] Encyclique du 8 Déc. 1864.

en elle un ennemi irréconciliable, un juge inflexible, un maître suprême. Oui, elle est tout cela pour l'erreur, car si Jésus-Christ est l'Homme-Dieu, l'œuvre de l'Homme-Dieu, c'est l'Église.

Parlons de l'Église : je vous le dois, vous l'attendez, les circonstances mêmes me l'imposent. Après vous avoir donné sur l'Église des notions préliminaires qui vous rappelleront son nom, sa mission et son but, je vous la montrerai semblable à l'Homme-Dieu dans la double nature qui la constitue, attendue comme lui de toute éternité, naissant de lui dans le temps, et s'établissant dans le monde avec les prophètes pour précurseurs, les apôtres pour fondement, et le pape pour pierre angulaire. De même que l'Homme-Dieu brille et se détache de siècle en siècle parmi les faux christs qui ont usurpé son nom, ainsi l'Église véritable, fondée sur les apôtres et gouvernée par le pape, éclate dans toute sa splendeur au milieu des hérésies et des schismes qui en sont la contrefaçon. Vous la reconnaîtrez d'ailleurs aux marques toutes divines qui révèlent son identité avec Jésus-Christ ; à son ordonnance tant spirituelle que matérielle dont Jésus-Christ est l'âme, à sa vie sainte que Jésus-Christ anime par sa grâce et par ses exemples ; à sa parole que Jésus-Christ inspire jusqu'à la rendre infaillible et soutient jusqu'à la rendre immuable ; à l'exercice de sa souveraineté où Jésus-Christ se révèle avec tous les droits de la vérité la plus intolérante et tous les ménagements de la plus tolérante charité ; à ses œuvres que Jésus-Christ élève jusqu'à l'héroïsme dans l'ordre naturel et glorifie jusqu'au miracle dans l'ordre surnaturel ; à ses souffrances, qui rappellent la passion et la mort de Jésus-Christ ; à ses triomphes, que la résurrection de Jésus-Christ figure et promet jusqu'à la fin des temps. Et comme nous avons dit en toute assurance : *Jésus-Christ est Dieu*, nous conclurons en disant avec la même logique : *L'Église, c'est l'œuvre de Jésus-Christ.*

Qu'est-ce que l'Église? Pourquoi l'Église? Où va l'Église? Voilà les trois questions que je rencontre au début de ma tâche. En les étudiant, vous aurez de l'Église une notion exacte et complète, car vous vous expliquerez le nom qu'elle porte, la mission qu'elle a dû recevoir, le but qu'elle cherche et qu'elle atteint. De ces trois questions, c'est la première que je vous propose aujourd'hui.

Vous êtes venu, Monseigneur, ouvrir ces conférences et soutenir par vos bénédictions et par vos conseils les efforts de ma parole. Que pourrais-je craindre en combattant sous vos auspices les combats du Seigneur? Que ne m'est-il pas commandé de dire en m'animant à vos exemples? Pierre a parlé par votre bouche. A ce cri, le troupeau tout entier a resserré ses rangs autour du berger, les petits se sont rassemblés de toutes parts sous les ailes de la poule inquiète et vigilante, et il ne s'est plus trouvé dans ce vaste diocèse qu'un esprit, un cœur et une âme. Ah! je sens que ma tâche en est devenue plus facile. Si mes expressions ne répondent pas au sujet si vaste et si relevé que j'ai entrepris de traiter devant vous, j'en appellerai au spectacle de l'Église de Besançon; je montrerai ce siége où un pontife chargé de tant de mérites vient de s'incliner avec une obéissance si simple, si noble, si filiale, devant le pontife suprême; au dessous de ce pasteur, brebis si fidèle au regard de Pierre, pasteur si dévoué au regard du troupeau, je montrerai le clergé formé par ses soins, soutenu par sa bienveillance, animé par son courage, entretenant à son tour dans les fidèles le respect, la fidélité, l'amour, qui sont dus à l'Église, et je dirai avec confiance : Quelle unanimité de doctrine, de vues et de sentiments ! Que l'Église est belle quand elle commande et que tout marche à sa parole! Gloire à l'Église! l'Église est vraiment l'œuvre de Jésus-Christ.

I. *Qu'est-ce que l'Église?* Consultez sur cette question l'étymologie du mot, la définition de la chose, l'étendue de l'idée, vous apprendrez sa grandeur; les figures, les paraboles, les noms divers sous lesquels elle se présente, vous compterez ses titres de noblesse; les magnifiques développements que la théologie a donnés à cette question, vous pénétrerez de plus en plus les rapports de l'Église avec Jésus-Christ. En un mot, sous quelque aspect que vous l'envisagiez, tout revient à cette réponse : l'Église et l'Homme-Dieu, c'est tout un.

L'étymologie du mot indique déjà le prix de la chose. Le mot *Église* signifie assemblée, mais avec une nuance qu'il faut noter ici. Ce n'est pas, en effet, une assemblée formée par la force et maintenue par la crainte, comme était la synagogue, mais une assemblée choisie, où l'on est appelé par l'amour et où l'on demeure avec liberté. Le mot de synagogue n'indique qu'une agrégation; celui d'Église indique un choix, un appel, une vocation sainte.

Cette assemblée n'est point celle des corps, mais celle des âmes, et c'est ce qui la rend si imposante et si forte. Vous pouvez séparer entre eux les membres d'un corps, mais les âmes, jamais. Dans la foi qui les rapproche, dans l'espérance qui les soutient, dans l'amour qui les anime, il y a un triple lien que la tribulation et l'angoisse ne peuvent point relâcher, que le péril et la persécution retrempent au lieu d'affaiblir, que le glaive ne tranche pas, que la mort elle-même ne saurait rompre.

Les âmes qui composent cette assemblée reconnaissent et adorent le même Dieu par le même médiateur. Voilà l'objet commun de leur foi, de leur espérance et de leur amour. Par la foi elles ont en Jésus-Christ une seule et même pensée; par l'espérance elles ont en Jésus-Christ un seul et même désir, par la charité elles ont en Jésus-Christ une seule et même volonté. Elles ne forment ainsi qu'un

seul et même esprit et ne composent ensemble qu'une seule et même assemblée. Si vous en regardez les membres, c'est l'Église ; si vous en regardez la tête, c'est Jésus-Christ.

Le mot, selon qu'il se restreint ou qu'il s'étend dans ses larges et nobles acceptions, comprend tantôt les chefs de l'assemblée séparés du peuple fidèle, tantôt les fidèles séparés des chefs. tantôt enfin les chefs et le peuple réunis.

Ces distinctions sont fondées sur l'Écriture et la tradition.

Ainsi, Jésus-Christ, après avoir recommandé la correction fraternelle, ajoute : *Si votre frère ne vous écoute point, dites-le à l'Église, et si l'Église n'est pas écoutée à son tour, regardez-le comme un païen et un publicain* [1]. Voilà l'autorité des chefs désignée clairement sous le nom d'Église.

Le livre des Actes appelle le peuple du nom d'Église, en le distinguant de ses chefs : *Ce sont les évêques que Dieu a institués pour gouverner l'Église de Dieu* [2].

Enfin, le symbole n'a que ce nom pour peindre l'assemblée entière, pasteurs et fidèles, réunis dans la foi du Christ : *Je crois l'Église une, sainte, catholique et apostolique.*

De l'étymologie du mot il est facile de passer à la définition de la chose. L'assemblée de l'Église, étant composée d'âmes, est nécessairement spirituelle et les sentiments qui les unissent entre elles échappent jusqu'à un certain point à l'appréciation des hommes. Mais cette union doit être entretenue extérieurement par une communauté de lois, de pratiques et de gouvernement, telle que toute société l'exige pour s'établir, pour vivre et pour durer. Il y a donc dans l'Église une âme et un corps, et selon qu'on la considère sous l'un ou l'autre aspect, sa définition a plus d'étendue ou plus de rigueur. L'Église est à la fois invisible et visible, invisible quant à l'âme, visible quant au corps.

[1] *Matth.*, XVIII, 17.

[2] *Act.*, XV, 4.

Considérée dans son âme, on peut la définir : « L'assemblée des justes qui possèdent la foi, l'espérance et la charité de Jésus-Christ. »

Considérée dans son corps, « c'est l'assemblée de ceux qui font la profession extérieure de cette foi, de cette espérance et de cette charité, par la croyance aux mêmes dogmes, la réception des mêmes sacrements, et l'obéissance au même chef établi par Jésus-Christ. »

On ne saurait dans l'Église séparer le corps de l'âme, pas plus que dans l'homme. Cependant, de même que dans l'homme l'âme, sans cesser d'habiter le corps, se répand au dehors par des pensées secrètes et des aspirations sublimes, de même l'âme du Christ, esprit invisible de l'Église visible, sans cesser d'animer et de soutenir ce grand corps, instruit la foi, soutient l'espérance et console, d'une manière tout intérieure, la charité de tous ceux qui lui appartiennent au dehors. Plus grand, plus fort, plus victorieux que ce géant de la fable qui soutenait sur ses épaules, du mont Atlas au mont Taurus, l'univers connu des anciens, le corps de l'Église s'est étendu sur la surface de la terre, et il regarde avec un légitime orgueil ces peuples innombrables qui sont ses membres vivants. Cela est grand, sans doute ; mais l'âme de l'Église, l'âme du Christ, est plus grande encore. Elle scrute, d'un œil pénétrant, le fond des consciences ; elle devine, elle entretient des sympathies inconnues, elle a d'impénétrables profondeurs, où le regard du soleil ne saurait atteindre : c'est le secret de l'Homme-Dieu ; mais là encore est son Église, parce que là encore habite la foi, subsiste l'espérance et vit la charité.

Ce n'est pas seulement d'un bout de la terre à l'autre, mais des temps qui ne sont plus à ceux qui ne sont pas encore, que l'Église plonge ses racines. L'Église, comme le Christ, était hier, elle est aujourd'hui, elle sera demain. L'Agneau, dont le sang sauve le monde, a été tué dès l'o-

rigine, et les effets du sacrifice qui devait s'accomplir sur le Calvaire se sont appliqués par anticipation aux âmes des premiers justes, comme ils s'appliqueront, à la fin des temps, aux Abel, aux Noë et aux Énoch des derniers jours. Ainsi l'Église a toujours existé, elle est de tous les siècles, elle embrasse la vie totale de l'humanité. Son histoire commence au moment où la grâce divine est entrée dans une âme ; elle se continue à travers les âges, et on en suit la trace partout où l'on trouve le vrai Dieu, la droite raison qui émane de lui, la foi aux peines et aux récompenses qu'il décerne, l'espoir du salut et l'idée du sacrifice. « Formée avec Adam, dit Bossuet, annoncée dans les patriarches, accréditée en Abraham, révélée par Moïse, prophétisée en Isaïe, manifestée dans le Christ et unie à lui comme à son unique Époux, elle est le commencement de toutes choses, elle forme la trame du temps, et elle verra la fin du monde. Quelle consolation aux enfants de Dieu ! quelle conviction de la vérité, quand on remonte par les pontifes de la loi nouvelle jusqu'à saint Pierre, par ceux de la loi ancienne jusqu'à Aaron, de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à Adam, et d'Adam jusqu'à Dieu. Quelle suite ! quelle tradition ! quel enchaînement merveilleux ? » Ainsi la société que Jésus-Christ, attendu dans tous les siècles passés, a enfin fondée sur la pierre et où saint Pierre et ses successeurs doivent présider par ses ordres, se justifie elle-même par sa propre suite et porte dans son éternelle durée le caractère et la marque du Verbe éternel, qui en est l'espérance avant l'Incarnation, et qui après l'Incarnation en demeure le fondement et la vie.

Telle est la cité fondée par Dieu, ou l'Église. A côté d'elle s'élève une autre cité qui a le démon pour auteur et la révolte pour fondement. De même que la première, commencée avec Adam, se continue dans Abel et dans tous les justes, la seconde, commencée avec Caïn,

comprend les étrangers, les rebelles, les excommuniés.

Les étrangers ne connaissent pas l'Église : ce sont les Juifs, qui s'obstinent à ne pas voir en elle l'héritière légitime de la synagogue, aujourd'hui réprouvée, et les infidèles, nom commun aux païens et aux musulmans. La dénomination d'étranger convient également à tous, parce que, n'ayant pas reçu le baptême, ils n'ont jamais porté le titre d'enfants de Dieu et de l'Église.

Les rebelles ont connu l'Église, mais ils l'ont rejetée : ce sont les hérétiques, dont l'erreur consiste à faire un choix entre les vérités révélées, pour admettre les unes et rejeter les autres ; les schismatiques, ainsi appelés parce qu'ils se séparent de l'Église en refusant à son chef l'obéissance qui lui est due ; les apostats, c'est-à-dire ceux qui renoncent à la foi de Jésus-Christ, soit d'une manière complète, comme un catholique qui se ferait musulman ou païen, soit en partie, comme un catholique qui se ferait protestant.

Les excommuniés sont ceux que l'Église retranche elle même de son sein. La peine qu'elle leur applique consiste dans la privation partielle ou totale des biens spirituels dont jouissent ses enfants. Si l'excommunication est partielle, elle ne bannit pas de l'Église ceux qui en sont atteints ; si elle est totale, elle dépouille le membre retranché de tous les titres que son baptême lui avait donnés.

L'étranger n'a dans l'Église ni droit ni devoir ; le rebelle, pareil au soldat qui déserte et au citoyen qui se révolte, perd tous ses droits à la gloire du drapeau et aux avantages de la cité, mais il reste soumis à l'autorité dont il a voulu secouer le joug et passible des jugements et peines qu'elle porte contre la révolte ; enfin, l'excommunié demeure retranché du corps de l'Église jusqu'à ce qu'il se repente et que la peine du retranchement portée contre lui ait été levée par l'autorité compétente. Si le

repentir ramène dans l'Église l'excommunié et l'apostat, la bonne foi peut excuser le schismatique, l'hérétique, l'infidèle même. Bien que séparés du corps, n'ayant de l'étranger ou du rebelle que l'apparence, ils ne laissent pas alors d'appartenir à l'âme, et jusque dans ces ténèbres mortelles où tant d'hommes paraissent plongés, il y a pour l'Église des sujets, pour Jésus-Christ des enfants, pour le ciel des élus.

Quittez maintenant le monde visible, et, soit que vous vous éleviez au ciel, soit que vous descendiez aux abîmes, vous trouvez encore l'Église. Elle triomphe et elle règne dans le ciel ; elle souffre et elle gémit dans le purgatoire ; elle combat sur la terre. Plus haut sont les membres victorieux et couronnés de gloire, plus bas les membres blessés et captifs, et entre ces deux peuples, les membres militants qui sont encore engagés dans la bataille. Quoique séparés, les vainqueurs, les prisonniers, les combattants, s'appellent et s'entr'aident les uns les autres. La prière, comme une messagère de paix, monte et descend de la cité des batailles à la cité des expiations, et de la cité des expiations à la cité des triomphes. Elle porte aux élus la gloire, aux captifs l'espérance, aux combattants les encouragements et les secours. A chaque instant, il disparaît de la terre une nuée d'âmes encore tachées de quelque souillure, qui vont achever au purgatoire l'expiation de leurs fautes ; à chaque instant l'abîme ouvre ses portes et laisse échapper des captifs rachetés qui vont grossir les rangs des élus. La naissance recrute sans cesse l'Église militante ; la mort, l'Église souffrante ; la prière, l'Église triomphante. C'est ainsi qu'à travers l'immensité des espaces et jusque par delà les cieux, les fidèles, quel que soit leur sort, heureux dans la gloire, gémissant dans l'attente ou éprouvés dans le combat, ne font ensemble qu'un seul et même corps, une seule et même Église, dont Jésus-Christ est le chef et la tête et dont ils sont les

membres et le complément. La légère séparation qui les divise tombera un jour. La cité des batailles sera effacée de la terre le jour où le dernier soldat de Jésus-Christ y aura achevé, en mourant pour lui, le dernier combat ; la cité des expiations sera fermée le jour où le dernier juste aura payé, au nom, et par les mérites de Jésus-Christ, le dernier tribut ; il ne restera que la cité de la gloire, parce que c'est là que l'union de Jésus-Christ avec l'Église est parfaite, absolue, indissoluble, et que ce chef divin étalera son corps mystique dans toute la plénitude de sa force et dans toute la splendeur de ses accroissements éternels : *Et ipsum dedit caput suprà omnem Ecclesiam, quæ est corpus ipsius et plenitudo ejus, qui omnia in omnibus adimpletur*[1].

II. L'étymologie du mot, sa définition, son étendue, vous apprennent déjà ce que c'est que l'Église. Ce n'est pas trente ans seulement qu'elle apparaît sur la terre : elle dure depuis soixante siècles ; elle durera jusqu'à la fin du monde ; elle se prolongera, se complétera, s'achèvera dans l'éternité. Il reste à faire voir, pour éclaircir cette notion, comment l'Écriture a signalé cette Incarnation du Verbe dans l'Église, qui n'est pas moins admirable que son Incarnation dans notre chair. L'identité de Jésus-Christ avec l'Église, les membres qui composent cette société, le salut qu'elle leur assure, la gloire qu'elle leur promet, ont été cent fois annoncés en figures et en paraboles. Une assemblée dont les liens sont si forts, les membres si divers, le chef si présent, l'action si puissante, la destinée si glorieuse, s'est dessinée dans le cours des âges, sous la main de Dieu, comme une figure lumineuse qui n'a pas cessé de planer au dessus du monde et d'attirer les regards. Le paradis terrestre est la première image de l'Église, puisqu'on y trouve déjà l'arbre auquel

[1] *Éph.*, I, 22.

l'Homme-Dieu sera attaché [1] ; Ève la représente ensuite, car elle naît du sommeil du premier Adam, comme l'Église naîtra de la mort du second [2] ; l'arche qui s'élève et qui flotte parmi les eaux sous la conduite de Noé, annonce d'avance cette autre maison plus battue et plus flottante encore sur les eaux d'un monde mille fois plus débordé, mais à laquelle l'Homme-Dieu a préposé pour guide un autre Noé, disons mieux, un autre lui-même, le pape, qui est son vicaire. Puis viennent des figures qui représentent d'autres mystères opérés dans l'Église ; ce sont les épouses des plus illustres patriarches, Sara, Rébecca, Rachel, qui exercent l'autorité, non-seulement sur leurs propres enfants, mais sur ceux de leurs servantes et de leurs esclaves, semblables à l'Église, l'épouse véritable et légitime à qui l'Homme-Dieu délègue son autorité sur tous les enfants sortis de son sang, quoique nourris dans l'erreur par des femmes étrangères.

Dès que la loi de Moïse s'établit, l'image de l'Église devient plus sensible et plus grande. Ce n'est plus la tente vagabonde des patriarches, c'est le temple de Jérusalem où l'on célèbre la pâque et où on adore le Seigneur ; ce n'est plus la famille d'Abraham, c'est un peuple tout entier, témoin figuratif et prophétique du peuple chrétien, qui sera répandu partout, et du royaume de l'Homme-Dieu qui n'aura point de bornes. Enfin, cet empire immense est promis à l'Église par la plus vive et la plus pittoresque de toutes les images. Daniel voit une pierre se détacher d'une montagne sans le secours d'un bras humain. Elle roule, elle écrase dans sa course les royaumes du monde, et s'augmentant elle-même de toutes ces ruines amoncelées, la voilà qui s'élève au-dessus des Assyriens et des Perses, au-dessus des Grecs et des Romains, et qui remplit toute la terre de sa grandeur et de

[1] *S. August.* lib. IV, *Contra donatistas.*
[2] Id. *in Joann.*, n° 10.

son nom[1]. Tel sera le règne de l'Homme-Dieu, réalisé par l'Église.

Le Nouveau Testament parle comme l'Ancien: c'est l'Église que saint Pierre[2] a vue dans ce voile mystérieux tendu d'une extrémité du ciel à l'autre et abritant, sans distinction, toutes les créatures sorties de la main de Dieu. Quelle immensité et quel amour! Mais c'est elle aussi que les Pères saluent dans la tunique sans couture que porta Jésus-Christ, et que ses bourreaux mêmes n'osèrent partager. L'Église a donc une unité qu'on ne saurait rompre; elle est le vêtement attaché au corps et qui ne fait qu'un avec lui. Quelle étroite union! quel symbole de fidélité! Voilà d'une part ce que l'Église a de plus vaste, quand on considère l'étendue de ses domaines et le nombre de ses enfants; et de l'autre, ce qu'elle a de plus intime, quand on considère ses relations avec son chef, son époux et son père. Ainsi, d'après la vision de saint Pierre, tous les hommes sont appelés à être les enfants de l'Église, et l'Église leur ouvre à tous son sein maternel; mais, faut-il figurer l'étroite alliance de l'Église et de l'Homme-Dieu, au lieu d'un voile immense, vous n'avez plus sous les regards que le vêtement sacré, la tunique sans couture, l'emblême de l'attachement parfait.

De la figure à la parabole la différence est sensible. La figure peint l'Église par anticipation dans un fait, une image, un mot, dont le sens naturel lui est d'ailleurs étranger. La parabole est faite, au contraire, pour la représenter expressément.

C'est Jean le précurseur qui l'emploie le premier. Il désigne l'Église sous la figure d'une aire remplie de blé: *Le Christ viendra*, dit-il, *comme le vanneur; il émondera ce grain mélangé, serrant le grain, mais livrant la paille aux feux éternels*[3]. Vous reconnaissez dans cette parabole le mélange des justes et des pécheurs, la séparation su-

[1] *Dan.*, II, 34-35. [2] *Act.*, X, 11-12 [3] *Matth.* III, 12.

prême que l'Homme-Dieu en fera au dernier jour, les récompenses et les peines qui les attendent, selon le mérite des uns et la prévarication des autres.

Mais Jésus-Christ vient à son tour. Il raconte la parabole du festin, l'invitation adressée à toute la terre, l'oubli et l'indifférence de ceux qui s'excusent, l'appel fait aux pauvres pour les remplacer, l'indignité de l'un des convives, le sort qui l'attend dans les ténèbres extérieures [1]. Encore les justes et les pécheurs ! Tous sont appelés, mais tous ne sont pas élus, parce que tous ne demeurent pas saints, justes et purs.

C'est la même pensée que l'Homme-Dieu exprime en comparant l'Église au filet rempli de toutes sortes de poissons, dont les uns sont bons, les autres mauvais [2] ; au troupeau où les boucs sont d'abord mêlés aux brebis, mais où le terrible discernement se fera, au dernier jour, par la main des anges [3]; au champ où l'ivraie croît au milieu des épis, parce que le père de famille attend, pour l'en séparer, que le temps de la moisson soit venu [4].

Rien n'est plus cher au vanneur que son grain, au maître du festin que sa table, au pêcheur que sa capture, au berger que son troupeau, au laboureur que son champ. L'Homme-Dieu, après avoir ainsi exprimé sous des images saisissantes l'intérêt qu'il prend à son Église, se déclare la porte du bercail : *Ego sum ostium* [5]; ce n'est pas assez : il est le bon pasteur : *Ego sum pastor bonus.* Il a prédit que les loups revêtus de la peau des brebis s'introduiraient dans le troupeau pour ravager, ruiner et détruire. Il signale leur approche et flétrit leur usurpation : ce sont des voleurs et des brigands : *Ille fur est et latro.* D'ailleurs, eussent-ils la sagesse d'un docteur, l'autorité d'un magistrat, la puissance d'un prince, ne craignez rien, petit troupeau ; je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, mais

[1] *Matth.*, XXII.
[2] *Id.*, XIII, 47 et seq.
[3] *Id.*, XXV, 32 et seq.
[4] *Id.*, XIII, 24 et seq
[5] *Joann.*, X, 9.

les loups seront mis en fuite. S'il y a des pasteurs mercenaires qui vous perdent et qui vous égarent, moi, du moins, vous me reconnaîtrez toujours pour le bon pasteur à mes sacrifices, à mon dévouement, à ma mort au besoin : *car le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.*

Après ces figures si magnifiques, après ces paraboles si familières et si touchantes, écoutez de quels noms l'Église est appelée dans l'Écriture : ces noms révèlent les deux natures qui la composent, l'union qu'elle a avec son auteur, et la destinée à laquelle il l'a associée. L'Église est célébrée comme *la maison du Dieu vivant* [1], comme la *colonne* qui supporte tout l'édifice, comme *le fondement* sur lequel les pierres sont assises; ailleurs elle est dite *la cité* [2] et le *royaume* [3] *de Dieu*, qui n'est point de ce monde. Voilà l'élément divin clairement exprimé. Mais l'Église est appelée aussi *la postérité d'Abraham* [4], *l'épouse du Christ* [5]; ce n'est pas tout encore, *son corps* [6], *ses membres*, c'est-à-dire la partie matérielle, visible, sensible de son être : voilà l'élément humain, Il y a plus : selon la doctrine de saint Paul [7], c'est par l'Église que l'Homme-Dieu se complète, se développe, s'achève, s'étend dans le monde, en acquérant sans cesse de nouveaux membres et en se communiquant à tous, en tout temps, en tout lieu, à tout âge, de sorte qu'on ne peut pas plus séparer l'Homme-Dieu de l'Église qu'on ne peut séparer dans l'homme l'âme du corps, dans le corps la tête des membres. Sans l'Église, l'Homme-Dieu ne serait plus pour nous ; il n'aurait ni sauvé ni régénéré le monde. Par l'Église, il est tout en tous, par la prière, par l'enseignement, par la communion : *Omnia in omnibus.*

Saint Jean fait voir que l'unique but de la prédication

[1] *Tim.*, III, 5.
[2] *Matth.*, v, 14.
[3] *Joann.*, XVIII, 36.
[4] *a* ., III, 29.
[5] *Eph.*, v, 32.
[6] *Eph.*, I, 23.
[7] *Col.*, I, 24.

chrétienne est d'augmenter les membres de cette société et d'en resserrer les liens. *Nous vous annonçons*, dit-il, *ce que nous avons vu et entendu, afin que vous entriez avec nous dans la même société et que notre société soit avec le Père et son Fils Jésus-Christ* [1].

Saint Paul demande à la langue des mots nouveaux pour insister sur cette union et pour la peindre : *Toutes les nations sont cohéritières, elles forment un même corps et participent à la promesse de Jésus-Christ.* Mais le latin a une énergie que nos traductions ne sauraient rendre : *Gentes esse cohæredes, concorporales, et comparticipes promissionis ejus* [2]. Il recommande aux fidèles de pratiquer la vérité par la charité et de croître ainsi en Jésus-Christ, qui est leur chef. C'est par Jésus-Christ que tout le corps reçoit la vie. Les parties de ce corps sont unies ensemble avec la plus juste proportion. Elles obtiennent de lui l'esprit et l'accroissement, et c'est Jésus-Christ qui croît en chacune d'elles [3].

Cet esprit n'est pas autre chose, selon saint Augustin, que l'amour et le lien du Père et du Fils ; à lui appartient la société par laquelle nous ne faisons qu'un. Le corps de l'homme est composé de plusieurs membres, et une seule âme les anime tous, donnant à l'œil la faculté de voir, à l'oreille celle d'entendre, et de même aux autres membres. Ainsi l'Esprit-Saint unit et anime les membres du corps de Jésus-Christ, qui est l'Église [4].

Attaquer ou glorifier l'Église, c'est attaquer ou glorifier Jésus-Christ, tant leur union est étroite, complète, indestructible. Saint Paul l'avait compris dans le jour même

[1] *I Ep. Joann.*, I, 3. [2] *Ephes.*, III, 6. [3] *Ephes.*, IV, 15-16.

[4] Spiritus Sanctus est Patris et Filii amor et connexio : ad ipsum pertinet societas quâ efficimur unum : corpus hominis multis constat membris; et vegetat omnia membra una anima, faciens in oculo ut videat, in aure ut audiat, et sic in cæteris. Ita Spiritus Sanctus membra corporis Christi, quod est Ecclesia, continet et vegetat. (S. Aug. *de Civit.*)

où il tomba sur le chemin de Damas et où son cœur de persécuteur farouche se changea en celui d'un intrépide apôtre : *Saul,* lui cria une voix céleste, *pourquoi me persécutes-tu* [1] ? Jésus-Christ a sa tête au ciel, mais son corps mystique, qui est l'Église, est encore sur la terre. Il ne disait pas à Saul : Pourquoi persécutes-tu mes fidèles ? mais : *Pourquoi me persécutes-tu?* Tant il est vrai que l'Église est aimée de lui et qu'elle ne fait qu'un avec lui. Jésus-Christ s'unit si intimement à elle qu'il est partout son esprit, son âme, sa tête, sa parole et sa vie [2].

III. Recueillons maintenant les développements que les maîtres de la théologie ont donnés à cette grande pensée. Plus ils creusent la notion de l'Église, plus l'Église semble forte, splendide, majestueuse.

Si le Fils de Dieu était descendu dans le cœur de l'homme sans prendre la figure d'un esclave, on concevrait qu'il eût fondé une Église purement intérieure. Mais il s'est fait chair, il a parlé à ses disciples un langage sensible, il a agi et souffert à l'instar de l'homme, pour regagner l'homme au royaume des cieux. Son incarnation visible a répondu ainsi aux besoins de notre double nature. Il a continué à les satisfaire en donnant à son esprit une forme visible, palpable, éclatante, et en laissant à des hommes, agissant et parlant d'une manière ordinaire, le droit et le devoir d'enseigner cette doctrine et de perpétuer cette action.

Avant Jésus-Christ, l'Église était tout entière dans l'espérance de sa venue ; pendant sa vie elle était tout entière dans sa personne et se confondait avec lui ; après son ascension, elle s'est dilatée, étendue, prolongée jusqu'aux extrémités de la terre, mais en conservant l'esprit, la force, la grâce, la vie de Jésus-Christ. La synagogue, qui annonçait le Verbe, était comme une esquisse imparfaite de son

[1] *Act.*, IX, 4. [2] *S. Aug. In Act.*

Église ; l'Église, qui continue le Verbe, en est au contraire l'image parfaite et l'esprit vivant. La synagogue était, dans sa forme, l'ombre qui précède la lumière ; l'Église est dans la sienne comme l'atmosphère qui reçoit cette lumière divine, qui en demeure imprégnée et qui la projette et la fait rayonner dans l'immensité de l'espace. L'Église, en un mot, n'est pas autre chose que Jésus-Christ toujours vivant, toujours agissant, toujours visible au sein de l'humanité ; c'est l'incarnation permanente de l'Homme-Dieu.

Ne soyons donc pas surpris que l'Église soit humaine et divine à la fois, ayant d'un côté toutes les perfections de ce qui est céleste et divin, de l'autre toutes les imperfections de ce qui est terrestre et humain. Le médiateur continue d'agir en elle : voilà le côté divin dans l'Église ; mais ce médiateur revêt des formes humaines, employant perpétuellement l'action des hommes comme instrument et leur bouche comme organe : voilà le côté humain de l'Église. Semblables aux deux natures réunies dans l'Homme-Dieu, l'élément divin et l'élément humain se pénètrent l'un l'autre dans l'Église et se communiquent réciproquement leurs prérogatives. Ce qui est divin dans le Christ ne s'est fait voir qu'accompagné de ce qui est humain : il en est de même dans l'Église, en qui le premier élément n'existe point pour nous séparé du second. L'Église est humaine, puisqu'elle est composée d'hommes et que les dépositaires de son autorité, le pape, les évêques, sont hommes ; elle est divine, parce que le Verbe incarné habite constamment en elle, avec l'Esprit qui procède de lui comme du Père. Croire à l'Église, c'est croire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; croire à l'Église, c'est croire à l'Homme-Dieu [1].

Oui, croyons à l'Église, bien qu'elle contienne des méchants et qu'on y signale faiblesse, misère, corruption

[1] Voir la *Symbolique* de MOEHLER, traduite par LACHAT, t. II, p. 5,9, et les *Dogmes catholiques* de M. l'abbé LAFORÊT, III, 65:

même. Plus vous compterez de pervers qui la souillent, plus j'admirerai l'esprit qui la soutient et l'élément divin qui l'anime. Cette remarque, bien loin de nous choquer, n'a rien qui n'entre dans le conseil éternel, où Dieu prépare les effets dans les causes les plus éloignées et assujettit au même ordre et au même plan tous les événements de l'histoire. Que l'âme de l'Église s'abaisse, s'incarne, se fasse chair dans des hommes faibles, périssables, pécheurs même, n'est-ce pas la suite inévitable de l'Incarnation du Verbe et comme l'application de la pensée qui a sauvé le monde? Jésus, prenant notre corps avec ses infirmités et ses misères, l'a ennobli, exalté, divinisé par cette union. Jésus a fait plus encore : un jour, il a pris un peu de pain, il n'en a laissé subsister que les apparences, la forme, le goût, la couleur; il s'en est fait lui-même la substance, et il a dit de ce pain : *C'est mon corps*. Eh bien ! c'est par un miracle semblable qu'il est allé choisir un groupe d'hommes et qu'il en a dit, aussi bien que du pain eucharistique, malgré leur ignorance, leurs passions et leurs fautes : Ceci est mon corps mystique, mon Église visible, un autre moi-même.

Or, ce premier groupe, qui n'était que de douze, compta un renégat, saint Pierre, un incrédule, saint Thomas, et un traître, Judas; et vous seriez surpris de retrouver dans l'Église l'incrédulité, la trahison, le reniement ! Mais ce ne sont pas ceux qui se portent bien, a dit Jésus-Christ, ce sont les malades qui ont besoin de l'Église. Jésus, qui souffrait les pécheurs, qui mangeait avec eux, qui voulait attacher à sa personne les hommes de mauvaise vie, ne les a pas plus exclus de son Église qu'il ne les avait bannis de sa présence. Il a défendu à ses apôtres d'arracher l'ivraie, et il les a repris quand ils appelaient le feu du ciel sur les méchants. Laissez-les donc attachés au tronc de l'arbre; peut-être une nouvelle sève viendra-t-elle les atteindre, les purifier, leur rendre la vie; laissez-les et

reconnaissez encore à ce signe la bonté incomparable, la miséricorde inouïe, la pensée, l'œuvre de l'Homme-Dieu. Puissent-ils comprendre ce texte de saint Paul et en mériter l'application : *Nous sommes tous un seul corps dans le Christ et membres les uns des autres : Ità multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra* [1]. Puissent-ils surtout lever les yeux et voir où se vérifie cette autre parole : *Là où est le corps, là les aigles s'assemblent* [2]. Ce corps définitif, c'est l'Église triomphante ; ce séjour, c'est le ciel ; ces aigles, ce sont les âmes à l'œil vif, au vol hardi, à l'aile indépendante, qui, ayant une fois percé la nue, planent au plus haut des cieux et qui regardent, du haut de la gloire, passer les dynasties, les races, les empires, heureuses de leur repos, certaines de leur bonheur, éternellement unies à l'éternel objet de leur amour.

Ah ! quand, prenant les ailes de la foi, nous sortons, par la pensée, du temps et du changement, et que nous cherchons du regard ce brillant séjour, la sagesse humaine nous rappelle et nous dit : Soyez avant tout de votre pays et de votre siècle. Conseil facile à suivre, si pour être de son temps il suffit de céder à la mode, de composer avec les préjugés et de livrer toutes les voiles de son esprit et de son cœur au vent qui souffle, sans s'assurer si ce vent mène au port ou à l'abîme ! Flatterie coupable, si, pour être de son pays, il faut l'exalter au lieu de l'avertir ! Pour nous, nous vous dirons plutôt : Soyez de l'Église, et c'est par là que vous servirez le mieux et votre temps et votre pays.

C'étaient des hommes de leur temps et de leur pays, ces Remi et ces Martin qui ont baptisé les Gaules ; mais ils brûlaient les idoles de la patrie pour la régénérer, la convertir et la faire entrer dans l'Église.

C'étaient des hommes de leur temps et de leur pays, ces Colomban, ces Desle, ces Lupicin, ces Donat, qui ont

[1] *Rom.*, XII, 5. [2] *Luc.*, XVII, 37.

fondé nos abbayes, illustré ce siége épiscopal, bâti nos bourgs et nos villages, émancipé nos pères de la barbarie et de l'esclavage ; et cependant on leur a reproché, dans la cour des rois, la liberté de leur parole et la prétendue folie de leurs entreprises.

Ils connaissaient leur siècle et ils servaient leur pays, les Dominique et les François, ces prodiges du zèle et de la prédication, les Thomas et les Bonaventure, ces prodiges de la science et de la parole, les Claire, les Thérèse, les Colette, ces prodiges de la piété, de la pénitence et du recueillement ; et cependant, au milieu de leurs grandes œuvres, on les a accusés d'apporter la guerre et de troubler les consciences, parce qu'ils étaient de l'Église encore plus que de leur siècle et de leur pays.

Qui aima plus ses pauvres montagnes de Savoie que saint François de Sales ? et cependant il a lutté, pas à pas, corps à corps, avec l'hérésie qui commençait à les envahir.

Qui aima plus la noble ville de Milan que saint Charles Borromée ? et cependant il a déployé plus de zèle encore pour éloigner le protestantisme, qui menaçait les âmes, que pour combattre la peste, qui tuait les corps.

Qui aima plus la France que saint Vincent de Paul ? et cependant il en a signalé les préjugés, accusé les passions, réprimé les vices.

O grands saints, vous aimiez vos frères, mais d'un amour sincère, pour les arracher à la corruption et à l'erreur. Vous serviez votre pays, mais d'un dévouement éclairé, pour l'améliorer, le glorifier et lui faire obtenir les bénédictions de Dieu. C'étaient des enfants de l'Église et des membres de Jésus-Christ que vous voyiez dans les hommes de votre siècle, voilà pourquoi vous ne vous êtes pas lassés de les instruire, de les édifier, de les sauver. C'était une portion choisie de l'Église que vous voyiez dans votre patrie, et voilà pourquoi vous en arrachiez avec tant de soin l'ivraie et le scandale.

C'est à leur exemple que nous devons être et de notre pays et de notre siècle ; de notre pays, mais à condition qu'il sera toujours lui-même à l'Église ; de notre siècle, mais à condition qu'il nous conduira non pas au naufrage, mais au salut. Pourrait-on entrer dans la marche et suivre le mouvement, sans s'assurer d'abord si ce mouvement se fait dans le droit chemin ? Couvrez-vous avec honneur du nom de la patrie, surtout parce qu'elle demeure dans la véritable Église. Mais si, ce qu'à Dieu ne plaise ! nous devions choisir, un jour, entre la patrie de nos corps et celle de nos âmes, s'il fallait, ô douleur ! nous prononcer entre les intérêts passagers du temps, qui s'aveugle, et les intérêts immuables de l'éternité, qui est la vraie lumière, ah ! j'en jure par ce temple, qui a toujours appartenu à l'Église, par cette chaire, qui ne s'est jamais séparée de la chaire de Pierre, par ces murs, où la parole de Jésus-Christ n'a jamais été liée sur les lèvres de nos pontifes, le deuil dans l'âme, les pleurs dans les yeux, esclave de toutes les lois justes, mais saintement rebelle aux lois injustes, nous ne balancerions jamais ! Non, il n'y a pas de pouvoir humain qui puisse nous faire oublier Dieu, rougir de Jésus-Christ, renier l'Église ! Qui sert Dieu, Jésus-Christ, l'Église, s'est assez acquitté de tous ses devoirs, et, si ses contemporains le méconnaissent, la postérité dira de lui : Respect et souvenir à celui qui n'a jamais sacrifié sa conscience ! Il a bien mérité de son siècle, il a vraiment servi son pays, il fait honneur à l'humanité.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

NOTION DE L'ÉGLISE

POURQUOI L'ÉGLISE ?

Au début de ces conférences, je vous ai proposé trois questions, pour vous donner de l'Église une notion complète. Qu'est-ce que l'Église ? Pourquoi l'Église ? Où va l'Église ? Une question de nom, une question de droit, une question de fait. Une question de nom sur l'étymologie du mot, une question de droit sur la nécessité de la chose, une question de fait sur la réalité du but.

Qu'est-ce que l'Église? C'est l'incarnation permanente de l'Homme-Dieu dans l'humanité.

Pourquoi l'Église ? Pour appliquer les mérites de cette rédemption à toute l'humanité.

Où va l'Église ? A la sanctification, au salut de toute l'humanité.

Telle est la triple notion de l'Église, considérée dans son nom, dans sa mission, dans son but.

A la première question : *Qu'est-ce que l'Église ?* j'ai répondu en vous indiquant l'étymologie du mot, l'étendue de l'idée, puis les figures, les paraboles, les noms divers

sous lesquels cette idée se présente, et enfin les développements magnifiques que la théologie lui a donnés. Et nous avons conclu avec l'Écriture, avec la tradition, avec la science : *L'Église, c'est l'œuvre de Jésus-Christ.*

J'aborde la seconde question : *Pourquoi l'Église?* C'est à la raison seule que je m'adresse ; je l'interroge, et elle me répond : L'Église est nécessaire tant à l'humanité en général qu'à chaque homme en particulier. L'humanité veut une société, c'est l'Église seule qui satisfait ses vastes desirs ; l'homme a besoin d'une autorité, c'est l'Église seule qui peut instruire son esprit et contenir son cœur. En deux mots, si Jésus-Christ est Dieu, la raison demande à Jésus-Christ une Église pour en faire la société des âmes, une autorité dans cette Église pour en faire la lumière, la règle et la vie de chacun de nous.

I. Pour peu qu'on étudie l'humanité, on reconnaît au fond de ses entrailles un penchant quelquefois vague et obscur, souvent entraînant et presque irrésistible, mais universellement senti et répandu : c'est l'instinct de société et le besoin d'union. Ce n'est pas sans raison qu'un philosophe ancien a défini l'homme « un animal sociable. » Bossuet a dit avec plus de dignité et non moins de justesse : « Le plus noble plaisir de l'homme, c'est l'homme lui-même. » De là vient la concorde du mariage, l'établissement de la famille, la fondation de la cité, la grandeur et l'étendue des empires. Mais la famille, la cité, l'empire, ne suffisent pas pour combler encore l'abîme immense creusé dans les entrailles de l'homme par l'instinct que j'indique ici : « Je suis « homme, s'écrie-t-il avec le poète, et rien de ce qui « intéresse l'humanité ne saurait me demeurer étranger. « *Homo sum ; nil humani a me alienum puto.* » Il rêve alors une société universelle, formée entre les familles,

les États, les mondes, et comprenantdans un vaste et harmonieux ensemble les intérêts de chacun avec le bonheur de tous.

Or, cet idéal, où le trouver ? Si je remonte à l'origine de la famille, je rencontre Abel persécuté par son frère, et la jalousie cause pour la première fois d'un parricide. Si j'interroge les annales des temps les plus reculés, tout n'est que défiance, attaque, rivalités sanglantes, guerres implacables, anathèmes réciproques, destructions qui se succèdent et ruines qui s'entassent et se confondent. Ici l'homme est isolé, et l'humanité demeure sauvage ; ailleurs il s'associe avec d'autres hommes, et l'humanité devient cruelle. Le mot étranger reste synonyme d'ennemi. Les dieux de la Colchide, de l'Égypte, de la Crète et de la Germanie, agréaient les libations de sang humain ; la Grèce savante et polie prêtait au ciel ses antipathies nationales aussi bien que ses mauvaises mœurs. Je vois des Grecs, des Perses, des Carthaginois, mais non des hommes ; l'humanité n'a encore trouvé nulle part la satisfaction de son plus noble penchant.

Quatre mille ans s'écoulent, les monarchies tombent les unes sur les autres avec un fracas effroyable, puis l'univers se tait, la paix s'établit, Rome domine partout, et les nations agenouillées à ses pieds apportent au Capitole leurs tributs et leur encens. Voici sans doute la société que l'humanité rêve ? Ah ! que dis-je ? ce n'est pas l'union, c'est l'oppression la plus écrasante et la servitude la plus avilie. Cent millions d'esclaves s'effacent devant quelques milliers d'hommes libres ; le Sénat rampe à son tour devant l'empereur, l'empereur tremble devant le soldat qui l'a élu, jusqu'à ce que cette société où il n'y a d'autre lien que celui de la peur s'abîme et disparaisse en un jour d'orage, dans le sang des invasions barbares.

Le nouveau monde commence, et le travail de l'unité sociale recommence avec lui. Après quinze siècles de voyages et trois siècles de découvertes, tous les caps sont

doublés, tous les continents connus, tous les déserts pénétrés, visités, mesurés avec l'exactitude de la géographie moderne. Que de montagnes franchies ! que de fleuves traversés ! que de préjugés détruits ! Toutes les barrières s'abaissent : les mers ne sont plus que des lacs, les nations semblent se donner la main et devenir, en se communiquant leurs langues et leurs produits, les provinces d'un même empire. Une immense acclamation salue cette société tant de fois entrevue, tant de fois évanouie, réalisée, ce semble, au dix-neuvième siècle. Les sophistes et les rêveurs vont triompher. Fourrier ouvre le phalanstère, promet de satisfaire toutes les passions en les harmonisant ensemble, marque à Constantinople le siége de l'autorité pacifique qui tiendra dans ses mains les rênes des deux mondes, et paraît si sûr de nous avoir réformés et rendus heureux, qu'il règle d'avance le sort de la mer, de la lune et des étoiles, rajeunies et transformées, à leur tour, dans un avenir assez prochain.

Voilà le système qui, poussé jusqu'à ses dernières conséquences, résume toutes les utopies de l'unité sociale. Convenons-en avec la sincérité que l'on doit mettre dans toute discussion, ces utopies n'étaient pas sans fondement. Oui, il y a au fond de ces systèmes qui ont gâté tant d'esprits et auxquels notre religieuse Franche-Comté a malheureusement fourni trop de livres et trop d'adeptes, un instinct naturel et profond dont il faut recueillir et étudier le germe. A mesure que le commerce, l'industrie, la curiosité ou l'ambition, se frayent des voies nouvelles, l'idée de l'étranger disparaît, la barbarie recule, les peuples semblent se rapprocher et témoignent le désir de se connaître mieux ; des esprits élevés, mais peu pratiques, des cœurs généreux, mais abusés, se mettent à rêver des destinées où, l'ordre et la liberté se donnant la main d'un bout du monde à l'autre, tout membre de la société humaine trouvera partout une patrie, des concitoyens, des vivres, des

vêtements, des remèdes, un esprit pour le comprendre, un cœur pur pour sympathiser avec lui, des pieds pour le guider, des mains pour l'aider et le servir, et, grâce à cette fraternité universelle, ira s'asseoir avec la même confiance comme à ses propres foyers, sous les tentes du désert, dans la cabane de la Polynésie, ou sur le char grossier qui sillonne les mers du Nord.

Eh bien, le contentement parfait de ce noble instinct n'est qu'une illusion dans l'ordre politique et social. Percez les montagnes, franchissez les mers, effacez sous les roues brûlantes de vos chars de feu la distance et l'espace, établissez sur tous les points du globe des bureaux de communication où l'étincelle électrique circule avec la rapidité même de la pensée, prenez au besoin les ailes de l'aigle et élancez-vous dans les airs, où je vous souhaite de rencontrer enfin ce point d'appui que vous cherchez inutilement pour vos rames aériennes, après toutes les conquêtes dont vous vous glorifiez et toutes celles que vous rêvez sans les atteindre, où en est l'unité sociale ? Vos télégraphes portent des déclarations de guerre, vos chemins de fer des soldats, vos navires des canons. Vous vous êtes embrassés dans le congrès que vous avez célébré un peu prématurément pour proclamer la paix universelle. Mais les nations que vous représentiez se sont déchirées plus que jamais dans les horreurs de la guerre. Quelle est la terre qui, de nos jours, n'a pas bu le sang de ses enfants ? Ce sang est à peine étanché en Espagne, en Danemarck, en Hongrie, en Crimée; il a coulé en Suisse, au nom de la fédération; l'Inde ne l'a pas encore essuyé sur ses comptoirs, et les fleuves d'Amérique s'en rougissent tous les jours. A la moindre étincelle, vous verriez la foudre se rallumer en Italie comme en Allemagne; le Mexique frémit sous le joug de la civilisation comme la Pologne sous le joug de la barbarie; la Chine ouvre ses ports, mais son cœur nous reste fermé, et l'empire d'Annam, forcé de nous céder trois

provinces, harcèle et fatigue incessamment la vigilance de nos marins, tandis que l'Arabe semble attendre le jour de l'insurrection pour creuser une nouvelle tombe à nos soldats. O siècle de la paix et de la civilisation, tu es donc en toute vérité le siècle des combats. Jamais siècle n'a versé, dans sa première moitié, plus de sang et de larmes; jamais siècle n'a contenu plus de menaces et de dangers pour la seconde moitié de sa carrière. Toutes les nations s'épuisent à entretenir des armées permanentes, et l'idéal que vous rêvez dans vos livres et dans vos journaux toujours démenti par l'expérience, toujours contredit par l'histoire, demeure une cruelle raillerie et une utopie ridicule.

Non, pauvre humanité, tu n'es pas le jouet éternel d'une éternelle illusion ! Cette espérance que tu entretiens a un fondement, puisqu'elle est si forte, si persévérante, si universelle. Dieu ne dépose pas au sein de la société des instincts qu'il ne puisse satisfaire, et puisque les gouvernements de la terre sont dans l'impossibilité manifeste de réaliser l'unité des vues politiques et sociales, il faut monter, pour apaiser cette faim inextinguible que notre âme a de l'union et de la paix, dans une sphère supérieure aux ambitions des forts, aux bassesses des faibles, aux discordes des rois, aux rivalités des peuples, à toutes les petites et mesquines passions qui divisent les hommes. Or, ce désir social que l'humanité inquiète exprime depuis tant de siècles, Jésus-Christ l'a ressenti, rendu, avec toute l'inquiétude de la nature humaine, parce qu'il est homme; mais il ne s'est pas borné à de vagues aspirations, il a réalisé ce qu'il souhaitait, il a fait ce qu'il a dit, parce qu'il est Dieu.

Écoutez : c'était le soir de la dernière cène : Judas venait de sortir du banquet, Jean était penché sur le sein de son maître, les autres demeuraient en silence. Jésus les regarde d'abord; puis, jetant les yeux sur l'humanité tout entière, plongée alors dans les ténèbres, dans

la haine, dans le désespoir, il s'adresse à son Père :

Mon Père, je ne prie pas seulement pour ceux-ci, mais pour tous ceux qui doivent croire en moi par leur parole.

Qu'ils soient un tous ensemble, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous.

Je leur donne la gloire que vous m'avez donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un.

Je suis en eux, vous êtes en moi pour qu'ils soient consommés dans l'unité, afin que le monde sache que c'est vous qui m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé.

Je veux que là où je serai, tous ceux que vous m'avez donnés y soient aussi[1].

Voilà la société des âmes demandée par le Christ à son Père. Cette société c'est l'Église : elle a un esprit unique, un cœur commun, un corps dont tous les membres se rapportent au même tout. Cette communion n'aspire pas à unir les hommes entre eux par ce qu'il y a de bas, comme les appétits, de changeant, comme les intérêts, de périssable, comme les affections que la mort dissout, ou les richesses que la fortune enlève. La communion de l'Église prend les hommes par le haut de leur nature, elle les rapproche par la pensée, elle les unit par le sentiment, elle les pousse ensemble à la gloire du ciel. L'Église seule est l'idéal toujours rêvé de l'armée rangée en bataille qui, du bout du monde à l'autre, n'a qu'un chef, un signal, un cri de guerre. Elle seule est la cité universelle qui renferme dans son sein tous les citoyens de l'univers. Elle seule est le corps aux cent bras qui atteint aux extrémités de la terre habitée. Seule elle est l'âme qui respire et qui vit partout, seule elle est le cœur qui bat et qui tressaille partout au même péril, à la même espérance. En réunissant tous ses enfants comme les membres du même

[1] *Joann.*, XVII, 1-26.

corps, comme les fibres et les sentiments de la même âme, elle leur inspire les mêmes vertus, leur ouvre la même voie, leur propose le même but, et les mène du même pas à la conquête du même bonheur. Ce n'est point un vain rêve que poursuit l'Église, c'est une carrière ouverte où l'amour et la foi, l'humanité et le renoncement à soi-même, le dévouement et la fraternité, se développent avec une liberté parfaite. Là on s'aime sans se connaître, on se reconnaît sans s'être vus ; on s'entr'aide, par la prière, à travers des espaces immenses de terre et de mer ; on s'attire et on se groupe comme autant d'esprits unis les uns aux autres et de cœurs enchaînés autour du cœur du Christ. « C'est en ce centre, dit Fénelon, que les hommes se touchent, de la Chine au Pérou. Les hommes de tous les points du monde, de tous les temps de l'histoire, qu'ils soient au ciel, au purgatoire ou sur la terre, ne sont qu'un dans l'Église, parce que le cœur de Jésus-Christ les réunit tous par l'attraction ardente et glorieuse avec laquelle ils gravitent autour de lui. »

Élevez vos regards en haut et voyez : toutes les étoiles, quels que soient leur dimension, leur éloignement et la distance apparente qui les sépare les unes des autres, se tiennent dans une parfaite harmonie par les lois de l'attraction commune qui règle leur dépendance et leur mouvement. Au fond de ces déserts brillants, elles sont en perpétuel contact, parce qu'elles mêlent leur lumière et que leurs rayons se confondent dans l'immensité des cieux. Ce mystère de leur pénétration mutuelle n'est qu'un faible symbole de la pénétration des âmes. Dans l'Église, comme dans un ciel peuplé d'étoiles, les âmes, quelque éloignées qu'elles semblent l'une de l'autre par la distance et le temps, se rapprochent, se touchent, se portent en Dieu et groupent dans ce foyer de clarté et d'amour leurs aspirations et leurs sentiments, partis, comme les rayons des étoiles, de tous les points de l'espace et de

l'histoire. O noble attraction ! ô fraternelle assistance ! ô force incalculable d'union, d'harmonie et d'amour ! Grâce à l'Église, le plus fort entraîne le plus faible, le plus pur purifie le plus souillé, l'esprit qui s'éteint se rallume au feu de l'esprit qui brille et qui resplendit. Il se fait de tous ces mouvements réunis et combinés comme un mouvement immense des âmes autour de Jésus-Christ, pareil au mouvement qui entraîne les sphères autour du soleil, assis comme un roi sur le trône immobile dont les rayons se projettent dans l'immensité des cieux.

Et ce mystère d'attraction spirituelle et d'union mystique s'opère, se renouvelle, se perpétue, à l'insu même des âmes qui en sont le théâtre. Une âme se sanctifie dans l'hérésie, dans le schisme, dans l'infidélité peut-être, parce que telle âme qui brille dans la véritable Église lui a mérité, à force de vertus héroïques, la grâce de la bonne foi pendant sa vie ou des lumières extraordinaires à l'heure de sa mort. Pourquoi le pécheur qui blasphémait jusqu'au dernier moment change-t-il tout à coup d'attitude et de langage, et attache-t-il sur le crucifix le regard de la foi et du repentir ? C'est le prix d'un long jeûne au fond d'un cloître lointain, d'une fervente prière au pied d'un autel, d'une vie inconnue écoulée depuis des siècles dans quelque monastère aujourd'hui ruiné, dont ce pécheur foulait le sol et racontait, en riant, les prétendus scandales. Ainsi s'appellent, se convertissent et se soutiennent les âmes. Ainsi se répartissent les trésors que l'Église ouvre à ses enfants. Ainsi s'élabore, dans cette création merveilleuse, le salut de l'humanité tout entière. Non, Dieu n'a point trompé l'instinct social, puisqu'il a établi dans l'Église la société des âmes. L'Église était nécessaire pour satisfaire et pour accomplir, avec autant de perfection que de profit, tous les désirs et tous les instincts qui portent les hommes les uns vers les autres et qui les sollicitent à n'avoir qu'un cœur, une âme, un corps,

selon cette parole du Sauveur s'adressant à son Père : *Qu'ils soient un, comme vous et moi nous ne sommes qu'un.* Socialistes, vos rêves ne sont que de pâles et séditieuses copies du divin original, qui est l'Église ; pauvre inventeur du phalanstère, tu n'as pas découvert les lois de l'harmonie, tu les as défigurées et parodiées. Les réformateurs modernes n'ont attelé au char de l'humanité que des passions fougueuses, et c'est pourquoi ils la pousseraient à sa perte, si le ridicule ne nous préservait de l'abîme. Seule, l'Église a le véritable instinct de la société ; elle seule met les passions sous le joug, les guide du regard, les assouplit sous le frein ; seule elle tient tous les cœurs en sa main, elle les soutient l'un par l'autre, et les mène, dans une triomphante harmonie, au salut, à la vie, à la gloire !

II. Ne parlons plus de l'humanité en général, mais de l'homme en particulier. Si les besoins et les instincts de l'humanité justifient, demandent, réclament impérieusement l'établissement de l'Église ou de la société des âmes, l'étude personnelle de l'homme demande pour lui dans l'Église une autorité qui éclaire son esprit, qui gouverne son cœur, et qui lui assure la félicité. Il faut à l'homme un maître qui lui parle ; un guide qui le conduise, aujourd'hui, demain, toujours ; une source de vie où la soif qu'il a d'être heureux s'étanche et s'apaise, car son intelligence a le désir de la vérité, son cœur le désir du bien, tout son être le désir insatiable du bonheur.

Ce maître est venu un jour dans le monde, et il a dit à l'homme : Je suis la vérité : *Ego sum veritas.* Mais si l'Homme-Dieu n'eût fait qu'apparaître sur la terre, si son Incarnation n'eût duré qu'un moment, que serait devenue cette vérité manifestée seulement à quelques disciples ? Supposez, tant que vous le voudrez, que Jésus-Christ leur eût laissé un fonds commun d'idées et de

doctrine, ce n'eût été qu'une tradition. Supposez qu'ils eussent écrit intégralement et coordonné avec soin les discours de leur maître, ce n'eût été qu'un système. Supposez qu'ils eussent rallié autour d'eux quelques hommes pour les former et les instruire à leur tour, ce n'eût été qu'une école. Supposez, enfin, qu'ils se fussent bornés à répandre les Écritures, ils n'auraient donné qu'un livre fermé à ceux qui ne savent pas lire, un livre inintelligible à ceux qui ne savent pas comprendre, un livre susceptible de mille interprétations diverses à ceux qui, sachant lire et comprendre, n'ont ni grâce, ni mission, ni autorité, pour interpréter avec assurance le sens du texte sacré.

Renverra-t-il les esprits aux maîtres anciens que la philosophie a formés parmi les hommes? Mais la philosophie n'a jamais prétendu enseigner les peuples. L'Inde et les Gaules ont caché cette science mystérieuse dans l'obscurité de leurs forêts, les mages de l'Orient dans les antres de la Chaldée; Platon, Zénon, Épicure, Aristote, les plus sages des Grecs, dans l'enceinte du Lycée, de l'Académie ou du Portique; Hillel et Schammaï, les plus sages des Juifs, dans les synagogues de Jérusalem.

Le maître de la vérité attendra-t-il le secours de la philosophie, éclose et développée sous l'heureuse influence de l'esprit moderne? Mais la philosophie moderne est encore plus étrangère au peuple que la philosophie antique. Allez vous asseoir sur les bancs déserts de ces écoles fondées à grands frais, où l'on ne trouve guère pour auditeurs qu'une compagnie d'oisifs. Quelque peu nombreuse que soit l'assemblée, vous n'êtes pas bien sûr que tous ceux qui la composent soient venus pour écouter, à plus forte raison qu'ils puissent comprendre, retenir et savoir. Quand la leçon est finie, vous vous retrouvez au milieu d'une population laborieuse, intelligente, partagée entre les affaires, les souffrances, les plaisirs peut-être,

qui ne sait pas même qu'il y a un cours de philosophie, et dont l'indifférence vous dit assez que vous ne sortez pas de l'école de la vérité.

Je vous entends, répond la politique humaine. Eh bien! je vais faire appel à toutes les intelligences et à tous les dévouements d'un grand pays, je répandrai la lumière à flots, je populariserai les connaissances qui font l'honneur des nations. A cet appel, les sages, les orateurs, les savants, ou du moins ceux qui croient l'être, sortent de dessous terre comme sous le coup d'une magique baguette. Tout s'improvise, les maîtres, les leçons, les auditoires; les moindres villes ont leurs chaires, et chaque chaire voit à ses pieds plus de deux cents personnes. Je me mêle à la foule affamée et je voudrais savoir au moins ce qu'il faut penser de Dieu. Ici Sophronius se prépare à en affirmer l'existence, et il la démontrera, aidé de Bossuet et de Fénelon, en développant toutes les preuves tirées tant de l'ordre intellectuel que de l'ordre physique et moral. Nous irons ailleurs écouter Rufus. Rufus est un critique délicat, il a pesé ces vieilles preuves : les unes lui ont paru douteuses, les autres légères; une seule tout au plus a résisté à son analyse. Rufus croit encore en Dieu, mais que de raisons ne va-t il pas fournir aux autres pour n'y plus croire! Cependant la foule se pressera surtout autour de la chaire d'Albinus. Il dira que Dieu c'est la nature, le grand tout, l'univers, la loi mathématique : que le miracle et le surnaturel ne méritent pas d'être examinés, parce que ces questions n'ont rien de scientifique; que les vérités scientifiques peuvent seules prétendre aujourd'hui à l'attention de l'homme ; que toute preuve qu'on ne peut pas ramener à deux et deux font quatre, est non avenue. Nous pourrons entendre Lucius, pour qui Dieu n'est qu'un mot; Strigonius, qui déclare que la question est grave, mais que la science n'est pas encore assez avancée pour la résoudre ; Sempronius, peut-être, qui dit si hardiment : Dieu; c'est

le mal. Mais non, je me trompe, nous n'entendrons ni le déiste, ni le sceptique, ni le panthéiste, ni l'athée. Point de questions religieuses, elles soulèvent, elles agitent, elles passionnent. Que l'on mette du moins une étiquette profane à ces discours, et que l'on célèbre ou que l'on n'attaque Dieu qu'en passant. Il vous sera permis d'en rire ou de le saluer, mais ne provoquez jamais ni trop d'applaudissements par vos ironies, ni trop de sifflets par vos actes de foi. La prudence et la politique le veulent ainsi. Les uns affirment, les autres nient ; entre ces deux écoles, qu'on soit libre de tout enseigner, à condition qu'on n'affirmera rien trop hautement, qu'on ne niera rien trop impudemment ; le résultat de ces enseignements, où l'on donne la notion de tout avec la certitude de rien, dût-il être de ne laisser aux âmes ni une doctrine, ni une foi, ni une religion, ni un Dieu ! Est-ce là qu'est la vérité ?

Où iront donc les hommes ? Aux princes ? Dieu leur a donné le glaive et non la parole, le sceptre et non la houlette, le droit de vie et de mort dans l'ordre politique, et non le droit de vie et de mort dans l'ordre religieux et moral. Ils peuvent ouvrir des écoles sur tous les points de leur empire, mais les statistiques viendront leur apprendre qu'à vingt ans le tiers des jeunes soldats se rangent sous leurs drapeaux sans savoir lire, qu'à trente ans le tiers des citoyens contractent mariage sans savoir écrire. Désespérant aveu pour un siècle de lumière, si la lumière consistait à savoir lire, écrire et compter !

Iront-ils aux écrivains et aux journalistes ? Mais les plus fiers n'ont jamais dit : Je suis la vérité. Ils disent seulement : Nous sommes les *Débats*, c'est-à-dire le doute, le *Siècle*, le *Temps*, l'*Opinion*, c'est-à-dire l'erreur accréditée et dominante. Cherchez, cherchez encore ; je l'affirme hautement, vous ne trouverez point, parmi les instructions humaines, l'école nécessaire à tous, à tous accessible, indépendante des temps, des lieux, des formes

de gouvernement, telle que la raison la demande à Dieu pour comprendre le monde et pour absoudre la Providence. Des utopies qui se succèdent pour attester une impuissance qui demeure la même, des systèmes qui changent toujours pour déguiser une morgue qui ne change jamais, la fierté et l'arrogance jusque dans le scepticisme, l'art de ne rien croire en n'ignorant rien, voilà ce qu'il y a de réel, après six mille ans de fausse sagesse et malgré les livres de plus de cent mille faux sages. Les faux sages sont de nos jours ce qu'ils étaient au temps de Rousseau ; triomphants quand ils attaquent, faibles quand ils se défendent. Si je pèse leurs raisons, ils n'en ont que pour détruire ; ils ne s'accordent que pour se disputer ; et si je compte les voix, chacun est réduit à la sienne. La fausse sagesse ment, déclame, varie, comme au temps de Socrate ; elle se contredit d'elle-même et se vend comme au temps de Philippe · elle rit comme au temps de Cicéron.

Or, l'homme a demandé un autre pain à Jésus-Christ, et Jésus-Christ le lui a promis. Il se leva un jour au milieu d'une synagogue de la Judée, et, jetant un regard sur la multitude privée de la science, délaissée par les princes, égarée par l'opinion : *J'ai pitié,* s'écria-t-il, *de ce pauvre peuple, car il ressemble à des brebis qui n'ont point de pasteur ; les maîtres ont pris pour eux la clef de la science et ils ont fermé l'entrée aux autres. Pour moi, je suis venu évangéliser les pauvres.* Il a donc instruit le peuple, il s'est réjoui d'avoir rempli cette mission, il en a glorifié son Père, car après avoir laissé tomber de sa bouche ses divins enseignements, il a dit, les yeux levés vers le ciel : *Je vous rends gloire, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et de ce que vous les avez révélées aux petits* [1].

[1] *Matth.*, XI 25

Et là-dessus que fait-il? Il choisit douze apôtres et leur ordonne, remarquez ici tous les termes, non pas d'ouvrir une école, mais d'aller dans le monde et de ne s'arrêter jamais : *Euntes.* Pourquoi ce voyage? Pour disserter, reprendre, conseiller? Non, pour enseigner : *Docete.* Et qui donc? Les petits et les grands, les sujets et les rois, tous les peuples en un mot: *omnes gentes.* De quelle façon? Hautement, publiquement, jusque sur les toits : *Prædicate super tecta.* Dans quel appareil? *N'ayez ni or, ni argent, ni monnaie dans votre ceinture.* Avec quels signes? En faisant les miracles de Jésus-Christ : *Vous guérirez les malades, vous ressusciterez les morts, vous purifierez les lépreux.* Quelle sera votre récompense? *Vous serez haïs, persécutés, flagellés, mis à mort à cause de moi.* Et quelle sera votre autorité? Celle de Jésus-Christ lui-même ; car il ajoute : *Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise. Ce n'est pas vous qui parlez, c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Quiconque vous reçoit me reçoit, et quiconque me reçoit, reçoit Celui qui m'envoie*[1]. Vous l'entendez : le Père parle par le Fils, le Fils par l'Église. Le Père est avec le Fils, mais le Fils est dans l'Église ; le Fils et l'Église c'est tout un : voilà l'Église constituée la maîtresse et l'organe de la vérité.

Le second besoin de l'homme est celui de la règle : Jésus-Christ le savait bien, car s'il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit, il connaît aussi la prodigieuse malignité du cœur humain, toujours porté à faire le mal. C'est pourquoi Jésus-Christ n'a pas dit seulement : *Je suis seul la vérité,* il a dit encore : *Je suis seul la voie.*

Cette voie, il la déclare *étroite ;* le salut qu'on y trouve, il affirme que c'est la seule chose *nécessaire au monde ;*

[1] *Matth.*, x, 40.

le fardeau qu'on y porte, c'est sa propre croix ; ce qu'il faut y laisser pour revêtir l'esprit du Christ, c'est son propre esprit. Voici, en un mot, la morale avec les commandements qu'elle fait, les désirs qu'elle réprime, les pensées qu'elle nous ordonne de dissiper, les retranchements rigoureux, austères, incessants, qu'elle impose à notre imagination et à nos sens. Ce n'est donc pas assez pour l'homme de la connaître, il faut la pratiquer, il faut l'aimer. Il n'a pas seulement besoin d'un maître qui l'enseigne, mais d'un guide qui lui prenne la main, qui lui porte secours, qui l'assiste, qui l'élève. Sa volonté cherche le bien, mais elle est sans cesse entraînée au mal. Le bien qu'elle veut faire, elle ne le fait point, le mal qu'elle déteste, elle le fait. Elle aspire au bien et elle ne peut l'atteindre. Elle retombe, à chaque effort, à chaque pas, dans l'abîme.

Aidez, rappelez, ressuscitez donc le pécheur, mais il n'y a pas dans le monde que les faibles et les corrompus, il y a encore les bons, les parfaits et les saints : témoin Corneille, cet homme craignant Dieu, priant avec toute sa maison, faisant des aumônes au peuple, et qui entendait dans ses songes l'ange de Dieu lui dire : *Tes aumônes sont montées jusqu'au ciel* [1] ; témoin Tabite, cette pieuse veuve qui tissait des tuniques pour les pauvres et qui attend dans un tombeau entouré de larmes la visite de l'homme de Dieu. Voilà les justes, les hommes de prières, qui attendent qu'on les arrache aux ténèbres involontaires dans lesquelles ils sont plongés, qu'on les emporte dans un monde dont ils ignorent le chemin, qu'on leur ouvre enfin les yeux sur leurs devoirs. Venez donc auprès d'eux, ô vous qui vous dites la voie. Ces âmes sont pleines de générosité, d'ardeur, de courage, elles ne demandent qu'assez de lumières pour connaître la loi, assez de force pour l'accomplir.

[1] *Act.*, x, 4.

Je lis bien dans l'Évangile que Jésus-Christ s'est comparé au bon pasteur qui se met à la recherche de ses brebis ; mais depuis que Jésus-Christ a quitté la terre, où est le bon pasteur ? à la bonne ménagère qui recherche la drachme perdue ; mais à qui a-t-il inspiré cette vigilance et ce soin ? au père attristé qui se porte chaque matin à la rencontre d'un fils prodigue ; mais depuis que ses pieds ont été cloués sur le Calvaire, où a-t-on revu, où a-t-on retrouvé ce père tendre et compatissant ? à la poule qui s'efforce de rassembler ses petits sous ses ailes pour les mettre à l'abri de l'orage ; mais où est la mère qui tient les ailes toujours étendues et sa couvée toujours à l'abri ? En un mot, Jésus-Christ s'est dit la *voie*, mais nous n'en serons pas moins sans conduite et sa parole demeurera inefficace, si on le cherche sans le trouver, si on l'écoute sans le comprendre, si l'on marche à tâtons dans cette voie mystérieuse. Je veux la main qui me guide, l'œil qui m'éclaire, le pas qui assure et qui soutienne mon pas, la vive et énergique impulsion d'un bras qui me pousse si je m'arrête, qui me réveille si je m'endors, qui me relève si je tombe, qui me ressuscite, au besoin, si je meurs.

Or, l'autorité suprême qui a constitué l'Église organe et maîtresse de la vérité, l'a établie gardienne et maîtresse de la morale. Jésus-Christ a résumé la règle en deux mots : Gardez les commandements : *Serva mandata.* Il a employé les mêmes mots pour déposer entre les mains de son Église les deux tables sur lesquelles il les avait écrits : Apprenez aux hommes à garder tout ce que je vous ai commandé : *Docentes servare quæcumque mandavi vobis.* Qu'on n'en retranche ni un seul point ni un seul iota : *Iota unum aut unus apex non præteribit a lege.* Eh bien ! regardez, après dix-huit siècles est-il tombé une virgule du décalogue ? Pour un mot qu'elle n'a pas voulu retrancher du symbole, le mot *Filioque*, l'Église, maîtresse infaillible de la vérité, a perdu tout l'Orient ;

c'est l'honneur de ses dogmes et la marque de son autorité sur l'esprit. Pour un mot qu'elle n'a pas voulu retrancher de la loi de Dieu, en autorisant l'adultère de Henri VIII, l'Église, gardienne inflexible de la loi, a perdu toute l'Angleterre : c'est l'honneur de sa morale et la marque de son autorité souveraine sur le cœur. Point de faiblesse, point de concessions, point de lâche connivence avec le mal. Tout ou rien. La voie est étroite, mais elle est sûre ; les abords en sont âpres et rudes, mais les appuis s'y rencontrent à chaque pas. Là le bon Pasteur vient à votre rencontre sous les traits d'un prêtre aimé ou d'un pontife plein de courage ; on sent les recherches de la bonne ménagère dans les inquiétudes avec lesquelles la grâce poursuit les âmes ; la poule inquiète et vigilante ne cesse d'appeler ses petits autour d'elle ; on entend le père désolé, la mère de tous les jours et de toutes les nuits. Ce pasteur, cette ménagère, ce père, cette mère, cette incarnation continuée de la miséricorde et de la tendresse, mêlée d'une grandeur que rien n'incline et d'une règle que rien ne pourra fléchir, voilà l'Église, voilà encore Jésus-Christ.

L'homme ne veut être instruit et dirigé que pour vivre, c'est-à-dire pour être heureux. Jésus-Christ, le maître de la vérité, l'arbitre de la règle, s'est aussi dit lui-même l'auteur de la vie : *Ego sum via, veritas et vita.* En le disant, il répondait au désir profond, immense, insatiable, que l'homme a du bonheur. Aussi ce n'est pas assez de l'avoir connu ni de lui avoir obéi. Ce Dieu, je veux l'approcher, l'entretenir, le voir face à face, le posséder toujours. Il a annoncé la vie à ceux qui renaîtraient en son nom dans l'eau du baptême. Qui m'asssurera ce baptême, source de vie meilleure ? Il n'a garanti la possession de la vie qu'à ceux qui mangent le pain changé en son corps et le vin mystique devenu son sang. Qui donnera ce pain à manger et ce calice à boire ? Il est remonté vers

son Père en annonçant à ses disciples qu'il allait leur préparer une place auprès de lui. A quelles conditions pourrai-je compter au nombre de ses élus ? Je veux tous les trésors de la grâce pour avoir toutes les espérances de la gloire, le baptême avec la certitude de sa divine formule, l'eucharistie avec l'ordre et le pouvoir de la confectionner, la pénitence avec la promesse du pardon aussi claire que celle qui a été faite au larron sur la croix, la vie éternelle à la suite de celui qui la donne, parce qu'il en est l'auteur. Non, le divin maître ne m'a pas vanté ces dons pour ne me les donner jamais. Je les attends de sa bonté et de sa justice. Il doit les garder à mon enfance, à ma jeunesse, à mon âge mûr, à ma dernière heure. A côté du maître qui m'enseigne et du bras qui me soutient, je veux trouver encore dans l'Église tous ces trésors de grâce et toutes ces assurances de vie. Instruite par Jésus-Christ, gouvernée par Jésus-Christ, l'Église dit, comme Jésus-Christ : C'est moi seule qui ai le vrai baptême, le vrai pain, la vraie vie, les clefs du ciel.

Cette doctrine, cette règle, cette espérance, que la raison demande et que Jésus-Christ a incarnées dans l'Église avec une autorité si forte et si souveraine, ne peut pas être le trésor d'un homme choisi, d'une terre prédestinée, d'un peuple de prédilection, d'une époque brillante. La raison demande que ce bienfait s'étende de peuple en peuple, de siècle en siècle, et que le sang qui ne tarira jamais coule dans les veines du monde avec la rapidité des grands fleuves qui portent la fertilité, l'abondance et la joie. Ce n'est pas assez que Jésus-Christ ait dit à ses disciples : *Vous êtes la lumière du monde* [1], il faut que cette lumière soit portée sur la montagne, qu'elle luise devant tous les hommes, qu'elle soit comme un phare immortel, qu'aucune tempête ne l'éteigne et qu'à mesure que les ténèbres s'étendront autour d'elle,

[1] *Matth.*, v, 14.

elle éclate et resplendisse à une hauteur suprême et jusqu'à d'insondables profondeurs. Ce n'est pas assez qu'il leur ait dit : *Vous êtes le sel de la terre*[1], il faut que ce sel pénètre partout, conserve et purifie toutes les âmes qui ne le rejettent pas, les préserve de la corruption et ne se corrompe jamais. Ce n'est pas assez qu'il leur ait donné l'eau qui baptise, la sentence qui absout, le pain qui nourrit, l'huile qui fortifie, l'onction qui sacre les prêtres et le divin pouvoir qui élève l'union des époux à la dignité de sacrement ; il faut que la grâce communiquée par ces canaux sacrés coule sans intermittence, se renouvelle sans altération et rejaillisse jusqu'à la vie éternelle. Écoutez saint Augustin : « Le Rédempteur vient, il verse son sang, il paie le rachat. Vous demandez ce qu'il achète ? Ah ! considérez ce qu'il donne, et vous le comprendrez ; le prix du marché, c'est tout le sang du Christ. Combien vaut-il, ce sang ? Sera-ce trop de toutes les nations ? Sera-ce trop du monde entier ? Ceux-là connaissent bien peu le prix de la rançon divine, qui se regardent comme assez grands pour avoir mérité que ce sang coulât pour eux seuls. Non, non, que personne ne conçoive un tel orgueil, car le Christ a donné tout pour tous : » Jésus-Christ, en effet, a dit à ses apôtres : *Vous me rendrez témoignage jusqu'aux extrémités de la terre*[2] : voilà le domaine de l'Église et les limites de sa juridiction. Il leur a dit aussi : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*[3] : voilà la fin de l'Église et les limites de sa durée. Ainsi la lumière rayonnera dans tout l'espace en s'étendant du nord au midi et du couchant à l'aurore ; dans tous les temps en les éclairant avec une égale splendeur, sans mélange d'aucune ombre ; dans toutes les âmes, en y portant avec une égale autorité, sans variation, diminution ou changement, la certitude des mêmes vérités et

[1] *Matth.*, v, 13. [2] *Act.*, i, 8. [3] *Matth.*, xxviii, 20

la conviction des mêmes devoirs. Voilà la rédemption appliquée tout entière dans tous les temps, dans tous les lieux, à tous les esprits, même aux plus aveugles, à tous les cœurs, même aux plus malades. Où est cette bouche qui enseigne toujours et partout la même vérité et la même morale ? Dans l'Église, rien que dans l'Église. Où est cette loi qui fait fléchir les plus hautes têtes, relève les plus humbles et pèse au même poids toutes les âmes? Dans l'Église encore, rien que dans l'Église . Où est cette grâce qui coule partout et qui renouvelle toujours la vie ? Dans l'Église, rien que dans l'Église. A ces conditions je vois une rédemption accessible, efficace, applicable à tous. Ma raison est satisfaite ; partout où l'Église se montre, elle reconnaît Jésus-Christ. Elle l'entend dans la parole qu'il a laissée à l'Église pour éclairer les intelligences ; elle lui obéit dans la loi qu'il a remise aux mains de l'Église pour soumettre les cœurs ; elle le suit dans les voyages que l'Église fait en son nom pour conquérir la terre ; elle est assurée que Jésus-Christ ne manquera pas à l'Église ni l'Église à l'homme, et que tant qu'il restera un cœur à diriger, un esprit à éclairer, une âme à sauver, la loi aura la même force, la lumière, le même éclat, la source des grâces, la même efficacité, pour faire dire aux plus difficiles : L'Église est toujours la voie, la vérité, la vie ; l'Église, c'est Jésus-Christ.

Oubliez maintenant tout ce que je vous ai dit : je consens à n'avoir plus d'autre preuve de la nécessité de l'Église, que le spectacle que le monde nous donne aujourd'hui.

L'histoire a pris note des étonnements qui viennent d'accueillir la parole de l'Église, des alarmes qu'elle excite, des récriminations qu'elle soulève, du trouble inexorable où elle jette l'ignorance et la légèreté, de la haine furieuse qu'elle rallume dans le cœur de l'impie.

Elle dira un jour : Il fut un siècle vaillant, généreux,

magnanime, fécond en heureuses inventions et en merveilleuses découvertes. Les écoles et les savants y étaient sans nombre. On s'y reposait de la guerre à l'ombre des beaux-arts, l'industrie s'épuisait en miracles, et la matière était devenue sous les doigts de l'homme le docile instrument de son génie.

Eh bien ! au milieu de ce siècle, qui se croyait si éclairé et qui était si confiant en ses propres forces, le pape a élevé la voix, le 8 décembre 1864, et il a crié : Prenez garde, vous oubliez Dieu ; les uns en nient l'existence, les autres en dénaturent la notion, ceux-ci en font une force reléguée au fond d'une solitaire et silencieuse éternité, ceux-là un créateur qui dédaigne son ouvrage, plusieurs un être indifférent au bien et au mal. La nature et la raison ne vous suffisent pas. Il vous faut les lumières de la foi et le secours de la grâce. L'Église est établie pour vous les dispenser ; respectez ses droits, n'arrêtez point sa parole, honorez sa liberté, ne touchez ni à ses ministres ni à ses biens, ne vous séparez jamais d'elle, et assurez l'indépendance de son chef. Il est plus que temps de défendre la raison contre les sophistes, la foi contre les impies, Dieu, Jésus-Christ, l'Église contre leurs ennemis, car la vérité s'altère partout. Voilà ce qu'a dit le pape, ni plus ni moins. Il a affirmé tout le symbole, mais rien que le symbole et le dix-neuvième siècle s'en est étonné !

Prenez garde, continuait le chef de l'Église, la morale s'en va comme la religion. Les liens du mariage commencent à se détendre dans la famille, et ceux de l'obéissance se relâchent dans l'État. Vous acclamez tous les faits en leur donnant l'autorité du droit ; vous ne voyez l'autorité que dans le nombre, la force que dans la matière, l'honnêteté que dans les richesses et dans les plaisirs. Vous défendez aux puissants d'assister le faible : ce n'est pas ainsi que la morale naturelle et chrétienne en-

tend les devoirs envers le prochain. Vous louez le parjure, pourvu qu'il réussisse et qu'il triomphe ; c'est donc en vain qu'on attesterait le saint nom de Dieu. Vous sortez de la voie. Voilà ce qu'a dit le pape, ni plus ni moins. Il a affirmé tout le décalogue, mais rien que le décalogue. Et le dix-neuvième siècle s'en est scandalisé !

Le pape a dit encore : Ne prétendez pas me réconcilier avec le vain progrès, la civilisation corrompue, la fausse liberté. Ce progrès est mêlé de bien et de mal ; cette civilisation cache sous des dehors brillants des vices honteux ; cette liberté touche à la licence.. Non, vous n'allez pas à la vie, mais à la mort. Voilà ce qu'a dit le pape, ni plus ni moins. Il a affirmé la bonne politique, la droite raison, le sens commun, et le dix-neuvième siècle, plus troublé et plus ému que jamais, s'est révolté avec des cris étourdissants, comme l'enfant à qui on arrache le glaive ou le poison.

Ainsi parlera l'histoire tenant d'une main l'encyclique *Quanta cura*, de l'autre les commentaires qu'on en a faits au milieu d'un monde inquiet, troublé, éperdu. Et, tirant une conclusion logique, rigoureuse, inflexible, de tant d'étonnements, de scandales et de cris produits par l'ignorance, les intérêts, les passions : Vous le voyez, dira l'apologiste de la religion chrétienne, en dépit de tant de lumières et de conquêtes, dans ce siècle qui parut si grand, la vérité était obscurcie, la voie oubliée, la vie méconnue. L'homme est toujours le même : toujours indocile à la vérité, toujours rebelle à la règle, toujours dégoûté de la vie. L'Église est toujours nécessaire, parce que seule elle est l'héritière de Jésus-Christ, seule elle est la vérité, la voie, la vie.

TROISIÈME CONFÉRENCE

NOTION DE L'ÉGLISE

OU VA L'ÉGLISE?

Le nom de l'Église, la nécessité de l'Église, le but de l'Église, telles sont les trois questions que je vous ai proposées sur l'Église en général, pour vous en donner une notion juste, exacte et complète.

Qu'est-ce que l'Église ? C'est l'incarnation permanente du Fils de Dieu, comme le prouvent l'étymologie du mot, l'étendue de l'idée, les figures, les paraboles, les titres et les noms divers sous lesquels cette idée se présente, le témoignage et la doctrine de tous les théologiens.

Pourquoi l'Église ? Pour appliquer les fruits de la rédemption d'abord à l'humanité en établissant la société des âmes, et en satisfaisant ainsi le besoin impérieux que nous avons de paix, d'union, d'association, mais surtout à chaque âme en particulier en lui enseignant avec autorité la vérité, la voie, la vie. L'Église est donc nécessaire à un double titre, et comme société et comme autorité. C'est la seule société qui puisse rapprocher, grouper, unir les âmes et n'en faire qu'un en Jésus-Christ ; c'est la seule autorité qui puisse empêcher l'homme de passer d'une erreur à une autre en lui disant où est la vérité,

lui faire distinguer ce qui est bien de ce qui est mal en lui disant où est la voie, lui montrer le but en lui disant où est la vie.

Telle est l'Église selon la tradition et selon l'Écriture ; telle doit être l'Église selon la raison. De nom, c'est l'Homme-Dieu qui se dit encore au milieu de nous ; de droit, c'est l'Homme-Dieu qui doit encore nous enseigner, nous conduire, nous sauver, comme un maître, un guide, un père, en nous unissant ensemble comme des frères. Mais ce nom est-il un vain mot ? Ce droit que nous avons est-il reconnu et avoué ? En fait, l'Église atteint-elle son but, sauve-t-elle les hommes, remplit-elle la mission de l'Homme-Dieu ? *Où va l'Église ?*

Voilà la question que je viens examiner aujourd'hui. Et je réponds : à la sanctification de l'homme, au salut de l'humanité ; car *hors de l'Église point de salut.*

L'explication de cette maxime fera tout le sujet de cette conférence.

Rien de plus certain que le principe ; rien de plus mystérieux que son application.

L'Église seule mène l'humanité au salut : vérité hors de doute et qui est au dessus de toute contradiction. Mais qui sont ceux qui appartiennent à l'Église et qui, par conséquent, obtiennent le salut ? mystère hors de notre portée et qui défie toutes nos conjonctures.

La célèbre maxime : *Hors l'Église point de salut* ne vous a peut-être paru que la brutale expression d'une criante injustice ou d'une cruauté odieuse. Étudions-la, et vous reconnaîtrez dans l'évidence du principe une raison souveraine, et dans les mystères de l'application un immense amour.

1. *Hors l'Église point de salut* : principe certain que la foi confesse, proclame, répète avec la conviction la mieux établie, car il a ses fondements dans la parole de Dieu,

et la raison de l'homme reconnaît elle-même combien il est vrai, juste et profond.

Interrogeons l'Écriture : elle nous donne à toutes ses pages deux assurances formelles, authentiques, solennelles. La première, c'est que Jésus-Christ veut le salut de tous les hommes ; la seconde, c'est qu'il ne le veut que par l'Église. Et d'abord Notre Seigneur Jésus-Christ veut que tous les hommes viennent à la connaissance de la vérité, et qu'ils opèrent leur salut : *Coram Salvatore nostro Deo, qui omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire* [1]. C'est aux pécheurs que sa grâce s'adresse, car il est écrit : Il ne veut pas que quelques-uns soient perdus, mais que tous viennent à pénitence. *Nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti* [2]. La perte des hommes a été l'unique cause de sa venue, car il est dit encore : Il est venu sauver ce qui avait péri : *Venit Filius hominis salvare quod perierat* [3]. Les effets de son sacrifice se font sentir dans tous les temps, dans tous les lieux, chez tous les hommes, car il est appelé : *Victime propitiatoire pour les péchés du monde, Sauveur de tous, Agneau immolé dès le commencement* [4]. C'est pour tous qu'il est mort : *Pro omnibus mortuus est Christus* [5]. Seul il est l'auteur du salut, parce que le salut ne peut venir que de Dieu seul. Écoutez saint Paul : Comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus qui s'est donné pour la rédemption de tous : *Qui dedit semetipsum redemptionem pro omnibus* [6]. Autant les suites de la faute ont été funestes à toute l'humanité, autant les suites de la réparation sont décisives pour son salut, car saint Paul dit encore : De même que la condamnation s'est appesantie sur tous les hommes, de même par la justice d'un seul, la

[1] *I Tim.*, II, 4.
[2] *II Pet.*, III. 9.
[3] *Matth.*, XVIII, 11.
[4] *I Joan*, II. 2.
[5] *II Corinth.*, V., 15.
[6] *I Tim.*, II, 6.

justification de la vie a été donnée à tous les hommes : *Sicut per unius delictum in omnes homines in condemnationem, sic per unius justitiam in omnes justificationem vitæ* [1]. Mais la miséricorde dépasse de beaucoup le péché ; là où le mal avait abondé, la grâce a surabondé : *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia* [2]. Enfin quel motif d'espérance dans une telle preuve d'amour ! Puisque Dieu nous a donné son Fils unique pour nous sauver, comment avec lui ne nous aurait-il pas donné tout le reste ? *Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* [3] ? Vous venez d'entendre dans tous ces textes saint Pierre et saint Matthieu, saint Paul et saint Jean, le premier évangéliste et le premier pape, le persécuteur dont la haine s'est changée en amour, et l'apôtre qui n'a pas cessé d'aimer.

Avec cette soif immense que le Fils de Dieu a pour le salut de l'homme, il a voulu le lui procurer en tout lieu, en tout temps, en toute nation, aux conditions les plus faciles, par la simple adhésion de la volonté. Il suffit d'entrer dans l'unité, c'est-à-dire d'appartenir à l'assemblée des âmes qui forme l'Église : voilà la condition du salut. *Un Dieu, une foi, un baptême:* voilà la devise de l'Église. Et remarquez que le baptême de l'eau, ce signe si simple, si rapide, si facile à tracer sur le front, n'est pas même nécessaire pour entrer dans l'Église. Sans parler de ceux qui versent leur sang pour Dieu, et que l'Église déclare ses martyrs et par conséquent ses enfants, il en est qui appellent, du fond de leur âme, par des désirs même incomplets, l'eau qui régénère, et l'Église, contente de ces désirs, se penche encore vers eux pour leur tendre son sein maternel.

Un Dieu, une foi, un baptême, c'est toute l'Église avec ses plus larges entrées ; mais c'est l'Église avec ses hautes

[1] *Rom.*, v, 18.
[2] *Rom.*, v. 20.
[3] *Rom.*, VIII, 32.

barrières. En deçà point de salut. *N'est-elle pas le filet jeté à la mer*[1]? Comment choisir les poissons qui n'y sont point entrés ? *N'est-elle pas l'aire où l'on bat le froment*[2]? comment recueillir les épis qui n'ont pas fait partie de la récolte ? *N'est-elle pas la salle du festin*[3] ? on ne saurait y demeurer si l'on n'est pas vêtu de la robe nuptiale. C'est *le bercail*[4] : il n'y a de place que pour les brebis qui suivent le pasteur. C'est *le royaume*[5] : mais ceux qui ne l'habitent point sont des étrangers. C'est *la cité*[6] : mais loin d'elle on n'est pas citoyen. C'est *la maison* : mais hors de la maison il n'y a ni familier ni serviteur. C'est *le corps de Jésus-Christ*[7] : mais un membre séparé du corps se dessèche et meurt. Hors du royaume, point de patrie ; hors de la cité, point de citoyens ; loin du festin, point de nourriture ; loin du corps, point de vie. Hors de l'Église point de salut.

Le Maître l'a déclaré : *Je suis la voie, la vérité, la vie, et personne n'arrive au Père que par moi*[8]. Les apôtres l'enseignent : *Il n'y a de salut que par le Christ ; son nom est sous le ciel le seul nom qui puisse nous sauver*[9]. Saint Paul le répète : *Sachez que vous ne pouvez être justifiés que par Jésus-Christ.* Saint Cyprien, comparant l'Église à la maison flottante que Noé lança sur les eaux, ajoute avec un admirable sens : « Hors de cette arche, qui a pu sauver sa vie? Hors de l'Église qui sauvera son âme ? Personne[10]. » Demandez à saint Augustin l'explication des paraboles de la vigne et du bercail, vous trouverez la même doctrine. Jésus avait dit : *Je suis la vigne, vous êtes les branches; si le sarment adhère à la tige, il produira beaucoup, sinon rien ; on le mettra en dehors, et il séchera ; on le jettera au feu, et*

1 *Matth.*, XIII, 47.
2 *Luc*, III, 17.
3 *Matth.* XXII, 11.
4 *Matth.*, XXV, 32.
5 *Matth*, XIII, 41.
6 *Matth.*, V, 14.
7 I. *Cor.*, XII, 12.
8 *Joann.*, XIV, 6.
9 *Act.* IV, 12.
10 *De unitate Ecclesiæ.*

il brûlera[1]. Là-dessus l'illustre docteur ajoute : « De peur que le sarment ne crût pouvoir produire quelque petit fruit, le Sauveur nous dit que, sans son union avec la vigne, il ne produira rien, ni peu, ni beaucoup. Rien n'est possible à l'homme qu'à la condition rigoureuse d'adhérer à la vigne, qui est Jésus-Christ... Le sarment, continue-t-il, a cela de particulier qu'étant retranché de la vigne, il n'est propre à aucun usage, ni pour les travaux de l'agriculture, ni pour les travaux de construction. Autant ce bois se serait couvert de pampre et de raisin, et aurait acquis de gloire, en faisant couler de sa séve un vin généreux, autant il devient inutile, méprisable, une fois qu'il ne demeure plus dans la vigne. L'alternative est inévitable pour le sarment : qu'il choisisse entre la vigne et le feu : il trouvera dans la vigne et la séve et la gloire ; hors de la vigne, le feu et l'opprobre. Chrétiens dégénérés, entendez ce langage, et ne dites plus : Ce n'est pas de Jésus-Christ que nous tirons notre vertu, mais de la nature et de la raison. Le Père céleste, qui est le grand laboureur et le grand architecte, déclare qu'il ne saurait tirer aucun parti de cette nature qui refuse la séve, de cette raison qui sépare de lui. Ou l'Église, ou le feu. Si vous ne voulez pas puiser la vie et la gloire dans l'Église, vous trouverez l'opprobre, le supplice, la mort dans la flamme. *Si in vita non est, in igne erit* [2].

Jésus-Christ a dit encore : *Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi dans le bercail, il sera sauvé. Mais si quelqu'un n'entre pas par la porte et veut escalader par ailleurs, c'est un ravisseur qui ne vient que pour dérober, massacrer et détruire.* Après avoir cité ce texte, le saint docteur ajoute : « Il y a des gens qui se disent hommes de bien, femmes de bien, et qui, contents de ces vertus morales, enflent leur joue pour vanter leur sagesse, et cherchent à persuader à leurs semblables que pour bien

[1] *Joan.*, XV, 1, et seq — [2] Tractat. 91 *in Joann.*, 3.

vivre, il n'est pas nécessaire d'entrer par la porte de l'Église. Mais ces hommes n'entrent pas par la porte de Jésus-Christ. Voyez, ils escaladent le bercail; ils veulent perdre, égorger et détruire. Ah! gardez-vous de les suivre, car hors du bercail, hors de l'Église, point de salut[1]. »

Ainsi parle l'Écriture, ainsi les Pères la commentent. Or, la raison, si vous voulez l'écouter un moment, justifiera de point en point ce grand principe.

Supposons que Dieu n'ait voulu faire de son Église qu'une institution libre et facultative, et que l'homme puisse à son gré, sans compromettre son salut, l'écouter ou la méconnaître, à quelles contradictions n'êtes-vous pas entraîné? Pourquoi le Verbe serait-il venu chercher l'homme du ciel en terre? Pourquoi aurait-il souffert? Pourquoi serait-il mort? Pour éclairer le monde, il a laissé un symbole; pour le guider, des préceptes; pour le sanctifier, un sacrifice, des sacrements, un sacerdoce; pour le régir jusqu'à la fin des temps, il a institué ses vicaires. Trente-trois ans ont été consacrés à ce grand œuvre, qui ne s'est achevé que sur l'arbre douloureux de la croix. Et vous pourriez, tout en gardant vos droits au ciel, refuser de voir un dogme dans ce symbole, une règle dans ce décalogue, un sacrifice sur cette croix, une institution divine dans cette Église! Mais c'est la prétention la plus insoutenable qu'on puisse imaginer. Quand Jésus-Christ a investi l'Église de sa mission, il a dit: *Enseignez l'Évangile à toute créature,* ne faisant d'exception pour personne, pas même pour les philosophes qui prétendent se passer de Jésus-Christ et de l'Évangile. Vous voulez n'être jugé que par le Père; mais la raison vous répond, avec l'Évangile, que le Père vous a fait d'autres conditions en envoyant son Fils sur la terre, car il est écrit dans l'Évangile: *Celui qui n'honore pas le Fils outrage le Père qui l'a envoyé.* Vous recommandez à la pauvreté, à l'ignorance, à la foule, de fléchir le genou

[1] Tracta. 45 *in Joann.*, 2.

devant Jésus-Christ, et vous stipulez pour l'orgueil, pour la fausse science, le droit de rester debout; mais la raison vous répond avec l'Évangile que, puisqu'il est écrit que tout genou fléchisse devant le Christ et que toute langue le confesse, il est impossible, d'un côté, de garder l'attitude de l'impiété et de prétendre, de l'autre, aux récompenses de la foi. Vous voulez un Christ limité et restreint; mais la raison vous répond avec l'Évangile que, puisqu'il a plu à Dieu de restaurer et de récapituler toutes choses en Jésus-Christ, vous n'avez plus qu'à choisir entre deux partis: renoncer à Jésus-Christ, à l'Église, au salut, ou accepter les offres que Jésus-Christ vous fait dans son Église pour posséder le salut. Tout ou rien. Tout le christianisme ou point de christianisme. La séparation ou la société. Le salut dans l'Église, ou bien *hors de l'Église point de salut.*

De la contradiction à l'absurdité il n'y a qu'un pas. Si on peut se sauver hors de l'Église, la croix n'est plus qu'une folie, le symbole une page à déchirer, le décalogue une loi à abolir, les sacrements des signes sans vertu, les prières qu'on adresse à Dieu des cris auxquels il demeure insensible. Et une fois que l'Église aura perdu le monopole, le privilége qui lui appartient de sauver les âmes, ne me dites plus qu'il y a une vérité certaine, une voie tracée, un bonheur à conquérir. J'étoufferai désormais au dedans la raison qui prétend m'apprendre que sans la voie on ne peut aller, que sans la vérité on ne peut connaître, que sans la vie on ne peut vivre, et qu'au fond de cette école où je n'aurais point de maître, comme au bout de cette route où je serais sans guide, ce n'est pas la vie que je trouverais, mais la mort. Ainsi, pour vouloir me sauver hors de l'arche, on me conduit à un naufrage inévitable. Pour rejeter le salut exclusif, on m'ôte le salut réel et certain. Ici ma raison se révolte et se récrie pour dire avec la foi : *Hors de l'Église point de salut.*

Vérité si pleine de certitude et de lumière, que, faute de

la reconnaître, on tombe dans le scepticisme et dans le découragement autant que dans la déraison. Élargissons le cercle, si vous le voulez, et disons: Le schisme est si peu de chose, pourquoi ne serait-on pas sauvé dans le schisme? Mais voici les hérésies qui viennent à leur tour et qui demandent qu'on l'élargisse encore, sous prétexte qu'elles appartiennent aussi au christianisme. Ce n'est pas assez: le déiste réclame et prétend que le salut appartient de droit à tous ceux qui croient en Dieu. Ainsi le schismatique, qui voit l'Antechrist dans le pape, ne serait pas moins sûr du salut que le catholique, aux yeux de qui le pape est le vicaire du Christ; on se sauverait en adorant l'eucharistie, et on se sauverait encore en la traitant comme un symbole, une image ou même un objet d'idolâtrie; Dieu se donnerait également à ceux qui connaissent son Christ et à ceux qui le méconnaissent et qui l'outragent! Plus de religion si toutes les religions sont bonnes; plus de lien entre Dieu et l'homme si la foi ne les rapproche pas plus que l'indifférence ne les éloigne ; plus de loi morale si le cœur qui se mortifie n'est pas plus agréable au Seigneur que celui dont la corruption déborde de toutes parts! Et, après avoir ainsi admis dans ce cercle, sans cesse élargi, les schismatiques, les hérétiques, les apostats, les déistes, dégoûté de cette stupide et mortelle indifférence, que me restera-t-il que d'aller chercher avec l'athée un repos funeste dans la négation de toutes les vérités et de tous les devoirs. Non, non, reculons de conséquence en conséquence et revenons, avec la raison, frappée de tant de contradictions, d'absurdités et de scepticisme, jusqu'à ce que nous retrouvions le vrai et unique bercail, en reconnaissant enfin ce principe : *Hors de l'Église, point de salut.*

Ce principe est la vérité même, puisque la parole de Dieu l'atteste avec tant de grandeur et le répète avec tant d'insistance.

Ce principe est la justice même, puisqu'il faut y voir,

pour être raisonnable, la conséquence forcée de l'Incarnation de Dieu et de la Rédemption de l'homme, sous peine d'imposer à notre esprit l'absurde, à notre vie le scepticisme, à nos espérances le néant.

II. *Hors de l'Église point de salut,* rien de plus certain. Mais qui est hors de l'Église et par conséquent qui est exclu du salut ? Rien de plus incertain ni de plus mystérieux, car cela revient à sonder le plus grand secret de l'ordre surnaturel et à demander : Qui appartient à l'âme de l'Église ? On peut faire partie de l'âme de l'Église sans faire partie de son corps, et on peut faire partie de son corps sans faire partie de son âme. « Beaucoup, dit saint Augustin, paraissent hors de l'Église et sont dedans; beaucoup paraissent dedans et sont dehors. » Il y a dans l'Église visible et extérieure des âmes qui n'en sont pas; il y a hors de cette Église des âmes qui en sont. Corporellement les méchants sont dans l'Église, spirituellement ils sont dehors. Au contraire, corporellement les hérétiques, les schismatiques, les infidèles, sont en dehors de l'Église; spirituellement ils peuvent être au dedans.

Voici donc le mystère que je viens vous enseigner : mystère d'élection dans le sein de l'Église invisible, mystère de réprobation dans le sein de l'Église visible. Il nous est impossible de dire où est l'élection dans l'Église invisible, où est la réprobation dans l'Église visible.

Ce mystère a trois éléments qu'il faut constater et distinguer l'un de l'autre. D'abord il y a la grâce de Dieu, c'est-à-dire ce que le ciel a de plus fécond ; il y a ensuite la conscience de l'homme, c'est-à-dire ce que la terre a de plus impénétrable et de plus libre ; il y a enfin les ténèbres de la mort, c'est-à-dire l'abîme qui sépare le temps de l'éternité. Le mystère de la grâce divine, le mystère de la conscience humaine, le mystère de la mort, voilà ce qui rend impénétrable à nos yeux et impossible ici-bas l'ap-

plication du principe : *Hors de l'Église, point de salut.*

J'aborde le mystère de la grâce, et je vous prie de remarquer combien ce mystère a été profond dès le commencement du monde. La grâce n'a jamais été refusée aux hommes. Avant Jésus-Christ, la vraie religion, l'Église, existait déjà ; elle a toujours et partout sauvé les âmes. Les païens, les Juifs, les hommes en apparence les plus abandonnés, ont reçu des grâces premières qui les ont aidés à accomplir la justice et à obéir, avec une fidélité plus parfaite, aux lumières de la conscience qui accuse ou qui défend, et qui montre à tous les hommes la lettre de la loi naturelle gravée en eux-mêmes. Ajoutez à cette grâce les derniers restes de la tradition primitive, l'idée de la chute originelle, de la rédemption et du sacrifice. D'ailleurs, Dieu parle toujours aux âmes ; il les appelle au dedans, il les exhorte, il les éclaire, il les excite sans relâche à vivre davantage de la vie divine. Enfin le Verbe, cette lumière qui illumine tout homme venant au monde, n'a pas laissé un seul instant, un seul homme livré aux seuls secours naturels. Puisqu'il venait sur la terre pour élever tous les hommes à l'ordre surnaturel et divin, il n'a pas cessé de les y appeler, et il s'est trouvé partout des âmes pleines de bons désirs qui ont cherché, connu, aimé Dieu.

Si donc vous venez me dire que l'Église damne l'antiquité tout entière : Non, m'écrierai-je, ce n'est pas là l'Église. Vous défigurez la beauté de son enseignement. Vous lui forgez un masque au souffle de l'ignorance et du mensonge, vous l'appliquez sur sa face, et vous dites au monde : « Regardez, elle est laide, elle est cruelle. » Il faut lui arracher ce masque odieux, il faut consulter la tradition et vous faire convenir que le mystère de la grâce est, même pour les païens, un mystère plein d'amour.

Écoutez saint Justin : « Jésus-Christ est le Fils unique, le premier-né de Dieu et la souveraine raison dont tout le genre humain participe. Tous ceux qui ont vécu conformé-

ment à cette raison divine sont chrétiens, quoiqu'on les accusât d'être athées. Tels étaient chez les Grecs Socrate, Héraclite et ceux qui leur ressemblaient; et parmi les barbares, Abraham, Ananias, Azarias, Mizaël, Élie et beaucoup d'autres dont il serait trop long de rapporter le nom et les actions. Au contraire, ceux d'entre les anciens qui n'ont pas réglé leur vie sur les enseignements du Verbe et de la raison éternelle, étaient ennemis de Jésus-Christ et de ceux qui vivaient selon la raison. Mais tous les hommes qui ont vécu ou qui vivent selon la raison sont véritablement chrétiens et à l'abri de toute crainte[1]. »

Saint Chrysostôme n'est pas moins explicite : « Le Verbe éclaire toujours, dit-il en développant le début de l'Évangile de saint Jean, parce que telle est sa nature. Que si volontairement quelques-uns ferment les yeux de leurs âme et refusent de recevoir les rayons de la lumière, ce n'est point par la faute de la lumière qu'ils sont dans les ténèbres, mais par celle de leur perversité, car la grâce leur a été donnée à tous [2]. »

Cette doctrine est plus claire encore dans le *Livre de la vocation des Gentils*, que la tradition place parmi les livres des saints Pères : « Le secours divin est donné à tous par des moyens innombrables, soit cachés, soit visibles. Si beaucoup d'hommes le refusent, il faut en accuser la perversité de l'homme ; si beaucoup le reçoivent, il faut louer la grâce de Dieu et la liberté humaine. L'auteur ajoute : « Dieu a tout fait pour qu'il fût évident que non-seulement dans les derniers temps, mais même dans tous les siècles antérieurs, sa grâce avait été donnée à tous les hommes par l'acte d'une Providence égale et d'une bonté générale, mais en mille moyens différents [3].

[1] JUSTIN *Apolog.*, II, p. 83.
[2] JOANN. CHRYS. *Homil.* VIII *in Joan.*
[3] *Liber de vocatione gentium*, int. op. S. LEONIS, t. II.

Doctrine si bien autorisée par l'Église que l'Église a condamné toutes les propositions tendant à la contredire ou à la rendre douteuse. Qu'on ne dise point que les païens ne reçoivent aucune inspiration de Jésus-Christ ; que nulle grâce n'est donnée que par le moyen de la foi ; que hors de l'Église Dieu n'en accorde aucune ; que la foi est la grâce première et la source de toutes les autres. Ces erreurs si contraires à la tradition et dont Quesnel fut au XVIIe siècle le principal apôtre, n'ont jamais eu le moindre crédit aux yeux de l'Église, Alexandre VIII et Clément XI les ont signalées et flétries ; enfin l'enseignement catholique formule expressément cette vérité. Qu'une grâce suffisante est donnée aux païens, aux Juifs, aux hérétiques, et que Dieu donne des grâces avant celle de la foi [1]. »

Entrons plus avant : Jésus-Christ est venu, il a fait du baptême la porte du ciel et la condition du salut. Cent mille enfants, nés le même jour, meurent avant toute connaissance du bien et du mal, n'ayant rien pu désirer, mériter, ni recevoir par eux-mêmes. Parmi ces âmes cueillies dans leur fleur, les unes ont été régénérées dans l'eau sanctifiante. Les autres n'ont pas eu le même bonheur. Quel sera leur sort ?

Aux premiers l'éternité bienheureuse, la claire vision de Dieu, le ciel. L'Église n'a fait que leur sourire ici-bas et par la grâce de ce sourire maternel, les voilà devenus des anges et des élus. Aux seconds, ni flammes, ni supplices, ni douleurs. Ils ne verront point Dieu dans la gloire, mais ils ne le craindront point dans les tourments. Ceux-là ont la gloire avec les trésors qu'elle ouvre et le ciel qu'elle donne ; ceux-ci n'ont que la nature, avec les bienfaits de la bonté divine et la seule vue de ses perfections naturelles. Mystère d'amour sur les enfants de la nature aussi bien que sur ceux de la grâce ! Les uns bénissent l'existence, les autres ne la regrettent pas ;

[1] PERRONNE, *Tract. de gratia*, pars 1a, prop. IV.

mais Dieu est pour tous la bonté même. Écoutez, maintenant, ô sainte Église, ce que votre fondateur et votre maître vous a dit pendant sa vie mortelle : Laissez venir à moi ces petits enfants ! *Sinite parvulos venire ad me.* Il vous les demande, voulant les recevoir de vos mains et les introduire dans sa gloire. C'est pourquoi l'Église, attentive à ce désir souverain, accepte des mains de tout chrétien, de tout hérétique, de tout infidèle même, l'enfant baptisé; ce n'est pas tout, elle envoie ses missionnaires guetter, à l'entrée de la nuit, au détour d'une rue, au bord d'un fleuve, dans les contrées les plus lointaines de l'Orient idolâtre, les petits enfants qu'une loi barbare vient de condamner à la mort ; elle les rachète et les fait vivre au ciel et sur la terre ; ou du moins, s'il ne lui est pas permis d'assurer toujours à prix d'or leur vie terrestre, elle prend un peu d'eau, la jette sur ces têtes qu'elle aperçoit à peine, et regarde en souriant non pas le fleuve qui engloutit leur corps, mais le ciel qui reçoit leur âme. O sainte Église, c'est là l'ambition de vos missionnaires et la gloire de leur zèle ! Amis, parents, fortune, patrie, ils quittent tout pour l'apostolat, ils donnent tout pour donner une âme, parce qu'ils la donnent par vous à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ au bonheur éternel.

Mais dans ces régions ténébreuses où l'idolâtrie a ses temples et le démon ses sacrifices, quel est le sort des adultes qui demeurent infidèles ? Le mystère de la grâce ici redouble de profondeur : tant que l'Évangile ne leur est pas annoncé et que le baptême ne leur est point offert, ils demeurent dans l'état de l'attente, sous l'empire de la loi de la nature et de la conscience, et avec les secours que Dieu doit, qu'il promet, qu'il donnne à la bonne volonté. Ah ! que j'aime cette réflexion encourageante du Docteur angélique: « Dieu, dit-il, leur enverrait plutôt un ange pour les introduire dans l'âme de l'Église que de les

laisser périr [1]. » Oui, je crois sincèrement à ce secours extraordinaire, car Dieu est Père, il entend son Fils, il répond à ses désirs et à ses souffrances, non pas en lui présentant une pierre au lieu d'un pain, ni un serpent au lieu d'un poisson, mais en lui donnant la vérité, la lumière, la grâce, le repentir, la vie, la récompense. N'y a-t-il pas entre le ciel et la terre une échelle mystérieuse que les anges montent et descendent sans cesse ? Qu'est-ce que ces visites des esprits célestes, sinon les bonnes pensées, les nobles désirs, les saintes aspirations ? il est doux et consolant de penser au soin que Dieu prend de toutes les âmes qu'il a créées. « Mettez devant vos yeux, dit le Père Faber, la pittoresque géographie du monde, avec ses plaines immenses, ses vastes forêts, les chaînes de ses montagnes, les capricieuses dentelures de ses côtes et le cours prolongé de ses fécondes rivières : le cœur s'épanouit en pensant que Dieu enveloppe du réseau de son amour chacune des âmes déposées dans ce vaste univers. L'Européen affairé, l'Oriental silencieux, le sauvage Australien, le Malais féroce, tous l'ont auprès d'eux. Avec chacun d'eux il agit d'une manière différente, mais toujours avec indulgence, générosité et tendresse. La biographie de chacune de ces âmes est une miraculeuse histoire de la bonté de Dieu. S'il nous était donné de la lire comme le peuvent faire les saints qui sont dans le ciel, nous y apprendrions comme une nouvelle science de Dieu, tant elle jetterait sur ces différentes perfections de lumières inattendues et éblouissantes. Nous la verrions enlacer jusqu'aux plus féroces idolâtres dans les liens de son amour, s'occuper de la perversité la plus brutale, de l'erreur la plus fanatique, de la plus stupide insensi-

[1] S. THOM. *Summ. Theol.* III pars, quæst. 1ª et seq. — Le P. PERRONNE, *Prælectiones theol.* — Confér. de FRAYSSINOUS, *Maxime sur le salut des hommes,* t. III. — Card. GOUSSET, *Theol. dogmat.*, II, p. 382.

bilité, et disposer toutes choses en leur faveur avec l'excessive délicatesse de son amour [1]. » Ce sont les enfants des ténèbres, et cependant ces prétendues ténèbres, en attendant le jour de l'Évangile, sont déjà éclairées comme par l'aube blanchissante de la véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde. C'est sur toute l'humanité que plane l'âme de l'Église universelle. C'est d'un bout de la terre à l'autre que courent les racines invisibles du Christ, mille fois plus étendues encore dans les régions souterraines que les rameaux de ce grand arbre ne le sont au dessus de nos têtes.

Ce qui fait surtout le mystère de la grâce, c'est qu'il s'agit d'une réunion non pas apparente, mais réelle, entre Jésus-Christ et ses membres. Quand un membre est séparé du corps, ou une branche de l'arbre, on en voit le retranchement, mais on ne voit pas ce que le membre a emporté de bon sang, ni la branche de bonne séve. Voilà l'image de l'hérésie, rejetée loin de l'Église. Quand une branche veut vivre à part, quand un membre sèche sur place sans rompre, on voit bien la séparation et le dessèchement extérieur, mais on ne voit pas ce qui reste au fond de moëlle encore forte. Voilà l'image du schisme qui se borne à repousser la séve. Il y a, au contraire des branches belles à voir, il y a des membres pleins d'une vigueur apparente, mais un ver ronge intérieurement ce rameau, un sang vicieux coule dans ces veines. Attendez qu'on cueille le fruit, il tombera en poussière dans vos mains ; portez le scalpel sur ce corps où la vie vient de s'éteindre, il est déjà en proie à la corruption. Voilà l'image du pécheur qui garde, jusqu'au dernier jour, sa place sur l'arbre et son droit aux sucs vivifiants de la racine. Enfin l'Église, cet arbre vivant dont la séve est Jésus-Christ, dont chaque âme est un fruit, plonge à des profondeurs que vous ne connaissez pas, ses racines puis-

[1] Le P. FABER, *Le Créateur et la créature*, liv. III, ch. II.

santes. Elle porte au sein de la terre des sucs nourriciers qui donnent une vie mystérieuse à des êtres que vous ne voyez pas, à d'imperceptibles bourgeons, à des plantes microscopiques, fruits inconnus de cette séve invisible. Ces fruits, ces bourgeons, n'ont point tenu à l'arbre, comme la branche qui sèche, ou au corps comme le membre que l'on sépare. Ils vivent cependant de sa vie: c'est l'image de ces âmes infidèles, non par leur faute, mais par celle de leur naissance, qui trouvent à l'insu de tout le monde, la grâce, la justice et le salut. Voilà le mystère de la grâce.

La grâce de Dieu a ses mystères; la conscience humaine a aussi les siens. L'erreur coupable n'existe en effet que par un acte éclairé et délibéré de la volonté; par elle-même elle n'exclut les âmes de l'Église que matériellement et non formellement. Imaginez un homme qui défend son erreur sans obstination et sans orgueil, par l'effet de la naissance, de l'éducation, des préjugés, victime innocente de ses parents qui ont été eux-mêmes les victimes de leurs pères; il cherche la vérité avec un zèle sincère et s'il est prêt d'ailleurs à l'embrasser quand il l'aura trouvée, où est sa faute?

Écoutez Pie IX: « Vous savez que ceux qui sont atteints d'une ignorance invincible à l'égard de notre sainte religion, mais qui observent fidèlement la loi naturelle et les principes gravés dans tous les cœurs et qui, habitués à obéir à Dieu, mènent une vie honnête et probe, peuvent, par la lumière de la grâce divine, atteindre aussi à la vie éternelle; car Dieu, qui voit pleinement les cœurs, les esprits, les pensées, les habitudes, scrute et juge suivant son extrême bonté et sa clémence, et ne punit point de supplices éternels ceux qui n'ont pas été volontairement coupables.[1] »

[1] Encyclique du 10 août 1853.

Mais quels sont ceux qui sont volontairement coupables ?

Est-ce l'enfant qui a reçu le baptême dans les bras d'une mère hérétique et que la mort atteint avant l'âge de raison? Non, l'Église le réclame au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dont le signe a été tracé sur son front?

Est-ce le jeune homme élevé par ses parents dans l'ignorance de la véritable Église, se croyant, avec une absolue bonne foi, dans la société spirituelle fondée par Jésus-Christ, et s'étant efforcé d'honorer et de servir Dieu par une vie pieuse et pure? Non, car l'Église viendra encore reconnaître sur sa tête le signe du salut que le péché n'a point souillé.

Est-ce l'homme mûr qui, imbu dès son enfance d'erreurs et de préjugés, ne se doute pas même qu'il est dans l'hérésie et dans le schisme et achève sa vie, comme il l'a commencée, parmi les habitudes d'une ignorance invincible et d'une parfaite bonne foi? Non, car il a été fidèle, autant qu'il l'a pu, à la grâce de son baptême, et sans le savoir encore il est catholique.

Est-ce l'humble femme, le pauvre, l'ignorant, l'ouvrier, dont la longue existence, privée d'instruction, de lumières, de relations sociales, s'est écoulée loin des chaires et des livres, au milieu des rudes nécessités du jour, des cruelles insomnies de la nuit, et qui, schismatique ou hérétique sans savoir ce que c'est que le schisme et l'hérésie, n'a eu, hélas ! ni le temps ni la pensée d'examiner sa croyance ? Non, mille fois non, car je vois leur erreur, je ne vois pas leur faute ; je vois d'où est venue leur ignorance, je ne vois pas quand ils ont pu l'éclairer.

Ils n'ont point participé avec connaissance au schisme et à l'hérésie, ils font partie de la véritable Église.

Allons plus loin : l'incrédulité peut être assimilée, dans cette matière, au schisme et à l'hérésie. Ce sont d'autres

ténèbres, mais il est des yeux qui en sont involontairement couverts. C'est une autre ignorance, mais dans ce siècle confus et troublé, elle descend parfois comme un bandeau sur le front du jeune âge, elle forme autour de certaines âmes comme une atmosphère noire, épaisse, impénétrable, où plus d'un chrétien naît, grandit, vit et meurt sans autre signe de religion que le sceau de son baptême? Ici encore la bonne foi est possible, elle s'est vue. Dieu seul peut la juger [1].

C'est donc la bonne ou la mauvaise foi qui apporte un second élément pour la sentence. Mais cette disposition qui se trouve au dedans de l'âme, comment l'Église la connaîtrait-elle? Elle ne crée point la bonne foi; elle ne la constate pas, elle n'en demande compte à personne, elle ne saurait descendre dans ce sanctuaire où parle ce témoin incorruptible. N'est pas de bonne foi qui veut, ne demeure pas qui veut dans l'ignorance invincible. Seul, vous savez si Dieu vous a appelé et si vous avez été fidèle. Seul, vous savez si, après avoir été tiré des ténèbres de l'erreur, vous n'avez pas préféré l'indifférence à l'action et la mort à la vie. Mais Dieu, prenez y garde, le sait avec vous. Un jour viendra où il fera parler devant vous ce témoin que vous portez en vous-même, et où, prenant sa balance éternelle, il pénétrera jusqu'aux plus intimes détails de cette cause tout intérieure pour compter les appels de la grâce, les traits de lumière, les coups de tonnerre, les voix secrètes, pour juger si vous avez eu l'âme docile et pure, ou si votre esprit a été rebelle, votre cœur perverti,

[1] Le P. Perronne, que nous avons pris pour guide dans ces matières si délicates, formule ainsi le résumé de la question: « Ceux qui, *par leur faute*, meurent dans l'hérésie, le schisme ou l'incrédulité, ne peuvent arriver au salut: *Culpabiliter in hæresi, vel schismate, vel incredulitate ex hâc vitâ decedentibus nulla salus esse potest.* « *(De verâ Religione*, 2ᵉ para. prop. XI.) L'illustre théologien admet donc qu'il peut y avoir des hommes de bonne foi dans l'incrédulité.

votre volonté attachée au mal. Encore un mystère! ô mon Dieu! mais ce n'est pas un mystère de haine et de vengeance, c'est un mystère d'amour. Partout où la bonne foi d'une âme rencontre la grâce de Dieu, qui est partout, le mystère de la justification s'accomplit, l'Église s'enrichit d'un juste, le ciel d'un bienheureux. Non, ne cessons jamais ni de tout espérer pour la bonne foi, ni de trembler en songeant que Dieu seul la connaît. Qui est dans la bonne foi est dans l'Église ; mais *hors de l'Église point de salut*.

Enfin, il est un troisième mystère qui redouble encore les difficultés et les replis de cette question. Non-seulement les opérations de la grâce sont secrètes, non-seulement la conscience, qui en est le théâtre, est insondable, mais ces opérations ne cessent, et cette conscience n'est définitivement accusée qu'à l'heure, au moment imperceptible, inappréciable, où la mort vient et où la destinée de l'homme est tranchée. Juste ou pécheur, hérétique ou schismatique, infidèle ou chrétien, quelque nom que porte le membre, il ne sera définitivement uni au chef ou séparé de lui qu'en cet instant fatal où le temps finit et où l'éternité commence. Qui est trouvé juste et saint, fût-il dans l'Église invisible, est réuni éternellement au chef ; qui est trouvé injuste et impur, fût-il dans l'Église visible, est éternellement séparé du chef. L'un demeure dans le bien, l'autre dans le mal ; le sort de chaque homme n'est déterminé qu'à la mort, et Dieu seul le connaît.

Ainsi, dans quelque état de crime, d'hérésie, d'incrédulité, de scélératesse, de blasphème, qu'un homme meure sous ses yeux, jamais l'Église n'a dit, ne dira, ne peut dire : Cet homme est réprouvé. Elle tremble, elle pleure, elle craint tout, mais elle ne prononce rien, parce que la dernière pensée de ce mort est restée un secret entre Dieu et lui, et qu'une dernière pensée, un dernier regard, un dernier soupir, peut sauver le plus coupable des pécheurs,

comme il a sauvé le larron sur la croix. « Oui, dit un apôtre moderne, quelles qu'aient été la patrie, la religion, la conduite même d'un homme, quand son âme va se détacher de son corps et qu'elle touche au seuil de son éternité, il se passe au fond de cette conscience, contre toute espérance, et même contre toute apparence, des mystères divins de justice sans doute, mais aussi de miséricorde et d'amour. [1] » Judas seul, le traître Judas, est appelé par l'Église un réprouvé ; de tous les auteurs de la Passion de Jésus-Christ, il est le seul que l'Église exclue de ses prières et de ses espérances.

Luther est-il damné, demandait un protestant à saint François de Sales ? « Nous ne savons », répondit le saint évêque de Genève.

Nommez l'impie le plus illustre, le plus grand ennemi de l'Église, informez-vous de son sort. Voltaire est-il damné ? Je le suppose, dit la raison. Je le crains, dit la piété. Mais l'Église n'a qu'une réponse: Je ne sais.

Et ce prêtre de notre siècle qui a donné l'exemple de l'apostasie et qui est mort après avoir pris tant de précautions pour assurer son impénitence ? Je ne sais !

Et ce sophiste qui a écrit : *Dieu c'est le mal,* malheureux à qui le prêtre est venu tendre inutilement la main à son dernier jour, et dont la dépouille mortelle n'a pas été escortée des prières et des chants de l'Église en allant prendre possession de sa dernière demeure ? Je ne sais !

Et ces tristes associés de l'impiété et du délire, qui, sous le nom de solidaires, ont voué la même haine aux secours de l'Église pendant leur vie, à ses cérémonies et à ses bénédictions après leur mort ? Je ne sais ! je ne sais !

Non, elle ne sait pas, cette mère que vous interrogez sur le salut de ceux qu'elle pleure, qu'elle voulait sauver ;

[1] Le P. DE RAVIGNAN, *Conférence de Notre-Dame* 1841.

non, Dieu, qui lui donne de connaître quelques-uns des enfants qui l'honorent et de prononcer sur leur sainteté et sur leurs miracles, ne lui a pas donné de prononcer sur le sort des enfants qui l'ont maudite et déshonorée. Dieu est père; il a des secrets et des ménagements pour son épouse : des ménagements, afin que la tendresse éplorée de cette divine mère ne cesse pas d'aimer, d'espérer, de sauver peut-être, en obtenant pour les plus indignes la grâce d'une seule larme ; des secrets, afin que la honte éternelle d'un seul pécheur n'aille pas refroidir la charité des justes, mais plutôt qu'à force de nous aimer et de nous entr'aider, nous nous sauvions plus facilement les uns par les autres.

Écoutez un trait décisif rapporté par un savant apologiste [1].

Il y avait à Rome un saint prêtre qui faisait des miracles. Un scélérat condamné à mort pour ses crimes avait refusé toute pénitence et ne cessait de blasphémer. Pendant trois jours, le saint, comme l'appelait le peuple, s'attacha à cet homme, épuisant toutes les ressources de son zèle et le conjurant de ne pas mourir dans l'impénitence finale. Tout est inutile. Le condamné meurt sur l'échafaud, le prêtre l'y poursuit, mais il est encore repoussé. « Peuple, s'écrie alors le prêtre, venez voir mourir un réprouvé ! » Or, voici quel fut l'effet de cette parole. Quarante ans après, on entreprit le procès de canonisation de ce vénérable prêtre. Les vertus étaient héroïques, les miracles étaient certains, mais la doctrine ne soutint pas longtemps les regards pénétrants des examinateurs de la foi. A ces vertus, à ces miracles, on opposa le mot prononcé sur l'échafaud du criminel impénitent, et le procès de la canonisation n'eut pas lieu. Le mot n'était pas d'un saint, le mot blessait la foi, le mot était une tache dans sa doctrine. Ce prêtre avait méconnu, dans le mouvement

[1] Le P. GRATRY, *Philosophie du Credo*, p. 183.

d'un zèle indiscret, l'esprit de l'Église, l'Église lui refusa des autels.

Chrétiens qui m'entendez, adorez la justice, mais ne jugez pas les mystères. Ne présumez jamais pour vous, ne désespérez jamais des autres. Tout craindre pour soi-même, c'est l'attitude qui convient à la foi ; tout espérer pour autrui, c'est le sentiment qui révèle la vraie charité.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

NAISSANCE DE L'ÉGLISE

LES APOTRES

Qu'est-ce que l'Église ? C'est l'incarnation permanente de l'Homme-Dieu dans l'humanité. Voilà le nom qui résume tous les noms de l'Église.

Pourquoi l'Église ? Pour appliquer à l'humanité tout entière les fruits de la Rédemption. Voilà la nécessité qui sert de fondement à l'existence de l'Église.

Où va l'Église? A la sanctification de l'humanité. Voilà le but cherché et atteint par l'Église.

Ces trois questions comprennent dans leur profondeur tout ce qui regarde le corps et l'âme de l'Église, leur étendue, leurs rapports, leur différence, les mystères d'élection qui s'opèrent dans l'Église invisible et les mystères de réprobation qui s'opèrent dans l'Église visible, également cachés par la sagesse de Dieu à la curiosité inquiète de l'homme.

Après ces notions générales, j'entre dans l'étude de l'Église visible, à laquelle vous appartenez par votre baptême, et dans laquelle doit s'opérer votre salut.

C'est à son berceau que je vous appelle aujourd'hui. Venez apprendre comment elle a été annoncée et comment

elle est née. Quelques pages de l'Ancien Testament nous retraceront le plan, conçu de toute éternité, pour l'établissement de l'Église ; quelques pages du Nouveau mettront sous nos yeux l'étonnante merveille de sa naissance. Vous verrez ainsi dans cet ouvrage la part de Dieu et la part de l'homme. D'un côté, c'est la beauté du plan et la sûreté de l'exécution ; voilà la part de Dieu. De l'autre, c'est la faiblesse des instruments et le néant des moyens ; voilà la part de l'homme. Ainsi l'Église vous apparaîtra, comme son auteur, humaine et divine tout ensemble : c'est la divinité dans toute sa grandeur, si l'on regarde le plan et le succès de l'entreprise ; c'est l'humanité dans toute sa faiblesse, si l'on regarde le choix des instruments et des moyens.

I. Le dessein de l'Église est le plus magnifique, le plus vaste et le plus solide qui ait été conçu dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. Il porte trois caractères si divins, qu'on ne sait ce qui éclate le plus, ou de la beauté de l'ouvrage, ou de son étendue, ou de sa durée. Ouvrons les prophètes, et nous verrons comment Dieu l'esquisse sous leurs doigts, et comment il invite d'avance l'univers à l'admirer.

Et d'abord, quel est son objet ? Il ne s'agit pas de police extérieure, de lois destinées à régler les dehors de l'homme, de gouvernement politique et civil. Un bien plus grand dessein est présent, de toute éternité, à la pensée de Dieu. Il se propose de régénérer l'homme tout entier, d'épurer ses idées dans son esprit et ses sentiments dans son cœur, de déclarer la guerre à toutes les erreurs comme à tous les vices ; et, changeant les rapports des hommes entre eux, de créer un monde nouveau au milieu d'un monde idolâtre. A la place de l'impiété la religion, à la place de la corruption la pureté, la charité univer-

selle à la place de l'universelle oppression, voilà l'Église.

Or, cette révolution dont nous jouissons pleinement sans nous en apercevoir était, lorsqu'elle fut prédite, tout ce que l'on pouvait imaginer de plus invraisemblable dans l'avenir, tout ce qu'il y avait de plus contradictoire avec l'antiquité juive et païenne. C'était le temps où, selon l'expression de Bossuet, «la terre étant devenue un temple d'idoles tout était dieu, excepté Dieu lui-même. » Mais quels dieux ! quelles idoles ! La Grèce changeait les bêtes en dieux ; l'Égypte changeait les dieux en bêtes ; Babylone, plus corrompue, fabriquait des monstres pour représenter la divinité ; et les Gaules, plus ignorantes, la saluaient dans la hauteur des montagnes ou dans la profondeur des forêts. Eh bien ! c'est dans ce siècle aveuglé qu'Isaïe chante la nouvelle Jérusalem, l'Église semblable à une montagne où *se brisera la chaîne d'iniquités qui liait tous les peuples, la toile qui avait été ourdie par l'ennemi du salut des hommes et qui enveloppait toutes les nations*[1]. Il voit les yeux des aveugles ouverts, les ténèbres changées en lumière éclatante, les chemins tordus redressés [2]. Il jouit de la confusion des fabricateurs d'idoles ; il les montre s'en allant tout couverts de honte, il invite les païens convertis à venir railler ceux qui sont plongés encore dans l'ignorance, qui portent en pompe une sculpture de bois et qui adressent leurs prières à un dieu qui ne peut les sauver [3]. Plus ce spectacle se présente à lui dans les perspectives de l'avenir, plus il aime à en peindre la merveilleuse invraisemblance.

L'élévation de l'homme superbe sera abaissée ; l'orgueil des grands sera humilié; en ce jour-là le Seigneur seul paraîtra grand, et les idoles tomberont en poudre, et l'homme rejettera loin de lui les figures d'argent et les statues d'or, les images de taupes et de

[1] *Is.*, XXV, 7.
[2] *Id.*, XLII, 16.
[3] *Is.*, XLV, 20.

chauves-souris qu'il s'était faites pour les adorer[1].

Cependant une seule nation avait échappé à l'idolâtrie, c'étaient les Juifs, et c'est au milieu des Juifs que David fait entendre ces malédictions prophétiques : *Leurs yeux seront tellement obscurcis qu'ils ne verront point*, c'est-à-dire qu'ils ne comprendront point le sens de leurs livres, désormais fermés pour eux [2].

Isaïe les appelle peuple infidèle, au cœur endurci, aux oreilles sourdes, à l'esprit aveuglé, qui tient dans ses mains un livre fermé et qui ne peut plus le lire [3].

Osée le voit sans roi, sans prince, sans sacrifice et sans autel [4].

Amos entend les ordres d'en haut : *Je vais*, lui dit le Seigneur, *donner mes ordres, et la maison d'Israël sera agitée parmi les nations comme le blé l'est dans la main du vanneur* [5].

Voilà ce qui est prédit, non pas une fois, mais cent fois, non pas vaguement et çà et là, mais de la manière la plus expresse et la plus suivie. De telles prophéties ne sont-elles pas d'étonnants miracles, puisqu'il faut tant de miracles pour les accomplir ? Vous me prévenez et vous me dites : l'Église a succédé, en effet, à la synagogue, les Juifs sont en fuite, les idoles sont en poudre, il fallait être prophète pour le dire et Dieu pour le faire.

Le cœur changera comme l'esprit, car Isaïe voit disparaître la corruption et les ordures qui le souillent [6], et tomber la chaîne des iniquités qui le tient captif [7]. Il chante la voie pure et sainte de la morale nouvelle [8], la gloire de la Jérusalem où l'on ne verra plus d'incirconcis [9], le peuple de justes qui recevra la terre pour héritage et qui la possèdera

1 *Is.*, II, 20.
2 *Ps.* LXVIII, 24.
3 *Is.*, VI, 10.
4 *Os.*, III, 4.
5 *Amos*, 9.
6 *Is.*, I, 25, IV, 3-4; VI, 13.
7 *Id.*, XXV, 7.
8 *Id.*, XXXV, 8.
9 *Id.*, LII, 1.

jusqu'à la fin [1]. L'honneur futur de ces mœurs épurées console Baruch et Jérémie pendant les douleurs de la captivité de Babylone [2], comme il avait ravi déjà l'auteur du *Cantique des cantiques*, en lui faisant célébrer l'innocence et la pureté des âmes éprises d'un chaste amour pour le céleste époux. Voilà la conversion des mœurs. Autre prophétie! autres miracles d'innocence, de pureté et de vertu. Vous me prévenez encore et vous me dites: Tout ce qui semblait impossible avant Jésus-Christ est devenu commun après lui ; la loi nouvelle combat l'égoïsme, interdit la vengeance, abaisse l'orgueil, affaiblit chez les uns les préoccupations de l'intérêt, étouffe chez les autres les penchants de la volupté, fait prévaloir dans les entrailles de l'homme l'esprit de chasteté, de sacrifice et de dévouement: Isaïe, Jérémie, Salomon, avaient bien vu.

Cette révolution, qui changera si profondément l'esprit et le cœur, ne s'arrêtera pas à l'individu ; ce sera une révolution sociale qui changera encore les rapports des hommes entre eux. Jérémie déclare que l'alliance antique est brisée, et que le Seigneur en fera une autre *en imprimant sa loi dans les entrailles des peuples et en l'écrivant dans les cœurs* [3].

David annonce *aux pauvres* que leur dignité sera comprise, *qu'ils verront et qu'ils se réjouiront* [4] ; Isaïe invite *les doux et les humbles de cœur* à prendre courage [5], car Dieu va les défendre, les venger, les sauver ; Joël parle d'une loi pleine de justice et de perfection [6] ; Jérémie promet aux hommes un maître, fils de David et portant le grand nom de Jéhovah ; *ce roi sera sage, il agira selon l'équité, il rétablira le droit sur la terre* [7].

[1] *Is*, LX, 21.
[2] *Jérémie*, XXXIII, 15. — *Baruch*, V, 1 et seq.
[3] *Jérém.*, XXXI, 33.
[4] *Ps.* LXVIII, 33.
[5] *Is.*, XXXV, 4.
[6] *Joël*, II, 23.
[7] *Jérémie*, XXXIII, 15.

Les effets de la loi d'amour sont chantés par Isaïe avec un incomparable ravissement :

Le loup habitera avec l'agneau ; le léopard se couchera auprès du chevreau ; le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble.

Le veau et l'ours iront dans les mêmes pâturages ; leurs petits se reposeront les uns à côté des autres, et le lion mangera de la paille comme le bœuf [1].

Ces figures n'ont rien qui vous étonne, et vous me dites : C'est l'image de la société primitive formée par l'Église. Ses disciples ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme ; partout où prévalut son esprit, on vit le support mutuel, la concorde, la paix, l'amour : changement admirable opéré par le christianisme naissant, qui faisait dire aux païens : Voyez comme ils s'aiment ! Autre miracle qu'un prophète seul pouvait prédire, qu'un Dieu seul pouvait faire !

Autant le dessein de l'Église est beau dans son objet, autant il est vaste dans son étendue. Dans les âges précédents on avait vu des législateurs, des héros, des sages, former des plans de réforme, les suivre avec autant de courage que d'habileté et se signaler par leur dévouement au bien de leurs semblables. Mais leurs travaux n'embrassaient qu'une cité ou un peuple, et le reste de la terre est pour eux comme s'il n'était pas. Moïse n'a gouverné que le peuple juif; Sémiramis n'a enrichi que Babylone, Lycurgue n'a élevé que Sparte ; Solon n'a travaillé qu'aux lois d'Athènes ; Rome, il est vrai, a dominé le monde entier, mais ce n'a été qu'au profit de son orgueil ; Rome, engraissée des dépouilles des nations, n'en est devenue la tête qu'en les enchaînant. Partout où elle a porté sa main ou ses pas, je trouve le préteur avide ou le soldat brutal. Toutes les terres qu'elle a foulées ont senti le poids

[1] *Is.*, XI, 6, et seq.

des chaînes, et le poëte n'a fait qu'exprimer l'indignation de la terre asservie quand il s'écrie dans les *Horaces :*

> Oui, je rends grâce au Ciel de n'être pas Romain
> Pour conserver encore quelque chose d'humain.

Or, à une époque où ces sociétés païennes n'étaient pas encore et où leurs germes confondus dormaient dans le chaos du monde à peine formé, Dieu, après avoir réglé d'un regard leur naissance, leurs progrès, leur décadence et leurs ruines, prend ses prophètes par la main, les mène sur les hautes montagnes et leur découvre par delà les temps les domaines sans limites de l'Église qu'il veut fonder.

Abraham va immoler son fils unique, mais Dieu arrête son bras et lui ordonne de lever la tête pour compter les étoiles du ciel : voilà l'image de la grande nation. Jacob va mourir, mais Dieu fixe ses regards sur le lion de Juda, et il lui montre tous les peuples bénis à leur tour dans le prince qui sortira de sa race. Balaam va maudire Israël, mais la malédiction expire sur ses lèvres, l'esprit de Dieu fond sur lui. Ce n'est plus Israël qu'il voit, c'est l'Église : *Qu'ils sont beaux, tes pavillons, ô Jacob ! et que tes tentes sont magnifiques* [1] ! Telle sera l'Église : toujours en guerre, toujours en marche, elle habite en passant sous la tente et elle étend ses pavillons sur toute la surface du monde.

A mesure que les siècles s'avancent, le plan de l'Église se déroule. Mille ans avant sa naissance, David entend les rois et les peuples frémir contre elle ; mais le Seigneur n'en promet pas moins à son Christ la terre pour domaine et les nations pour héritage ; les rois confondus l'adoreront, les peuples convertis célébreront sa grandeur.

Mais rien n'égale Isaïe : écoutez Racine qui a résumé

[1] *Num.*, XXIV, 5

et fondu dans ses admirables vers les inspirations de ce grand prophète :

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur son front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez !

A ces accents, vous avez nommé l'Église.

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?

Et chacun de vous répond au poëte : Ce sont les Gentils.

Isaïe continue : *J'élèverai un étendard aux yeux de tous les peuples* [1]. Cet étendard, c'est la croix.

Il annonce la conversion des rois et leur rôle dans l'Église. *Les rois seront les nourriciers de l'Église, les reines se feront honneur de l'entretenir. La face inclinée vers la terre, ils l'adoreront et ils baiseront la poussière de ses pas* [2]. A ce texte, qui ne se représente Clovis sous la main de saint Remi, Théodose aux pieds d'Ambroise, Pepin et Charlemagne debout, l'épée à la main, devant le trône de saint Pierre.

Il décrit des mystères encore plus inattendus : *Les nations,* dit-il, *apporteront leurs enfants dans leurs bras* [3]. Quel spectacle ! Ce sont les races barbares qui viennent se coucher aux pieds de la croix et qui présentent leurs fils au baptême de l'Église.

Cependant ce n'est pas assez pour elle qu'elle accueille les peuples et les rois, son zèle va à leur rencontre. Écoutez : *Quels sont ces hommes qui volent comme des nues ? Les îles lointaines les attendent, et les navires sont*

[1] *Is.*, LXVI, 19.
[2] *Is.*, XLIX, 23.
[3] *Id.*, ibid., 22.

prêts pour les transporter. Je choisirai parmi ceux de mon peuple qui auront été sauvés, des hommes que j'enverrai aux nations qui sont au delà des mers, dans l'Afrique, dans la Lydie, dont les peuples sont armés de flèches, dans l'Italie, dans la Grèce, dans les îles les plus reculées, vers ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi et qui n'ont point vu ma gloire [1].

Le prophète salue d'avance ces apôtres intrépides ; il baise en esprit la trace de leurs pas : *Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui apportent la paix et qui évangélisent le salut !* [2].

Désormais le sacerdoce se recrute dans toutes les races ; partout s'offre l'oblation pure : de toutes parts les nouveaux enfants d'Abraham arrivent à la montagne sainte. *Ils viennent dans des litières, sur des chars, sur des mules, toute chair se prosterne devant la face du Seigneur* [3].

Quelle prophétie et quels prodiges ! La mission des apôtres, la conversion des gentils, le baptême des Barbares, l'obéissance et le respect des rois, la soumission des peuples, le monde entier devenu chrétien et la croix devenue l'étendard du monde ! Que de choses invraisemblables et impossibles au moment où le prophète les annonce ! Vous n'en êtes point surpris : je le crois bien : c'étaient des prophéties aux temps d'Abraham, de Jacob, de David, d'Amos et d'Isaïe ; aujourd'hui, c'est de l'histoire.

Ce n'est pas encore là tout le dessein de Dieu. Non-seulement l'Église régénèrera tout l'homme et s'étendra à toute la terre, mais elle durera dans tous les temps. Je pourrais ouvrir ici les psaumes de David et vous montrer l'éternité qu'il promet à l'Église. Le roi-prophète ne se lasse pas de répéter qu'elle s'affermira au dedans et

[1] *Is*., LXVI, 18.
[2] *Nahum*, I, 15.
[3] *Is*., LXVI, 21.

au dehors, qu'elle mettra ses ennemis sous ses pieds et qu'elle durera autant que le soleil. Le trône sur lequel il la fait asseoir est revêtu d'une lumière que rien n'altère. Si elle boit l'eau du torrent, c'est pour sortir de la tribulation plus pure, plus grande et plus forte. Tout ce qui s'opposait à son triomphe se renverse, se brise et se confond. Les ruines des monarchies entassées deviennent l'escabeau de ses pieds, et tandis qu'elle vit, qu'elle règne et qu'elle gouverne, leur nom est comme un monument qui rappelle aux âges futurs les vaines tentatives de l'orgueil [1].

Mais si vous voulez quelque chose de plus précis, quittons David et prenons Daniel.

C'était à la fin du VIIe siècle avant Jésus-Christ : l'Égypte, qui avait perdu sa gloire antique, expiait dans une longue décadence les conquêtes de Sésostris, et l'Europe, encore ensevelie dans le silence, n'offrait aux regards que deux presqu'îles où l'histoire commençait à peine. A l'une de ses extrémités, sur une terre découpée par les flots de la mer, voyez ce groupe de peuplades fort diverses d'origine, de mœurs, de langage, de caractère, qui s'exercent dans des jeux et se forment par des lois : c'est la Grèce. Au delà s'allonge l'Italie, et au centre même de cette presqu'île un refuge vient d'être ouvert aux voleurs, par deux frères, dont l'un assassine l'autre pour une simple plaisanterie : c'est Rome. Entre l'Égypte qui finit, la Grèce qui se civilise, et Rome qui s'élève, Babylone seule semble commander à la terre. Ninive lui a cédé le sceptre ; les Mèdes ont accepté son joug ; la Perse, nation pauvre, rude, ignorée, vit elle-même sous le joug des Mèdes, la Chine attend encore son Confucius ; le Scythe, éternellement nomade, peut bien se dérober au joug et au tribut, et inonder comme un torrent les plaines du Tigre, ce ne sera jamais qu'un débordement qui

[1] *Ps.* II, VI et seq.

passe et non pas un empire ; enfin la cité de David a disparu, le temple de Salomon est détruit, le peuple d'Israël est captif sur les bords de l'Euphrate, la harpe des saints prophètes est suspendue aux saules du fleuve, et si de superbes vainqueurs, insultant à leurs larmes, les forcent à chanter dans les fêtes, ils ne savent que vouer, d'une langue impuissante, à Jérusalem leur amour, à Babylone leur haine et leur fureur.

Un soir, Nabuchodonosor se couche tout rempli des souvenirs de sa gloire et des immenses désirs de son ambition. Il se flattait que la grande Babylone ne cesserait de croître, et qu'elle durerait jusqu'à la fin du monde ; mais Dieu va lui révéler un autre avenir. Une gigantesque statue se dresse devant lui, la tête en est d'or, les bras d'argent, le ventre d'airain, les jambes de fer et les pieds d'argile. Soudain une pierre se détache d'une montagne voisine et vient heurter les pieds de la statue. Le fer, le bronze, l'argent, l'or, tout est broyé, réduit en poudre, emporté comme la paille, et il n'en reste pas une trace ; mais la pierre qui avait frappé la statue couvrit toute la terre. Quel songe ! quelle perspective ! quelles destinées annoncées au monde ! Le roi de Babylone se trouble ; ses devins, qu'il interroge, ne peuvent le rassurer ; il fait venir Daniel, et voici l'interprétation que le jeune prophète donne de ce rêve gigantesque. L'or figure l'empire de Babylone ; l'argent, celui des Perses ; l'airain, celui des Grecs ; le fer, celui des Romains. Babylone avait l'éclat de l'or dans sa magnificence ; la Perse trouva longtemps dans l'argent le secret de retarder sa chute ; la langue grecque était, comme l'airain, sonore et retentissante ; le fer, à la fois si redoutable et si utile, représente bien dans Rome ce peuple de laboureurs et de soldats, aussi habile à manier la charrue qu'à tirer l'épée. Mais l'argile, c'est-à-dire la corruption, se mêle à ce fer et le corrompt. Tout se dissout, tout s'écroule, tout est

détruit. Babylone devient la proie de la Perse; la Perse est mise sous le joug de la Grèce et d'Alexandre; la Grèce devient elle-même une province romaine; Rome, frappée par la pierre qui se détache de la montagne, tombe à son tour d'une grande ruine; on ne verra plus de prince du monde que Jésus-Christ, plus de monarchie universelle que l'Église; mais l'Église durera éternellement, car Daniel ajoute : « Le Dieu du ciel suscitera un règne qui ne sera jamais dissipé ; ce règne ne passera pas aux mains d'un autre peuple; ce règne broiera, consumera, détruira tout autour de lui ; mais pour lui, il ne perdra rien de son éternelle stabilité : *Et ipsum stabit in æternum* [1]. »

L'éternité de l'Église ne tarda pas à être révélée à Daniel dans une autre vision. Dieu lui fait voir le monde sous la figure d'une mer agitée par les quatre vents du ciel ; les flots s'entr'ouvrent, et quatre bêtes gigantesques montent au milieu de la tempête, à la surface de la mer.

La première a le corps d'une lionne et les ailes d'un aigle : c'est encore la majesté, la grandeur, la fierté de l'empire assyrien, mais c'est aussi la mollesse de la voluptueuse Babylone. Elle meurt dans une nuit de débauches et de voluptés, et le roi Balthazar a reconnu et avoué la vérité de la prophétie.

La seconde bête se lève : elle ressemble à un ours ; on voyait dans sa gueule trois rangées de dents, et une voix lui criait : Mange, la proie est abondante. C'est Cyrus qui s'avance et qui personnifie la vengeance du monde irrité. Il mène avec lui la Perse, les Mèdes, les Assyriens, figurés par cette triple rangée de dents que le prophète a vue dans la gueule de l'ours. Cyrus vainqueur s'est incliné devant cet oracle, et il a délivré les Juifs.

Mais voici qu'un autre monstre s'élance du sein des flots. Il est semblable à la panthère, qui ne s'avance que

[1] *Dan.*, II, 44.

par de vives et impétueuses saillies et qui n'est arrêtée ni par montagnes, ni par précipices. C'est Alexandre avec ses Grecs, souples, variés, doucereux, terribles et prompts comme la tempête. Déjà le roi de Perse est entre ses mains : à sa vue il s'est animé, il l'abat, il le foule aux pieds, nul ne peut le garantir des coups qu'il lui porte. Reconnaissez le vainqueur d'Arbelles, d'Issus et du Granique ; Alexandre lui-même se reconnaîtra dans ce portrait, et, les yeux fixés sur la prophétie de Daniel, il s'inclinera devant la majesté du Dieu qui l'a inspirée.

Cependant la nuit devient plus obscure. La quatrième bête apparaît, terrible, étonnante, forte, robuste. Elle mange, elle broie; elle s'assimile et s'incorpore tous les peuples : c'est Rome ! Elle fera la guerre aux saints, elle s'enivrera du sang des martyrs, elle frappera de sa corne ; mais ces triomphes de la bête auront leur fin ; cet empire si terrible perdra sa puissance, il sera broyé, il ne se relèvera plus. Attila en brise les membres comme l'herbe sous le pas de sa cavale, et jamais, disent les chroniques, l'herbe ne repoussait où il avait passé ; Alaric en a brisé la tête sous le marteau de ses armées, et jamais Rome païenne n'a été rebâtie.

Cependant Daniel regardait toujours ; mais voici qu'un trône s'élève, l'Ancien des jours s'assied, dix mille anges le servent, cent mille les assistent. Le Fils de l'homme monte jusqu'à l'Ancien des jours : il reçoit la puissance, l'honneur, le règne ; tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues le servent, son pouvoir est éternel, son règne ne périra jamais [1].

Vous voyez l'éternité promise à l'Église : ce qui se brise, c'est le métal ; ce qui dure, c'est la pierre. Ce qui se dissout et ce qui se corrompt, c'est l'empire de la chair, c'est la bête; ce qui demeure éternellement c'est l'empire du Fils de l'homme, c'est l'Église.

[1] *Dan.*, VII, 1-27.

Oh ! je ne viendrai pas vous demander si vous reconnaissez l'application de cette prophétie. Balthazar y a vu sa défaite, Cyrus sa victoire, Alexandre ses conquêtes, Attila le marteau qui frappait le vieux monde. Après ces témoignages, l'Église saura bien se passer du vôtre. Mais je vous dirai : l'Assyrie, la Perse, la Grèce, l'Empire romain, ne sont plus que des souvenirs. Seule l'Église subsiste encore, avec cette vieille promesse faite à Abraham, à Jacob, à David, à Isaïe, à Daniel.

Voilà le plan de l'Église : rien de plus beau, rien de plus vaste, rien de plus durable. Pendant que je vous lisais des prophéties, vous croyiez entendre de l'histoire, car l'Église a converti l'homme tout entier, l'Église s'étend dans tous les lieux, l'Église est toujours debout, l'Église a, ce me semble, tout ce qu'il faut pour durer toujours. La part de Dieu est faite ; faisons celle de l'homme.

II. La fondation de l'Église a eu, comme toute entreprise, des hommes pour instruments et des idées pour moyens. Étudions les instruments que Dieu choisit pour exécuter si bien un plan si bien conçu ; cherchons les moyens dont il leur commande l'emploi.

La sagesse humaine ne reconnaît que deux sceptres ici-bas : la plume et le glaive. C'est par la plume que règne l'esprit, c'est par le glaive que règne la force. Mais les génies qui tiennent ces sceptres redoutables font toujours plus ou moins qu'ils ne croient, selon l'expression de Bossuet. Ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les esprits, ni ils ne sauraient prévoir l'avenir, bien loin qu'ils puissent le forcer. Celui-là seul tient tout en sa main qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, et qui préside à tous les temps et qui prévient tous les conseils. Ne soyez donc pas surpris qu'après avoir tracé le plan de son Église,

Dieu n'en ait pas confié l'exécution au glaive de César, et qu'il n'ait pris à son service ni le burin de Tacite ni la parole de Cicéron. C'est assez pour l'honneur des hommes d'État que Constantin rende à l'Église la liberté, que Clovis obtienne d'elle le titre de très-chrétien, que saint Louis, Philippe-Auguste, Richard Cœur de Lion la servent dans les batailles, que Charlemagne exécute ses décrets, et que Napoléon aide au rétablissement de ses autels. C'est assez pour l'honneur des poëtes, des orateurs, des historiens, qu'ils puissent comprendre, louer et glorifier l'Église. Le génie humain, sous quelque forme qu'il apparaisse, ne sera point appelé à confectionner ce grand ouvrage.

Au dessous de ces hommes supérieurs qui règnent par la pensée ou par l'action sur leurs semblables, se trouvent les hommes d'étude. Est-ce dans leurs rangs que Dieu va choisir les instruments de ses desseins? Un docteur de la loi s'approcha un jour de Jésus-Christ et lui dit : *Maître, je veux vous suivre partout où vous irez.* Mais Jésus lui répondit : *Les renards ont leurs tanières et les oiseaux leurs nids sous le ciel; seul le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête* [1]. Le docteur se tut et s'éloigna. Vous dirai-je là dessus la réflexion d'un commentateur ? Pourquoi pas ? « Les savants aiment assez leurs aises, ils se laissent aisément absorber par les préoccupations de l'étude, et sont, en général, des ouvriers peu actifs dans la vigne du Seigneur. Ainsi le premier savant qui s'offre à Jésus-Christ est déclaré incapable, et il est rejeté. »

Voici, enfin, le monde, mais le monde attaché à la vie, à la famille, le monde occupé de soins matériels et terrestres. Jésus le regarde et y cherche, ce semble, ses instruments. Il dit à un jeune homme : *Suis-moi;* mais celui-ci répondit: *Maître, permettez-moi d'aller ensevelir mon père* [2]. Qu'est-ce à dire ? Ce père vivait encore, car autrement son fils aurait

[1] *Matth.*, VIII, 20. [2] *Luc.*, IX, 59 et seq.

pu s'éloigner de la maison; mais le jeune homme voulait attendre la mort de son père pour se consacrer à l'Évangile. Jésus lui reproche ce délai : *Laissez les morts ensevelir leurs morts.* Un autre veut, avant de le suivre, prendre congé des siens. C'était demander moins que le premier. Jésus le repousse cependant : *Celui qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu.* Elisée, fils de Sapha, choisi par Élie au moment où il tenait la charrue, avait pu dire à celui-ci : « Laissez-moi prendre congé de mon père et de ma mère », il n'en avait pas moins été agréé par le Seigneur comme successeur et héritier du prophète. Mais ce n'est plus Élie qui parle, c'est Jésus ; ce n'est pas un prophète qu'il faut choisir, c'est un apôtre.

Ainsi, pour fonder le royaume de l'Église, Jésus n'a choisi des instruments ni parmi les princes, ni parmi les hommes de génie, ni parmi les savants, ni même parmi le monde qui s'inquiète des choses du temps et qui se laisse absorber par les soins domestiques. Un prince aurait essayé de confisquer à son profit l'empire des âmes; un génie puissant et créateur aurait tenté peut-être de mettre sa pensée à la place de la pensée divine ; le zèle manque au savant, le détachement et l'oubli de soi-même à tous ceux qui possèdent quelque chose.

Que va-t-il faire ? Un jour, il ramasse des pêcheurs qui jetaient leurs filets sur le bord d'un lac. *Suivez-moi*, leur dit-il, *et je vous ferai pêcheurs d'hommes* [1]. Ils quittèrent leurs filets et le suivirent. Ce n'était qu'un premier appel, et ceux qui l'entendirent ne furent d'abord que des disciples.

Un autre jour, tout préoccupé de son grand dessein, il monta sur la montagne pour prier et il y passa la nuit. O nuit féconde ! ô nuit pleine de lumière, de grâce et de salut ! Le jour paraît, Jésus se lève, il appelle à lui ces

[1] *Matth.*, IV, 19.

pêcheurs devenus ses disciples, il en distingue douze, il les nomme ses apôtres, c'est-à-dire ses élus, ses envoyés, ses fondés de pouvoir.

Qui sont-ils? J'ouvre le dixième chapitre de l'Évangile selon saint Matthieu, et je lis en ces termes leur acte de naissance : *Voici les noms des douze apôtres : le premier est Simon, surnommé Pierre, et André, son frère, Jacques fils de Zébédée, et Jean son frère, Philippe et Barthélemi, Thomas, Matthieu le publicain, Jacques, fils d'Alphée, Thadée, Simon le Chananéen et Judas Iscariote qui le trahit* [1]. Point de généalogie, point d'éloges, rien que leur nom.

Et c'est avec ces douze apôtres, sans naissance, sans fortune, sans lettres, rebut d'une nation qui est elle-même le rebut des nations, publicains ou bateliers, que Jésus-Christ a créé une ère nouvelle et opéré dans le monde la seule révolution universelle et salutaire que le monde ait vue. Écoutez saint Paul : *Il est écrit : Je perdrai la sagesse des sages et je réprouverai la science des savants. Où sont les sages ? où sont les savants ? où sont les investigateurs de ce siècle ? Est-ce que Dieu n'a pas fait de la sagesse de ce monde une folie* [2] ? Et saint Paul, triomphant dans l'idée de son imbécillité personnelle, s'écriait encore : *Voyez, mes frères, votre vocation. Il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair parmi nous, ni d'hommes puissants et nobles. Mais Dieu a choisi ce qui est fou pour confondre ce qui est sage. Il a choisi les faibles pour détruire les forts, ce qui n'est pas pour abattre ce qui est* [3]. Humiliez donc les apôtres, méprisez-les, appelez-les de petites gens, des hommes ivres, des fous, la balayure du monde ; mettez-les au ban de l'opinion, déclarez-les hors de leur siècle et ennemis de leur pays, raillez-les ou plaignez-les à votre aise ; plus vous avilissez l'instrument, plus vous exaltez l'ouvrage. Et après qu'on aura

[1] *Matth.*, X, 2 et seq.
[2] *Cor.*, I, 19.
[3] *Cor.*, I, 28.

réfléchi sur vos railleries, vos défenses, vos injonctions, vos persécutions de tout genre, le sens commun dira : Il est vraiment extraordinaire que douze bateliers aient conquis le monde ; et qu'après dix-huit siècles, leurs successeurs soient encore les maîtres de tout.

Ainsi Jésus-Christ appelle et élit ceux qu'il veut, parce que la vocation de l'apostolat n'a pas pour principe le mérite, mais la grâce. *Ce n'est pas vous,* leur dit-il, *qui avez fait choix de moi, c'est moi qui ai fait choix de vous*[1]. Il nomme ses apôtres par leur nom propre, pour exclure les faussaires qui s'élèveront plus tard et qui usurperont le ministère ; il les envoie deux à deux, pour figurer la charité réciproque qui doit les animer et les réunir ; il en choisit douze, nombre parfait, mille fois cité dans l'Écriture et que les interprètes rappellent ici avec bonheur. Ce sont les douze pierres précieuses qui décoraient la robe du grand-prêtre, car ils firent l'ornement de l'Église par leurs exemples ; les douze pains sur la table de proposition, car ils nourriront nos âmes de la parole de vie ; les douze pierres de l'autel, car ils porteront et renouvelleront dans leur corps le sacrifice de Jésus-Christ ; les douze bœufs qui se trouvaient sur la mer d'airain, car ils prêcheront le baptême et administreront la grâce ; les douze jeunes lions représentés sur le trône de Salomon, car ils résisteront aux tyrans de ce monde et ils les effraieront par les menaces de l'enfer ; les douze prophètes, car ils instruiront l'Église sur les temps à venir. Les Pères voient encore en eux les fondements de la cité de la terre, les portes de la cité de Dieu, les douze étoiles qui ornent la couronne de l'épouse : allusions frappantes à la solidité de leur établissement, à l'étendue et à la grandeur de leur pouvoir, à l'éclat de leur doctrine et de leurs miracles.

Mais comment le sceptre des idées a-t-il donc passé

[1] *Joann.*, XV, 16.

des forts aux faibles, des mains du génie aux mains de l'Église? Voilà les instruments, quels sont les moyens?

Est-ce l'or et l'argent? Non, car Jésus-Christ a dit à ses apôtres : *N'ayez ni or, ni argent, ni monnaie dans votre ceinture. N'emportez dans votre chemin ni valise, ni chaussure, ni bâton. N'ayez pas même deux tuniques*[1]. Mais bien loin de les avoir servis, l'or et l'argent ont toujours été contre eux. C'est pour un peu d'argent que Judas a trahi son maître. C'est pour un peu d'or que les soldats préposés à la garde du tombeau de Jésus-Christ sont venus mentir devant le sanhédrin en disant qu'ils avaient dormi et que les disciples du Sauveur avaient enlevé le corps de leur maître. C'est l'or qui animait les clameurs intéressées des prêtres d'Éphèse, quand ils tremblaient pour leur commerce de statues et d'idoles au milieu des succès des apôtres et qu'ils soulevaient la foule avec ces mots : La grande Diane des Éphésiens! C'est l'or qui paie la délation partout où l'on signale les hommes de Dieu, l'interrogation partout où on les assigne, le jugement partout où on les met à mort. C'est l'or qu'offrait Simon le Magicien pour acheter les dons du Saint-Esprit. Mais les apôtres répondirent : « Que votre or périsse avec vous. »

Est-ce la politique? Non, car pour toute politique Jésus leur dit : *Vous serez traînés à cause de moi devant les rois et les juges, afin de rendre témoignage à la face des nations*[2].

La science? Non, car pour toute science Jésus-Christ ne leur demande que de savoir mettre en lui leur confiance: *Quand on vous livrera, ne calculez pas comment vous parlerez ni ce que vous direz: il vous sera donné à l'heure même ce que vous devez dire*[3].

L'attrait d'une nouvelle doctrine? Mais continuez la

[1] *Matth.*, x, 9. [2] *Matth.*, ibid., 18. [3] *Matth.*, ibid., 20.

lecture du chapitre. Ces apôtres, qui doivent dire en entrant quelque part : *Paix à cette maison et à tous ceux qui l'habitent*, apprennent de leur maître que par là *ce n'est pas la paix qu'ils apportent, mais la guerre*[1]. Ah ! l'Évangile est vraiment la paix, mais les hommes répondent par la guerre, et la lutte commence. Toute iniquité se soulève, toute erreur s'agite. Chaque nation, chaque ville, chaque maison, chaque âme, devient comme un champ de bataille, où la vérité lutte contre le mensonge, la lumière contre les ténèbres, le bien contre le mal. Guerre aux Juifs ! c'est un Juif crucifié, le jouet de la multitude, l'opprobre de la nation, un condamné à mort, un supplicié, que les apôtres veulent faire adorer aux Juifs. Guerre aux Romains ! c'est un artisan, un pauvre, un Juif, c'est l'objet du mépris public et de l'exécration universelle, que les apôtres veulent faire adorer aux Romains ; c'est la croix, c'est la croix d'un Juif qu'ils proposent à l'adoration de l'univers entier. Guerre aux passions ! Ils veulent que l'ambition renonce à cette soif insatiable d'honneurs et de dignités qui la dévore, l'avarice à cet amour de l'or qui la possède, la vengeance à l'âpre et cruel plaisir qu'elle se promet en mettant le pied sur le corps d'un ennemi, la volupté à ces instincts qui la flattent et à ces penchants qui l'entraînent. Il n'y aura dans cette guerre ni relâche, ni trêve, ni accommodement. Point de trêve dans cette guerre déclarée aux idoles, malgré leur antiquité, leurs prestiges, les souvenirs riants ou glorieux de leur culte, les préjugés accumulés par les siècles dans l'esprit de ceux qui les servent et la majesté de leurs autels chargés des dépouilles du monde. Point d'accommodement avec les passions, si longtemps maîtresses et triomphantes dans le cœur humain. La guerre durera tant qu'il restera une idole à briser et un penchant à soumettre. Et puisque pendant quatre

[1] *Matth.*, x, 20.

mille ans l'avarice, l'ambition, la volupté se sont fabriqué de vaines images pour s'adorer elles-mêmes en refusant de reconnaître le vrai Dieu, les apôtres vont les poursuivre, les mortifier, les persécuter, jusqu'à ce qu'elles reconnaissent le vrai Dieu dans un Juif crucifié, qu'elles tombent anéanties devant ses autels, qu'elles s'immolent en son honneur, qu'elles s'attellent à son char, et qu'ainsi transformées et assouplies, l'ambition, l'avarice et la volupté ne rêvent plus que le ciel.

C'est donc la force publique qui soutiendra les apôtres? Non, car Jésus-Christ a dit encore : *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups... Ayez la prudence du serpent et la simplicité de la colombe* [1]. Vous l'entendez, l'apôtre n'est pas un guerrier, mais un agneau et une colombe ; on nous recommande seulement la prudence parce que nul de nous n'a le droit de s'en passer à cause de votre malice. D'ailleurs, les apôtres sont, comme les pêcheurs, prudents et zélés tout ensemble. Leur unique but est de prendre les hommes; ils ne crient point, ils sont tranquilles ; ils disent en entrant dans une ville, dans une assemblée, dans une maison : « La paix soit avec vous. » Si on les repousse, ils ne s'indigneront point ; si on les bannit d'une ville, ils iront dans une autre. La seule vengeance que leur maître leur permet, c'est de secouer la poussière de leurs pieds ! La poussière! ce qu'il y a de plus faible de plus inoffensif, ce qui est ici-bas le plus voisin de l'anéantissement ; voilà tout ce qui leur est permis: secouer un peu de poussière sur le monde!

Et c'est contre cette parole et contre cette poussière que le monde va s'armer ! C'est peu que les apôtres n'aient pas la force pour eux, ils l'auront contre eux, car Jésus-Christ ajoute : *Vous serez traînés, à cause de moi, devant les rois et devant les juges ; vous serez haïs, flagellés, persécutés, mis à mort. Qu'il suffise au disciple d'être*

[1] *Matth.*, x, 16.

traité comme son maître, au serviteur d'être traité comme son seigneur : Eritis odio omnibus propter nomen meum [1]. On armera contre eux les rois, les synagogues, les peuples. Les empereurs rendront des édits pour leur interdire la parole, les assemblées les mettront dehors, les peuples s'attrouperont sur leur passage et chercheront à étouffer leur voix à force de cris séditieux. Si on ne peut forcer leur langue à se taire, on les emprisonnera ; mais ils parleront dans les prisons comme devant les prétoires. Quelle ressource restera-t-il à la force ? Le glaive, le chevalet, les ongles de fer, les bûchers. Tous ces supplices seront tour à tour employés, souvent réunis, mille fois renouvelés. Les apôtres apportent la paix, et on leur rend la guerre ; l'amour, et on leur rend la haine ; la vie, et on les envoie à la mort. Ces hommes nouveaux, ces hommes divins, humbles et doux, sont, au jugement de Tacite, chargés de l'exécration du genre humain: *Christianos odio generis humani convictos* [2]. Ils n'ont qu'un crime au jugement de Pline, c'est le nom qu'ils portent, le nom de chrétien. Mais ce nom, quand ils ne veulent pas l'abjurer, est pour eux un arrêt de mort : *perseverantes duci jussi* [3]. On les recherche, on les traîne sous l'œil féroce des assemblées, des proconsuls, des empereurs, on les frappe, on les tue, on les immole. Jamais tant de force n'a été déployée contre tant de faiblesse.

Eh bien ! que faire contre la politique qui traduit l'Évangile à sa barre, contre la science qui raille, contre l'or qui séduit, contre la force qui commande, contre la haine et contre la fureur qui s'emportent ? Que faire contre le monde entier ? Comment le vaincre ?

Par la foi et par la parole. Par la foi simple, naïve, absolue ; par la parole, c'est-à-dire par l'assertion réitérée de la justice, par la proclamation obstinée de l'Évangile, par l'annonce perpétuelle du royaume de Dieu, par la

[1] *Matth.*, x, 22. [2] *Ann.*, xv, 44. [3] *Pline*, x, 97.

confession perpétuelle du Christ. Croyez et parlez, tout est là. Jésus-Christ continue, en effet, son instruction en ces termes : *Celui d'entre vous qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père*. Il n'a fait que semer, c'est à eux d'arroser les germes, de les développer, de les faire mûrir. Il termine ainsi : *Tout ce que je vous ai dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits ; tout ce que je vous ai dit dans les ténèbres, dites-le dans la lumière. Quiconque me reçoit, vous reçoit, et quiconque me reçoit, reçoit Celui qui m'envoie* [1].

Ici finit le dixième chapitre de saint Matthieu avec la première instruction donnée aux apôtres. Les deux mots qui la résument, *Croyez et parlez*, sont encore l'abrégé de tous les discours qui suivent. A mesure que Jésus-Christ approche de la mort et que l'institution de son Église devient plus nécessaire, il augmente et fortifie dans ses apôtres l'ardeur de cette foi, et leur promet d'une manière plus explicite encore le don de cette parole: *Je m'en vais*, leur dit-il, *à Celui qui m'a envoyé ; mais je ne vous laisserai pas orphelins* ; *je prierai mon Père*, *et il vous donnera un autre consolateur, afin que l'Esprit de vérité demeure éternellement en vous* [2].

Parlant de ceux qui l'avaient méconnu, il ajoute : *Ils m'ont haï sans sujet ; mais lorsque l'Esprit de vérité qui procède du Père et que je vous enverrai de la part de mon Père sera venu, il rendra témoignage de moi, et vous me rendrez aussi témoignage* [3].

Quand, dans les jours qui suivent sa résurrection, il regarde à ses pieds les douze apôtres réunis en un seul corps, il leur confirme toutes ses promesses, leur délègue tous ses pouvoirs, leur rappelle toute leur mission, ne leur laissant, encore un coup, que la foi pour appui et la parole pour moyen :

[1] *Matth.*, x, 40. [2] *Joann.*, XIV, 16. [3] *Joann.*, XV, 26.

Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie.

Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.

Allez donc, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant les choses que je vous ai mandées.

Comptez que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles[1].

Cependant le jour de l'Ascension arrive, et Jésus, avant de remonter aux cieux, renouvelle solennellement à ses apôtres l'ordre de parler et la promesse de conquérir le monde : *Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit, qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre*[2].

Suivez maintenant ces publicains et ces bateliers dans la chambre haute de Jérusalem. Au milieu de l'attente et de la prière, les onze, pour compléter leur nombre, sentent la nécessité de donner un remplaçant à Judas ; on jette les sorts, Mathias est élu : c'est le premier évêque fait par le collége apostolique. Puis, quand les jours de la Pentecôte sont accomplis, la maison s'ébranle sous le coup d'un vent impétueux qui venait du ciel. Au même instant, il paraît des flammes qui se divisent en langues de feu et qui s'arrêtent sur leur tête. Aussitôt les apôtres sont tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencent à se faire entendre dans diverses langues selon que le Saint-Esprit leur mettait les paroles à la bouche. Ils croient et ils parlent. Les bateliers sont devenus pêcheurs d'hommes; l'Église est née, la barque est achevée, Jésus la lance à la mer. La voilà qui s'avance à la rencontre des nations, avec la croix pour drapeau, la parole pour

[1] *Matth.*, XVIII, 18-20. [2] *Act.*, I, 8.

souffle, la foi pour unique soutien, et pour devise les mots qui résument tout l'Évangile : *Croyez et parlez.*

Écoutez une légende du moyen âge, racontée par un apologiste moderne. « Un ouvrier pieux travaillait le fer et forgeait une barre. Les anges, qui le regardaient, le virent s'arrêter tout à coup, puis aussi fier et habile que scrupuleux et juste, recommencer son travail en se disant : « Œuvre mal faite peut entraîner la mort d'un homme. » La barre avait une paille. L'ouvrier la rétablit plus solide que les autres, elle entra dans la charpente d'un pont, et ils virent peu de jours après le pont frémir sous la marche d'un régiment. Le pont toucha à sa rupture, mais il ne céda point. Leurs yeux pénétrants reconnurent clairement que la barre, si elle n'avait été refaite, aurait entraîné le tout, et que six cents hommes auraient été écrasés ou noyés. Les anges le lui dirent lorsque, après sa généreuse vie, pendant que ses enfants pleuraient et l'ensevelissaient, ils le reçurent au ciel : ce fut un saint[1]. »

Ainsi travaillait Jésus-Christ quand il façonnait ses apôtres, cette poignée de pauvres gens qu'il allait disperser dans le monde. Son cœur divin bondissait d'une amoureuse pitié, et il envoyait des torrents célestes qui enveloppaient et bénissaient le globe. Mille et mille fois il a repris son ouvrage, rejetant la science, la force, la politique, ôtant, comme autant de pailles de ces cœurs grossiers, le faux zèle, l'amour-propre, l'ambition, les espérances de la vie présente ; et quand ces bateliers et ces publicains ont eu dépouillé le vieil homme, quand ils n'ont plus été que des instruments dociles, quand ils ont eu renoncé à tous les moyens de la nature et de la raison : « La barque est achevée, leur a-t-il dit, conduisez-la dans la haute mer. »

[1] Le P. Gratry, *Commentaire sur l'év. de saint Matthieu.*

Venez, peuples, venez maintenant, entrez dans l'Église; les vents s'élèvent, la tempête éclate; n'importe, la barque divine ne sombrera pas. Car, dans ces bateliers qui vous mènent, il ne reste plus de l'homme que la foi, et c'est la foi qui va sauver le monde.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

NAISSANCE DE L'ÉGLISE

LE PAPE

L'Église est à la fois humaine et divine, comme son auteur, et elle participe ainsi, en quelque sorte, à la double nature de l'Homme-Dieu.

Rien de plus grand si l'on considère le plan selon lequel elle a été conçue de toute éternité.

Rien de plus petit, si l'on considère la manière dont elle est née dans le temps.

C'est le dessein le plus beau, le plus vaste, le plus solide ; c'est la pensée même de Dieu sur le monde.

Et ce dessein a eu pour instruments les derniers des hommes et pour moyen d'exécution la dernière faiblesse.

C'est pour annoncer l'Église que les prophètes naissent selon l'ordre des temps, et c'est pour lui faire place que les empires meurent les uns après les autres.

Mais quoi ! quand tout est prêt, la misère succède à la grandeur; douze pêcheurs pour apôtres, la croix pour étendard, la foi pour soutien, la parole pour ressource, pour berceau une petite barque : voilà l'Église.

Jésus lui-même a choisi ce berceau pour y déposer

son Église naissante. Un jour, se voyant entouré, sur le rivage de la mer de Tibériade, d'une foule avide de sa parole et suspendue à ses lèvres, il monta sur une barque, s'y assit, entouré de ses disciples, et de là il adressa au peuple ses paisibles et divins enseignements. C'était la barque de Pierre.

Cette barque mystérieuse, qui est l'Église, est inséparable de son conducteur qui est Pierre. Les deux objets se rapprochent et se confondent dans la même image. Ils ont le même nom, les mêmes ennemis, le même sort. De même que l'on ne saurait concevoir un troupeau sans pasteur, un édifice sans fondement, un vaisseau sans pilote, un corps sans tête, on ne peut concevoir la fondation de l'Église sans l'établissement d'un pouvoir central et suprême. L'Église avec le pape, c'est le corps avec le chef, la circonférence avec le centre, le troupeau avec le pasteur, la barque avec le nautonnier. Une seule et même chose, une seule et même institution, du même temps, du même auteur, de la même nature. Et comme nous avons dit: *L'Église et Jésus-Christ ne sont qu'une seule et même chose,* nous dirons en empruntant à saint François de Sales un mot qui résume parfaitement cette nouvelle idée: *Le pape et l'Église, c'est tout un.*

C'est la papauté qui fera l'objet de cette conférence. En deux mots: Qu'est-ce que Pierre d'après l'Évangile? C'est le pape. Qu'est-ce que le pape d'après l'histoire? C'est Pierre.

I. L'acte de naissance de l'Église, que je vous ai lu hier dans l'Évangile, ne donne sur les apôtres aucun détail, et les instructions qu'ils reçoivent pour conquérir le monde sont communes aux douze envoyés. Mais quand il s'agit de choisir, de former, d'instituer le premier pape, Jésus-Christ, comme pour faire voir l'importance de l'œuvre, s'y met à plusieurs reprises et laisse entrevoir longtemps d'avance cette primauté d'honneur et

de juridiction qu'il réserve au chef de son Église.

Dieu appelle d'ordinaire par un nom nouveau les personnages en qui doivent s'opérer de grands prodiges. Ainsi il altère le nom d'Abraham en lui donnant la loi de la circoncision, et celui de Sara en lui promettant un fils dans sa vieillesse. Jacob reçoit le nom d'Israël comme une preuve certaine que les hommes ne prévaudront jamais contre lui. Au nom de Moïse, vous vous rappelez le berceau qui a sauvé les Juifs ; au nom de Jésus, le berceau qui a sauvé le monde. Jésus, après avoir sauvé le monde, veut l'asseoir sur un fondement nouveau. Il nomme, il signale longtemps d'avance ce fondement mystique. Ce fut le jour où le pêcheur André vint dire à Simon, son frère, qui était pêcheur comme lui : *Mon frère, nous avons trouvé le Messie.* Aussitôt Simon quitte ses filets et vient vers Jésus. Jésus le regarde, dit le saint Évangile : *intuitus est eum*, et lui dit : *Tu es Simon, fils de Jean, mais désormais tu t'appelleras Pierre.*[1] Sublime jeu de mots qui révèle d'un seul coup toutes les destinées du pape et de l'Église: Pierre sera le nom du premier pape.

Jésus laissa à cette parole le temps d'agir sur l'âme de Simon. Mais à quelque temps de là, il l'aperçoit, le rappelle et lui dit ainsi qu'aux autres disciples: *Venez, je veux vous faire pêcheurs d'hommes*[2]. Quoique cette invitation s'adresse à plusieurs, c'est Pierre qui en recueille lui-même les premiers honneurs. Le Sauveur, continuant à représenter sous des images sensibles les vérités qu'il enseigne, veut accoutumer peu à peu les esprits à accepter la primauté qu'il réserve à Simon. Ses moindres paroles établissent déjà une différence profonde entre lui et les autres pêcheurs de Galilée. Écoutez quels ordres il va lui donner en preuve de sa confiance. Non content d'avoir choisi sa barque, il s'adresse à lui le premier : *Conduis-nous en pleine eau : duc in altum ;* puis, se tour-

[1] *Joann.*, I, 42. [2] *Matth.*, IV, 19.

nant vers les disciples : *Lâchez vos filets : laxate retia.* Vous le voyez, tous les disciples pêchent, mais un seul dirige le travail, Pierre est le conducteur de la barque.

Cependant, parmi les soixante-dix disciples qui composent le cortége de Jésus, le Seigneur en distingue douze et les nomme ses apôtres ; mais, après les avoir élevés au dessus des disciples, il élève au dessus des apôtres Pierre lui-même : Pierre est élu et appelé le premier ; Pierre sera désormais le prince des apôtres.

Ce n'était encore qu'une annonce mystérieuse, une figure, une préférence : voici quelque chose de plus, voici une promesse. Les apôtres marchaient un jour autour du Maître avec d'autres disciples, Jésus les arrête et les interroge : *Qu'est-ce que les hommes disent de moi*[1] *?* Et les disciples répondirent : *Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste* : *les autres, que vous êtes Élie* : *d'autres, Jérémie ou l'un des prophètes.* — *Mais vous*, reprend Jésus, *qui pensez vous que je sois ?* Alors Pierre prend la parole et dit : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.* A peine cette confession est-elle achevée que Jésus s'écrie : *Tu es heureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est ni la chair, ni le sang qui t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux.* Il lui donne encore le nom qu'il porte parmi les hommes. Mais, après le lui avoir ainsi rappelé, il procède à l'inauguration du nom qu'il lui a promis. Il lui avait dit : *Tu seras Pierre ;* aujourd'hui il affirme, il déclare, il nomme le premier pape : *Et moi je te dis que tu es Pierre*[2].

Le Sauveur continue : *Et sur cette pierre je bâtirai mon Église ;* qu'est-ce à dire sinon qu'il est le rocher inexpugnable où cet édifice sera bâti, le fondement destiné à relier toutes les assises, la pierre angulaire qu'on ne peut ni détruire ni même déplacer, l'autorité fondamentale, suprême, unique, d'où émanent toutes les forces et d'où

[1] *Matth*, XVI, 13, et seq. [2] *Matth.*, XVI, 18 et seq.

rayonnent tous les pouvoirs? Remarquez le merveilleux privilége dont Jésus-Christ le dote, en l'exprimant avec toute la magnificence du langage oriental unie à toute la précision de la pensée divine. Dans l'idiome que l'on parlait à Jérusalem du temps de Jésus-Christ, il n'y a point, comme en latin, de différence de genre entre *Petrus* et *Petra*, de sorte que l'allusion est plus facile à saisir, et l'image plus naturelle. La parole employée par le divin architecte lorsqu'il veut retenir et lier entre eux les murs de son édifice mystique est ici une double métaphore. Elle rappelle qu'en se présentant à Jésus comme son premier défenseur et en confessant le premier sa qualité de Christ, Pierre a mérité de passer pour la pierre fondamentale, et elle peint la fermeté de cette âme que le langage politique de nos jours aurait comparée à un rocher.

Mais écoutez la suite : *Sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle*. En d'autres termes, l'Église est impérissable, parce qu'elle aura Pierre pour fondement. Ces deux idées, fondement solide et édifice durable, ont entre elles un rapport tellement intime et tellement naturel, qu'on les rapproche tous les jours dans le langage familier. Dites que l'homme insensé construit sa maison sur le sable ; la première pensée qui se présente, c'est que cette maison tombera au premier coup de vent, faute de solidité. Dites que l'Église est fondée sur Pierre comme sur un roc, vous voyez aussitôt dans Pierre comme dans l'Église la doctrine qui ne change pas, l'autorité qui ne périt point. Ces portes symboliques qui ne prévaudront jamais contre elle désignent dans le style biblique les puissances de l'enfer : métaphore hardie qui rappelle les anciennes mœurs de la Grèce et de l'Orient. C'était aux portes des villes que les puissances de la terre tenaient leur cour que les pouvoirs publics rendaient leurs jugements et que résidaient les chefs des armées.

7

Ce n'est pas tout : *Je te donnerai,* lui dit Jésus, *les clefs du royaume du ciel.* Or, qu'est-ce que le pouvoir des clefs sinon le pouvoir d'ouvrir ou de fermer l'entrée de ce royaume, de cette société, de cette Église, dont Pierre est constitué le gardien. C'est le magistrat qui garde les clefs de la ville, c'est au vainqueur qu'on apporte les clefs de la forteresse. Jésus n'a tenu ce langage qu'à Pierre ; le pouvoir des clefs n'appartient qu'au Pape.

Écoutez comment un célèbre exégète, Jahn, relève la grandeur de cet emblême : « Les clefs étaient un symbole de puissance propre aux princes et aux rois. Soit qu'elles fussent de métal pur ou ornées d'ivoire, le maître de la maison ou son dispensateur s'emparaît comme du signe de sa charge, et les portait sur son épaule. Isaïe dit en parlant d'Éliacim, fils du grand-prêtre Helcias : « Je placerai la clef de la maison de David sur son épaule ; il ouvrira, et personne n'osera fermer ; il fermera et personne n'osera ouvrir. » Le Juif Salvador s'explique sur ce texte avec non moins d'autorité : «Dans le nouvel ordre d'idées, la signification ajoutée à ces clefs comportait non-seulement le droit d'approuver ou de désapprouver ce qu'il fallait faire ou ne pas faire, mais le droit d'ouvrir ou de fermer du même coup aux prosélytes et aux disciples, selon l'exigence des cas, les portes actuelles de l'association et le passage aux félicités de la résurrection prochaine [1] ».

Pierre, fondement de l'Église et gardien des clefs, reçoit la promesse d'un autre privilége : *Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié au ciel*, *et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié au ciel*, c'est-à-dire tu baptiseras les nations, tu remettras les péchés, tu lieras ou tu délieras les âmes, en prononçant un jugement suprême sur les serments et les vœux. Cette puissance te sera donnée sans restriction et sans retour et quand les

[1] SALVADOR, *Jésus-Christ et sa doctrine,* t. II, p. 290 et suiv.

apôtres en obtiendront une part, il te restera le droit unique, inaliénable, suprême, de lier ce qu'ils auraient délié et de délier ce qu'ils auraient lié, dans toutes les âmes, dans tous les temps, dans tous les lieux, et toutes tes sentences, de grâce ou de rigueur, d'absolution, de retranchement ou d'excommunication, seront ratifiées dans le ciel.

Tels sont les priviléges promis à Pierre. Cependant Jésus avant de les lui conférer, continue son éducation. Tantôt il le mène sur le Thabor, il le ravit en extase et il lui fait souhaiter de ne plus redescendre sur la terre. C'est la consolation. Pierre demande que l'on dresse là trois tentes : *Il est bon de rester ici* [1]. « Pierre, Pierre, répond saint Augustin au nom de l'Église, tu veux trop tôt te reposer sur la montagne, descend vers nous, travaille, aime, prêche la vérité, tu gagneras ainsi le jour du repos éternel. Tantôt Jésus lui permet, au milieu de la nuit, de marcher sur les flots pour venir le trouver : le miracle commence, mais le vent s'élève, Pierre s'effraie et crie aussitôt : *Seigneur, sauvez-moi.* Jésus étend la main, le saisit et lui dit : *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté* [2] ? C'est l'épreuve.

Ainsi se continuait l'éducation du premier pape, quand Jésus, arrivé à la veille de sa Passion, se prépare à léguer aux hommes dans un dernier repas le testament de son amour. Il se ceint les reins d'une serviette de lin, il s'abaisse devant ses disciples, il veut leur laver les pieds. Pierre résistait : *Jamais*, *Seigneur*, s'écriait-il avec l'indignation de sa foi. Jésus lui répond : *Si je ne te lave, tu n'auras aucune part avec moi.* A cette menace, l'apôtre change de langage et demande toutes les faveurs. *Seigneur, non-seulement les pieds, mais les mains et la tête. Savez-vous ce que je viens de faire ?* ajoute alors Jésus. *Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous faites bien ;*

[1] *Matth.*, XVII, 4. [2] *Id.*, XIV, 22-31.

je le suis en effet. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Maître et le Seigneur, voyez ce que vous devez faire. C'est un exemple que je vous laisse[1]. Écoute la leçon, ô prince des apôtres, retiens-là et mets-là en pratique jusqu'à la fin des temps. Sous le triple diadème, tu ne cesseras de t'abaisser, non pour être servi mais pour servir, et le premier de tes titres sera celui de serviteur des serviteurs de Dieu : *Servus servorum.*

Cependant le repas eucharistique est fini. Jésus va quitter le cénacle pour le jardin des Olives. Se tournant tout à coup vers Pierre : *Simon,* lui dit-il, *Simon, voilà que Satan m'a demandé de te cribler comme le froment, et moi j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point , et quand un jour tu seras converti, confirme tes frères.* Voilà la promesse de l'infaillibilité. On sait les serments téméraires qui suivirent cette grande promesse. L'apôtre après avoir reçu l'assurance de l'assistance divine dans la foi laisse enfler son cœur ; il déclare qu'il n'abandonnera jamais Jésus, et lui promet de le suivre jusqu'à la mort. Pierre se trompait. Il ne songeait qu'à une attaque ouverte, et c'est un piége qui le fait tomber. O faiblesse du cœur humain ! la voix d'une servante épouvante l'intrépide apôtre ; Pierre renie trois fois son Maître, d'abord par une simple dénégation, puis avec mépris et enfin avec serment. Pierre est tombé, mais il se convertit, il pleure, il mérite par sa pénitence de raffermir ses frères. Le pape ne sera jamais impeccable, mais il demeure infaillible.

Cette faiblesse demandait une réparation ; la réparation sera accomplie, et dans les paroles qui la consacrent, vous allez voir la confirmation de tous les pouvoirs de l'apôtre.

Jésus était sur le point de remonter au ciel ; il s'adresse à Pierre en présence des onze : *Simon, fils de*

[1] *Joann.*, XIII, 8 et seq.

Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci? Pierre répondit: *Seigneur, vous savez que je vous aime.* Jésus lui dit: *Paissez mes agneaux.* Jésus lui dit: *Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? — Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. — Paissez mes agneaux,* dit encore Jésus. Une troisième fois il l'interpella et lui dit: *Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? — Seigneur,* répondit Pierre avec tristesse, *vous savez toutes choses, vous savez que je vous aime.* Jésus lui dit : *Paissez mes brebis.*

Vous vous rappelez à ces mots d'agneaux, de brebis, de troupeau, ces vers si touchants d'Homère où les rois et les chefs sont appelés les pasteurs des peuples. C'était aussi l'image favorite des prophètes quand ils décrivaient le gouvernement du Messie. L'adorable Sauveur n'a cessé de se l'appliquer à lui-même. Il a parlé mille fois du bon et unique pasteur, de l'unique troupeau, de l'unique bercail. Maintenant qu'il va quitter le monde, il remet la houlette à Pierre. Trois fois il lui donne l'ordre de paître et les agneaux et les brebis, les agneaux, c'est-à-dire les fidèles, les brebis, c'est-à-dire les pasteurs, afin qu'il y ait toujours un seul pasteur et un seul troupeau.

Ainsi fut institué le premier pape. Jésus prélude à ce choix en changeant le nom de Pierre, en montant sur sa barque, en le chargeant seul de diriger la pêche, en le nommant le premier parmi les apôtres. Jésus fait de Pierre le fondement de l'Église, c'est-à-dire une autorité unique, le gardien des clefs, c'est-à-dire une autorité souveraine, le juge qui lie et qui délie, c'est-à-dire une autorité spirituelle, le pasteur de tout le troupeau, c'est-à-dire une autorité universelle. Jésus promet à Pierre l'infaillibilité dans la foi et l'éternité dans le gouvernement de l'Église. Pierre et l'Église sont désormais unis, inséparables, identiques dans leur nom, leur destinée, leurs attributs, leur infaillibilité et leur durée.

Je m'adresse maintenant à tout chrétien, à quelque

communion qu'il appartienne, je fais appel à sa bonne foi, et j'entame avec lui le dialogue suivant :

— Croyez-vous à l'Évangile ?

— Oui, j'y crois.

— Croyez-vous que l'Évangile a été écrit pour tous les temps, pour tous les lieux, et que toute page de ce livre divin doit être représentée dans l'Église fondée par Jésus-Christ.

— Oui, si Jésus-Christ est Dieu et si l'Église est l'œuvre de Jésus-Christ.

— Eh bien, ce fondement, ces clefs, ce pasteur unique infaillible, éternel, ce Pierre, doit-il être quelque part ?

— Oui, si l'Évangile est vrai.

— Cherchez maintenant à Constantinople, à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Genève, à Berlin, dans telle communion séparée que vous voudrez la trace de ce fondement, l'ombre de ces clefs, le nom de ce pasteur. Y trouverez-vous une autorité quelconque qui ressemble à celle de Pierre ?

— Non, il n'y a rien de semblable.

— Vous êtes donc obligé d'accorder que là où Pierre ne se trouve pas, on a déchiré une page de l'Évangile ?

— Il faut bien le reconnaître, sous peine de fermer les yeux à l'évidence.

— Et si Pierre se trouve quelque part assis sur un roc, les clefs à la main, la parole à la bouche, la houlette sur le monde, qu'en conclurez-vous ?

— Que là on a gardé l'Évangile.

— J'accepte votre proposition, et je vais l'étudier dans l'histoire.

II. Je propose trois questions à l'histoire : Où est Pierre ? Que fait Pierre ? Que dit-on de Pierre ?

Où est Pierre ? Entre la mer Tyrrhénienne et les sommets noircis des Apennins, au pied des sept collines que

baigne le Tibre, on trouva un jour une tête sanglante ; l'oracle, consulté par les brigands qui l'avaient découverte, leur affirma qu'ils pouvaient bâtir en toute sûreté dans ce lieu consacré par un tel présage et que leur ville serait la tête de l'univers. Ainsi fut fondée Rome, ainsi fut nommé le Capitole. Mais, huit cents ans après, le pêcheur de Galilée vint, le bâton à la main, se faire crucifier dans cette ville fameuse, la tête en bas. Voici le présage d'une autre grandeur. Le chef du prince des apôtres est aujourd'hui sur les autels, et c'est grâce à la tête de ce Juif supplicié que le poëte a pu dire de Rome avec tant de justesse :

Veuve du peuple-roi, mais reine encor du monde.

Pierre, en effet, n'a pas cessé d'y vivre et d'y régner. Saint Irénée l'y salue sous le nom d'Eleuthère dans le passage suivant : « Comme il serait fatigant de donner la liste de tous les successeurs, je me borne à l'Église de Rome, la plus grande, la plus ancienne, la plus illustre, fondée par les glorieux apôtres Pierre et Paul, instruite par eux de la doctrine qu'elle a prêchée à tous les hommes, et qui, par la succession de ses évêques est parvenue jusqu'à nous. A cette Église, en raison de son autorité supérieure, doivent recourir toutes les autres c'est-à-dire les fidèles de tous les pays. Les apôtres l'ayant fondée et instruite, en confièrent l'administration à Lin. A Lin succéda Anaclet, et en troisième lieu Clément. A Clément succéda Evariste ; à celui-ci Alexandre, puis Sixte, qui fut suivi de Télesphore, Hyginus, Pie et Anicet. Mais Soter ayant succédé à Anicet, Eleuthère, le douzième depuis les apôtres, gouverne maintenant l'Église [1]. »

C'est vers Rome, c'est-à-dire vers Pierre, que Tertullien se tourne dans les difficultés et les controverses :

[1] *Adv. [illegible]*, l. III, c. III, p. 175.

« Si elles éclatent en Afrique, dit-il, Rome n'est pas loin, nous pouvons y recourir facilement. » Puis il ajoute : « Heureuse Église, que les grands apôtres ont imprégnée de toutes leurs doctrines et de leur sang [1] ! »

Après les premiers témoins des traditions apostoliques, écoutez les oracles des Églises patriarcales. Saint Athanase exprime la doctrine de celle d'Alexandrie : « Vous êtes Pierre, écrit-il au pape saint Félix, et c'est sur vous comme sur leurs fondements que sont établies et affermies les colonnes de l'Église, c'est-à-dire les évêques. »

Deux saints qui portèrent le même nom et les mêmes vertus, l'un sur le premier siége de l'Égypte [2], l'autre sur le premier siége de la Judée [3], saint Cyrille d'Alexandrie et saint Cyrille de Jérusalem, invoquent également dans l'évêque de Rome Pierre, le prince et le chef de l'Église.

Saint Chrysostôme, en qui se personnifie la gloire du siége de Constantinople, reconnaît aux papes du IVe siècle le même titre et les mêmes prérogatives : « L'univers entier fut confié à Pierre et à ses successeurs ; il a été fait le pasteur et le chef de toute l'Église [4]. »

L'Afrique parle comme l'Orient : saint Cyprien, les yeux tournés vers Rome, appelle Pierre, le chef, la source, la racine de toute l'Église. » On voit sortir du soleil, dit-il ailleurs, une foule de rayons, mais il n'y a qu'un seul foyer de lumière. Il y a plusieurs rameaux dans le même arbre, mais un seul tronc fondé sur une seule racine. Plusieurs ruisseaux coulent de la même source, mais ils appartiennent, malgré leur abondante diversité, à une commune origine. Coupez le rayon, plus de lumière. Brisez le rameau et séparez-le de l'arbre. Il va périr et ne produira rien. Isolez le ruisseau de sa source, il va tarir. Telle est l'Église et tel est Pierre. La

[1] *De præscript.*, c. XXXVI, p. 338.
[2] *Catech.*, 2.
[3] *L.* XII *in Joann.*, c. LXIV.
[4] CHRYS. *hom.* 55 *in Matth.*

divine lumière qui pénètre l'Église, embrasse de ses rayons le monde entier : mais elle vient d'un point unique qui distribue sa clarté dans tous les lieux. Ainsi, grâce à Pierre, vit et demeure l'unité. Son inépuisable vertu propage ses rameaux sur toute la terre ; elle épanche au loin ses eaux abondantes ; mais c'est partout le même principe, la même tête, la même origine, le même père. C'est là le sein qui nous a enfantés à la vie, le lait qui nous a nourris, l'esprit qui nous anime. C'est l'Église reine, la chaire de Pierre, la source de l'unité sacerdotale [1]. »

Joignez à saint Cyprien tous les autres oracles de l'Église latine. Saint Jérôme, du fond de sa solitude, s'écrie en s'adressant au pape Damase :« Quant à moi, je ne suis d'autre maître que le Christ, uni de communion avec Votre Sainteté, c'est-à-dire avec la chaire de Rome. Je sais que l'Église a été fondée sur ce roc. Quiconque mange l'agneau hors de cette demeure est un profane. Quiconque n'est pas dans l'arche périra dans les flots du déluge. Mais, retiré que je suis dans les déserts de la Syrie, je ne puis recevoir le sacrement de vos mains. Je m'attache à vos collègues, les évêques d'Égypte. Je ne communique point avec Mélèce, je ne connais pas Vitalis, Paulin m'est étranger : celui qui ne recueille pas avec vous disperse [2]. »

Saint Optat n'hésite pas plus que saint Jérôme à montrer Pierre toujours vivant sur ce siége indestructible : « Vous ne pouvez nier que saint Pierre, le chef des apôtres, n'ait fondé une chaire épiscopale à Rome. Cette chaire est unique, afin que les autres, en gardant l'unité avec elle, aient elles-mêmes l'unité, et que par conséquent quiconque élèverait une chaire contre elle, soit

[1] Voir le livre de saint Cyprien, *De unitate*, p. 78, et la lettre à Quintus, ep. LV, p. 86.

[2] *Ep.* XIV *ad Damasum*, t. IV, p. 19.

schismatique et transgresseur. C'est dans cette chaire, première marque de l'Église, que saint Pierre s'assit[1]. »

Enfin, deux mots fameux sortis de la bouche de deux grands docteurs résument toute la tradition des quatre premiers siècles. Saint Augustin disait : « Rome a parlé, la cause est finie : *Roma locuta est, causa finita est ;* et saint Ambroise : Là où est Pierre, là est l'Église : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.* »

Ainsi parlèrent à leur tour saint Colomban, la merveille du ve siècle ; Agobard, Anségise, Alcuin, dans les âges suivants ; saint Bernard, l'oracle des croisades ; saint Bonaventure, saint Dominique, saint Thomas, saint François, les restaurateurs de la science, de l'éloquence, du zèle et de la mortification ; le saint évêque de Genève et l'ange de Milan dans le siècle de la réforme, Bossuet et Fénelon, dans le siècle de Louis XIV, Bossuet et Fénelon, si différents par le génie, mais si semblables par le cœur, et qui trouvent presque les mêmes paroles pour dire, affirmer, protester, avec la même effusion, que Rome est leur unique oracle, qu'ils tiennent à Pierre du fond de leurs entrailles, et que rien ne les séparera jamais de cette pierre auguste, vénérée, fondamentale, centre de l'univers.

Que les orages mugissent et que les révolutions se déchaînent, rien ne détournera les yeux de l'univers de ce siége où Pierre a été placé par la main de Dieu. Qu'il transporte son siége à Avignon, à Valence, qu'on l'emprisonne à Fontainebleau ou qu'il se réfugie à Gaëte, Pierre peut dire avec le poëte :

Rome n'est plus dans Rome : elle est toute où je suis.

Le monde, de son côté, redira avec saint Ambroise : Là où est Pierre, là est l'Église : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.*

Mais quand Rome possède Pierre dans ses murs, voyez

[1] *De Schismat donat.*, lib II, p. 28.

les pasteurs accourir de tous les bouts du monde pour le saluer, pour l'écouter, pour croire et proclamer avec lui le dogme de l'Immaculée Conception. C'est vers Rome que se dirigent tous les pas et que se tournent tous les cœurs ; c'est de Rome que partent tous les oracles : là est Pierre, là est aussi l'Église : *Ubi Petrus*, *ibi Ecclesia.*

Que fait Pierre ? Demandez-le aux annales du monde. Investi de la primauté d'honneur et de juridiction sur tous les autres évêques, il n'a cessé de commander à toute la terre et d'ouvrir le ciel. Il s'est levé le premier dans l'assemblée des apôtres ; il a parlé le premier au concile de Jérusalem ; il a prêché le premier l'Évangile aux Gentils ; il a fait le premier des miracles en témoignage de sa foi : voilà les premiers traits de son règne.

Sous le nom de Clément, il a examiné et condamné les abus qui s'étaient introduits dans l'Église de Corinthe ; sous le nom de Victor, il a réglé la question de la pâque dans l'Église d'Éphèse ; sous le nom de Zéphirin, il a condamné les sectateurs de Montan ; sous le nom d'Étienne, les rebaptisants ; sous le nom de Corneille, les Novatiens dans l'Église d'Afrique : voilà dès le commencement les preuves de son autorité universelle.

Que les Ariens chassent saint Athanase du siége d'Alexandrie, Pierre appelle les deux partis devant son tribunal, et les deux partis acceptent sa décision ; il régnait alors sous le nom de Jules. Que saint Basile le Grand, menacé par les hérétiques, se trouve dans la détresse, c'est encore à Pierre qu'il recourt en invoquant le pape Damase. Afin de l'intéresser davantage en sa faveur, il lui cite le cas plus ancien où Pierre est déjà intervenu, tantôt sous un nom, tantôt sous un autre : « Nous savons, dit-il, par des documents parvenus jusqu'à nous, que le bienheureux Denis, dont la foi et les grandes vertus jetèrent un si grand éclat parmi vous, visita par ses lettres notre Église de Césarée ; qu'il soutint nos pères et sauva

nos frères de l'esclavage. Mais notre condition présente est encore plus digne de pitié. C'est pourquoi, si vous ne nous portez un prompt secours, ces hérétiques seront bientôt maîtres, et vous ne trouverez plus personne à qui vous puissiez tendre la main [1]. » Que saint Chrysostôme, banni de son siége, cherche le vengeur de sa cause, il le trouvera dans Pierre, qui règne sous le nom d'Innocent: « Je vous prie, lui écrit-il, d'ordonner que ce qu'on a fait injustement contre moi pendant que j'étais absent et que je ne refusais pas un jugement canonique, demeure sans effet, et que tous ceux qui ont procédé de la sorte encourent une peine ecclésiastique. Et, puisqu'on ne m'a convaincu d'aucun crime, ne me refusez pas la consolation de vos lettres et la société de mes anciens amis [2]. » Qui peut douter du respect que Pierre inspire, de l'obéissance qu'il commande et de l'influence qu'il exerce ?

Ce n'est pas assez que Pierre tranche et décide les questions portées à son tribunal, ni que les plus grands évêques s'en rapportent à son jugement ou qu'ils implorent sa communion. L'Église réunie en concile n'a d'autre autorité que celle de Pierre, d'autre organe que celui de sa bouche, d'autre signature que celle de sa plume. Il préside du haut de son siége les imposantes assemblées qui, depuis celle de Nicée jusqu'à celle de Trente, n'ont été convoquées que par les ordres de Pierre, n'ont parlé qu'après avoir vénéré Pierre, n'ont jugé et défini qu'avec l'assentiment de Pierre, et n'ont proposé leurs canons et leurs décrets à l'obédience de l'univers entier que sous les sceaux de ce divin pêcheur. Lisez les discours tenus à l'ouverture de ces saintes assemblées, et vous saurez ce que fait Pierre : « Personne ne doute, et tous les siècles l'ont proclamé, disait au concile d'Éphèse Philippe, l'un

[1] *Ep.* LXX *ad Damasum,* t. III, p. 520.
[2] *Ep. ad Innoc.* t. III, p. 520.

des légats du pape Célestin, que saint Pierre, le prince des apôtres, la colonne de la foi et le fondement de l'Église, n'ait reçu du Seigneur les clefs du royaume et le pouvoir de lier et de délier les péchés. Il vit toujours dans ses successeurs et c'est lui qui juge par leur organe. Notre saint père Célestin, le successeur légitime de Pierre, dont il tient maintenant la place, nous a députés en son nom à ce très-saint concile, convoqué par nos empereurs très-chrétiens, pour la conservation de la foi qu'ils ont reçue de leurs ancêtres [1] ». Le concile de Chalcédoine, qui condamna Eutychès et Nestorius, parla, définit, anathématisa, comme celui d'Éphèse, au nom de Pierre. A la lecture de la lettre du pape saint Léon, qui exposait la vraie doctrine, tous les pères s'écrièrent : « C'est la foi de nos pères ; c'est là ce que les apôtres ont enseigné ; Pierre a parlé par Léon [2] » Et quand le concile fut terminé, ils répondirent au saint pontife avec l'expression de la même foi et du même respect : « Établi notre interprête dans la personne de Pierre, vous continuez jusqu'à nous la chaîne de la foi, selon l'institution du Maître. C'est pourquoi vous prenant pour notre guide nous avons notifié la vérité aux fidèles, non point par une interprétation privée, mais par un assentiment unanime. Si lorsque deux ou trois personnes se réunissent au nom de Jésus-Christ, celui-ci est au milieu d'elles, quelle assistance n'a-t-il pas dû prêter à cinq cent vingt de ses ministres ? De même que le chef préside les membres, ainsi nous avons été guidés par ceux qui ont tenu votre place. Nous vous supplions, en conséquence, d'honorer notre décision de vos décrets ; et puisque nous avons été d'accord avec le chef, que Votre Sainteté complète ce qui convient à vos enfants. Dioscore, au reste, fait éclater sa rage contre celui auquel le Christ a confié

1 *Concil. gen. apud Labbe*, t. III, p; 626.
2 *Id., ibid.*, t. IV, p. 368.

le soin de sa vigne, c'est-à-dire contre votre apostolique sainteté [1] ».

Que fait Pierre? Il veille à la pureté des mœurs comme à l'intégrité de la foi, réprimant l'adultère, l'injustice, la violence, sommant les rois de régner selon Dieu, les peuples d'obéir non par force, mais par conscience, et maintenant avec le glaive de l'excommunication les limites respectives des deux puissances. C'est Pierre qui a frappé Valdrade pour son commerce avec Lothaire; Robert pour son mariage incestueux avec Berthe; Philippe Ier pour son mariage adultère avec Agnès de Méranie. C'est à Pierre que s'adressent les peuples foulés aux pieds aussi bien que les épouses délaissées, et Pierre a forcé les princes à écouter les plaintes de leurs peuples. Qui se tourne vers Pierre a trouvé le calme dans la tourmente. L'Orient a crié vers lui et les croisades ont commencé sous ses auspices. L'Occident a été en proie à la simonie, à la guerre, à la barbarie, aux excès de tous genres, et Pierre est venu le délivrer sous l'imposante figure et le nom à jamais béni de saint Grégoire VII. Jamais on ne l'a vu fléchir devant l'injustice, jamais il n'a vendu son âme ni trahi son devoir. On a pu le surprendre, mais on ne saurait le vaincre. Si on l'emprisonne, si on le menace, si on attente à sa liberté, il déclare qu'il abdiquera au besoin et que, Pierre étant délivré, il ne restera plus aux mains de la violence qu'un moine du nom de Chiaramonti. On a frappé Pierre au visage, on l'a battu de verges, on l'a livré à la mort, et il est sorti de son bûcher plus vivant que jamais. On a écrit cent fois qu'on venait d'assister aux funérailles de Pierre et cent fois ces prédictions ont été démenties. On a déclaré son histoire terminée, et cette histoire dure toujours. Pierre, toujours renaissant a changé deux cent cinquante-neuf fois de figure et de nom, mais

[1] *Concil, gen., apud Labbe*, t. IV, p. 834-838.

l'Évangile est demeuré intact dans ses mains, l'espérance dans son cœur, l'autorité dans son siége. Il instruit, il reprend, il corrige avec la même puissance qu'il y a dix-huit siècles. Il parle aux peuples avec le même zèle ; il reprend les rois avec la même franchise et la même bonté ; ses encycliques sont reçues par les fidèles avec le même amour ; elles excitent, comme autrefois, parmi les impies, la jalousie, la haine, la fureur. N'importe. A Pierre seul appartient, comme chef et comme organe de l'Église universelle, d'instruire, de reprendre, de corriger, en toute patience et en toute charité, sans usurpation et sans tyrannie, parce que lui seul a des promesses d'infaillibilité éternelle.

Ne venez point reprocher à Pierre la loi sacrée qu'il publie. Ce symbole qui offusque les ténèbres de votre esprit, ce décalogue qui déconcerte les faiblesses de votre cœur, il ne les a point faits, mais il les maintient, il les promulgue. Écho fidèle de Jésus-Christ, il dit, il répète ce qui lui est commandé ou inspiré. Anneau vivant d'une chaîne toujours vivante, immobile dans une croyance immuable, il voit aujourd'hui comme il y a dix-huit siècles, passer, s'écouler, disparaître à ses pieds les dynasties et les empires, les symboles éphémères, les faux principes, les prétendus progrès, les vaines conquêtes. Ah ! je comprends cette paix ! Pierre habite la cité de la lumière et de la vérité. Au sein de l'unité dont il est le centre, Dieu veille avec lui, et c'est pourquoi sa foi ne défaille jamais. Je vois dans ses mains les mêmes clefs, j'entends de sa bouche les mêmes leçons, et, soit qu'il lie, soit qu'il délie, les arrêts prononcés par cette bouche auguste n'ont rien perdu, quoiqu'on en dise, ni dans l'ordre spirituel ni dans l'ordre temporel, de leur imposante gravité ou de leurs redoutables effets. C'est toujours l'Église dans son premier et son plus auguste représentant; c'est Pierre dans son successeur ; c'est Dieu dans son

vicaire. Et maintenant comme autrefois, Pierre a parlé par la bouche de Pie IX, la cause est jugée : *Roma locuta est, causa finita est.*

Que dit-on de Pierre ? Prêtez l'oreille aux bruits du monde. Son nom se trouve sur toutes les lèvres, détesté ou béni. Ses lettres occupent toutes les discussions, remplissent les feuilles publiques, agitent les conseils des souverains, inquiètent les maîtres du monde. De quoi parle-t-on dans les académies, dans les camps, dans les écoles, dans les ateliers, sur les places publiques, à l'oreille et sur les toits, en pleine lumière et dans les ténèbres, dans les assemblées des peuples et dans les ténébreux conventicules où les complots se forment et où les poignards s'aiguisent ? On parle de Pierre.

Voilà les hommes de notre siècle bien forcés de s'arrêter devant ce signe de contradiction élevé au milieu des peuples. Ils avaient arrangé leur vie pour vivre indifférents et pour mourir sans émotion religieuse, sans discussion dogmatique, sans embarras doctrinal, une main tendue vers les impies et l'autre vers les chrétiens, en bénissant le Ciel d'être nés dans le siècle de la tolérance et des lumières. Ils s'étaient trompés, et en dépit de toutes leurs précautions, il leur faut maintenant prendre un parti. Pierre est, comme le Christ, un être prodigieux, unique, incomparable, sans égal et sans exemple. Il remplit le monde, il domine son siècle ; il faut le voir, il faut l'entendre, et, suivant ou le courant de l'impiété ou celui de la foi, aller au blasphème avec le siècle, ou demeurer dans l'obéissance et dans l'amour avec l'Église.

J'en atteste d'abord la fureur de ceux qui attaquent Pierre ; oui, Pierre est bien vivant ; il règne, il gouverne en toute vérité. Si, après tout ce que j'ai dit, il vous restait quelque doute encore sur son existence, sur son autorité, sur son éternité, voici une autre preuve : elle est frappante, solennelle, décisive. Vous ne voyez

point l'impiété se déchaîner contre la reine qui gouverne l'Église anglicane, le czar qui règle les destinées de l'Église russe ou le patriarche grec qui reçoit du sultan l'investiture de sa charge. Leur a-t-elle déclaré une guerre d'extermination ou de mépris ? Jamais. Les raille-t-elle dans ses journaux et dans ses assemblées ? Trouble-t-elle leurs possessions, affaiblit-elle leur autorité, attaque-t-elle leurs ministres, leurs lois, leur gouvernement ? Jamais, jamais !

Il en est autrement de Pierre. Que n'a-t-on pas écrit depuis dix-huit siècles sur son règne, sur son gouvernement, sur sa doctrine, sur ses prétentions, sur sa vie ! La nature humaine a été présentée dans sa personne comme une nature dégradée et avilie ; on lui a prêté toutes les ambitions, on l'a supposée capable de tous les crimes. Même en nos jours si vantés et si polis, les préventions n'ont guère fait que changer de forme et de langage. On attaque les papes au nom des lumières et du progrès ; on leur refuse l'initiative des grandes entreprises et le courage des grandes résolutions ; on les représente comme des vieillards débiles, bons pour sacrer et pour bénir, mais incapables de gouverner leurs peuples. Tout moyen est bon, pourvu qu'on les décrie. Tantôt c'est par le mépris et l'injure, tantôt par la raillerie et le sarcasme, tantôt par la commisération et la pitié. Pierre est mis depuis son avènement au ban de l'humanité.

Et pourquoi cette différence si sensible ? Pourquoi tant de violence, de ruse, d'astuce, contre le chef du catholicisme, tant d'indifférence et d'oubli pour le schisme et l'hérésie ? Ah ! c'est qu'ici il n'y a rien qui effraie ni qui menace la conscience, rien qui émane du ciel, rien qui révèle un vengeur, un juge et un Dieu. Qu'importent à l'homme ces papautés nées d'hier, destinées à se transformer ou à disparaître, et que l'homme a créées pour son

ambition ou pour son plaisir. Institutions purement politiques, elles n'ont de la religion que le masque et de Jésus-Christ que le nom. Qu'elles règnent, qu'elles vivent, qu'elles meurent, c'est la destinée des choses humaines. Mais l'impie voit dans le pape la tête de l'Église, son fondement, son centre, sa personnification, sa vie. Rome est la place qu'il faut emporter d'assaut. Pierre est l'ennemi qu'il faut vaincre. Qu'il tombe, qu'il disparaisse, et tout s'écroulera. Il est la clef de voûte : sa ruine entraîne celle de l'édifice tout entier. Et c'en sera fait de la divinité de l'Église et de ses promesses éternelles.

Voilà la guerre déclarée à Pierre. Or, il y a dans cette guerre un caractère particulier. Oui, elle porte un sceau plus qu'ordinaire et plus qu'humain.

Tandis que toutes les erreurs, même les plus monstrueuses, sont regardées avec indifférence, tolérées, respectées même, je vois, j'entends un torrent d'imprécations sans cesse vomi contre le pape, renouvelé sans cesse et qui n'est pas même tari au XIXe siècle. Quoi ! ce siècle a accueilli tous les cultes, adoré tous les dieux, ouvert tous les temples, et le seul chef de la religion catholique n'a pas encore pu obtenir pour lui la tolérance dont jouissent les musulmans, les mormons, les païens et les athées ! Ce siècle s'est vanté d'être à mille lieues du fanatisme et des persécutions religieuses, et il se trouve fanatique et persécuteur quand il s'agit de l'Église et du pape! Quelle contradiction ! quel spectacle plein d'enseignements ! Ah ! il y a là, je prononce le mot, il y a là un signe satanique. C'est Satan qui se révèle tout entier ; c'est Satan révolté contre Dieu ; c'est Satan qui a obtenu grâce aux yeux du monde pour toutes les erreurs, mais qui, par le ministère du monde, continuant la guerre contre la vérité toute seule, la signale, la démontre, la glorifie malgré lui. C'est Satan qui la confesse en l'atta-

quant toujours, parce qu'on lui oppose toujours la pierre angulaire contre laquelle il ne prévaudra jamais. Cette attaque et cette résistance me frappent également. Comment Pierre a-t-il tant duré au milieu de tant de contradictions ? Pourquoi cet acharnement contre la personne, le titre, les œuvres et le gouvernement de Pierre ? Un seul mot explique tout : Pierre est le vicaire de Dieu. Contre lui la haine est impuissante, mais la guerre est éternelle.

J'en atteste aussi le nom, la science et les services de ceux qui ont défendu Pierre dans tous les temps. Voici une dernière preuve de sa céleste mission, non moins sensible que la précédente. On a entendu du sein de la réforme l'Angleterre studieuse et l'Allemagne savante. Parmi les libres penseurs, des voix hardies se sont élevées avec une généreuse initiative ou une courageuse franchise pour venger la papauté des plus injustes outrages, rappeler ses bienfaits et saluer sa vieille gloire. Une cause abandonnée par des catholiques indignes de ce nom a des infidèles pour admirateurs ; d'illustres protestants la défendent par leur plume, et de grands esprits, qui se croyaient peut-être sceptiques, trouvent pour la venger une parole également avouée par la foi, par la politique et par l'éloquence. Honneur à ces nobles auxiliaires ! Dieu aura des récompenses pour l'infidèle qui s'est ému des périls de Pierre, pour les chrétiens séparés qui le saluent avec les derniers accents de leur foi, pour les philosophes et les historiens qui n'hésitent pas à se séparer d'eux-mêmes et de leurs premiers ouvrages et à venir demander une place dans les rangs de l'Église aux pieds du vicaire de Jésus-Christ. L'histoire reconnaissante écrira leur nom à côté de tant de noms glorieux qui rappellent la science, le courage, la sainteté. Ils ont défendu la papauté avec saint Liguori et saint Vincent de Paul ; avec saint François-Xavier et saint Ignace ;

avec saint Philippe de Néri et saint Vincent Ferrier; avec sainte Colette, sainte Thérèse et sainte Catherine de Sienne ; avec saint Louis, avec Charlemagne, avec Constantin. C'est le parti de la vertu ; on y compte tous les saints. C'est le parti de la science ; il a pour lui les plus beaux monuments de l'histoire, de la littérature et des arts. C'est le parti du courage; l'épée qui veille auprès du tombeau de saint Pierre acquiert une gloire qu'on ne trouve point dans les batailles, car elle garde le trône de la justice et de la vérité, le trône des idées et non celui de la force. C'est le parti des simples, des pauvres, des humbles femmes, des pieux pèlerins, de tous ceux qui, de siècle en siècle, sont allés se courber avec joie sous le pied des papes et qui ont relevé avec orgueil leur front marqué de cette noble poussière et tout rayonnant d'espérance sous la sandale du divin pêcheur. C'est le parti de tous ceux que des convoitises ambitieuses ou d'ignobles passions n'ont pas perdus ou souillés. C'est le parti de la foule et du peuple, de tout ce qu'il y a, de tout ce qu'il y a jamais eu d'honnête et de chrétien dans le monde, hommes, femmes, enfants, vieillards, petits et grands, riches et pauvres, qui disent tous du successeur de Pierre : *Notre saint-père le pape !*

Et jusqu'à la fin des temps la papauté sera placée comme un signe de contradiction entre les bons et les méchants. Et jusqu'au dernier jour on ajoutera à la liste des saints et des savants qui l'acclament et qui l'honorent, comme à celle des sophistes qui la raillent et des tyrans qui la persécutent. Et cette liste, inaugurée par les martyrs, continuée d'âge en âge par les docteurs et par les pontifes, marquée tantôt par l'empreinte du génie, tantôt par le témoignage du sang, ne sera close que dans la lutte suprême où Énoch et Élie, les représentants de l'ancienne loi, descendront du ciel pour déposer en faveur du dernier pape, représentant de la loi nouvelle. Et cette

autre liste que tant d'écrivains ont signée, que tant de princes ont remplie d'arrêts de proscription, sera fermée à son tour. C'est Néron qui l'a ouverte ; c'est l'Antechrist qui la fermera en la marquant du signe de la bête.

Pour nous tous, tant que nous sommes, notre rôle est défini et tracé. En nommant le pape, c'est un père que nous nommons : *papa, pater !* Nous le sentons, c'est un père, et nous ne prononçons pas ce nom auguste et saint sans éprouver non-seulement ce que le respect a de plus profond, mais ce que l'affection a de plus tendre. A ce nom béni, tout notre être se réveille, se trouble et tressaille. Notre reconnaissance se renouvelle, notre pitié s'attendrit, nos mains s'ouvrent, notre cœur s'épanche, nous nous sentons prêts à tout donner, à tout souffrir, à mourir même plutôt que de le renier ou de l'abandonner. Ouvrez-nous les bras de votre miséricorde, ô saint pontife, père tendre, pasteur des pasteurs, acceptez nos vœux et bénissez nos offrandes. Je vous entends : vous nous dites dans l'effusion de votre charité : Ah! ce n'est pas là mon troupeau ! que de brebis égarées ! que de cœurs indifférents ! que d'esprits trompés ou pervers ! Amenons-les, ajoutez-vous encore avec le langage du divin Sauveur : *Illas oportet me adducere* [1]. Ma voix les invite, mon cœur les presse, mes bras leur sont ouverts ; je les tiendrai élevés vers le Seigneur tant que durera leur rébellion, et ils ne se refermeront que pour embrasser le troupeau. *Et fiet unum ovile et unus pastor* [2].

[1] *Joann.*, x, 16. [2] *Id.*, ibid.

SIXIÈME CONFÉRENCE

DES FAUSSES ÉGLISES

Deux faits éclatants ressortent au premier aspect de la lecture de l'Évangile : le ministère des apôtres et la fondation de la papauté.

Je vois d'abord douze bateliers, choisis entre soixante-dix disciples, que Jésus-Christ envoie lui-même, à qui il donne l'ordre d'enseigner toutes les nations, et avec qui il promet de demeurer jusqu'à la consommation des siècles : voilà le titre, l'étendue et la durée de la prédication évangélique, voilà les apôtres. Je vois ensuite un chef donné aux apôtres dans la personne de saint Pierre. Ce chef reçoit les clefs du ciel et la houlette de la terre. Il sera le fondement de l'Église, le gardien de cette grande cité, le juge des consciences, le pasteur souverain, infaillible, éternel : voilà le pape.

Telle est la société qui doit prendre possession de la terre et la renouveler ; tel est le chef qui doit la maintenir sur ses nouveaux fondements et la gouverner.

La lumière matérielle était sortie du néant à cette parole souveraine : *Que la lumière soit*. La lumière des âmes jaillit à cette parole, non moins souveraine : *Allez, enseignez toutes les nations*.

Après la lumière, Dieu créa le soleil et fit tourner au-

tour de lui, comme autour d'un foyer principal, le monde tout entier. Ainsi fut créé le pape à cette autre parole : *Tu es Pierre*. Pierre est le centre autour duquel graviteront jusqu'à la fin des temps toutes les âmes chrétiennes ; c'est de Pierre comme du principal foyer que partiront la lumière, la chaleur et la fécondité.

A peine le Christ eût-il paru qu'on s'écria de toutes parts: *Le Christ est ici. — Non, il est là*. De là ces faux christs raccourcis et présentés à rebours, tantôt par l'incrédulité, tantôt par l'hérésie, que l'on expose au monde pour tromper les peuples et pour prévaloir contre le véritable Christ.

A peine l'Église fut-elle née, que l'esprit d'erreur et de mensonge en essaya la contrefaçon. On cria de toutes parts: C'est ici le vrai bercail ; c'est moi qui suis le vrai pasteur. Les fausses églises ont commencé avec la véritable ; elles tombent, elles se relèvent, elles tombent encore, et, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, elles renaîtront de leurs cendres jusqu'à la fin des temps. Si donc j'ai pu vous dire l'an passé : Gardez-vous des faux christs [1], je dois vous dire aujourd'hui, en continuant à vous signaler le danger : Gardez-vous des fausses églises.

C'est leur portrait que je viens esquisser dans cette conférence. Oublions celles que le temps a englouties et qui n'ont plus dans l'histoire qu'un nom, une date et un souvenir de mort. Il en reste de deux espèces : les unes qui ne veulent pas être enseignées, quoique Jésus-Christ ait dit aux apôtres : *Enseignez toutes les nations*, ce sont les hérétiques ; les autres qui ne veulent pas être gouvernées, quoique Jésus-Christ ait dit à saint Pierre : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis*. Ce sont les schismatiques. Il faut arracher le masque à l'hérésie et lui dire : Vous n'êtes pas le vrai bercail; il faut arracher le masque

[1] *L'homme-Dieu*, 5e conférence, 104 et suiv.

au schisme et lui dire : Vous n'avez pas le vrai pasteur.

I. L'enseignement, tel que Jésus-Christ l'a institué, a dû être la loi de l'Église. Or, cet enseignement n'était pas écrit, mais oral. Il était court, imagé, sententieux, populaire, fait pour la foule et merveilleusement adapté à ses habitudes et à ses besoins. Le divin Maître répétait souvent les mêmes choses, sans changer les termes ni même les figures, mais en insistant davantage. Il instruisait ses disciples comme on instruit des gens grossiers, à l'esprit dur, au cœur rebelle, aux oreilles longtemps insensibles. Il n'a point rédigé ni dicté d'Évangile ; il n'a chargé personne de composer la charte constitutive du christianisme ni le code de ses lois ; enfin il est remonté au ciel après avoir dit à ses apôtres, non pas : Recherchez, méditez, écrivez ; mais seulement : Prêchez.

Conformément à cet ordre, l'Église a prêché avant d'écrire.

C'était l'usage des Juifs, car les rabbins enseignaient de vive voix ; on ne prenait point de notes dans leurs écoles ; il était défendu aux lettrés de composer des commentaires écrits sur la loi de Moïse ; la longue habitude de la tradition orale, aidée d'une merveilleuse mémoire, faisait avec la Bible tout le trésor de l'instruction religieuse.

C'était une sorte de nécessité auprès des païens, soit pour se dérober aux yeux d'une police soupçonneuse, en laissant le moins de traces possibles de la prédication évangélique, soit pour mettre les mystères à l'abri des persécutions. Aucune considération ne pouvait empêcher les apôtres de prêcher, puisqu'ils en avaient reçu l'ordre, mais la prudence les empêcha souvent d'écrire ou du moins de dire toute leur pensée. Saint Jean avoue qu'il n'ose tout confier au parchemin [1]; saint Paul charge ses

[1] *Plura habens vobis scribere nolui per chartam et atramentum.* (*II Joann.*, I. 12.)

envoyés de faire connaître de vive voix ce qu'il n'a pas cru devoir mettre par écrit [1].

C'était la loi fondamentale du christianisme et la condition de ses succès dans le monde ; il fallait prêcher plutôt qu'écrire, parce que tous les hommes ne lisent pas, tandis que tous les hommes entendent.

L'Église se fonda donc par la prédication et non par l'écriture. Son origine, ses dogmes, ses commandements, l'institution de sa hiérarchie, les premiers traits de son histoire, sont antérieurs à la composition du Nouveau Testament. Quand Pierre sort du cénacle après la Pentecôte, ce n'est pas pour écrire, mais pour prêcher ; saint Étienne prêche devant ses juges ; saint Paul devant l'aréopage, devant Sergius, devant Agrippa. Les apôtres se séparent sans avoir rien écrit, mais ils emportent le même symbole, et ils l'apprennent d'un bout du monde à l'autre aux fidèles formés par leurs soins. Ils répandent la même prière, c'est celle que Jésus-Christ a confiée à leur mémoire : c'est le *Pater*. Ils administrent les mêmes sacrements selon la forme à laquelle la grâce est attachée et avec la matière qui en est le symbole ; c'est là tout le rituel. Puis, quand l'Église est ainsi formée par la parole vivante, quand elle est déjà dispersée dans le monde, quelques disciples de Jésus-Christ écrivent, selon les nécessités et les circonstances, ceux-ci le récit des actions du Sauveur, ceux-là ses principaux discours, d'autres les actes des apôtres, d'autres des lettres qui développent des points de doctrine sur lesquels s'élèvent des difficultés. Ainsi se forme le Nouveau Testament. Cependant ce livre a des lacunes : les *Évangiles* n'ont pas tout recueilli, le livre des *Actes* n'a pas tout raconté, les *Épitres* n'ont pas tout enseigné ; ce ne sont que des fragments, mais des fragments divins. Recueil inspiré des paroles authentiques de Jésus-Christ et des apôtres, le Nouveau

[1] *Omnia vobis nota faciet Tychichus.* (*Eph.*, VI 21.)

Testament est le seul livre que la terre ait reçu du ciel depuis l'avènement du Messie. Quelque divine que soit sa certitude, quelque inestimable que soit son prix, cette Écriture sacrée est née de l'Église et sortie de son sein. Elle ne fait pas le chrétien, elle le suppose. Le chrétien du premier siècle ne pouvait pas poser la main sur un livre et dire : Voilà tout l'Évangile, puisque saint Jean n'avait pas encore écrit ; mais il pouvait déjà montrer une société vivante qui enseignait toutes les vérités essentielles: c'était l'Église.

Quand l'Écriture est faite, qui la garde pour m'assurer que tels sont les enseignements de Jésus-Christ? C'est encore l'Église.

Quand il faut interpréter l'Écriture, qui en fixe le sens et qui en débrouille les obscurités? C'est l'Église, toujours l'Église.

Ainsi l'Écriture naît dans l'Église; l'Écriture est gardée par l'Église ; l'Écriture est interprétée par l'Église.

L'Écriture n'offre pas un recueil complet de la doctrine, et elle ne pouvait l'offrir, tandis que l'Église possède complétement ce trésor et qu'elle est tenue de le dispenser par la parole.

L'Écriture est par elle-même une lettre morte, et elle ne peut s'expliquer, se défendre ou se juger elle-même, tandis que l'Église, œuvre de Jésus-Christ, développée par les apôtres, lit, explique et juge avec autorité, en vertu de sa mission.

En fait, l'Église est antérieure à l'Écriture ; en droit, elle possède une autorité supérieure.

Voilà le rapport naturel, logique, essentiel, entre l'Écriture et l'Église. La raison l'établit et l'histoire le vérifie. L'Écriture instruit, éclaire, console ; mais seule l'Église enseigne, selon la force et la justesse de ce mot, qui n'a été dit qu'à elle : *Docete omnes gentes*.

Or, il y avait quinze siècles que ces rapports entre

l'Église et l'Écriture étaient religieusement observés, quand un moine, qui avait reçu de l'Église les saintes Écritures, imagina tout à coup de séparer ce que Dieu avait réuni, rejetant l'enseignement de l'Église et retenant l'Écriture pour l'interpréter avec l'inspiration du Saint-Esprit et le secours de la raison. Vous l'avez nommé : c'était Luther. Orgueilleux, fanatique, débauché, il était pétillant d'esprit, hardi de caractère, capable de tout entreprendre, incapable de reculer. Il se rendit un jour sur la place publique de Wittemberg, tenant à la main une bulle de l'Église, et il la brûla en s'écriant : *Plus que la Bible, rien que la Bible.*

Puis, s'adressant successivement aux écoliers de l'université, aux prêtres sans vocation, aux princes sans conscience, aux peuples sans instruction religieuse, il souleva dans le nord de l'Allemagne tout ce qu'il y avait d'ignorance, de préjugés et de convoitises, et il leur dit: C'est la Bible qu'il faut lire, et c'est vous qu'il faut croire.

La Bible toute seule, sans commentaire, sans interprétation, sans d'autre lumière que celle que le Saint-Esprit vous doit et sans d'autre certitude que celle que votre raison vous donne.

Ainsi parla Luther, ainsi naquit le protestantisme. Une fois le principe posé, les conséquences en découlèrent naturellement. Chez les uns domine l'inspiration individuelle, chez les autres l'examen privé. De l'inspiration naît le fanatisme le plus extravagant; de l'examen privé le rationalisme le plus complet. Les fanatiques s'imaginent en lisant l'Écriture être réellement inspirés par le Saint-Esprit; les rationalistes, ne sentant point en eux cette inspiration divine et repoussant franchement l'autorité de l'Église, veulent examiner à la seule lumière de leur raison tous les dogmes de la foi, les rejettent ou les admettent tour à tour, et finissent par aboutir, d'examen en examen, à la négation de tous les devoirs

et de tous les dogmes, à l'indifférence, à l'athéisme.

De là deux courants qui entraînent le monde, privé d'enseignement, dans deux sens opposés.

En suivant le premier, l'homme s'évanouit devant Dieu, la raison devant la foi, la nature devant la grâce. Dieu seul agit, la foi seule éclaire, la grâce seule entraîne. C'est une prédestination absolue qui destine les uns au ciel, les autres à l'enfer; la volonté est dépouillée de son libre arbitre; les actions de l'homme ne sont plus que le mouvement mécanique d'une machine, Dieu est un tyran; l'éternité heureuse ou malheureuse n'est plus qu'une fatalité. Sous prétexte que l'Église a pour organes des hommes faibles et coupables, plus d'enseignement. Sous prétexte que le prêtre a ses faiblesses, plus de sacerdoce. L'Écriture devient alors un présent funeste; elle ouvre des abîmes, elle conduit à des monstres de corruption. Tout est mal, tout est désordre, tout est d'enfer pour ceux que l'Esprit n'inspire pas; tout est permis, tout est louable dans ceux qu'il inspire. Rois, descendez du trône; magistrats, abdiquez un pouvoir que vous n'exercez qu'avec des vues toutes humaines; riches, partagez vos terres avec le pauvre.

Ces idées, c'est le vent que Luther a semé. Regardez comme il souffle dans les campagnes de l'Allemagne et comme il agite ces esprits sans boussole et ces cœurs sans frein sur l'océan remué par sa parole. Faut-il vous citer les soulèvements des anabaptistes et la guerre des paysans? L'inspiration fait découvrir à Muncer dans l'Écriture que les titres de noblesse et les grandes propriétés sont une usurpation impie, et il invite ses sectateurs à examiner si telle n'est pas la vérité. Les sectaires examinèrent la chose, louèrent Dieu, s'emparèrent des propriétés et procédèrent ensuite par le fer et par le feu à l'extirpation des impies: c'était une conséquence naturelle de l'interprétation de l'Écriture. L'inspiration privée de Jean de Leyde

découvre dans la Bible que l'obéissance aux lois est une restriction odieuse et permanente à la liberté chrétienne; et voilà qu'il jette ses outils, se met à la tête d'une populace fanatique, se proclame lui-même roi de Sion et prend quatorze femmes à la fois, assurant que la polygamie est le privilége des saints patriarches : c'était encore un commentaire de l'Écriture par le Saint-Esprit. Luther, qui réprouva énergiquement ces commentaires si dangereux, n'a-t-il pas fait les siens à son tour? Il voit dans l'Écriture que la pénitence n'est pas un sacrement et que les saintes onctions destinées à confirmer le chrétien ou à fortifier le mourant sont mal établies ; voilà les sacrements réduits à quatre du premier trait de plume. Le sacerdoce l'embarrasse, il secoue les chaînes du sacerdoce; le mariage embarrassait le landgrave de Hesse, il en délivre le landgrave, toujours l'Écriture à la main et avec l'Esprit-Saint pour conseil. Restent le baptême et l'eucharistie; il respecte le baptême, il altère l'eucharistie ; mais Calvin, qui le suit, ne veut plus voir qu'une image dans le mystère où Luther voyait encore un Dieu : l'inspiration avait arrêté le premier, elle pousse le second, toujours avec le même principe, toujours avec la même logique. Marche! marche toujours! Quand la raison proteste, c'est par le bourreau que le fanatisme répond. Malheur à qui contredit les hommes inspirés! Hetzer paie de sa tête en 1529 sa résistance à Luther; Jean Campana expie dans les fers, en 1580, le crime de l'avoir réfuté. Genève dresse un bûcher à Michel Servet, que Calvin a guetté comme une proie, attiré à une discussion publique, convaincu de résistance au Saint-Esprit et condamné aux flammes. Calvin meurt, mais le fanatisme ne meurt pas avec lui ; les citoyens de Berne continuent contre Valentin Gentilis les persécutions commencées par le réformateur, et le sang coule de nouveau au nom du Saint-Esprit.

Mais le vent n'a pas encore emporté à Genève les cendres

de Servet; la trace du sang de Gentilis n'est pas encore effacée à Berne, que Socin paraît et, les yeux toujours fixés sur la Bible, donne à la réforme un autre cours. Qu'est-ce, disait-il, que cette inspiration particulière que vous nous vantez et cette assistance miraculeuse dont vous flattez tous les enfants de Dieu?. La preuve que personne ne la possède, c'est que chacun pense différemment sur les moindres textes. Lisez la Bible, mais n'oubliez pas que ce livre divin doit être lu avec la raison, que la raison doit l'interpréter et qu'elle ne peut affirmer que ce dont elle a une idée claire, juste et distincte. Creusez les textes, disséquez les mots, faites violence au sens surnaturel, ramenez les dogmes, les préceptes, le culte, à des notions que l'humanité avoue et à des règles qu'elle accepte. La critique, la philologie, la science, seront vos auxiliaires, mais c'est à la raison pure qu'appartient votre dernier mot. Ainsi parlaient Socin et ses premiers disciples. Mais, arrivés devant le mystère de l'Incarnation, ils s'effraient de leur audace et commencent à balbutier. La personne de Jésus-Christ les embarrasse. Comment n'y voir qu'un homme? ce qui leur reste de foi répugne à cette déclaration. Comment y voir un Dieu? leur raison leur fait entendre que la nature divine et la nature humaine sont séparées par un abîme infranchissable. Ils diront, dans leur cruelle perplexité, que Jésus-Christ est plus qu'un homme, plus qu'un juste, plus qu'un prophète, tout ce que vous voudrez, excepté qu'il est Dieu. Mais il n'est pas une simple créature, il a été conçu du Saint-Esprit, il a été admis dans le sein de Dieu, il a vu toutes les vérités à leur source, il a mérité par sa mort d'être élevé à la dignité divine, les hommes et les anges lui ont été soumis, tout pouvoir lui a été donné au ciel et sur la terre, nous pouvons l'invoquer, nous pouvons même l'adorer [1]. Que de concessions à la

[1] Voir, pour plus de détails, *La Divinité de l'Église*; par Mgr. DE SALINIS, t. II et III.

foi! que d'efforts pour se retenir au penchant de l'abîme! Concessions tardives! efforts superflus! Le principe est posé, il ne sert à rien de regarder en arrière; le libre examen commande la marche, le libre examen saura bien dire : Marche! marche toujours.

Voici Kant avec la triple autorité de son génie, de sa science et de sa renommée. Il emprunte à Socin le principe du libre examen, que Socin avait déjà recueilli dans la doctrine de Luther et qu'il avait dégagé de toutes les extravagances de l'illuminisme. Place maintenant à la raison affranchie, elle ne doit connaitre ni frein ni bornes, mais elle aura encore des égards pour les traditions qui s'écroulent. Kant, distinguant la foi religieuse de la foi ecclésiastique, rapporte la première à la raison, la seconde à la révélation. Il enseigne qu'à mesure que la foi religieuse s'épure et se généralise, la foi ecclésiastique doit s'affaiblir et disparaître. Il propose comme règle fondamentale de l'interprétation des Écritures la satisfaction de la raison pure, déclarant que tout le reste n'est qu'une enveloppe grossière et qu'il ne faut y voir que des opinions particulières aux écrivains sacrés ou des préjugés reçus du vulgaire: encore un progrès dans l'œuvre de la ruine et de la négation.

Kant avait développé le principe de Socin ; Semler l'applique, en continuant la marche. Il rejette presque tous les livres de l'Ancien Testament, traite l'Apocalypse comme l'œuvre d'un insensé et ne veut plus accorder de valeur qu'aux livres de la Bible qui ont une tendance morale. En vain, pour échapper aux ravages de son propre système, essaie-t-il de distinguer la religion publique ou nationale de la religion personnelle ou intérieure, retenant l'une et la déclarant immuable, abandonnant l'autre à tous les caprices de l'esprit. Distinction puérile, qui n'arrêta pas un seul jour des disciples encore plus hardis que leur maître! Eichhorn, qui le suit, applique au Nouveau Tes-

tament les règles de l'interprétation que Semler avait appliquées à l'Ancien. Ainsi disparut, sous le souffle empoisonné des modernes exégètes le parfum de divinité et d'immutabilité qui s'exhale des saintes Écritures et que les siècles sont appelés à respirer les uns après les autres. Plus ils lisent la Bible, plus ils la détruisent. C'est avec la Bible qu'ils nient la nécessité du baptême, le dogme de la rédemption, la divinité de Jésus-Christ. Le christianisme n'est plus qu'une révolution sociale, son auteur n'est plus qu'un sage, la foi s'évanouit, et, au lieu d'une religion, on n'a plus qu'une philosophie.

Mais l'inexorable loi du protestantisme n'était pas encore satisfaite. Marche! marche toujours! criait au fond des esprits la fureur de l'examen privé. Après avoir dépouillé les saintes Écritures de leur autorité divine, le rationalisme va jusqu'à leur ôter leur autorité humaine. Dupuis n'y avait vu qu'une fable, Strauss n'y voit qu'un mythe, leurs disciples n'y voient qu'une manifestation de la raison générale, et, pour comble d'impudence, de soi-disant églises se donnent la mission de déraciner la foi au christianisme évangélique [1].

Est-ce tout? Non, il faut encore marcher plus loin, tomber plus bas. Écoutez le témoignage d'un écrivain protestant: « Plusieurs prédicateurs ne nient pas, à la vérité, l'existence de Dieu, la Providence, la vie future, et cependant ils enseignent publiquement qu'on ne peut rien proprement savoir sur ces vérités fondamentales de la religion. Ils représentent, non-seulement dans les églises, mais dans les écoles, les preuves de l'existence de Dieu tirées de la considération de l'univers comme nulles, et soutiennent que tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'un homme vertueux doit désirer qu'il y ait un Dieu. On sait qu'ils en disent autant du christianisme, affirmant que

[1] TREMBLAY, *Considérations sur l'état présent du christianisme*, p. 62.

Jésus-Christ a enseigné la même doctrine, et que la Bible ne doit être employée que comme une introduction à la raison pure, puisqu'on ne peut pas plus prouver la révélation que l'existence de Dieu [1].

Voilà l'Église de la réforme. Il ne lui a servi à rien de formuler des symboles à Augsbourg pour les luthériens, et à la Rochelle pour les calvinistes ; rien n'a pu la retenir sur la pente fatale où ses fondateurs l'avaient engagée : autant de fidèles, autant d'interprétations ; autant de chrétiens, autant de christianismes. A mesure que le temps a marché sur la tombe de Luther, cette tombe, se creusant à chaque pas, a englouti comme dans un abîme sans fond toutes les vérités chrétiennes et naturelles. Mais les sectateurs de l'hérésiarque se sont séparés dès le premier jour, allant par des routes opposées, les uns à l'illuminisme le plus ridicule, les autres au rationalisme le plus radical, détruisant avec une égale fureur et un égal succès les uns tout le côté humain, les autres tout le côté divin de l'Église, les uns parce qu'ils abdiquent la raison, les autres parce qu'ils abdiquent la foi, tous parce qu'ils ne veulent pas être enseignés. Les mystiques, la Bible en main, appellent dieu tout ce qu'ils pensent, et se font une religion révélée avec leurs propres pensées « où tout est dieu, excepté Dieu lui-même »: c'est le délire de l'inspiration privée. Les rationalistes, la Bible en main, ne voient que l'homme dans tout ce qu'ils lisent et se font une religion naturelle avec des textes rabaissés au sens purement humain et terrestre : c'est le froid et dernier terme du libre examen. Mais cette séparation ne saurait durer. Un jour arrive où les uns se fatiguent de leurs extravagantes visions, les autres de leurs tristes lectures ; ils se disent alors qu'il est inutile d'interroger plus longtemps une inspiration qui trompe leur zèle, ou de torturer un texte qui fait lui-même le tourment de leur pensée ; en sorte qu'après avoir

[1] ALZOG, p. 1153.

ouvert la Bible, ceux-là au nom du Saint-Esprit, ceux-ci au nom de la raison, en descendant les deux courants de la réforme, ils ferment ce livre divin avec le même désespoir, et confondent au fond du même précipice les restes d'une foi égarée et d'une raison pervertie.

Retournez-vous maintenant, mesurez le chemin qu'a parcouru la réforme, et dites ce que l'hérésie a conservé de l'Église, de la Bible, de l'histoire, des vérités premières, base nécessaire de toute religion. Quelles étapes de Luther, qui combattait la divinité de l'Église, à Socin, qui niait celle du Christ, de Kant, de Semler et d'Eichhorn, qui disséquaient la Bible avec la science des langues, à Strauss, qui la traitait de mythe ; de l'école de Strauss, pour qui l'histoire n'est qu'une fable, à celle d'Hégel, pour qui Dieu n'est qu'un mot ! Qu'est-ce que tout ce spectacle ? Des hontes, des apostasies, des ruines amoncelées, des souvenirs de mort. Non, mille fois non, ce n'est pas là l'Esprit vivant du Christ, ce n'est pas là l'Église.

Ainsi s'écroulaient au sein de l'hérésie les derniers restes du christianisme et de la religion naturelle, quand l'apparition de la *Vie de Jésus*, fruit honteux de tant de mauvaises doctrines, fit voir partout les précipices que la raison abandonnée à elle-même avait creusés devant le protestantisme. Ces églises, sans symbole, sans Christ, sans Dieu, essayèrent alors de se rejoindre ; mais les orages qui s'élevèrent de toutes parts montrèrent encore mieux combien ces terres trop remuées étaient désormais incapables de consistance. Je ne vous peindrai pas les discussions qui viennent d'agiter ces églises désolées, qui ne savent plus à quoi s'en tenir, tant elles ont changé faute d'enseignement, ces synodes incapables de formuler une croyance, ces fidèles dont les uns n'osent la demander, et dont les autres ne se soucient pas de la recevoir, ces ministres divisés sur la question si capitale de savoir si

Jésus-Chist est Dieu ou s'il n'est qu'un sage, si le christianisme est naturel ou surnaturel ! Quelle inquiétude pour les âmes sincères, à qui l'un dit oui, l'autre non, et qui ne voient nulle part la certitude, parce qu'elles ne voient nulle part le ministère, la tradition, la parole originelle et fondamentale !

C'est à la vue de tant d'abîmes qu'un grand esprit vient d'écrire son livre des *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne,* plein de nobles alarmes et de belles pensées. Reprenant, de dogme en dogme et de siècle en siècle, les vérités du christianisme, il essaie de remonter le courant qui a entraîné la Réforme, dévoyée tantôt par une inspiration imaginaire, tantôt par un froid rationalisme, et il affirme de nouveau la divinité de Jésus-Christ, la rédemption, le péché originel, la Providence, la création, l'existence de Dieu. « C'est là, dit-il, l'essence de la religion, et pour moi, quiconque croit à ces dogmes est chrétien [1]. »

Ah ! que dites-vous ? *Pour moi !* quelle parole échappée à votre raison ! quelle triste preuve de votre erreur ! *Pour moi !* Quoi ! pour vous, et non pour un autre ! La foi serait donc une affaire d'opinion personnelle et de sentiment privé ! Mais ce n'est pas vous qu'il faut suivre, c'est le Seigneur ; car c'est de lui et non de vous qu'il a dit : *Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres* [2]. Mais il a donné à ses apôtres l'ordre d'*enseigner toutes les nations, et de leur apprendre à garder tout ce qu'il leur avait commandé* [3]. Or, ce mot *tout* n'admet ni partage ni distinction. Pourquoi s'arrêter à moitié de nos dogmes ? Non, on ne saurait être chrétien si l'on ne comprend dans les dogmes chrétiens ni la régénération par le baptême, car l'Homme-Dieu a dit aux apôtres : *Baptisez les nations*

[1] *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne,* par M. Guizot, p. 15.

[2] *Joann.*, VIII, 12

[3] *Matth.*, XXVIII, 20.

au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit... Si quelqu'un ne renaît pas de l'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu [1] ; ni la pénitence, car l'Homme-Dieu a dit aux apôtres : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez* [2] ; ni l'eucharistie, car l'Homme-Dieu a dit aux apôtres : *Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous* [3] ; ni l'institution du sacerdoce, car l'Homme-Dieu a dit aux apôtres : *Faites ceci en mémoire de moi* [4] ; ni l'institution divine de l'Église et de la papauté, car Jésus-Christ a dit de la papauté et de l'Église : *Vous êtes Pierre; et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle* [5]. Non, ce christianisme incomplet n'est pas la véritable Église, et personne n'a le droit de refaire notre symbole, d'y mettre son nom, de parler pour les autres dans la cause de tous. Ministre éminent, vous avez servi les rois de la terre. Appartient-il à chacun de se dire ambassadeur? L'ambassadeur peut-il altérer le sens d'une lettre de créance et substituer sa pensée à celle de son maître? Est-ce en son nom qu'il la présente ou au nom de celui qui l'envoie? Regardez dans les mains des apôtres : ces lettres comprennent tout le symbole, tout le décalogue, tous les sacrements. Regardez dans les vôtres : vous ne retenez que cinq dogmes, et vous dites : Je suis chrétien !

Cependant cette profession de christianisme, tout incomplète qu'elle était, a suffi pour inquiéter la raison divisée du protestantisme. Un homme d'État si fameux par ses services, un interprète si éloquent de l'histoire, n'a pu trouver grâce aux yeux de ses coréligionnaires, et son acte de foi vient de recevoir son châtiment, disons mieux, sa récompense. On l'a vu, dans les élections du dernier

[1] *Matth.*, XXVIII, 19. [2] *Joann.*, XX, 23. [3] *Joann.*, VI 54
[4] *Luc*, XXII, 19. [5] *Matth.*, XVI, 18.

conseil presbytéral de l'Église réformée, repoussé d'échec en échec par cinq scrutins successifs. On l'a entendu dire avec une profonde tristesse : « Ils m'ont mis dehors avec le Christ. » Ce n'est pas tout. Le rationalisme vient de jouer, sur ce nom illustre, une nouvelle bataille contre la foi, et après un mois d'attente, de débats, d'inquiétudes, à la porte de ce conseil, il ne s'est trouvé qu'une majorité de dix suffrages sur 2,500 pour décider que l'on pouvait encore être protestant et croire en Jésus-Christ.

Oh ! non, je ne puis me défendre de m'écrier ici, en prononçant tout bas aux pieds des autels ce nom tant débattu : Que feriez-vous dans ce conseil presbytéral ? Vous n'y trouverez ni l'Homme-Dieu, ni les apôtres qu'il a envoyés. Tantôt c'est la foi qui s'exalte dans un ciel imaginaire, tantôt c'est la raison qui se colle à la terre, qui ne voit que l'homme, qui nie le surnaturel. Ce n'est pas là l'Église qui enseigne, humaine et divine comme son auteur, divine parce que Jésus-Christ l'inspire, humaine parce qu'elle a les apôtres pour organes, touchant à Dieu par la foi, à l'homme par la raison, et satisfaisant également la raison et la foi, par les rapports combinés de l'action de Dieu et de l'action de l'homme dans l'œuvre du salut. Laissez-vous enseigner par les apôtres qui en ont reçu la mission, ou du moins qu'au dernier jour Dieu vous envoie ses anges pour recevoir le secret de votre soumission et le porter dans le ciel !

II. L'hérésie brise l'unité de doctrine, le schisme l'unité de communion. Il y a hérésie lorsqu'on professe avec opiniâtreté l'erreur condamnée par l'Église ; schisme lorsque l'on se sépare volontairement du chef de l'Église. L'hérésie s'attaque à l'enseignement, le schisme à l'autorité. Dans le premier cas c'est la raison qui s'érige en docteur ; dans le second, c'est l'orgueil qui s'érige en

pape. L'hérétique s'enseigne lui-même au lieu d'être enseigné par les apôtres. Le schismatique est gouverné par un usurpateur au lieu de l'être par un pasteur légitime. Vous venez de voir comment l'hérésie détruit l'apostolat; il reste à vous faire voir comment le schisme usurpe la papauté. Je vous ai dénoncé les derniers excès de la licence, je vais vous signaler les dernières hontes de la servitude.

Vous avez entendu cent fois le pape traité de souverain étranger. Ce langage, si familier à nos légistes, et à nos journaux, dispense d'avoir raison. Il fait vibrer au fond des âmes ignorantes la fibre nationale, on croit le drapeau menacé, on arbore fièrement sa cocarde et on veut délivrer encore une fois la patrie des prétentions surannées de la cour de Rome. A Dieu ne plaise que je méconnaisse ce qu'il y a d'honnête et de sincère au fond de ces sentiments ! Je déteste la tyrannie de toute l'énergie de mon âme, j'ai horreur de la servitude avec toute la susceptibilité délicate d'une âme française; mais c'est parce que je veux pour ma patrie honneur et liberté, que je lui souhaite de reconnaître toujours le pape pour souverain des âmes, de professer toujours une aversion profonde pour les Églises schismatiques. Le peuple français cesserait d'être le premier peuple du monde si sa conscience était jamais mise sous le joug spirituel d'une autorité nationale. Je prends trois pages d'histoire, et je prouve, pièces en main, qu'il n'y a pas de milieu pour les âmes entre le pape et la servitude.

C'est le peuple grec qui me fournit le premier exemple. Après les jours heureux qui entendirent les Basile et les Chrysostôme, des ténèbres visibles descendirent peu à peu sur cette contrée fameuse où Dieu avait placé le berceau de la foi. A l'aide des rivalités jalouses qui animaient l'un contre l'autre le génie grec et le génie latin, l'esprit de révolte et d'orgueil se développa de bonne heure sur le

siége de Constantinople. Jean le Jeûneur, qui y monta en 583, usurpa le titre de patriarche œcuménique. Quoique les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem eussent sur celui de Constantinople une antiquité incontestable, les évêques de la ville impériale n'en prétendaient pas moins que leur siége devait jouir des mêmes priviléges que celui de l'ancienne Rome et être aussi grand que lui dans les affaires ecclésiastiques, quoique ayant le second rang[1]. Bientôt celui qui se reconnaissait pour inférieur au pape aspira à marcher son égal. La corruption gagna les âmes amollies; l'ambition s'empara des âmes encore fortes ; l'empereur fit briller aux yeux des prélats les avantages de l'indépendance spirituelle, tandis que les légistes développaient devant l'empereur, avec la gravité souple qui distingue les Grecs, les théories du pouvoir absolu et donnaient au prince lui-même l'espoir de régner bientôt sur les consciences comme sur les biens de ses sujets. Arrogants jusqu'à l'insulte vis-à-vis du pape, parce que le pape était faible et qu'il était loin, serviles jusqu'à l'abjection à l'égard de l'empereur, parce que l'empereur était fort et qu'il était près d'eux, ces misérables théologiens, toujours en révolte contre l'autorité spirituelle, toujours en adoration devant l'autorité temporelle, essayèrent dès le neuvième siècle de se séparer de l'unité. Le patriarche Photius échoua dans cette criminelle entreprise ; mais deux siècles plus tard, Michel Cérularius reprit le projet de schisme et le consomma en 1054 par une déclaration solennelle rendue dans l'église de Sainte-Sophie au milieu d'un conciliabule corrompu.

Deux fois les représentants de l'Église grecque reconnurent solennellement leur erreur et signèrent un acte de réunion et de soumission à l'Église mère et maîtresse de toutes les Églises. Mais ni le concile de Lyon, qui ap-

[1] Concil. *in Trullo*, can. XXXVI.

prouva le premier acte en 1274, ni le concile de Florence qui rédigea le second en 1439, ne purent rendre la grâce, la force et la vie à ce peuple séparé. Le bras de Dieu s'appesantissait visiblement sur une Église dont l'orgueil, la bassesse et l'hypocrisie ne connaissaient plus de mesure. J'entends en 1451 le pape Nicolas V avertir les grecs que, s'ils ne reviennent pas à l'unité, ils seront bientôt traités comme le figuier stérile, coupés jusqu'à la racine, et jetés au feu ; mais Constantinople ne veut rien entendre. On chasse les députés de l'Église romaine qui viennent offrir des secours contre les Turcs. « Plutôt le turban que la tiare ! » s'écrie le frère de l'empereur. Souhait coupable et bientôt accompli ! Le 29 mai 1453 le turban de Mahomet II entrait dans la seconde Rome. Le vainqueur, ivre de joie, montait à cheval dans la basilique de Sainte-Sophie, et, foulant aux pieds un monceau de cadavres, de sa droite teinte de sang il laissait sur les fresques à fond d'or, où on peut encore en voir la trace, l'empreinte d'une main rouge, symbole odieux de sa conquête et de sa propriété.

Cette main, aujourd'hui méprisée par l'Europe, est encore sur l'Église grecque. Elle ne peut plus tenir le sceptre tant elle est débile, et elle donne encore la houlette au patriarche de Constantinople, tant cette houlette est avilie. O honte ! ô infamie ! ô dérision ! Quoi ! le sultan aux abois cherche partout des soldats ou de l'argent ; les puissances étrangères viennent soutenir dans son agonie cet empire qui n'en peut plus, jusqu'à ce qu'elles se soient mises d'accord pour le partager ; et ce dernier et impuissant successeur de Mahomet, qu'un souffle emportera dans quelques années au fond de l'Asie, juge maintenant, dans les dernières pages de son règne, les débats religieux que les patriarches grecs apportent à son tribunal, et prononce en dernier ressort sur les points contestés de leur dogme, de leur morale et de leur culte

En vain Pie IX, dans son encyclique adressée aux évêques d'Orient, rappelle-t-il en 1848 le défaut d'unité religieuse. Le patriarche Anthimos et son synode répondent : « Dans les questions controversées ou difficiles, les trois patriarches se réunissent à celui de Constantinople, parce que cette ville est la résidence de l'empereur et que ce patriarche a la présidence du synode. S'ils ne peuvent tomber d'accord, l'affaire, suivant l'usage réglé par la loi, est déférée à la décision du gouvernement [1] ». Ce patriarche, qui reçoit sa houlette de la main d'un Turc, achète sa dignité à force d'argent et en recouvre le prix à force d'impôts et de déprédations. La vénalité souille le haut clergé, l'ignorance règne dans le clergé inférieur, l'avilissement est partout. Des gens qu'on a connus peu de jours auparavant comme matelots, paysans, boutiquiers, ont été vus tout à coup à l'autel ou en chaire, et des prélats élevés sur le siége de saint Chrysostôme, convaincus d'odieux trafics ou d'abominables désordres, méritent d'en descendre pour le bagne ou l'échafaud. Est-ce assez d'humiliations pour la chaire où les Bouches d'or parlaient avec tant de liberté et d'où les Grégoire descendaient avec tant de grandeur ? Pauvre Église grecque, tu as tout perdu : ta puissance, tes génies, tes saints, tout, jusqu'à ton César, à qui tu avais tout sacrifié ! Mais l'histoire de ta décadence n'est pas finie. On voit s'amoindrir de jour en jour les vastes domaines de l'épouse infidèle à Jésus-Christ. A l'exemple des Hellènes, qui ont rompu avec elle, les Bulgares s'éloignent de son sein, les uns pour rentrer dans le sein de l'Église universelle, les autres pour constituer une communion indépendante ; les chrétientés de Chypre, de Monténégro, du mont Sinaï, ont rompu les

[1] Διαγγελέται το πραγμα και εις την διοικησιν κατὰ τα καθεστῶτα. Pitzipios. *L'Eglise orientale* ; Rome 1855, II, 82, — Dollinger. *L'Eglise et les églises,* traduit de l'allemand par M. l'abbé Bayle, p. 119.

derniers liens qui les attachaient encore à Constantinople, et les principautés danubiennes, secouant à leur tour le joug du patriarcat, viennent de se donner, sous le nom d'Église romaine, un symbole, des lois et des chefs. Ainsi tombe morceau par morceau cette terre frappée par le glaive du retranchement. Elle était peuplée de monastères florissants, et elle est devenue stérile; elle respirait le parfum des vierges, et elle exhale l'odeur de la corruption ; elle a connu la liberté des enfants de Dieu, et elle souffre tous les outrages de la plus dure servitude. Pauvre en idées, plus pauvre encore en hommes, elle n'a plus que de muettes traditions; son passé la condamne, son présent la déshonore ; et le regard chrétien qui cherche à pénétrer l'avenir se demande ce que deviendra la croix sur ces ruines pendantes, cette croix démantelée qui s'indigne à peine d'être protégée par les dernières ombres d'un turban avili !

Voilà ce qu'a valu à l'Église grecque le sentiment mal entendu d'une nationalité jalouse. Voilà comment Dieu flagelle les peuples qui soumettent leurs âmes aux maîtres de la terre. Remontez maintenant le cours du Danube, allez étudier sur le vaste théâtre de l'empire russe les annales d'une autre Église, esclave d'un autre maître, mais victime de la même erreur. L'Église russe est fille de l'Église d'Orient, mais son berceau fut uni à la chaire de saint Pierre, et les bénédictions des papes protégèrent les jours de sa jeunesse. Elle a eu ses saints et ses martyrs, et elle porta longtemps à juste titre la qualité d'orthodoxe. Là fut baptisée sainte Olga ; là prêcha saint Wladimir ; ce fut en Russie que les légats envoyés à Constantinople pour déposer le patriarche Michel Cérularius trouvèrent un sûr asile contre leurs persécuteurs ; quand le concile de Florence décréta l'union des Églises grecque et latine, Isidore, métropolitain de Moscou, souscrivit les actes du concile et garda jusqu'à

la fin de sa vie obéissance et fidélité au Saint-Siége.

Mais à mesure que la Russie s'agrandit, les czars conçoivent le dessein de mettre sous le joug les consciences de leurs sujets. Pour leur donner un chef spirituel et rassurer leurs premières alarmes, ils commencent par se détacher peu à peu de la tutelle de l'Église grecque et obtiennent à Moscou l'érection du patriarcat, soumis à celui de Constantinople. Ce faible lien ne tarda pas à se rompre en 1660 ; le chef de l'Église grecque abandonne tous ses droits sur la Russie, et le patriarche de Moscou, élu par son clergé, ne relève plus que de lui-même. Dangereuse liberté, qui n'était pas loin de la servitude ! Une fois que les pouvoirs religieux furent réunis aux pieds du trône entre les mains d'un seul homme, l'usurpation de la houlette et des clefs par l'autorité civile était facile à prévoir et presque impossible à conjurer. En 1702, le onzième patriarche vint à mourir, et le czar refusa de lui donner un successeur. Ce czar était Pierre le Grand ; il remplit la vacance, prend une foule de dispositions, porte des règlements sur les affaires ecclésiastiques, et, après vingt ans d'intérim, quand le clergé russe, commençant à sentir la servitude, redemande l'institution du patriarcat, il se lève, se frappe la poitrine et dit d'une voix menaçante : Voici votre patriarche !

Mais, comme s'il eût été trop honorable encore pour l'Église russe d'être gouvernée par un prince, Pierre institue sous le titre de saint-synode, un conseil d'administration ecclésiastique et le fait présider par un procureur laïque, militaire, révocable à volonté, qu'il choisit entre mille et qu'il change quand il lui plaît. Voilà le chef nominal de l'Église russe, tandis que le czar en est le chef réel. Regardez plus bas : ce sont des évêques choisis surtout à cause de leur barbe vénérable, de leur haute stature et de leur aspect imposant. Ils ne connaissent que deux devoirs, l'obéissance envers l'empereur et l'obliga-

tion de déployer beaucoup de pompe dans le service divin. Écrasé par une main de fer qui ne lui laisse que la liberté de prier pour son maître, l'évêque est à son tour dur et oppresseur envers ses prêtres, et ses rapports avec eux ne diffèrent guère de ceux d'un planteur américain avec ses nègres. Et cette servitude est encore aggravée par les consistoires diocésains, qui disposent des bénéfices et qui rendent une justice dérisoire au nom de l'évêque. Là tout se vend, et tout s'achète ; tout est oppression, dédain, obstacles, opprobres et douleurs. Le malheureux prêtre n'a pas même la liberté de suivre les conseils évangéliques et de garder le célibat. Malgré les répugnances de son âme, malgré les prévisions d'une vie écrasée d'embarras vulgaires et de soucis douloureux, il est condamné au mariage, et les liens de la famille redoublent les entraves de sa servitude. Le mariage fait de ce sacerdoce une caste à part, séparée de tout le monde, presque proscrite, qui se renouvelle sans cesse par elle-même, qui est réduite à vivre d'aumônes et qui ne rougit plus des derniers scandales de la vénalité. Ne demandez pas ce qu'est devenue la prédication dans une Église ainsi foulée aux pieds. La parole n'a d'autre liberté que celle de louer l'empereur ; on n'y fait des missions que pour raffermir les liens de l'obéissance envers l'État ; le prêtre a pour escorte les gendarmes, c'est à la vue des instruments de supplice qu'on célèbre le Dieu de toute miséricorde, et, pour mieux persuader le dogme de l'enfer au village qui se révolte, on brandit sur la tête des récalcitrants, le fer, le knout et le feu. Ne parlez pas des sacrements. Pure cérémonie pour les riches, qui viennent, à la veille de Pâques, recevoir des mains de leurs popes, en échange de quelques roubles, le certificat payé d'une confession dérisoire, et qui vont s'asseoir le lendemain, après déjeûner, à la table sainte ; piége odieux pour le paysan qui a quitté la terre de son seigneur, pour le repris

de justice, pour le déserteur, pour le conspirateur ou même le simple mécontent ; car le devoir du prêtre russe est de recueillir l'aveu de la fuite, de la désertion, du complot, et de l'emporter du tribunal de la pénitence au tribunal de la police, parce qu'alors, disent les instructions ministérielles, la confession d'un suspect est illégale [1].

J'ai à peine besoin de parler du peuple, après avoir tracé du clergé ce tableau navrant. Ces prêtres, sans doctrine et sans conscience, ont formé un troupeau sans instruction et sans moralité, pour qui la nourriture de l'âme se réduit à une sèche uniformité de pompes religieuses et de cérémonies stériles. Des signes de croix sans fin, des mouvements sans règle, des prostrations où le corps s'abîme, mais où l'esprit n'a point de part, voilà toute la religion russe : c'est la religion du corps. Elle préoccupe avec ses seuls rites l'attention des croyants et les divise en sectes dont les différences sont aussi puériles que les divisions en sont interminables. Faut-il faire le signe de la croix avec deux ou avec trois doigts ? Faut-il jeûner le mercredi et le vendredi lorsqu'une fête tombe un de ces jours ? Pauvre peuple, qui croit son salut compromis par une révision du texte défectueux des livres liturgiques, par une différence de couleur ou de traits entre les nouvelles images et les anciens modèles, et qui ne s'aperçoit pas que le czar ne lui a laissé de si misérables arguties à démêler que pour mieux enchaîner sa conscience et torturer sa foi !

Ah ! s'il faut vivre sous le joug du czar, mieux vaut cent fois le martyre que la servitude, et la liberté des âmes chez les Polonais écrasés que leur avilissement chez

[1] Voir, pour plus de développements, *L'Eglise et les églises*, de DOLLINGER, 124-138 ; *La Vérité sur la Russie*, par le prince DOLGOROUKOFF, p. 345 ; *L'Eglise gréco-russe*, par le prince Augustin GALITZIN, p. 87 ; le P. THEINER, *L'Eglise schismatique russe, d'après les relations récentes du saint-synode*, p. 102.

les Russes asservis. Qu'elle est triste, cette Église qui attend de la bouche d'un colonel les ordres présumés d'un souverain, et qui rampe sous le joug tantôt sanglant, tantôt tracassier, des derniers fonctionnaires d'un empire muet et corrompu ! Qu'elle est belle, au contraire, cette Église dont les évêques sont en exil, les temples en deuil, les fidèles en fuite, mais qui ne cesse d'élever vers Dieu le cri de ses douleurs et de recevoir du Saint-Siége des encouragements et des secours ! Voilà dans le même tableau la fidélité et l'apostasie, la résistance et la servitude, le corps sans parole, sans énergie, sans âme, et l'âme toujours torturée, mais toujours vivante, toujours poursuivie, mais toujours libre. Garde tes clefs, ô Néron, elles n'ouvrent que la Sibérie en ce monde et l'enfer dans l'autre ; et vous, Pierre, montrez toujours à ce peuple éploré les clefs véritables ; elles délivrent les âmes dans l'exil et dans les prisons, elles ouvrent le ciel.

Enfin il est une autre Église où le schisme, après avoir enchaîné le peuple au pied du souverain, enchaîne aujourd'hui le souverain au pied du peuple, et où la servitude, qui a pendant trois siècles humilié la nation, humilie aujourd'hui la couronne. Vous connaissez cette île fameuse habitée de tout temps par un peuple à part, que les poëtes du siècle d'Auguste signalaient déjà comme un peuple séparé du reste du monde :

... Divisos toto orbe Britannos.

L'océan qui sépare les Anglais de notre continent n'est pas plus profond que le caractère qui distingue ces insulaires parmi les races de la terre habitée. Après s'être fondus pendant dix siècles dans l'unité catholique et avoir vécu sous le sceptre de saint Pierre, qui leur avait envoyé leurs premiers missionnaires et leurs premiers évêques, les Anglais rompant, au XVIe siècle, le lien de l'o-

béissance, ont mis leur orgueil national à se croire la véritable Église comme à voir dans leur prince le véritable pape. Ce fut Henri VIII qui consomma cette révolution. Égaré par les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois, il entreprit de les rendre légitimes en les couvrant du manteau de la patrie, et il réussit à faire oublier qu'il avait été voleur, impudique, adultère, assassin même, parce qu'il présenta ses crimes comme autant de crimes utiles à la nation. C'est en vain que Marie voulut remettre l'Angleterre sous la véritable houlette ; elle parut blesser les susceptibilités nationales et mourut en s'aliénant le cœur du peuple. Élisabeth le regagna en l'opprimant, parce qu'elle lui fit croire qu'elle le délivrait d'une tyrannie étrangère. Que les Stuarts succèdent aux Tudors, les préjugés de l'Angleterre demeurent les mêmes. Charles II, que sa conscience pressait de se faire catholique, hésite pendant dix ans entre le trône et sa conscience, et ce n'est qu'à sa dernière heure, quand il allait être dégradé par les mains de la mort, qu'il fait son abjuration solennelle. Jacques II, son frère, dont le cœur était plus noble et les convictions mieux arrêtées, n'a pu garder plus de trois ans le trône où il ne voulait point porter les clefs de saint Pierre. La révolution qui l'a chassé imposa à ses successeurs la papauté, et ses successeurs ont accepté ce fardeau. En vertu des statuts de 1699, si le souverain devenait catholique, s'il entrait en communication avec Rome, s'il partageait le trône avec un prince ou une princesse catholique, il devait être aussitôt déposé. Ce n'est pas encore là toute la servitude de la couronne. La reine de la Grande-Bretagne est le chef religieux de deux Églises qui se combattent et s'anathématisent réciproquement. En Angleterre elle gouverne des évêques, et en Ecosse des ministres, et elle doit tour à tour admettre, avec les anglicans que l'épiscopat est le fondement de l'Église, et avec les presbytériens que ce

fondement est inutile. Oh ! comme la houlette qu'elle porte doit peser à sa noble main ! Son temps se partage, comme ses convictions, entre ces deux religions de l'État, et elle donne à chacune d'elles des gages de sympathie. En hiver, elle est épiscopale : en été, presbytérienne. Après avoir assisté, en hiver, à la liturgie anglicane et avoir reçu le sacrement des mains d'un évêque, elle entend, pendant l'été, une prédication calviniste qui raille l'épiscopat et qui tourne le sacrement en ridicule. Loin de s'en scandaliser, voilà ce que l'opinion lui impose : presbytérienne et anglicane tour à tour, peu importe ce que croit la reine, pourvu qu'elle demeure Anglaise. L'Anglais veut un établissement à soi, un clergé à soi, une hiérarchie à soi, se persuadant qu'il est le peuple béni de la nouvelle alliance, qu'il y a une religion anglaise, que dans cette religion il importe peu de croire le dogme, d'observer ou de ne pas observer telle ou telle pratique, mais que le fondement de la foi c'est d'être Anglais, et le signe de l'autorité spirituelle, de régner sur des Anglais[1]. O tyrannie de l'esprit national ! Il sera permis au savant d'Oxford de chercher dans ses veilles solitaires quel est le Christ de l'histoire, et, s'il le voit dans le pape, de saluer le pape, de faire son éloge, de le glorifier par la plume ou la parole. Il sera permis au pauvre, à l'artisan, à l'ouvrier des manufactures de Londres, de se détacher de l'Église anglicane, qui ne sait plus évangéliser les pauvres, qui tient les temples fermés comme des salles de spectacle, et qui n'y fait guère d'autre office que des lectures publiques, pour aller chercher la petite chapelle où l'on prie toujours, le prêtre qui enseigne, la religion qui console. Il sera permis aux riches et aux lords d'étudier les origines de leur Église, et quand ils n'y trouveront plus qu'un symbole incomplet, des sacrements sans vertu, des ordinations sans caractère, un épiscopat sans fondement,

[1] DOLLINGER, *l'Eglise et les églises*, 138-200

ils pourront abjurer le schisme et revenir à la foi de leurs pères. Et ce que le savant, le pauvre, le gentlemen, feront impunément, ce serait un crime à la reine non-seulement de le prétendre, mais même d'y songer ! Elle est condamnée à garder la tiare pour sauver la couronne, et sous peine de ne plus faire de lois, elle est réduite à faire des mandements et des encycliques ! Ce sont les rois d'Angleterre qui ont formé cet orgueil national pour opprimer les consciences, et voilà que, par un juste retour, l'orgueil national opprime leur propre conscience et les tient dans la servitude. La servitude des âmes en haut et en bas ! la servitude exercée par le prince sur la nation et par la nation sur le prince, tel est le dernier mot de tout ce schisme et le signe irrécusable de la malédiction qui pèse sur lui !

Je me trompe ; le dernier mot des fausses églises n'est pas dit encore : c'était peu pour les hérétiques de tomber dans le scepticisme, parce qu'ils n'ont pas voulu être enseignés ; d'erreur en erreur ils sont tombés encore dans la servitude. C'était peu pour les schismatiques de devenir esclaves, parce qu'ils n'ont pas voulu être gouvernés ; de rébellion en rébellion ils sont encore devenus hérétiques. Avec des points de départ si différents, elles ont fini par partager le même sort et par porter les mêmes chaînes. Luther n'a point affranchi le nord de l'Allemagne, car le roi de Prusse règle aujourd'hui la liturgie dans ses États, le roi de Suède porte le titre d'inspecteur suprême de l'Église, le roi de Danemark agit en maître avec ses évêques. La Saxe, le Hanovre, le Wurtemberg, le grand-duché de Bade, n'ont pas même César pour chef spirituel ; le prince laisse à des mains moins sacrées les soins ecclésiastiques, et c'est son ministre des cultes qni catéchise le pays. Zwingle et Calvin n'ont point affranchi la Suisse, car les autorités cantonales y ont pris la place des évêques, des conseils laïques définissent la doctrine et

déposent les ministres ; le peuple souverain, à la fois empereur et pape, veut que la religion se conforme à sa volonté. Le néant de l'hérésie n'a donc pas pu la mettre à l'abri de la main et de la domination des tyrans. Demandez maintenant au schisme grec, russe ou anglican, ce qu'il a fait du symbole et s'il s'est contenté d'y rayer le nom du pape et d'usurper les fonctions du vicaire de Jésus-Christ. Les Grecs se sont à peine séparés de Rome, qu'ils dénaturent le dogme de la Trinité, niant que le Saint-Esprit procède du Fils aussi bien que du Père, et se faisant hérétiques pour trouver un prétexte à leur schisme. Qu'est devenu le bill des six articles que Henri VIII faisait jurer à son parlement et à son peuple sous peine de mort ? Qui jurerait aujourd'hui dans l'Église anglicane les indulgences, la confession auriculaire, la messe, la transsubstantiation et l'établissement divin de l'épiscopat ? La volonté du prince n'a donc pas pu préserver le schisme de toutes les variations de l'hérésie.

Laissez le jugement de Dieu s'accomplir tout entier sur les fausses églises. Soit qu'elles ne veuillent plus être enseignées, soit qu'elles ne veuillent plus être gouvernées, elles trouveront tout à la fois et le néant de la doctrine et la réalité de la servitude ; l'hérétique ne sera pas longtemps sans maître, et le schismatique ne gardera pas longtemps ses dogmes. L'histoire de l'un est déjà celle de l'autre. Déjà il convient de dire aux derniers partisans de Photius et d'Henri VIII : Vous n'êtes plus que des incrédules ; et aux derniers héritiers de Luther : Vous n'êtes plus que des esclaves. Malheur à qui ne veut pas être enseigné par les apôtres ! Au lieu de leur symbole, il aura le symbole que Luther a déchiré jusqu'à méconnaître l'Église, que Socin a réduit jusqu'à nier la divinité du Sauveur, que Strauss a raccourci encore plus en contestant l'existence du Christ, et dont Hégel a arraché le premier article en doutant de Dieu lui-même. Malheur à qui

ne veut pas être gouverné par Pierre! Quand on a rompu avec lui, le maître n'est pas loin ; ce n'est plus le vicaire de Jésus-Christ, saint Grégoire ou saint Léon, Jules II ou Léon X, Benoît XIV ou Pie IX ; c'est Henri VIII, Élisabeth, Pierre Ier, Mahomet, Catherine II, Nicolas ou Alexandre ; c'est le roi de Prusse ou le grand-duc de Bade ; c'est le ministre du prince, c'est le préfet du ministre, c'est le secrétaire du préfet, c'est l'agent de police, c'est le garde champêtre [1] !

[1] Auteurs à consulter : M. l'abbé PERREYVE, *Entretiens sur l'Eglise catholique*, t. II; Mgr. DE SALINIS, *Divinité de l'Eglise*, t. II et M. l'abbé LAFORÊT, *les dogmes catholiques*, t. III ; Jacques BALMÈS, *Le protestantisme comparé au catholicisme*, t. I. page 43 ; Mgr WISEMAN, *Conférences* traduites par M Jarlit, introduction; DOLLINGER, *L'Eglise et les églises*, p 114 et suiv.; EICHMAN. *Les réformes de l'empire ottoman*, Berlin, 1858. p. 27-28; PITZIPIOS, *l'Eglise orientale*, Rome 1855, p. 82; *Lettres politiques de Russie*, Leipsig, 1860, p. 17; *Le Désert et le Soudan*, Paris, 1853, p. 135.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

DE LA VÉRITABLE ÉGLISE

Je vous ai dit comment l'Église avait été établie sur les douze apôtres comme sur autant de fondements, et comment Pierre avait été établi à son tour pour relier ces fondements entre eux et demeurer le centre de l'édifice.

Douze apôtres qui enseignent en vertu de cette parole : *Comme mon Père m'a envoyé je vous envoie* ; *allez, enseignez toutes les nations,* voilà les premiers éléments de l'Église. Un chef qui les enseigne en exécution de cet ordre : *Confirme tes frères dans la foi,* et qui les gouverne en exécution de cet autre ordre : *Pais mes agneaux, pais mes brebis,* voilà le pape.

A l'aide de ces deux faits, aussi éclatants que la lumière et aussi irrécusables que la logique, nous avons déjà pu vous dire où sont les fausses églises.

Elles sont fausses les églises où les apôtres n'enseignent pas, parce que l'enseignement apostolique est l'objet propre de la véritable Église : condamnation radicale portée contre toutes les hérésies, du jour où les hérétiques ne veulent pas être enseignés par l'Église.

Elles sont fausses les églises où Pierre ne gouverne pas, parce que le gouvernement de Pierre est la condition essentielle de l'existence de l'Église : condamnation

radicale portée contre tous les schismes, du jour où les schismatiques ne veulent pas être gouvernés par le pape.

Au-dessus de ces fausses églises, qui périssent, faute d'enseignement, dans les excès de la licence, ou qui rampent, pour s'être écartées de la houlette de Pierre, sous le sceptre d'un despote en se débattant à peine dans les hontes de la servitude, il est temps de vous montrer la véritable Église, de vous faire son portrait et de vous dire son nom.

Dieu a mis sur le front de sa fidèle épouse des marques faciles à voir, appréciables à tous les yeux, qu'on ne peut pas contrefaire, et qui ne sont sujettes ni aux altérations ni aux changements.

De même qu'on reconnaît un homme à ses traits, à sa taille, à son acte de naissance, la véritable Église se fera reconnaître à sa forme, à sa grandeur, à son âge. Elle doit être une, c'est-à-dire enseigner la même doctrine et gouverner toujours de même. Elle doit être catholique, c'est-à-dire étendre à tous les lieux les bienfaits de sa doctrine et de son gouvernement. Elle doit être apostolique, c'est-à-dire remonter jusqu'aux apôtres, à qui seuls il a été donné d'enseigner, et à Pierre, à qui seul il a été donné de gouverner. L'unité est sa forme, la catholicité sa taille, l'apostolicité sa date. Ces marques, reconnues et signalées dès le commencement, ont été écrites dans tous les symboles, parce qu'elles expriment très-bien la perfection de sa nature, la grandeur de ses destinées et la divinité de son origine. Mais de toutes les églises qui se partagent le monde, seule l'Église romaine est une, seule elle est catholique, seule elle est apostolique. Donc l'Église, dans toute la force et dans toute la justesse du mot, l'Église unique et véritable, c'est l'Église romaine.

L'unité, la catholicité, l'apostolicité de l'Église romaine sont trois faits. Le premier appartient à l'histoire, le

second à la géographie, le troisième à la chronologie.

Pour constater le premier, il suffit de lire les annales de l'Église ; pour constater le second, il suffit de montrer les limites de l'Église ; pour constater le troisième, il suffit de citer l'âge de l'Église. Dire que l'Église romaine est une, catholique et apostolique, c'est dire ce qu'elle est, jusqu'où elle va et d'où elle vient.

I. L'unité est le caractère le plus essentiel de la véritable Église, soit que vous interrogiez l'Écriture ou la tradition, soit que vous écoutiez la raison.

Les prophètes nous peignent l'Église comme *une épouse unique à laquelle Dieu s'unit dans la justice pour l'éternité*[1].

C'est une *colombe unique en laquelle l'Esprit de Dieu repose*[2]. C'est une *Jérusalem nouvelle bâtie sur la montagne, le seul sanctuaire où Dieu habite et où sa gloire éclate*[3].

Le but de l'Église, *c'est de réunir tous les peuples et tous les rois, de les couronner dans l'unité afin qu'ils servent le Seigneur*[4].

Vous entendez dans ces paroles Osée, Salomon, Isaïe, David et tous les prophètes.

Jésus-Christ parle comme les prophètes. Au moment de mourir pour nous, il ouvre son cœur et en laisse échapper toute la pensée d'amour dont l'Église est la manifestation. *Qu'ils soient un,* dit-il de tous ses disciples, *comme vous et moi nous sommes un*[5].

Saint Paul parle comme Jésus-Christ : *L'Église est une Épouse que Jésus-Christ a acquise, au prix de son sang*[6].

Elle est *le corps de l'Homme-Dieu et la plénitude de sa vie*[7].

[1] *Os.*, II, 19.
[2] *Cant.*, VI, 8.
[3] *Is.*, LVI, 19, 20.
[4] *Is.*, XLIX, 5 et seq.
[5] *Joann.*, XVII, 20 et seq.
[6] *Eph.*, V, 25.
[7] *Col.*, I, 24.

L'Apôtre insiste partout sur ce caractère de la véritable Église. Il écrit aux Corinthiens : *Les membres d'un corps ne sont qu'un seul et même corps : si l'un souffre, tous souffrent ; si l'un est glorifié, tous participent à la gloire ; il en est ainsi dans l'Église, corps mystique de Jésus-Christ*[1]. Il écrit aux Éphésiens : *Gardez avec sollicitude l'unité d'esprit dans le lien de la paix*, et il leur donne pour devise ces mots : *Un corps, un esprit, un maître, une foi, un baptême, un Dieu Père de tous*[2].

Ce que l'Écriture affirme si hautement, toutes les voix de la tradition le répètent avec une admirable unanimité. Le concile de Nicée le résume dans une formule simple et concise : « Je crois l'unité de l'Église : *Credo unam ecclesiam.* » Mais pourquoi les conciles ? Pour manifester l'unité de la foi, pour retrancher du sein de la société chrétienne les erreurs qui altèrent cette unité si merveilleuse et si nécessaire.

Les docteurs de l'Église rendent le même témoignage. Saint Clément de Rome, successeur de saint Pierre, se plaint « que l'on essaie de diviser les membres de Jésus-Christ. » Saint Ignace d'Antioche veut mettre les fidèles en garde contre les novateurs : « S'attacher à ceux qui font schisme, s'écrie-t-il, c'est s'exclure de l'héritage de Dieu[3]. » Saint Irénée de Lyon est plus explicite encore : « Née de la foi une qu'elle a reçue des apôtres et qu'elle garde fidèlement, l'Église, quoique répandue dans le monde, habite une seule maison : elle n'a qu'une même âme, un même cœur, une même parole[4]. » Saint Cyprien fait de cette unité la marque de la vérité même, et de l'adhésion à l'unité la condition essentielle du salut : Qui abandonne l'Église du Christ n'aura point de part à la récompense du Christ. C'est un étranger, un profane,

[1] *Cor.*, XII, 12, et seq.
[2] *Ephes.*, IV, 4.
[3] *Vid.* S. IGNAT. *Ep.* passim.
[4] S. IREN, I. *adv. hæres*, X.

un ennemi. Qui n'a point l'Église pour mère ne saurait avoir Dieu pour père[1]. »

Mais, outre l'Écriture et la tradition, la raison nous dit assez que l'unité doit être la première marque de l'Église.

S'il n'y a qu'un seul Dieu, un seul Christ, une seule religion, il ne peut y avoir qu'une seule et même croyance, puisque la vraie croyance n'est pas autre chose que la religion fondée par le Christ, que Dieu a envoyé : de là l'unité de culte et de moyens dans la véritable Église.

Pour des hommes qui croient le même Évangile, il ne peut y avoir qu'une seule voie pour le suivre : de là l'unité de doctrine dans la véritable Église.

Quand on a lu dans l'Évangile que Jésus-Christ s'est donné un vicaire, et que ce vicaire est le pape, on est forcé de reconnaître que l'Église, une dans sa doctrine et dans ses moyens, doit être aussi une dans son chef.

La raison fait encore d'autres déductions non moins légitimes : en se rendant compte de ce qui est nécessairement renfermé dans l'idée de l'Église, elle reconnaît que l'Église a pour but suprême l'union de l'homme avec Dieu. Or cette union, qui se consomme au ciel, ne doit-elle pas commencer sur la terre ? Comment vivre avec le Christ dans la gloire si l'on n'a déjà vécu avec lui dans la grâce ? Comment s'unir à lui dans l'éternité si on n'a pas adhéré dans le temps à sa foi, à ses sacrements, à son vicaire ?

Enfin, ajoute la raison, qui dit union, dit société. « Nulle société, dit un illustre prélat, ne peut être conçue sans l'idée d'un principe actif, cause nécessaire, incessante, de toute vie sociale, qui rapproche les existences particulières et qui forme le faisceau de l'existence commune. De là, deux éléments de l'unité sociale, l'un actif, le pouvoir, l'autre passif, l'obéissance, l'un représentant

[1] Cypr., *De unitate Eccles.*; Opp. ed. Baluz; Paris, 1726, p. 195.

l'unité de droit, l'autre l'unité de fait. Voilà ce qui doit se rencontrer dans l'Église[1]. »

Cela posé, quelle est la société chrétienne où se rencontrent cette unité de droit et cette unité de fait, caractère essentiel de la véritable Église.

Est-ce l'hérésie qui aurait droit à cette unité ? Mais son nom seul démentirait ses prétentions, car c'est l'unité même qu'elle brise en protestant contre l'autorité qui enseigne. Est-ce le schisme qui y prétendrait à son tour? Mais qu'est-ce que le schisme, sinon une séparation et une protestation contre l'autorité qui gouverne ? Hérétiques ou schismatiques, toutes ces sociétés se condamnent en se nommant. Le titre qu'elles prennent, le cri de guerre qu'elles ont poussé en se séparant, le principe qui les constitue et qui leur a servi de point de départ, c'est la révolte contre l'enseignement ou la rupture avec le gouvernement de l'Église. Quoi de plus radicalement opposé à la notion et au droit de l'unité ?

Venons en à l'expérience. « Deux hommes se rencontrent, dit Mgr de Salinis, ils se disent l'un à l'autre : Je suis protestant ; et là-dessus ils se tendent la main. Arrêtez ! qu'y a-t-il entre vous ? Un nom ; mais ce nom qu'exprime-t-il? Le schisme, c'est-à-dire une négation. Or, ce n'est pas dans la négation, dans le néant, que les âmes s'unissent ; c'est dans le réel, c'est dans l'affirmation. Donc, quelles sont les vérités que vous affirmez l'un et l'autre? S'ils répondent, si, après s'être dit ce qu'ils ne sont pas, ils se hasardent à dire ce qu'ils sont ; ces deux mains qui allaient l'une vers l'autre se retirent : pas un point par où leurs âmes s'entendent. L'un est resté sur la trace de Luther et du protestantisme primitif ; l'autre s'est précipité dans le rationalisme à la suite de Socin. L'un veut emporter la terre au ciel, en niant la nature, la raison, l'humanité ; l'autre veut rabaisser le ciel jusqu'en

1 *La divinité de l'Église*, par Mgr de SALINIS, t. II, p. 334.

terre en niant la grâce, la foi, la divinité. Aux yeux de l'un nous pouvons tout par la raison ; aux yeux de l'autre nous ne pouvons rien que par la foi [1]. » L'un a encore cinq ou six dogmes, l'autre en retient à peine un. Lequel a raison ? Qu'ils cherchent un arbitre et qu'ils aillent soumettre leur querelle à un ministre, je serai bien surpris que, pour tenir la balance égale, le ministre n'admette pas trois dogmes ou à peu près, en leur donnant ainsi moitié droit, moitié tort, sans savoir lui-même qui a tort ou qui a droit. Singulière entente, qui ne peut subsister que par un malentendu ! Étranges amis, qui deviennent irréconciliables ennemis dès qu'ils se communiquent leur pensée ! Triste et misérable arbitrage, qui redouble la difficulté au lieu de la résoudre, laisse la cause au même point, et met dans le même embarras le juge et les parties ! Quelle unité de doctrine et de législation trouverez-vous jamais auprès d'un tribunal où les deux parties ont également raison, où le juge n'a pas le droit de juger et où toutes les questions sont insolubles ?

Ce défaut est, malgré les apparences, presque aussi sensible dans le schisme que dans l'hérésie. Choisissez telle question que vous voudrez et portez-la devant un tribunal schismatique. Si le prêtre grec est mécontent du jugement de son évêque, il s'adresse au patriarche, et le patriarche au sultan ; d'autre part, le pope consulte l'archimandrite, l'archimandrite écrit au saint-synode, et le colonel qui préside le saint-synode prend, si l'affaire est grave, les ordres du czar. Ce serait merveille si le czar et le sultan pensaient de même sur Jésus-Christ et sur le baptême. Portez maintenant la même question au tribunal de la reine de la Grande-Bretagne. Le conseil privé de la reine la décide dans le sens des presbytériens si la reine est en Écosse, et dans celui des anglicans si elle est en Angleterre. Autant d'intérêts nationaux, autant de

1 Mgr DE SALINIS, *Divinité de l'Eglise*, III, 5-6.

décisions différentes, si la question touche aux intérêts de la terre. Mais si elle ne regarde que le ciel et le salut, le czar ne s'en occupe pas, la reine d'Angleterre laisse ses évêques et ses ministres se quereller pour savoir si le baptême est nécessaire, et le sultan charge quelque pacha de juger l'affaire, toute chrétienne qu'elle est, selon la loi de Mahomet. Témoin la querelle des grecs et des arméniens sur la coutume de mêler l'eau au vin du sacrifice. Le Turc appelé à la vider déclare que le vin est un breuvage impur, condamné par le Coran, et que les deux parties doivent simplement prendre de l'eau [1].

Ne soyez pas surpris que le schisme et l'hérésie se ressemblent si bien, et qu'il n'y ait pas plus dans l'un que dans l'autre de pouvoir central, d'autorité religieuse, de lien suprême. En brisant avec Rome, ils ont glissé sur la même pente, se retenant les uns plus haut, les autres plus bas, mais tous détachés et isolés, tous hors de l'unité véritable. Les Byzantins ont dit les premiers : Plus de pape, car les patriarches nous suffisent. L'Église d'Angleterre, de Suède et de Danemark a dit, à son tour : Ni pape, ni patriarches, mais seulement les évêques. Les calvinistes allaient plus loin : Plus de pape, plus de patriarches, plus d'évêques, mais seulement des pasteurs. De nouvelles sectes ont dit plus tard : Plus de pasteurs, mais des prédicants. Enfin les quakers découvrent que les prédicants eux-mêmes sont les envoyés du démon, et que chacun doit être à soi-même son docteur, son prêtre, son prophète. Voilà comment le principe de la séparation, une fois introduit, après avoir isolé la tête des membres principaux, isole les membres les uns des autres, multiplie les divisions, subdivise les sectes, et finit par faire de l'Église une sorte de cadavre disséqué où il n'y a plus ni pied, ni main, ni cœur, ni cerveau, c'est-à-dire ni obéissance, ni commandement, ni enseignement, ni discipline. Quelle

[1] Pitzipios, *l'Eglise orientale*, II, p. 140; Rome, 1855.

communion peut-il exister entre les membres, dès que la subordination des membres envers leur chef a disparu?

A défaut d'une autorité sérieuse qui écoute, juge et tranche les questions de foi, quel lien nos frères séparés peuvent-ils avoir au monde? Il est presque superflu de se demander s'ils possèdent de fait cette unité qu'ils sont incapables de réclamer en droit. Dans le présent, tous les hommes les repoussent; dans le passé toutes les histoires les condamnent.

Quel isolement pour les schismatiques, même dans leur siècle! S'ils sortent de leur pays, ils n'ont plus ni temples, ni livres, ni prédications, ni chef. Loin de Constantinople, qu'importent les firmans du sultan, loin de Saint-Pétersbourg les ukases du czar, loin de la Grande-Bretagne les mandements et les encycliques de la reine? Ils ont franchi une montagne, un fleuve, un détroit, et ils ne rencontrent ni un esprit qui réponde à leur esprit, ni un symbole qui ressemble au leur. Avec leurs prières inconnues et leurs sacrements altérés, plus de temple comme leur temple, plus de Christ comme leur Christ. Une ligne de douane suffit pour effacer l'Église à leurs yeux, un pas pour rompre tout à coup les liens les plus forts qui puissent réunir les âmes. L'hérétique est plus isolé encore que le schismatique. Deux heures à peine séparent Monbéliard de Besançon. Qui oserait affirmer la moindre communauté de doctrine entre ces églises protestantes? La première est fille de Luther, la seconde fille de Calvin. Si leur *Credo* est le même aujourd'hui, il ne l'était pas hier, le sera-t-il demain? Allez plus loin, entrez dans telle église réformée qu'il vous plaira. Interrogez le ministre sur la foi de son peuple, le peuple sur la foi de son ministre. L'une ne fait point présumer de l'autre, bien loin qu'elle puisse l'affirmer et la garantir. Entrez dans les familles: selon que le goût de la lecture, de la discussion ou de l'indifférence a gagné tel ou tel membre, le

nombre des dogmes croît ou diminue à ses yeux, sans que le père puisse enseigner ou reprendre le fils, ni que la mère puisse léguer à sa fille l'exemple efficace de la moindre pratique. Les croyances les plus diverses s'abritent sous le même toit et portent le même nom. N'essayez ni de les unir ni de les comparer. Un abîme les sépare. Ne comptez pas sur la croyance d'aujourd'hui pour reconnaître celle de demain: il suffit qu'un momier vienne jeter dans cette famille une bible et quelques paroles, pour que la flamme d'une foi extravagante se rallume dans quelque imagination emportée, ou que la *Vie de Jésus* flatte les secrètes préoccupations d'un esprit raisonneur, pour que cette foi, sans fondement et sans lien, s'évanouisse sans retour. Ainsi, dans chaque secte, dans chaque consistoire de la secte, dans chaque membre de la famille, tout est défiance et contradiction, tout est désunion, tout est néant.

L'histoire les condamne aussi bien que leur siècle. Levez la tête, ô Grecs, qui ne voulez plus vous tourner vers Rome. Il a été un temps où saint Chrysostôme y cherchait des yeux un consolateur et un appui. Lequel des deux reniez-vous aujourd'hui, ou du pape, ou de saint Chrysostôme? Si c'est le pape, les Bouches d'or qui vous enseignaient se sont donc trompées; si c'est saint Chrysostôme, vous n'êtes donc plus avec les Bouches d'or! Ou l'Église grecque a été dans l'erreur pendant dix siècles, ou vous êtes vous-mêmes dans l'illusion, et dans l'un et l'autre cas entre votre passé et votre présent point d'unité. Relisez, ô Russes, les annales de votre Église. De grâce, à quel titre pouvez-vous invoquer dans vos litanies les Olga, les Wladimir, les Nicolas, les Alexis ? Ils ont béni le pape, et vous le maudissez. Entre vos doctrines et les leurs, point de lien ; entre votre passé et votre présent, point d'unité. Point de lien entre le passé de l'Église anglicane, qui s'honore de l'apostolat de saint Augustin et du martyre de saint Thomas de Cantorbéry, et son pré-

sent, où l'on ne trouve, en fait d'apostolat, que les dépenses des sociétés bibliques pour entretenir à l'étranger le luxe d'un ministre plus négociant que missionnaire, et en fait de martyre, que le sacrifice de quelques guinées prélevées à propos sur les riches prébendes de l'épiscopat pour tenir dans une respectueuse soumission le pauvre affamé. Et vous, ô nos frères malheureux que Luther et Calvin ont condamnés à une si triste et à une si longue séparation, à quels tombeaux vous adresserez-vous pour y trouver des os qui tressaillent à votre voix et des poussières qui veuillent vous entendre ? A vos parents, dont la cendre est à peine refroidie ? Mais ils croyaient à Jésus-Christ, et ils sont morts en se plaignant que le rationalisme commençait à vous gagner. A vos ancêtres, instruits par les premiers réformateurs ? Mais ils fréquentaient le prêche, ils mangeaient la cène, et vous négligez et le prêche et la cène ! Aux auteurs de votre réforme? Ah ! s'ils revenaient au monde avec ces thèses dont ils se sont fait un drapeau contre l'Église, vous reculeriez devant ces rudes champions de la prédestination absolue et de la grâce nécessitante, et en entendant les expressions de votre doute sur ce qu'ils appelaient les dogmes essentiels, ils trouveraient eux-mêmes, pour maudire leur postérité, des expressions plus brutales que celles qu'ils jetèrent au pape et à l'Église catholique. Non, point de lien entre les âmes dans le présent, point de lien avec les âmes dans le passé. Chercher l'unité dans ces croyances mises en poussière et dans ces autorités tombées en ruine, c'est chercher la lumière dans les ténèbres et la vie au fond des tombeaux.

Où donc est cette unité ? Dans l'Église romaine. Pour voir l'unité de l'Église romaine, que faut-il ? Ouvrir les yeux et regarder dans l'histoire, comme pour voir le soleil il suffit d'ouvrir les yeux et de regarder dans le ciel.

Regardez, en effet, et vous reconnaîtrez l'unité de droit dans le principe même qui constitue cette Église. Il y a une chaire que toutes les chaires écoutent, un siége élevé au dessus de tous les siéges, une autorité d'où toute autorité émane et dépend. Cette chaire indépendante, unique, souveraine, est la chaire de Rome. A Rome siège Pierre, pour qui Jésus-Christ a prié et à qui il a confié le soin des brebis aussi bien que des agneaux ; Pierre, dont la foi confirme constamment la foi de ses frères ; Pierre, le juge suprême de toutes les controverses, qui dès le commencement a porté partout ses regards, donnant des avis, intimant des ordres, prononçant des arrêts, liant et déliant les consciences ; Pierre, par qui nous trouvons encore, après dix-huit siècles, une règle dans nos embarras, une solution dans nos doutes, un terme à la discorde, un port dans la tempête. Voilà le chef unique et véritable. Par l'épiscopat, l'Église romaine groupe autour d'elle tout le sacerdoce ; par le sacerdoce, les fidèles ; par les fidèles le monde entier. Le faisceau des âmes et des cœurs est visible dans ses mains. Si on essaie de le rompre en suscitant quelque schisme, elle a pour le défendre le glaive sacré de l'excommunication. Si on conteste avec l'obstination de l'hérésie quelque point de la doctrine, elle invoque les Écritures confiées à sa garde, les symboles dressés à Nicée, à Latran et à Trente, les canons rédigés par les conciles œcuméniques, les bulles et les définitions des papes, les écrits des docteurs, et avec tous ces témoignages réunis, qui manifestent d'une manière si éclatante le miracle de l'unité romaine, soit dans le chef de l'Église, soit dans la doctrine, elle proteste contre toutes les protestations du doute individuel, elle étouffe les cris discordants de la révolte, elle écrase sous le poids des siècles l'orgueil d'Arius, de Pélage et de Luther. Voilà le droit qu'affirme et qu'exerce l'Église romaine.

L'unité de fait dans l'Église romaine est aussi visible

que l'unité de droit. La même foi est partout professée, parce que la même foi est partout enseignée. Quelque multipliés que soient les obstacles qu'on lui oppose, si borné que soit le domaine où on lui permet d'agir et de parler, le devoir de l'Église romaine comme son dépôt est toujours demeuré le même. C'est pourquoi on trouve la même foi sur les lèvres du riche et du pauvre, du savant et de l'ignorant, du roi et du berger ; dans les siècles de persécution, dans les siècles de tolérance, dans les siècles de protection et de paix ; là où la foi se cache aussi bien que là où elle éclate, où elle règne, où elle triomphe. Les mêmes sources de grâces sont ouvertes partout. Partout la même eau qui baptise, la même onction qui fortifie le chrétien, qui ranime le mourant et qui consacre le prêtre ; la même absolution donnée aux pécheurs et la même bénédiction donnée aux époux. Partout le même chef est reconnu, béni, acclamé ; on trouve partout la même déférence, le même respect, le même amour envers notre saint père le pape, et dans les temps troublés où nous sommes, plus d'obéissance, de respect et d'amour que jamais. Cette unité ne connaît d'autres limites que celles de l'espace. Qu'un navire m'emporte d'un port de l'Europe autour du monde : le nègre, le Chinois, l'Indien, le sauvage, que je rencontre tour à tour, qu'ont-ils de commun avec moi? Habitudes, idées, mœurs, langage, tout nous sépare. Mais ils prient le même Dieu par le même Jésus-Christ, ils ont courbé la tête sous la même eau, ils pleurent, comme moi, au nom trois fois béni de Pie IX. Voilà le triple nœud qui rapproche, qui unit et qui confond notre existence. Nous voilà un sur la terre, comme nous serons un dans l'éternité. Ce n'est pas seulement l'espace qui se dilate ainsi devant l'unité de l'Église romaine ; le temps est à elle comme tout le reste. Évoquez le passé, nous ne craignons pas son témoignage. Interrogez cette chaire, il y a quinze siècles qu'elle redit la même

doctrine ; ouvrez les tombes antiques qui ont été creusées sous les dalles de cette Église, il n'en sortira aucune voix pour nous accuser et pour nous confondre. Ah ! quand vous visitez les antiques cathédrales de Bâle et de Lausanne, devenues la proie de l'hérésie, et que vous voyez les nobles statues de leurs premiers évêques tristement couchées sous ces marbres où l'on ne s'agenouille plus, il y a je ne sais quel sentiment de tristesse qui désole l'âme et qui arrache des larmes. Ces morts n'entendent plus les hymnes qu'ils ont chantées, et c'est le pas du promeneur solitaire qui trouble seul, dans ces cathédrales fermées aujourd'hui, le silence de leurs tombeaux. Mais ici les morts sont nos amis ; l'héritage de foi et d'amour qu'ils nous ont transmis, nous l'avons conservé fidèlement. Quand nous chantons le symbole de Nicée, il nous semble que ce symbole trouve un écho jusque dans ces demeures souterraines où tant de générations sont descendues, et que nos évêques, nos comtes, les pieux fondateurs de ces chapelles et de ces sanctuaires, tressaillent sous le pavé de cette basilique ; leur cœur, tout poudre qu'il est, se ranime encore ; ils reconnaissent l'expression de la même foi, et, continuant la sainte liturgie du fond de ces caveaux où tout n'est plus que cendre et poussière, ils acclament comme nous, dans la préface et dans le *Sanctus,* le Dieu de l'Eucharistie ; comme nous ils murmurent dans le *canon* le nom de Pierre, du chef de l'Église, qu'ils ont connu, servi, aimé au temps des croisades ou de la querelle des investitures ; et quand nous nous retirons, le *Te Deum* sur les lèvres, ils reconnaissent le cantique de saint Ambroise, ce cantique qu'ils nous ont appris, qu'ils chantaient comme nous dans le temps et que nous achèverons un jour avec eux dans l'éternité.

II. La véritable Église doit être catholique. Nouveau signe auquel l'Écriture la fait reconnaître d'avance.

Témoins les oracles dans lesquels ce royaume universel a été montré à la terre : par David, qui a entendu Dieu disant à son Fils : *Je vous donnerai les nations en héritage, et j'étendrai votre règne jusqu'aux extrémités de la terre* [1] ; par Isaïe, qui représente l'Église s'élevant du fond du désert, le front rayonnant de clartés et les pieds embrassés par la multitude des nations [2] ; par Malachie, qui voit le sacrifice de l'Agneau sans tache renouvelé dans toutes les parties du monde et le sang de la Victime pure offert tous les jours par les prêtres, du couchant à l'aurore [3].

Témoin le nouveau Testament, dans lequel Jésus-Christ, fondateur de l'Église, envoie ses apôtres *pour lui rendre témoignage dans la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre* [4], voilà la catholicité dans l'espace ; et leur promet *d'être avec eux jusqu'à la fin des siècles* [5], voilà la catholicité dans le temps.

Si ces paroles ont besoin de commentaire, la tradition ne laisse que l'embarras du choix.

« L'Église, dit saint Augustin, s'élève et s'étend dans tout l'univers, et elle ne cessera de croître encore jusqu'à ce que les promesses soient accomplies et qu'il n'y ait plus un seul lieu où l'on ne trouve l'Église de Jésus-Christ [6] ».

Saint Cyrille avait dit avant lui : « Si vous arrivez dans une ville que vous ne connaissez pas, ne demandez pas seulement où est l'église, mais demandez où est l'église catholique. On la nomme catholique parce que seule elle a le privilége d'être connue dans tout l'univers et d'avoir des sujets dans toutes les parties du monde [7] ».

Saint Pacien, évêque de Barcinoë, écrivait dans le même

1 *Ps.* II, 8.
2 *Is.*, LX.
3 *Malach.*, I. 11.
4 *Act.*, I, 8.
5 *Matth.*, XXVIII, 20.
6 *Ep.*, nº 48.
7 *Catech.*, XVII.

sens : « Je ne veux pas que l'on m'appelle seulement chrétien, mais catholique. Chrétien est mon nom, catholique mon surnom [1]. »

Cherchez l'origine de ce nom, vous serez conduits à l'origine même du christianisme. Je le lis bien dans le symbole de Nicée, mais les Pères des siècles précédents l'employaient déjà, car on le trouve dans les lettres de saint Ignace, qui touchait au temps des apôtres. De quelle secte êtes-vous, demandait un proconsul romain à un martyr ? — Je suis de l'Église catholique. Certes le mot dut paraître étrange à ce Romain. Voilà une société dont le fondateur naît dans une étable et expire sur une croix. L'univers repousse ses premiers missionnaires ; elle ne possède encore dans le monde que des catacombes et des échafauds, et elle déclare que le monde lui appartient. Quelle prétention !

Mais non, cette prétention n'a rien d'étrange, car c'est la raison même qui l'impose à la véritable Église. Si la véritable Église n'était pas universelle, non-seulement tous les fondements du christianisme seraient ébranlés, mais il faudrait renoncer à tous les principes de la saine raison. Dieu doit à tous sa religion aussi bien que son soleil. Il a créé les moindres atomes avec le même soin que les étoiles, le brin d'herbe reçoit comme le cèdre la rosée qui tombe de ses mains, et les oiseaux obscurs qui cachent leur nid à l'ombre des blés boivent sa lumière comme l'aigle qui plane au sommet des montagnes. Si l'universalité est le caractère de ses œuvres dans l'ordre naturel, à plus forte raison ce caractère doit-il éclater dans l'ordre surnaturel et divin. Jésus-Christ, médiateur commun de tous les hommes, a donné mission à ses apôtres auprès de tous les peuples. Son Église doit donc se trouver dans tous les temps et dans tous les lieux pour ouvrir à tous les hommes la porte du bercail et leur pré-

1 *Epis. I ad Sympronian.* Bibl. PP. Max., t. IV, p. 306.

senter les clefs du ciel. Enfin, de tous les signes de vérité que Jésus-Christ pouvait attacher à son Église, le plus éclatant, le plus conforme à la nature de l'homme, le plus nécessaire à sa faiblesse, c'est l'universalité. Comment ne pas voir du premier coup d'œil où il est et où il n'est pas ? Ce signe frappe et sollicite les yeux les plus inattentifs et les esprits les moins curieux ; il rassure les plus difficiles en leur montrant qu'ils appartiennent à une Église où l'on croit ce qui est cru partout, ce qui est cru par tous, ce qui a été cru toujours. Que l'homme prenne donc une mappemonde, qu'il la développe sous ses yeux, qu'il se demande où l'on trouve l'Église universelle, la géographie lui répondra.

Ce n'est pas sous les dômes du schisme grec, car l'Occident ne les a jamais vus. Ce n'est pas dans les consistoires de Luther, car le midi de l'Europe ne les connaît pas. Ce n'est pas dans les synodes de Calvin, car leur influence ne s'est jamais étendue au-delà de la France et de la Suisse. Mais l'Angleterre me montre ses pavillons flottant sur toutes les mers et ses vaisseaux portant des bibles à tous les rivages. Étrange prédication, il faut en convenir, semence jetée à tous les vents, mais qui attend sur quelque îlot lointain, dans quelque cabane obscure, que les pauvres et les ignorants aient appris à lire pour apprendre où est la voie, la vérité et la vie. D'ailleurs, ce ne sont pas seulement des idées qu'il faut semer pour faire une religion, il faut asseoir une hiérarchie, établir des lois, constituer un tribunal. C'est peu de me montrer une bible, montrez-moi à côté d'elle les institutions qui la gardent et qui l'expliquent. Quand vous lisez les comptes-rendus des grandes sociétés bibliques de Londres, de Genève et de Berlin, vous croyez peut-être que chaque bible qu'elles distribuent est le gage d'une conversion. Détrompez-vous, ce ne sont pas les bibles qu'il faut compter ici, ce sont les âmes. Encore

si les semeurs de bibles ne remplissaient dans le monde païen qu'une mission inutile, pourrions-nous nous borner à constater la stérilité de leur or et de leurs voyages. Mais il n'est plus permis de se faire illusion sur un tel apostolat. La Bible, mutilée par les mains qui la distribuent, est profanée par celles qui la reçoivent. On voit des infidèles chanter des psaumes pour apaiser des dieux sans yeux, sans oreilles et sans voix ; on voit des ministres indigènes renier ce christianisme dont ils n'ont embrassé que l'ombre et en railler finement les contradictions ; on voit les missionnaires russes et anglicans, à qui l'on doit ces conversions hypocrites, spéculer avec l'opium sur les habitudes de l'indolence et de l'ivresse, s'enrichir par d'abominables trafics, étaler à côté de leur Bible le scandale de leur avidité mercantile, et inspirer, à force de vices, à ces idolâtres étonnés une haine presque vertueuse pour cette religion défigurée et incertaine dont ils se disent les messagers. La rivalité des sectes protestantes qui s'arrachent les unes aux autres les lambeaux de la Bible en la distribuant aux païens n'a révélé que faiblesse, incertitude, désordre dans ce qu'elles appellent l'Église chrétienne. Comment la lumière de la foi se lèverait-elle au milieu de leurs conflits ? Qu'elles se retirent ; elles ont enlevé aux païens, qu'elles croient convertis, jusqu'au dernier vestige de la loi naturelle, et, remplaçant une idolâtrie par une autre, elles ont laissé dans le Céleste Empire autant de christs que la Chine a de faux dieux [1].

D'ailleurs, qui peut être anglican s'il n'est Anglais, et orthodoxe s'il n'est Russe ? Y a-t-il sous le soleil un homme appartenant à une nationalité quelconque qui ait jamais songé à dépendre, pour les intérêts de son âme, du czar ou de la reine d'Angleterre, quand la naissance,

[1] Voir pour les détails les *Missions Chrétiennes*, par Marshal, traduit de l'anglais par Louis de Vaziers, 2 vol. in-8°.

la fortune, des circonstances de famille, le malheur de l'exil, n'avaient pas placé son berceau ou son foyer sous la main de cette autorité schismatique? Quel est sous le soleil l'homme qui, demeurant Français, Italien, Espagnol, Américain, et rendant à César ce qui est à César dans le lieu où la Providence l'a placé, ait jamais imaginé de réserver pour le czar l'hommage volontaire de son âme et de lui dire du fond du cœur : En vous je rends à Dieu ce qui est à Dieu. Un tel hommage serait celui d'un fou, et sa famille trouverait un motif suffisant pour le faire enfermer.

Où est donc la véritable Église? Partout. Où en est le centre? A Rome. Parce qu'elle est partout, on l'appelle catholique; parce que Rome en est le centre, on l'appelle romaine.

Un homme d'esprit, mais injuste et prévenu envers une société célèbre par ses vertus et par ses services, a dit d'elle, en croyant la flétrir : La compagnie de Jésus est un glaive dont la poignée est à Rome, et la pointe partout. Prenez-y garde, il a fait de cette milice un magnifique éloge, car la définition qu'il en a donnée est la définition même de l'Église. Mais le glaive que tient l'Église ne verse point de sang, c'est le glaive de l'esprit. La pointe qu'elle fait sentir partout n'a rien de redoutable, c'est l'action vive, rapide, incessante, constamment renouvelée et universellement bénie, de la parole, de la grâce et de l'aumône.

Ni la distance n'a empêché ce glaive béni d'atteindre à trois mille lieues les âmes qu'il va soumettre, ni la configuration du globe ne l'a empêché de passer à travers les chaînes de montagnes, les sables brûlants, les steppes arides, les îles perdues, les glaces des pôles, les tempêtes de l'océan; ni le climat ne l'a fait tomber des mains de l'Église, comme celui de Cambyse en Égypte, celui d'Alexandre aux rives de l'Indus, celui de Varus

en Germanie, celui de Napoléon à Moscou, tant la poignée en est forte, tant la pointe en est sûre et bien aiguisée !

Depuis le jour où saint Pierre est venu apporter à Rome ce glaive immortel, l'Église romaine n'a cessé d'étendre ses conquêtes et de multiplier ses enfants ; jamais vous ne l'avez vue suspendre ses travaux, ni s'arrêter dans sa course. Dès le premier siècle elle a franchi l'Euphrate aussi bien que le Rhin, s'établissant à la fois en Italie, en Espagne, dans les Gaules ; dans l'âge suivant, le Pont, la Bithynie, les dernières bourgades de l'Orient, n'ont plus eu de secrets pour elle. Pendant que l'empire aux abois resserrait de plus en plus son territoire envahi par les barbares, l'Église, par un mouvement contraire, étendait le sien jusque chez les barbares, et établissait des lois, des juges, un chef, partout où la société civile ne reconnaissait plus ni lois, ni juges, ni maître. Elle n'a ni répugnance, ni antipathie, ni préférence pour tel gouvernement ou tel peuple, baptisant également les Francs de Clovis, les Visigoths d'Alaric, les Lombards d'Alboin, les Hongrois de saint Étienne et les Russes de saint Wladimir, comme les Grecs de Corinthe, d'Éphèse, de Byzance, les Juifs de Jérusalem et les Romains de tout l'Empire. A l'Angleterre elle envoie les Augustin, à l'Allemagne les Boniface, à la Suède les Villebrod. Tel peuple va périr dans la décadence ; n'importe, l'Église accepte sa vieillesse et reçoit son dernier soupir ; tel autre se lève, comme le lion du désert, dans toute la force et dans toute la vigueur de la jeunesse ; n'importe encore, l'Église s'assimile à ce sang qui bouillonne, et lui fait accepter le frein. Ces peuples enfants, ces peuples virils, ces peuples vieillis, ont leurs lois, leurs magistrats, leurs césars, leur vie nationale ; n'importe, voici l'Église avec ses lois, ses juges, son souverain, sa vie ; elle leur laisse le corps, le temps, la terre, et elle les élève jusqu'à elle

Pourquoi, ô ma patrie, Rome te prend-elle encore tes plus nobles cœurs et tes plus fiers esprits ! Pour continuer aujourd'hui ce magnifique apostolat dans les Indes, dans le Thibet, dans la Chine ; pour justifier le titre de catholique, pour faire sentir au monde entier cette pointe si vive et si pénétrante de l'épée de saint Paul, pour achever la conquête du monde. Et vous qui nous êtes plus particulièrement chers, martyrs franc-comtois, soyez bénis ; vous êtes tombés comme des forts, en vérifiant David et Isaïe au milieu des nations. Et vous aussi, soyez bénis, vous qui allez sur leur trace, vous enfermer avec quelques chrétiens au fond d'une cabane obscure pour y célébrer le saint sacrifice. C'est par vous que la victime sainte est offerte sous un autre ciel, pendant que la nuit règne sur notre hémisphère ; c'est vous que Malachie a vus debout auprès de cet autel lointain pendant que nous prenions notre repos, en sorte que, selon la parole du prophète, il n'y a pas un lieu, pas un moment, où le sang de Jésus-Christ ne coule sur le monde et ne continue à le laver de ses souillures.

Telle est l'universalité de l'Église. A la fois immense dans son expansion et forte dans sa vie concentrée, catholique dans le rayonnement de ses bienfaits, elle est romaine dans son centre. « Catholique et romain, soyons fier de ce double titre ; il fait de nous à la fois, dit un écrivain éloquent, des hommes universels et des hommes particuliers. Libres d'habiter par toute la terre, dans une république ou un royaume, sous tel soleil ou sous tel maître qu'il nous plaira de choisir, mais partout atteints, soutenus, gouvernés par l'autorité religieuse dont nous relevons, nous ressemblons à ce citoyen de l'ancienne Rome, qui, si loin qu'il égarât ses pas dans le monde connu, ne cessait de porter dans son nom seul toute la présence, tous les droits et toute la majesté de la ville éternelle [1]. »

[1] M. l'abbé PERREYVE, *Entretiens sur l'Église catholique*, tome II.

III. Une dans son essence, catholique dans son développement, la véritable Église doit être encore apostolique par sa date et par ses traditions.

L'Écriture exige d'elle une doctrine apostolique, car c'est aux apôtres seuls que Jésus-Christ a dit : *Enseignez les nations, apprenez-leur à garder les commandements que je vous ai faits*[1], et une mission apostolique, car c'est aux apôtres seuls que Jésus-Christ a dit : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie*[2].

Cette doctrine que la tradition transmet, et cette mission que l'ordination continue, doivent être perpétuelles, car Jésus-Christ a dit encore : *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*[3].

C'est Dieu qui est la source de tout ministère comme de toute vérité ; c'est lui qui a appelé Aaron dans l'ancienne loi, et le Christ dans la nouvelle. L'ancienne loi n'avait de prêtres et de lévites légitimes que ceux de l'ordre d'Aaron ; la nouvelle ne reconnaît que ceux de l'ordre du Christ ; les apôtres, les pasteurs, les docteurs, tout vient de lui, comme il vient lui-même de Dieu.

Rien de plus naturel ni de plus raisonnable. Dans l'ordre temporel, qui peut exercer une charge ou un commandement, s'il ne le tient, directement ou par un sûr intermédiaire, de l'autorité suprême ? Et l'ordre spirituel n'exigerait ni mandat, ni mission, ni garanties ?

Quand il s'agit des intérêts du temps, vous avez le droit d'arrêter dès l'abord ceux qui veulent vous en imposer, vous avez le droit de leur demander : Que dites-vous, qui êtes-vous, d'où venez-vous ? Et quand il s'agirait de l'âme et de son avenir, il serait loisible de prêcher sans mission, de gouverner sans mandat, d'exercer sans garanties un pouvoir d'autant plus redoutable qu'il a les âmes pour objet et l'éternité pour sanction de ses lois !

[1] *Matth.*, XXVIII, 20.
[2] *Joann.*, XX, 21.
[3] *Matth.*, XVIII 20.

Les apôtres savaient bien qu'il importait singulièrement d'assurer la transmission de leurs pouvoirs et de remettre à leurs successeurs des titres réguliers. Ils élisent Mathias dans le cénacle ; ils ordonnent des évêques et des prêtres dans toutes les Églises qu'ils fondent ; saint Paul est sacré par Ananie, il sacre à son tour Timothée et lui trace les règles pour sacrer d'autres pontifes ; il laisse Tite dans l'île de Crète et lui ordonne d'y établir des prêtres [1].

Je suis donc contraint par l'Écriture, par la raison, par l'histoire, de dire aux églises qui se partagent le monde : Où sont vos titres ? Avant de me ranger sous votre houlette, d'implorer le pouvoir de vos clefs, de m'asseoir aux pieds de votre chaire, je veux voir vos lettres apostoliques. Est-ce des apôtres que vous tenez la mission de prêcher sans interruption ni lacune ? Est-ce de Pierre que vous tenez le mandat nécessaire pour gouverner sans usurpation ni tyrannie ? C'est aux apôtres seuls que Jésus-Christ a donné l'ordre de lier et de délier, de remettre ou de retenir les péchés, de consacrer son corps et son sang, et de transmettre ce pouvoir à d'autres avec le pouvoir spécial du sacerdoce. C'est Pierre seul qu'il a chargé de confirmer ses frères dans la foi et de paître les brebis aussi bien que les agneaux. Par qui descendez-vous des apôtres ? Par qui remontez-vous jusqu'à Pierre ?

Cette question a embarrassé et confondu de tout temps les fausses églises, car les noms qu'elles citent sont des noms d'usurpateurs, et les dates que mentionne leur histoire, des dates de sédition et de révolte.

Cette question, Tertullien la faisait déjà aux hérétiques de son siècle : « Qui êtes-vous, leur dit-il, et d'où venez-vous ? De quel droit approchez-vous la hache de cette forêt qui couvre le monde et que les apôtres ont plantée ?

[1] *Act.*, I, 22 ; — I *Tim.*, V, 22 ; — *Tit.*, I, 5.

Qui vous a permis de détourner le cours de ce fleuve de vérité dont ils sont la source? Pourquoi remuez-vous les bornes qu'ils ont posées dans le monde [1]? »

Saint Augustin l'adresse à Donat: « D'où vient Donat? Quelle terre l'a enfanté? De quel ciel est-il descendu, pour usurper un ministère qui n'appartient qu'aux successeurs de ceux à qui Jésus-Christ a dit: *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie* [2]? »

Saint Cyprien l'adresse à Novatien: « Quel est ce Novatien qui, au mépris de la tradition, ne succède à personne et se fait évêque lui-même [3]? »

Adressez-la maintenant à Photius, à Pierre le Grand, à Luther, à Zwingle, à Calvin, à Henri VIII, à Élisabeth. Demandez-leur ce qu'on demande à un évêque le jour de son sacre: Avez-vous des lettres apostoliques? Ils sourient. Luther répond: L'apôtre, c'est moi; Henri VIII répond: le pape, c'est moi! Mais qui vous a envoyé? C'est moi. Moi! toujours moi! A ce mot, je reconnaîtrai tout ce que vous voudrez, l'ambition, la politique, le génie, tout, excepté la mission d'enseigner les âmes et de les gouverner. Cette mission ne s'improvise pas au XVIe siècle, elle ne se rêve pas au XIXe. Dieu n'est venu sur la terre qu'une fois, Dieu ne l'a évangélisée qu'une fois, Dieu n'a donné qu'aux apôtres l'ordre et le droit de le faire après lui, Dieu ne reconnaît ce droit que dans ceux à qui les apôtres l'ont transmis depuis dix-huit siècles, et qui ont reçu de Pierre des lettres de communion.

C'est pourquoi ni Marcion, ni Donat, ni Novatien, n'ont pu effacer dans l'Église le titre de leur nouveauté et la date de leur intrusion. On ne saurait oublier que l'Église grecque a commencé non pas au premier siècle avec saint Pierre, mais au IXe avec Photius; que les apôtres

[1] TERT., *De præscript.*, c. XXXVII.
[2] *Contrà Donatistas*, lib. III, 2. [3] CYPRIAN., *Ep. ad Magnum.*

des églises protestantes ne s'appellent ni Pierre, ni Paul, ni Jean, mais Luther, Calvin, Zwingle, Henri VIII ; que leurs sectateurs se nomment luthériens, calvinistes, zwingliens, anglicans ; que le nom de ces fondateurs n'a rien d'apostolique ; que la date de ces sectes n'appartient point à l'antiquité chrétienne, mais aux temps modernes ; enfin qu'entre le jour où Jésus-Christ a choisi ses apôtres et celui où Luther s'est dit apôtre de Jésus-Christ, il y a un abîme de quinze cents ans à remplir pour relier les doctrines entre elles et renouer la chaîne des pasteurs.

Consultez maintenant la chronologie et cherchez l'Église vraiment apostolique. De tous les siéges fondés par les apôtres, il y en a un, mais un seul, dans lequel on trouve à la fois et une doctrine sans taches et une liste de pontifes sans interruption. C'est le siége de saint Pierre. Dieu, pour faire reluire dans tout son éclat la véritable Église, a permis que les autres églises d'origine apostolique, ou devinssent la proie de l'erreur, ou laissassent quelque doute sur la liste exacte et sur la suite chronologique de leurs pasteurs. Mais il n'en est pas de même de l'heureuse Église « où les apôtres ont versé leur doctrine avec leur sang, où Pierre a été comparé au Sauveur par le genre de mort, où Paul a obtenu la même couronne que Jean-Baptiste. » C'est en ces termes que Tertullien en loue l'origine ; il cite ensuite Lin, Clet et Clément, successeurs immédiats de saint Pierre [1]. « C'est par l'Église de Rome, dit saint Irénée, que nous nous glorifions de posséder la foi annoncée aux hommes et transmise jusqu'à nous avec la succession des évêques ; c'est par elle que nous confondons tous ceux qui par amour-propre, par vaine gloire, par aveuglement, par méchanceté, enseignent autrement qu'il ne faut. » Puis, continuant la liste de Tertullien, il énumère selon l'ordre

[1] *Contrà Marcionem.*

chronologique les douze premiers pontifes qui ont occupé le siége de Rome [1]. L'Église d'Afrique parle comme l'Église de Lyon, par la bouche de saint Optat, évêque de Milève : « Vous ne pouvez nier que c'est dans la ville de Rome que Pierre a posé sa chaire épiscopale. C'est sur cette chaire, la première en dignité, que s'est assis saint Pierre, auquel ont succédé Lin, Clet, Clément, Anaclet [2]. » Les monuments de la langue grecque consacrent, comme ceux de la langue latine, cette chronologie sacrée. Au IVe siècle saint Épiphane écrit : « Voici la suite et la succession des évêques de Rome : Pierre, Lin, Clet, Clément, etc. » Il ajoute : « Pierre avait ordonné à Rome Lin et Clet pour être ses coadjuteurs, et avant son martyre, il désigna Clément pour être son successeur ; mais Clément ne voulut monter sur la chaire de saint Pierre qu'après ceux qui avaient partagé son épiscopat pendant sa vie [3]. » Que peut-on souhaiter de plus décisif que la comparaison de ces témoignages ? Tertullien, qui était à Carthage, saint Irénée, qui était à Lyon, saint Épiphane, évêque de Salamine, saint Optat, évêque de Milève en Afrique, célèbrent dans un concert formé par toutes les Églises et par toutes les langues, cette succession constamment soutenue, régulièrement transmise, incontestablement suivie. Ils mettent les premiers noms de cette liste sacrée au dessus de toute contradiction, défient d'avance tout ce que la fausse science pourra tenter contre l'Église romaine, et, se portant comme témoins et garants de ses traditions et de ses origines, ils écartent à tout jamais du berceau de l'Église les ténèbres historiques qui planent sur le berceau de toutes les sociétés humaines.

La dynastie des papes, ainsi commencée, s'est maintenue, de siècle en siècle, au sein du christianisme, à l'abri des variations, des vicissitudes et des interrup-

1 *Contrà hæres.*, lib. III c. 3 n. 2.

2 *Contrà Parmenion.*, lib. II.

3 *Hæres.*, t. I. p. 719.

des églises protestantes ne s'appellent ni Pierre, ni Paul, ni Jean, mais Luther, Calvin, Zwingle, Henri VIII ; que leurs sectateurs se nomment luthériens, calvinistes, zwingliens, anglicans ; que le nom de ces fondateurs n'a rien d'apostolique ; que la date de ces sectes n'appartient point à l'antiquité chrétienne, mais aux temps modernes ; enfin qu'entre le jour où Jésus-Christ a choisi ses apôtres et celui où Luther s'est dit apôtre de Jésus-Christ, il y a un abîme de quinze cents ans à remplir pour relier les doctrines entre elles et renouer la chaîne des pasteurs.

Consultez maintenant la chronologie et cherchez l'Église vraiment apostolique. De tous les siéges fondés par les apôtres, il y en a un, mais un seul, dans lequel on trouve à la fois et une doctrine sans taches et une liste de pontifes sans interruption. C'est le siége de saint Pierre. Dieu, pour faire reluire dans tout son éclat la véritable Église, a permis que les autres églises d'origine apostolique, ou devinssent la proie de l'erreur, ou laissassent quelque doute sur la liste exacte et sur la suite chronologique de leurs pasteurs. Mais il n'en est pas de même de l'heureuse Église « où les apôtres ont versé leur doctrine avec leur sang, où Pierre a été comparé au Sauveur par le genre de mort, où Paul a obtenu la même couronne que Jean-Baptiste. » C'est en ces termes que Tertullien en loue l'origine ; il cite ensuite Lin, Clet et Clément, successeurs immédiats de saint Pierre [1]. « C'est par l'Église de Rome, dit saint Irénée, que nous nous glorifions de posséder la foi annoncée aux hommes et transmise jusqu'à nous avec la succession des évêques ; c'est par elle que nous confondons tous ceux qui par amour-propre, par vaine gloire, par aveuglement, par méchanceté, enseignent autrement qu'il ne faut. » Puis, continuant la liste de Tertullien, il énumère selon l'ordre

[1] *Contrà Marcionem.*

chronologique les douze premiers pontifes qui ont occupé le siége de Rome [1]. L'Église d'Afrique parle comme l'Église de Lyon, par la bouche de saint Optat, évêque de Milève : « Vous ne pouvez nier que c'est dans la ville de Rome que Pierre a posé sa chaire épiscopale. C'est sur cette chaire, la première en dignité, que s'est assis saint Pierre, auquel ont succédé Lin, Clet, Clément, Anaclet [2]. » Les monuments de la langue grecque consacrent, comme ceux de la langue latine, cette chronologie sacrée. Au IVe siècle saint Épiphane écrit : « Voici la suite et la succession des évêques de Rome : Pierre, Lin, Clet, Clément, etc. » Il ajoute : « Pierre avait ordonné à Rome Lin et Clet pour être ses coadjuteurs, et avant son martyre, il désigna Clément pour être son successeur ; mais Clément ne voulut monter sur la chaire de saint Pierre qu'après ceux qui avaient partagé son épiscopat pendant sa vie [3]. » Que peut-on souhaiter de plus décisif que la comparaison de ces témoignages ? Tertullien, qui était à Carthage, saint Irénée, qui était à Lyon, saint Épiphane, évêque de Salamine, saint Optat, évêque de Milève en Afrique, célèbrent dans un concert formé par toutes les Églises et par toutes les langues, cette succession constamment soutenue, régulièrement transmise, incontestablement suivie. Ils mettent les premiers noms de cette liste sacrée au dessus de toute contradiction, défient d'avance tout ce que la fausse science pourra tenter contre l'Église romaine, et, se portant comme témoins et garants de ses traditions et de ses origines, ils écartent à tout jamais du berceau de l'Église les ténèbres historiques qui planent sur le berceau de toutes les sociétés humaines.

La dynastie des papes, ainsi commencée, s'est maintenue, de siècle en siècle, au sein du christianisme, à l'abri des variations, des vicissitudes et des interrup-

1 *Contrà hæres.*, lib. III c. 3 n. 2.

2 *Contrà Parmenion.*, lib. II.

3 *Hæres.*, t. I. p. 719.

tions ordinaires aux pouvoirs temporels. Cette succession s'était établie longtemps avant que les peuples qui ont aujourd'hui une place dans l'histoire eussent un nom dans les langues de la terre. Elle comptait quatre siècles quand Clovis fonda l'empire des Francs; elle en comptait dix quand Guillaume le Conquérant établit en Angleterre la maison des rois anglo-normands ; elle en comptait douze quand la maison de Hapsbourg a été élevée sur le trône d'Allemagne ; elle en comptait seize quand la maison de Romanoff était appelée au trône de Russie ; elle en comptait dix-huit quand Bonaparte prit sur l'autel la couronne des Francs et s'appela Napoléon. La perpétuité de la dynastie pontificale ne saurait s'expliquer ni par les hommages qu'on aurait aveuglément rendus à l'autorité des papes, ni par le secours du dehors, ni par l'obéissance du dedans. Leur patrimoine a été usurpé par les étrangers, leur capitale saccagée par les envahisseurs, leur siége réduit en cendres par les barbares. On les a vus tenus en exil par des sujets turbulents, jetés dans les fers, souffletés avec un gantelet, couverts de crachats et d'humiliations, étranglés, pendus, mis à mort par le glaive. « Mais, selon la remarque du cardinal Wiseman, une vigueur inconnue semble animer cette race de princes sacrés. Les autres siéges disparaissent de la surface du globe ; l'Orient et l'Afrique ont perdu les plus illustres ; seul le siége de Pierre subsiste toujours. Toujours le pontife succède au pontife en dépit de tous les obstacles. Le conclave est quelquefois tenu en des provinces éloignées de l'Italie, tantôt en France, tantôt en Allemagne ; toujours un successeur est légitimement élu et reconnu, et tous les efforts que l'on a fait pour briser cette chaîne continue sont demeurés vains et sans effets [1]. »

[1] *Conférences sur les doctrines et les pratiques les plus importantes de l'Église catholique*, II, 29.

La destinée des dynasties humaines est de naître, de s épanouir et de se faner. Filles du travail, elles vivent un moment, puis se penchent à jamais dans la poussière. Pour assurer leur durée, on les entoure de garanties, on décrète l'hérédité des trônes, on prévoit les minorités et les régences ; ici on sacre les monarques, là on appelle les nations à ratifier dans un scrutin universel la fondation ou le rétablissement d'un empire ; partout on s'applaudit d'avoir fait un ouvrage immortel, et le temps l'emporte quand on y pensait le moins. Mais voici une dynastie de princes électifs qui sont au nombre de deux cent cinquante-neuf, et qui, à elle seule, compte plus de membres que toutes les dynasties ensemble qui règnent aujourd'hui sur l'Europe. Cette dynastie méprise l'exil, car tous les papes reviennent à Rome, morts ou vivants ; cette dynastie méprise la mort, car le pape, en mourant, est certain d'avoir un successeur ; cette dynastie brave la tempête, car elle durera autant que le temps, et quand même le temps durerait encore pendant des siècles de siècles, le dernier pape serait, aussi bien que le second, et à cent mille ans d'intervalle, le successeur certain, légitime et reconnu de saint Pierre. Un jour le dôme du Kremlin s'écroulera, les tours de Notre-Dame s'abîmeront dans une tempête, le pêcheur de la Tamise ira amarrer sa barque sous quelque arche écroulée, au pied des ruines de Saint-Paul. Seule de toutes les cathédrales du monde, Saint-Pierre de Rome sera encore debout, Rome sera encore au pape, le pape, seul demeurant de toutes les dynasties d'aujourd'hui, sera encore à Rome. Les Bossuet de ces temps lointains diront comme ceux du siècle de Louis le Grand : « O sainte Église romaine, si jamais je t'oublie, que ma langue s'attache à mon palais ; que ma droite se sèche si tu n'es pas toujours le principal objet de ma pensée et le centre de toutes mes affections ! » J'ignore quels peuples se disputeront alors la face de la

terre, mais quels que soient leurs intérêts politiques, leur langue, la couleur et les traits de leur race, j'affirme qu'il y aura toujours entre eux un intérêt commun, un amour commun, une langue commune, l'intérêt de la papauté, l'amour du siége apostolique, la langue de l'Église. Quelques secondes suffiront alors à la télégraphie perfectionnée pour porter sur tous les points du monde les bénédictions du Père commun à tous les fidèles, et pour rapporter au Père commun les remerciements de tous les fidèles, et quand, à la solennité de Pâques ou de l'Ascension, le pontife de ces siècles nouveaux, les deux bras étendus sur son troupeau tout entier, aura envoyé sa parole au delà des mers et des océans, dans les églises où l'étincelle électrique fera frémir en même temps le même nom et la même prière, de toutes ces églises bénies de la même main, il remontera encore vers Rome, vers Pierre, un torrent d'actions de grâces où l'on entendra, à travers la diversité des idiomes, ces paroles du symbole de Nicée : « L'Église est une, catholique et apostolique : *unam, catholicam et apostolicam ecclesiam.* »

HUITIÈME CONFÉRENCE

DE L'ORDONNANCE DE L'ÉGLISE

Je vous ai montré les caractères de la véritable Église, en vous disant: Voyez sa figure, étudiez sa marche, constatez son âge.

Elle doit être une, c'est-à-dire professer partout et toujours la même foi, offrir partout et toujours les mêmes sacrements, reconnaître partout et toujours le même chef. Seule, l'Église romaine possède cette unité merveilleuse, qui relie le présent au passé dans le temps, et les hommes entre eux dans l'espace, tandis que la triste victime du schisme ou de l'hérésie ne trouve aucun lien ni dans le présent ni dans le passé, ni hors de son étroite église, ni même avec les fidèles qui composent cette église désunie.

La véritable Église doit être catholique, c'est-à-dire répandre dans tous les temps et dans tous les lieux les moyens de sanctification, et ouvrir son sein et ses bras à tous les hommes, sans distinction d'âge, de sexe, de patrie ou de gouvernement. Seule, l'Église romaine possède cette expansion merveilleuse, qui lui donne de s'épanouir sous tous les soleils, dans tous les États, au sein de toutes les races, et qui fait de sa géographie la géographie même de l'univers, tandis que le schisme ne songe pas même à

vivre loin du sceptre qui le protége, et que l'hérésie, en semant avec ses bibles son esprit de controverse et de division, laisse aux idolâtres autant de faux christs qu'ils avaient de faux dieux.

La véritable Église doit être apostolique, c'est-à-dire qu'elle tient des apôtres sa doctrine, son mandat, et qu'elle n'a pas cessé d'enseigner et de gouverner, sans interruption comme sans usurpation, depuis le jour où Jésus-Christ a donné leur mission aux apôtres. Seule, l'Église romaine possède cette merveilleuse dynastie qui remonte, de siècle en siècle, depuis Pie IX jusqu'à saint Pierre, assise au même siége, dépositaire des mêmes clefs, toujours ancienne, toujours nouvelle, toujours semblable à elle-même: c'est l'immortelle dynastie des papes, vicaires de Jésus-Christ.

L'unité de l'Église romaine est la figure de l'Homme-Dieu dans le monde ; sa catholicité est la marche de l'Homme-Dieu dans l'espace ; son apostolicité est la date de l'apparition de l'Homme-Dieu dans le temps.

Une, catholique, apostolique, l'Église romaine est donc l'incarnation vivante et permanente de l'Homme-Dieu.

Entrons dans cette institution, marquée à des signes si divins, et étudions-en aujourd'hui l'ordonnance et les mouvements, tant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre matériel.

Je vous ferai voir d'abord comment l'Église a disposé, ordonné, gradué, de fonctions en fonctions, toutes les forces de l'esprit autour de l'Homme-Dieu, qui est le centre de ses mystères.

Je vous ferai voir ensuite comment elle a convoqué et réuni toutes les voix de la nature et toutes les forces de la matière autour de l'autel où s'accomplissent les mystères de l'Homme-Dieu.

Cette magnifique ordonnance, qui embrasse, dans une

double échelle, toutes les forces de l'esprit et de la matière, tient ainsi l'homme et la nature à genoux aux pieds du Très-Haut, et leur fait rendre à Dieu par Jésus-Christ, tout honneur, toute gloire et toute louange.

I. Pour comprendre la divine ordonnance de l'Église, il faut se faire d'abord l'idée de l'ordre parfait. « Dans tout corps, comme le remarque Bossuet, chaque membre doit agir avec la force du tout, » voilà le mérite de l'unité ; mais le tout doit respecter la fonction de chaque membre, voilà le mérite de la liberté. Le type d'une organisation irréprochable serait donc de joindre le plus haut degré d'unité au plus haut degré de liberté, en évitant ainsi les deux écueils signalés par Pascal : « L'unité qui n'est pas multitude est tyrannie, et la multitude qui n'est pas unité est confusion. » Être à la fois capable d'unité et de liberté, c'est le plus magnifique souhait que l'on puisse faire à un peuple, car faute d'unité, les forces s'éparpillent, se divisent et se perdent, et on aboutit à des monstres de faiblesse ; faute de liberté, les forces se compriment, s'étiolent et s'abrutissent, et on aboutit à des monstres de tyrannie.

Pour réaliser ce grand problème, les républiques terrestres ont imaginé trois sortes de mouvements, assujettis les uns aux autres dans le vaste jeu de l'organisation politique. Au centre, un pouvoir supérieur qui communique le mouvement et la vie à tout l'État ; l'État divisé à son tour en centres plus petits sous le nom de départements ou de provinces ; et enfin ces centres de second ordre divisés à leur tour en centres de troisième ordre sous le nom de communes. Mais depuis le temps que l'on fait des communes, des provinces et des empires, où est l'idéal de la liberté et de l'unité vivant dans un parfait accord et une touchante harmonie ? Il a été un temps où le pouvoir central n'était presque rien : c'était le triomphe de la liberté provinciale ou communale. Aujourd'hui, ce

pouvoir est tout, mais les deux centres subordonnés n'ont plus de mouvement, et ils attendent par le télégraphe leurs moindres lois, leurs plus petits règlements, la permission d'aller et de venir, de boire, de manger, de dormir, et, de temps en temps, celle de faire une révolution.

Quittons la terre et cherchons dans le ciel l'idéal d'une constitution parfaite. « L'ordonnateur des astres a, selon la remarque du P. Gratry [1], disposé dans l'espace trois ordres de centres, doués chacun de mouvements propres, parfaitement dégagés les uns des autres, et cependant entraînés, par une main suprême, dans la plus puissante et la plus magnifique unité. »

Chaque planète a autour d'elle des satellites qui lui servent de cortége et qu'elle mène, avec une rapidité déterminée d'avance, dans l'orbite dont elle est le centre : voilà le premier centre et le premier mouvement.

Les planètes, réunies en chœur autour du soleil, décrivent avec la même harmonie un second cercle autour de cet astre, centre de leur orbite : voilà le second centre et le second mouvement.

Enfin, les satellites qui roulent autour des planètes, les planètes qui tournent autour du soleil, et le soleil lui-même, sont entraînés tous ensemble, tous par un ordre supérieur, vers un but invisible, centre de cet orbite inconnu dont les courbes immenses se perdent dans les espaces : voilà le troisième centre et le troisième mouvement.

Ainsi roulent les cieux par ce magnifique système qui embrasse trois centres dans la même unité, et qui laisse à chaque centre son mouvement, sa lumière et sa vie. L'ordonnateur des astres a été aussi l'ordonnateur de l'Église catholique.

L'Église catholique, semblable à l'univers, est empor-

[1] *Philosophie du Credo*, p. 200.

tée, avec son chef, ses évêques, ses moindres pasteurs et sa multitude innombrable de fidèles, vers Jésus-Christ, son centre invisible, dans les incommensurables profondeurs de l'éternité. Mais du milieu de ce mouvement, le pape, semblable au soleil, est le centre visible, principal, unique, qui mène tout le reste avec lui, qui pénètre de sa lumière et qui embrasse de sa chaleur évêques, pasteurs, fidèles, qui fixe tous les regards comme il dispense tous les trésors.

Au dessous, semblables aux planètes réunies autour du soleil, existent des centres subordonnés au centre suprême. Ce sont les diocèses : on les nomme aussi des Églises, pour montrer, selon le langage de Bossuet, « l'admirable égalité de la partie au tout. » Chaque diocèse ou Église a son centre propre ou son siége épiscopal; il a ses lois, ses usages, son mouvement ; il choisit lui-même ses ministres, possède le pouvoir de se perpétuer, conserve et recrute son sacerdoce. L'évêque, qui administre chaque église, est le frère et l'égal du pape par la consécration, mais il en est le fils par l'institution canonique et l'inférieur par la juridiction. Soit qu'il habite aux extrémités du monde, soit qu'il touche au centre suprême, l'éloignement n'affaiblit point sa dépendance, le rapprochement ne diminue point sa grandeur ; il demeure, dans ce centre partiel, où il juge, où il consacre, avec toute la majesté de son caractère divin et avec toute la fidélité de sa subordination terrestre. Tel est le rapport exact qui unit les planètes au soleil. Quel que soit le temps que la lumière mette à parcourir l'espace qui les sépare, avec quelque lenteur que les sphères les plus lointaines exécutent leur révolution autour de l'astre principal, le mouvement se fait sentir aux extrémités avec la même régularité et la même grandeur que dans les parties les plus rapprochées du centre, et l'attraction commune qui assujettit tous ces corps lumineux, les maintient, de près ou de loin, dans les limites

de leur orbite. D'autres rapports éclatent encore entre les sphères étoilées qui peuplent le monde et les sphères spirituelles qui peuplent l'Église. De même que, dans l'harmonie des cieux, les astres se touchent et font de leurs lumières éparses, dominées par les feux du soleil, une lumière commune dont l'espace est inondé, ainsi dans l'harmonie de l'Église les diocèses touchent les diocèses, et les rayons de leur foi, partis de points différents, mais confondus ensemble et réunis dans le même faisceau par l'astre régulateur qui les gouverne, remplissent tout l'univers de la même clarté. De là cette parfaite unanimité de principes, de vues, de sentiments, qui règne dans toute la catholicité entre les différents diocèses ; ces liens si forts qui rattachent les évêques entre eux ; cette chaîne qui les suspend tous bouche à bouche, cœur à cœur, à la bouche et au cœur de l'évêque des évêques ; cette foi partout égale à elle-même, sous quelque ciel qu'on en étudie la lumière, mais dont les mille rayons vont se concentrer, au sein de la papauté. Enfin la destinée des Églises particulières est encore figurée dans le spectacle du ciel. Il est des astres qui semblent pâlir ou s'éteindre, comme il en est qui, après avoir été invisibles ou voilés, apparaissent tout à coup à l'œil de l'homme, aidé de la perfection des instruments ; tandis que, seul au milieu de ces vicissitudes célestes, le soleil, fidèle à son lever et à son coucher, garde sa place, son immobilité, sa lumière ; il ne perd rien de sa superbe parure, il ne cède rien de ses immenses domaines. Telle est l'Église de Rome au milieu des autres Églises. Ici la foi pâlit, là elle se rallume ; ici le catholicisme se couvre de nuages et de ténèbres, là il jette des feux brillants et il resplendit de soudaines illuminations ; mais, en laissant dans l'ombre tantôt une Église, tantôt une autre, seule l'Église mère et maîtresse demeure le centre immobile de tout le mouvement, l'éternel foyer de toute la lumière, le point

toujours aperçu, toujours étincelant, auquel s'attachent tous les yeux, l'astre nécessaire à la vie, au salut et au bonheur des âmes.

Cependant ces diocèses, centres de second ordre, établissent à leur tour d'autres centres, plus subordonnés et plus petits, semblables aux satellites qui accomplissent autour des planètes leur révolution propre, tout en participant au mouvement général. On les nomme encore églises ou paroisses ; leurs chefs portent le titre de pasteur ; leurs membres forment un troupeau et s'appellent brebis ou fidèles. Comme les diocèses touchent les diocèses dans l'Église universelle, ainsi dans chaque diocèse les paroisses touchent les paroisses, et l'attraction générale de cette vaste ordonnance, qui s'exerce, de sphère en sphère, sur les atômes les plus petits comme sur les astres les plus brillants, ne laisse pas en dehors de la vie commune une seule église, un seul prêtre, un seul fidèle. La plus petite paroisse, humble satellite du plus vaste diocèse, a dans cette vaste harmonie sa place, ses traditions, ses œuvres, son autel aussi grand que l'autel de Saint-Pierre de Rome, son sacrifice aussi précieux que celui du Calvaire, son prêtre aussi puissant à l'autel que l'évêque et le pape. Le prêtre qui la gouverne possède en effet, comme le pape et l'évêque, l'onction du sacerdoce. Il n'en a pas la plénitude, mais il en a le caractère ; il ne saurait en transmettre les pouvoirs, mais il en exerce certainement les droits sur le corps de Jésus-Christ, et il communique constamment les grâces au corps des fidèles. Une fois délégué, il ne doit compte qu'à son évêque de l'exercice public de ce redoutable pouvoir, et à sa conscience des dispositions secrètes avec lesquelles il l'exerce ; mais dans la plupart de ses actes il n'y a plus d'intermédiaire entre Jésus-Christ et lui : à sa voix, le ciel s'ouvre pour recevoir l'enfant qu'il baptise ou le pécheur qu'il absout; il est le témoin et le gardien des liens inviolables du ma-

riage ; chaque jour le Verbe se fait chair pour lui obéir ; chaque jour le Verbe qu'il a fait chair donne au peuple, par ses mains, sa chair à manger et son sang à boire.

Telle est cette organisation magnifique, transportée de la sphère des corps célestes dans la sphère spirituelle de l'Église, et donnant à chaque partie de cette Église une vie propre, une vie abondante, sans rompre les liens qui la réunissent aux autres membres et qui tiennent les membres réunis avec la tête.

Le catholicisme tout entier, chaque diocèse, chaque paroisse, porte le même nom : c'est l'Église.

Le pape, l'évêque, le simple prêtre, porte le même titre: c'est le pasteur.

La juridiction du pape n'a point de bornes ; celle de l'évêque ne s'étend qu'à son diocèse ; celle du simple prêtre, qu'à sa paroisse.

Le pape envoie l'évêque, l'évêque envoie le prêtre; mais le pape, l'évêque et le prêtre, si différents l'un de l'autre par les honneurs et la juridiction, ont le même pouvoir, entrent dans le même mystère et opèrent le même miracle. A l'autel, ils sont égaux devant Dieu et ne relèvent plus que de lui.

Le pape, en vertu de son institution divine, donne à toute l'Église le triple bienfait de la doctrine, des sacrements et de l'administration spirituelle. Il instruit, il régénère, il gouverne l'univers entier. C'est le premier centre.

L'évêque, en vertu de la même institution, assure à son diocèse ces mêmes bienfaits. C'est le second centre.

Le prêtre, en vertu de l'institution ecclésiastique, instruit, régénère et gouverne sa paroisse. C'est le troisième centre.

Le diocèse est ainsi, dans ses proportions réduites, une image parfaite de toute l'Église, comme la paroisse est, dans des proportions plus réduites encore, une image non moins parfaite du diocèse.

Mais si les proportions sont différentes, le centre est le même : ce centre, c'est l'autel, où s'immole l'Homme-Dieu. Si les ministres qui y montent sont de différents degrés, il est un pouvoir qui n'est point limité, comme celui de prêcher, à certains lieux, ou celui de lier ou de délier à certains cas : ce pouvoir ne s'exerce point sur l'homme, mais sur Dieu ; l'Église a voulu qu'il fût exercé par les mains du prêtre comme par celles de l'Évêque, pour que chaque âme trouvât plus près de soi la source des eaux éternelles ; ce pouvoir, c'est celui de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ.

Ainsi, depuis le Pape, dans la hiérarchie sacerdotale, jusqu'au simple prêtre, tous les yeux se tournent vers le même centre, Jésus-Christ, toutes les opérations aboutissent et se terminent au sacrifice de Jésus-Christ. Si le pape institue des évêques, c'est pour que les évêques consacrent des prêtres ; si les évêques consacrent des prêtres, c'est pour que le prêtre offre, consacre et distribue à son tour le corps et le sang de Jésus-Christ.

Descendez maintenant du prêtre aux fidèles, vous retrouvez la même pensée. Le diacre présente avec le prêtre la sainte hostie au sacrifice de la messe, commençant ainsi à avoir des droits personnels sur le corps du Sauveur. Autrefois il portait la communion aux malades. Il lit l'Évangile dans l'église et peut enseigner la parole de Dieu.

Près de lui se tient le sous-diacre, les épîtres des apôtres à la main, les reins déjà ceints par la loi de la continence, et bientôt digne par ce sacrifice de toucher le corps du Seigneur.

Plus bas, c'est l'acolyte qui présente à l'autel et le pain et le vin, matière de l'eucharistie, et les flambeaux, image des clartés spirituelles de la foi.

Je vois encore l'exorciste qui a pouvoir sur les démons, le lecteur qui peut élever la voix dans l'église pour faire

la lecture publique, le portier enfin qui ouvre le temple aux fidèles et qui les appelle au saint sacrifice par le son des cloches.

Après ce dernier degré de la hiérarchie, une marque visible distingue encore le clergé du peuple. Le clerc a reçu la tonsure, il s'est séparé de la foule, il a accepté les premières marques de la tribu sainte, et ces cheveux tombés sous les ciseaux de l'évêque, au seuil du sanctuaire, marquent la ligne de démarcation qui sépare celui qui est appelé de celui qui ne l'est pas, les clercs sur qui le sort du Seigneur a été jeté, des fidèles qui sont dans le for extérieur et qui gardent la destinée commune.

Mais ici commence le peuple ou le corps des fidèles, et c'est pour le peuple qu'est tout l'avantage de cette hiérarchie, comme c'est à Jésus-Christ qu'en revient toute la gloire.

C'est pour le peuple que le clerc se prépare au service des autels, que le portier ouvre le temple, que le lecteur élève la voix, que l'exorciste chasse le démon, que l'acolyte apporte le pain et le vin du sacrifice, que le sous-diacre se rend digne d'approcher des mystères, que le diacre présente le calice, que le prêtre change le vin au sang de Jésus-Christ, que l'évêque communique ce pouvoir au prêtre et que le pape envoie l'évêque avec ordre de le communiquer.

Le salut du peuple est donc, comme la gloire de Dieu, l'objet de la sainte hiérarchie. L'Église n'a diversifié ses ministères que pour en multiplier les fruits et se rendre, de degrés en degrés, plus accessible et plus favorable à tous. Elle en a fait comme une échelle sacrée, montant du prêtre au pape par une transmission graduée de juridictions et de pouvoirs, émanés de Dieu, et descendant du prêtre au peuple par une suite non moins graduée d'offices distincts émanés du sacerdoce. Depuis le plus humble des clercs jusqu'au pontife, que sont ces

ministres établis de degrés en degrés? Vis-à-vis du ciel, les représentants de Dieu ; vis-à-vis de la terre, les serviteurs du peuple. Regardez-les par leur côté divin : c'est Dieu qui parle, qui opère, et qui s'offre par leurs mains. Regardez-les par le côté humain : c'est le peuple qu'ils instruisent, qu'ils nourrissent et qu'ils sauvent. Le dernier clerc est le serviteur du prêtre, et le pape se glorifie d'être dans l'Église le serviteur des serviteurs de Dieu.

Ces honneurs et ces charges ne sont ni le privilége d'une caste, ni le patrimoine héréditaire d'une tribu. Le prêtre naît dans le peuple, c'est du peuple qu'il sort, c'est le peuple qui le présente. Chaque jour, d'un bout du monde à l'autre, la foule ouvre ses rangs pour laisser monter dans le sanctuaire ceux qu'elle juge dignes d'en aborder le seuil ; mais chaque jour le prêtre tiré de la foule y rentre, les dons de Dieu à la main, prêchant la loi sainte, offrant les clefs de la vie, se faisant tout à tous par la charité, invoquant au besoin le nom qu'il porte, les titres de la chair et du sang, les souvenirs de l'éducation commune, les services de sa famille et de sa cité, la gloire et le drapeau de sa patrie, pour faire agréer à ses compatriotes et à ses amis les secours, jusque-là dédaignés du christianisme méconnu dans la terre natale, ou pour en porter la lumière, jusque-là ignorée, dans les royaumes inconnus d'une lointaine barbarie. Le peuple donne au sacerdoce des esprits qui pensent, des cœurs qui se dévouent, un sang pur et généreux qui aurait fait dans le monde le magistrat sévère à lui-même, le soldat sans peur, le négociant sans reproche, le laboureur et le savant aptes à soutenir l'un les chaleurs du jour, l'autre les veilles studieuses de la nuit. Mais ce noble sang, accepté par l'Église, s'élève et se transfigure encore dans les épreuves du sacerdoce. La pénitence le fortifie, la chasteté l'épure : il coule sous la discipline, et le juste devient un saint ; il se répand sur la barricade ou sur l'échafaud, et le

héros devient un martyr. Les familles qui paient ainsi leur tribut à l'autel n'en servent qu'avec plus d'honneur leur siècle et leur pays, parce qu'elles ont de plus grandes traditions et de plus austères exemples. Jésus-Christ, Père et Sauveur de tous, a voulu procurer à tous les mêmes honneurs et les mêmes biens, en répandant sur toute chair le souffle de son esprit, les grâces de son sacerdoce. Il va choisir ses prêtres dans chaque langue, dans chaque tribu, dans chaque âge, n'excluant ni la jeunesse, malgré son inexpérience, ni la vieillesse, malgré ses infirmités, mais tempérant la vivacité de l'une avec la sagesse de l'autre, et mêlant dans une mesure parfaite le conseil à l'action. Il appelle le fils de l'homme libre avec le fils de l'esclave, pour faire de son sanctuaire le rendez-vous commun de toutes les races, de son sacerdoce la représentation naturelle et choisie de tous les intérêts sociaux, et de ses festins où servent des ministres si divers par la naissance, le caractère et les talents, mais si semblables par la vertu, le lien mystique de toutes les âmes.

Ainsi se forme cette race sacerdotale, symbole de l'unité chrétienne, qui touche à toutes les classes par le sang, qui s'abaisse au dessous des professions les plus humbles par la modestie de son habit et les mortifications de sa vie, mais qui dépasse les plus savantes par l'étendue de ses études, les plus nobles par la grandeur de ses travaux. Les vertus et non les honneurs y sont un héritage ; l'élection s'y fait, sans brigue et sans contrainte, par le suffrage lentement mûri de la voix populaire. Là les bergers et les pauvres montent sans scandale au trône des papes, tandis que les seigneurs et les princes se voient sans étonnement aux derniers rangs du sacerdoce. La sainte hiérarchie, qui est à la fois monarchique par son chef, aristocratique par ses évêques, démocratique par le recrutement de ses prêtres, réunit avec une merveilleuse facilité les trois éléments de la vie sociale, la tête qui commande, les

membres qui exécutent, et le sang qui se renouvelle incessamment et dans la tête et dans les membres. Ne vous étonnez pas de l'économie parfaite qui tient en équilibre ces trois puissances. Leur centre commun est Jésus-Christ. Tout s'y rapporte dans les degrés supérieurs de la hiérarchie, le pape, l'évêque, le prêtre : tout y aspire dans les degrés inférieurs, le diacre, le sous-diacre, les ministres revêtus des ordres moindres, les simples clercs. Leur honneur commun est le sacerdoce. Pour celui qui demeure au dernier rang comme pour celui qui monte au faîte, il n'y a de différence dans les faveurs de Jésus-Christ que par le degré, non du ministère, mais du mérite, que par l'éclat, non extérieur, mais tout intérieur, de la vertu ! C'est du simple prêtre que le vénérable Olier écrit les lignes suivantes :

« En la personne du prêtre priant pour tous, il se fait une réunion des vœux des fidèles qui prient tous ensemble pour une même chose ; en sorte que dans le prêtre toute l'Eglise demande d'un commun accord ce que chaque particulier désire, et que le prêtre offre en même temps à Dieu, s'il entend bien sa vocation, tous les vœux de l'Église. De cette manière le prêtre est comme le symbole de l'unité de l'Église et de sa communion : l'Église se réunit à lui, et par lui elle se présente à Dieu. Le prêtre, se voyant ainsi devant Dieu chargé de toute l'Église, doit tâcher de se remplir de toute la charité, de toute la sainteté et de tous les dons qu'il voit en elle, pour ne point succomber sous cette charge. Il est cette grande âme qui embrasse tout, qui contient tout dans son sein. Il est lui seul, pour ainsi dire, comme toute l'Eglise. Et il faut qu'il se regarde non plus comme particulier, mais comme étant devenu un homme universel.

« O admirable prière que celle du prêtre ! ô prière universelle, non-seulement à cause de l'Eglise de la terre, qui est unie dans le prêtre, mais à cause de toute l'Église

triomphante, qui est jointe avec lui. Ainsi le prêtre est le ressort qui remue le ciel et la terre, qui fait agir tous les justes et tous les saints. Quelle puissance que celle des prêtres ! On découvre en cela un effet de la communion des saints dans le ciel ; ils prient tous pour une même chose, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui les incline où il veut : quelle admirable communion [1] ! »

Voilà comment chaque prêtre, revêtu de la force et des mérites de la sainte victime, est, le calice à la main, le sang de Jésus-Christ sur les lèvres, l'intercesseur de l'univers entier. Avec une seule goutte de ce sang, il fortifie les soldats de l'Église militante, il soulage les justes de l'Église souffrante, il enivre d'une gloire nouvelle les saints de l'Église triomphante. Ne soyez donc pas surpris que l'autel et le prêtre se trouvent partout, et que cette immense unité de l'Église, dont nous avons étudié l'ensemble, se réduise sans se décomposer, et se reproduise sans s'affaiblir, pour la gloire de Dieu et le salut de tous, en autant d'unités vivantes qu'il y a d'autels, de prêtres et de sacrifices. L'Église est tout entière partout où sont ses mystères. Chaque prêtre, emblême vivant de cette merveilleuse puissance, est au pied de son autel, dans sa pauvre paroisse, dans le centre obscur où sa vie s'écoule, l'homme préposé par Dieu à toute la terre. Il y a plus : n'eût-il ni paroisse, ni autels, ni ornements sacrés, son centre est partout et son pouvoir toujours le même. Il porte, dans un sens mille fois plus vrai que ne le disait un sage de l'antiquité, tous ses biens avec lui, et l'Église lui facilite avec une condescendance toute maternelle l'exercice de son ministère divin. Ainsi, les Nérons du Nord qui n'ont pas même laissé aux prêtres de la Pologne le refuge des catacombes, s'étaient flattés en vain que leurs victimes seraient sans consolation dans les déserts de la Sibérie. Ils ne savent pas que l'Homme-Dieu pour des-

[1] Olier. *Traité des saints ordres.*

cendre ici-bas n'a besoin que d'une pierre, et que le prêtre pour l'appeler n'a besoin que d'un mot, et que l'Église ne lui offre jamais dans ses tabernacles de plus belle parure que les larmes d'un exilé et les blessures d'un martyr. Chassez ce prêtre de sa patrie, parce qu'il est suspect à vos yeux de l'avoir trop aimée, dépouillez-le de ses biens, parce qu'il les prodiguait à ses frères malheureux, il n'en emporte pas moins avec lui tous les trésors du sacerdoce. Exilé, proscrit, conduit d'étape en étape par une soldatesque brutale, ce prêtre épie le moment où ses bourreaux s'endorment, il tire de sa poitrine un peu de pain, de sa gourde un vin grossier, et, debout au pied d'un arbre ou près d'une pierre, n'ayant que les anges pour témoins, après les prières essentielles de la sainte liturgie, il fait de ce pain, reste de sa nourriture corporelle, le corps d'un Dieu, la nourriture de son âme; de ce vin encore permis à son exil, il fait le sang d'un Dieu; et si le soldat du czar, trop tôt réveillé, le surprend et le perce de sa lance dans l'attitude du sacrificateur, près de cet arbre devenu un autel, ô spectacle! ô mystère! comme tout s'agrandit et se transfigure en un instant! Je revois un Calvaire, je revois la croix, le prêtre est un autre Christ, il meurt en priant pour ses bourreaux: le sang de Dieu coule encore avec le sang de l'homme, et l'Église, dans ce martyr sublime, est plus que jamais l'image sublime de l'Homme-Dieu.

II. Dans l'ordre spirituel, tout se rapporte à Jésus-Christ par le sacerdoce, comme au centre des esprits; dans l'ordre matériel, tout se rapporte à Jésus-Christ par le temple, les ornements, l'autel, comme au centre de la nature et des corps. Quand vous vous représentez les âmes assemblées autour de ce centre mystique où le sacerdoce tient le calice du salut, vous dites: C'est l'Église de l'Homme-Dieu. Représentez-vous maintenant le lieu ma-

tériel où ces âmes s'assemblent, l'enceinte d'un édifice catholique, vous direz encore : c'est l'Église.

La présence réelle de Jésus-Christ dans le temple est la pensée qui anime le culte public, qui en explique les symboles et qui en justifie les grandeurs.

Suivez dans l'histoire des arts cette pensée, qui a constamment élevé, épuré, transformé les choses les plus matérielles, et voyez comme la nature apporte sous toutes les formes ses hommages au pied de l'autel et vient y reconnaître son auteur.

La première fois que le Dieu de l'Eucharistie s'incarna dans les mains des apôtres, ce fut dans la chambre haute de Jérusalem. L'autel n'y avait encore d'autre parure que les corps meurtris de ces hommes de Dieu battus de verges par les sergents du sanhédrin et couverts des larmes respectueuses de l'assemblée. Mais saint Paul recommandait déjà aux chrétiens l'usage des cantiques spirituels. Le chant est le plus naturel de tous les arts ; il est le plus familier et le plus populaire ; le pâtre, l'artisan, le serviteur, ces hommes de néant qui forment la première église, apportent au premier autel le tribut de leurs voix : c'est la voix qui, parmi les forces de la nature, vient la première présenter son offrande au Seigneur : une chambre lui suffit.

Cependant, quand les chrétiens se multiplient, il faut soustraire le Dieu de l'Eucharistie aux profanations du monde encore païen. L'Église appelle autour de l'autel les ténèbres de la nuit et les sombres horreurs des catacombes. Elle se fait captive pour assurer la liberté de son Dieu, et elle cache sous des symboles mystérieux la douce joie qu'elle puise dans la contemplation de ce divin mystère. L'architecture commence à poindre dans ces souterrains, et les premiers chrétiens, après avoir emprunté aux arts ce que Dieu donne aux oiseaux, le chant, leur empruntèrent encore un autre instinct, non moins

naturel, non moins divin, l'art de bâtir un nid au fils de l'homme et de lui offrir un lieu où il pût reposer sa tête. Ce nid, creusé dans le tuf, laisse déjà voir à droite de l'autel un baptistère qui purifie l'âme pour la première fois, à gauche le siége mystérieux au pied duquel on s'agenouille pour retrouver la grâce dans le baptême des pleurs. Mais regardez l'autel ou le tombeau : en bas les ossements des martyrs, les corps des justes, en haut le corps du Sauveur : c'est le souvenir d'un supplice au dessus d'un trône, c'est la croix, c'est la cène, c'est l'Homme-Dieu. Autour de ce grand mystère le dessin commence à s'essayer. Il apporte d'abord des emblèmes plutôt que des figures, afin de mieux garder le secret du sacrifice, et d'éloigner les idées et les impressions avec lesquelles on avait coutume de regarder les images des faux dieux. Mais à mesure que l'âme devient chrétienne elle peut employer le dessin, la couleur, la pierre même, pour rendre avec moins de danger des sentiments tout chrétiens. Je vois dans les catacombes le divin berger, la Vierge Marie, l'enfant Jésus, ici la première esquisse de la vie religieuse sous l'emblème d'une vierge qui reçoit un voile bénit, là les saintes tendresses et les nobles joies du mariage sous la figure d'une femme assise qui tient un enfant suspendu à son sein. Mais partout éclatent l'anagramme du Christ et le signe du Poisson, dont les lettres mystérieuses, ΙΧΘΥΣ, rappellent dans la langue grecque le nom, la divinité et la fonction du divin médiateur : Ιησους, Χριστος, Θεου, Υιος, Σωτηρ. Partout on voit la manne figurative, les corbeilles de la multiplication des pains, l'eau jaillisant du rocher sous la verge d'un pontife, le sang qui coule d'une plaie entr'ouverte, mais nulle part la représentation historique de la dernière cène et de l'institution de l'Eucharistie. N'en soyez pas surpris, on symbolisait le Dieu fait homme, mais on n'osait le peindre : c'était le grand arcane de la foi, le trésor qu'il fallait voi-

ler à tout prix, le mystère trois fois saint sur lequel pesai le secret le plus inviolable, qu'on recevait sans le dire, dont on ne parlait qu'à mots couverts, et qui demeura pendant trois siècles le désespoir du paganisme déconcerté, et la force toujours renaissante, toujours invincible, du christianisme triomphant.

Quand le IVe siècle eut fait tomber les chaînes de l'Église, la sculpture, impatiente de n'avoir pu jusque-là trouver de pierre pour son ciseau, taille au pied des autels ses premières images et va chercher jusque dans les temples abandonnés les statues des faux dieux, qu'elle relève, qu'elle embellit, et qu'elle décore d'un nom chrétien. Laissez venir à Jésus-Christ ces hommages inattendus ; toute la terre est à lui ; la pierre, le bois, le marbre, sont ses ouvrages ; après avoir servi longtemps d'instruments au démon, que la matière revienne au vrai Dieu, purifiée, ennoblie par un nouvel usage. Les basiliques comme les statues changent de nom, l'autel a remplacé le prétoire, et, au lieu des représentants de la loi humaine, j'y vois siéger Jésus-Christ, l'auteur de la loi divine. Mais la loi de vérité et d'amour ne pouvait être contenue dans l'enceinte étroite de la pensée romaine. Il faut agrandir les basiliques, et les Lombards leur prêtent, pour en soutenir les voûtes, l'appui de leurs nefs. Ce n'est pas assez. Il faut élever ces voûtes, afin que le pavillon du Dieu de l'Eucharistie soit plutôt suspendu que dressé au-dessus de l'autel. Le style roman commence après l'an 1000, courbe partout la pierre en gracieux arceaux et la fait ployer autour des sanctuaires sous le poids d'un respect nouveau. Plus haut ! plus haut encore ! disaient vos pères deux siècles après. Encore plus d'air, d'espace et de lumière, pour la religion de l'esprit, pour le Dieu de l'Eucharistie. L'Église souffle sur les piliers de cet édifice, elle les orne de colonnettes amincies, elle les dégage de toutes les lignes horizontales et de

toutes les corniches ; il faut que tout jaillisse et s'élance vers le ciel. Voilà votre cathédrale romane transformée en cathédrale gothique par cette noble pensée. A partir de ce moment, plus de cryptes, plus de souterrains. La foi rayonne, elle ne veut plus se cacher. La foi monte, elle ne veut plus descendre. Montez comme elle, flèches de pierre, qui portez jusque dans les nues le magnifique témoignage de tous les arts réunis, dans un concert d'admiration et d'amour, autour des autels victorieux. Après l'architecture, qui ne prend de matière que juste ce qui est nécessaire pour dessiner une pensée, qui donne tour à tour à la pierre l'élan de la flèche, l'épanouissement de la rose et les capricieuses ondulations de la flamme, et qui semble achever dans le ciel ce qu'elle a commencé sur la terre, voici la sculpture qui peuple de ses statues les façades des cathédrales, qui les fait descendre, comme des nuées, le long des portes et des fenêtres, qui les suspend sous les voûtes et qui les range, comme une garde d'honneur, autour des tabernacles. Celles-ci ont les mains jointes, celles-là courbent la tête, d'autres fléchissent le genou. Images des anges, des saints, des morts illustres, toutes sont, d'une manière ou d'une autre, dans l'attitude du recueillement. Oh ! pourquoi la réforme les a-t-elles mutilées, noircies ou renversées ? Non, ce ne sont pas des idoles, ce sont des prières que vous avez abolies. Ce n'est pas la matière que l'Église adore en elles, mais c'est par cette matière assouplie, gémissante, prosternée en extase, qu'elle exprime ses adorations envers le Dieu de l'Eucharistie.

La pierre n'a rien de trop dur pour le ciseau de l'art chrétien ; le verre n'a rien de trop fragile pour la délicatesse de son pinceau. Voyez comme la foi a jeté sur les verrières les figures les plus diverses, et comme elle les anime du coloris le plus éclatant. Le ciel apparaît avec toute sa splendeur, le purgatoire avec son peuple désolé mais plein d'espoir, l'enfer avec ses flammes qui dévorent

toujours sans consumer jamais. Ce sont autant de visions du monde invisible, où le péché, l'espérance, la gloire, revêtent les formes les plus capables de s'imprimer dans l'imagination et de persuader à l'homme les vérités de l'avenir éternel. Couleurs magiques, étalez-vous dans votre richesse et répandez comme un reflet du ciel sur l'autel qui semble s'élever de terre aux regards des fidèles. Les rayons du soleil sont adoucis, les ténèbres sont illuminées, et la lumière, embellie, pour ainsi dire, par les mains de l'homme, apporte, à travers ces prismes coloriés qui la décomposent, le tribut de l'aurore à peine éveillée et les dernières lueurs du soir, aux pieds du Dieu qui bénit ainsi la nature et la science.

Mais la toile et le bois revendiquent, comme le verre, l'honneur de s'animer sous le pinceau et de servir à l'autel. Les timides exquisses des catacombes se déploient librement dans les églises et deviennent des chefs-d'œuvre. C'est Pise qui prépare cette palette inspirée ; c'est Florence qui la tient avec le plus de gloire ; c'est Rome qui la garde le plus longtemps. Qu'elles sont belles, ces têtes surprises à l'ombre des autels dans la stalle du franciscain ravi par l'extase de l'amour, ou du dominicain qui médite de prêcher Jésus-Christ ! Le moine de Fiesole, Fra Angelico, semble toucher au ciel ; Raphaël paraît en descendre ; Michel-Ange entrevoit le Sinaï dans le passé, et la vallée de Josaphat dans l'avenir ; partout on soupçonne la main des anges, tant l'art s'élève, tant il idéalise la nature, tant il excelle à peindre le recueillement, la prière, le sacrifice, et à rendre visible, transparent, présent même, à travers les voiles de la chair, le monde invisible des âmes.

Ah ! quand je considère, au fond de ce sanctuaire, cette page de Vanloo où le Christ apparaît, avec une vigueur surhumaine, au dessus de ce tombeau vide et de ces gardes éperdus, à l'aspect de ce ressuscité, je reconnais

mon Dieu, mes genoux fléchissent, et, ne pouvant plus douter qu'il ne soit sorti de la tombe, je m'incline, plus respectueux encore, devant le tabernacle où il a enfermé son corps et son sang [1].

Laissez-moi saluer aussi cet autre chef-d'œuvre né sous le ciel de Florence et sous le pinceau d'un enfant de saint Dominique, que toutes les nations envient à votre métropole. Comme Fra Bartolomeo a heureusement rendu les expressions les plus diverses de la foi, de la prière, de la torture et de la gloire dans le *Martyre de saint Sébastien* [2] Au bas du tableau, ce magistrat agenouillé qui en dédie le sujet en levant vers le ciel un regard à la fois noble et suppliant ; en face, cet illustre confesseur dont la chair toute vive semble palpiter sous les trois flèches qui la transpercent ; saint Jean, saint Jacques, saint Dominique, ces types si caractéristiques de l'apostolat ; cette Vierge vêtue de bleu et de rouge, entourée d'anges, qui apparaît plus haut encore, dans un air plus radieux, pour agréer le sang du héros, l'hommage glorieux des saints et l'humble vœu du donateur; enfin, dans les bras de la Vierge, Jésus bénissant d'un doigt divin ses anges, ses saints, ses martyrs et sa Mère ! Quel catéchisme vivant et inspiré ! quel abrégé sublime de l'Église tout entière ! Voilà dans un seul tableau toute la parure de nos temples et toutes les espérances de nos âmes. Gloire à ce noble pinceau, qui fait vivre ainsi la vérité et qui lui donne pour frapper nos yeux tant de relief, de couleur et d'onction ! Non, j'en atteste l'héroïque attitude du martyr, la flèche qui va trancher sa vie n'a pas tranché du même coup les liens de sa fraternité avec nous. J'en atteste cette maternité radieuse si fière de son fils ; Marie, en montant au ciel, n'a pas perdu son pouvoir sur Jésus ; elle n'est pas destituée parce qu'elle est couronnée. L'ex-

[1] *La Résurrection*, par Vanloo.

[2] Voir la note I.

pression de sa figure est, jusque dans la lumière céleste, celle d'une créature qui supplie ; mais elle est mère, elle est toute-puissante, elle regarde l'enfant divin, elle obtient grâce, miséricorde et bénédiction. Oh, laissez dans nos temples ces chefs-d'œuvre essentiellement chrétiens, dictés, inspirés, achevés, par un artiste qui priait, qui portait le froc, qui avait constamment Dieu devant lui et les yeux sur l'autel. C'est ici seulement qu'ils ont tout leur sens et qu'ils sont à leur place ; ici qu'ils expliquent la religion et qu'ils la persuadent ; ici qu'ils enseignent à leur manière la véritable Église et qu'ils la montrent dans tous ses degrés. — Vous ouvrez vos musées à l'art païen, que vous dégradez encore à force de réhabiliter la chair et le sang ; mais nos temples ont des droits imprescriptibles sur la beauté, sur l'idéal, sur le sublime. La pierre, le marbre, l'airain, sont ici transfigurés. Arrière ! arrière ! n'y touchez pas ; vos mains profanes souilleraient cette création que Dieu a rachetée et que l'Église a affranchie.

C'est ainsi que l'Église catholique a ravi au démon les hommages de la musique et de l'architecture, du ciseau, du burin et du pinceau. Que l'Église grecque chasse des temples les images taillées, sous prétexte qu'elle y voit un reste de l'idolâtrie ; que la réforme, allant encore plus loin, déchire les peintures aussi bien que les images, bâtisse un salon dans les vieilles nefs qu'elle a usurpées, abatte le tabernacle, fasse de l'autel une simple table, efface tous les symboles sous un badigeon, et transforme ainsi les assemblées en un rendez-vous d'honnêtes gens où il n'y a plus de mystères, plus de surnaturel, aucune émotion pour la piété, aucune échappée vers l'infini, ce sont là des timidités et des scrupules qui ne conviennent qu'à l'erreur ; la vérité est plus haute dans ses vues, plus large dans ses conceptions, plus indépendante dans ses rapports avec la nature et la matière, plus magnifique

dans ses ouvrages. Appelez notre culte une impiété, tant qu'il vous plaira. L'Église vous répond : Votre religion, grecque et protestante, n'est que de la pusillanimité et de l'impuissance. Vous êtes des Juifs, vous n'êtes pas des chrétiens. La véritable Église ne condamne point la matière, elle la purifie et la transforme. Elle rend la liberté à tout ce qui est bon et elle adopte tout ce qui est beau ; elle ouvre toutes les portes du temple, et elle convie tous les talents de l'homme ; elle élargit, elle élève sans cesse, elle ne rétrécit et n'abaisse jamais.

Ah ! quand vous voudrez juger d'un coup d'œil la véritable Église et savoir où est l'Homme-Dieu, cherchez le temple, cherchez l'autel où toutes les forces de la matière réunies à toutes les forces de l'esprit forment aux pieds de leur auteur comme un harmonieux concert.

Ce n'est point l'église grecque : la parole y est muette ou asservie ; il n'y a plus que des traditions, il n'y a point d'élan, point de progrès, point d'initiative, et, par une distinction subtile, si la perspective y est pieuse, le relief et la sculpture y sont traités d'impiétés. Église incomplète et mutilée, non, tu n'es pas la maison du Dieu vivant.

Ce n'est pas le temple protestant, car ses murs sont nus, ses nefs sont vides, sa Bible est fermée, la table de ses festins mystiques est dans l'abandon, les habits de ses ministres suivent les caprices de la mode ; la réforme n'honore pas la Vierge et n'invoque pas les saints, elle ordonne le silence sur les morts, elle a rompu tout commerce avec le ciel, la terre et le purgatoire. Elle a proscrit les beaux-arts, elle a anathématisé la nature, elle a coupé les ailes de l'imagination et abaissé le vol du génie, elle ferme à l'homme les tombeaux et l'histoire, elle ôte à Dieu les hommages du monde. Église rétrécie, non, tu n'es pas la maison du Dieu vivant.

Mais entrez dans le temple catholique ; une pensée vous

saisit aussitôt : Dieu est ici ! Toutes les lignes de l'édifice convergent vers le sanctuaire et se terminent sur le tabernacle pour attester le miracle permanent et invisible de la présence réelle. C'est pour signaler Dieu que la cloche s'ébranle au sommet de nos tours, que l'orgue fait éclater sa grande voix, que les cierges s'allument, que l'encens s'élève avec la prière, que les chants des prophètes retentissent dans l'enceinte et que la parole évangélique descend de la chaire. C'est pour le saluer que les images des anges et des saints ont été disposées autour de l'autel et que leurs traits ont pris l'expression du ravissement et de l'amour. C'est pour veiller auprès de lui que la lampe se balance jour et nuit aux pieds de ce trône mystique dans les sombres profondeurs du sanctuaire. C'est pour l'adorer que le pontife revêt en grande pompe ses habits tissus d'or et de soie, prend la mitre d'honneur, le bâton du commandement, et monte à l'autel entouré de toute la tribu sainte et de tous les degrés de la hiérarchie. O spectacle ! ô mystère ! Le peuple remplit les vastes nefs. Hommes, femmes, enfants, vieillards, magistrats, fronts blanchis dans les veilles de l'étude ou couverts de sueur dans le travail des champs, justes que l'extase ravit, tièdes qui se raniment, pécheurs qui se frappent la poitrine, toute cette foule entre, s'agenouille, se met en marche avec une unanimité respectueuse, à cette pensée : Dieu est ici ! Puis vient le moment suprême où ce Dieu apparaît et se lève dans les bras du pontife. Les chants ont cessé, l'orgue murmure à peine ; le corps, l'esprit, la nature, tout fait silence. Écoutez avec le poëte

> Ce silence pieux,
> Invisible union de la terre et des cieux.

Le signe de la croix descend avec lenteur sur la ville agenouillée, chacun entend sa pensée, recueille ses senti-

ments, saisit au fond de son âme la moindre impression, tant ce silence est expressif. Il n'y a plus qu'un acte de foi dans les cœurs : Dieu est ici ! Enfin la bénédiction s'achève, l'orgue éclate en accords plus retentissants, les cloches s'émeuvent, les fronts se relèvent, la foule se retire, le bruit du monde recommence ; mais la voix de la nature est remontée à Dieu par Jésus-Christ, et les échos du temps redisent les hymnes de l'éternité.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

LA SAINTETÉ DE L'ÉGLISE

Les questions que nous avons traitées jusqu'à présent forment déjà, par leur enchaînement lumineux, une démonstration de la divinité de l'Église.

Après des considérations préliminaires sur le nom, la nécessité et le but de l'Église, qui vous ont appris ce qu'elle est, pourquoi elle existe, où elle va, je vous ai fait voir comment l'idée en avait été conçue, de toute éternité, sur le plan le plus beau, le plus vaste et le plus solide que l'on pût imaginer ; comment ce plan, par un autre miracle, avait été réalisé, dans le temps, avec douze bateliers pour instruments et la parole pour unique moyen.

Cependant les apôtres reçoivent un chef et les fondements une pierre angulaire. Pierre est le premier pape. La pierre angulaire de tout l'édifice apparaît, dans l'histoire comme dans l'Évangile, avec tous les caractères de l'institution divine. Pierre est désormais inséparable de l'Église. Le pape et l'Église ne sont qu'une seule et même chose : le pape et l'Église, c'est tout un.

L'Église doit enseigner, puisque tel est le mandat que les apôtres ont reçu de Jésus-Christ ; le pape doit lui-même enseigner et gouverner les apôtres, puisque tel

est le mandat que Pierre a reçu de Jésus-Christ. A l'aide de ces deux faits, nous avons déjà pu vérifier et signaler l'erreur essentielle et radicale des sociétés qui ont usurpé le nom de l'Église. La véritable Église n'est pas dans l'hérésie, puisque l'hérésie ne veut pas être enseignée par les apôtres ; la véritable Église n'est pas dans le schisme, puisque le schisme ne veut pas être gouverné par Pierre.

Quelle est donc la véritable Église? Nous avons reconnu les trois signes auxquels Dieu a marqué son front : elle doit être une, catholique et apostolique. Mais seule l'Église romaine a l'unité pour essence, la catholicité pour développement, l'apostolicité pour tradition. La véritable Église est donc l'Église romaine.

En entrant dans l'intérieur de cette Église, nous en avons admiré l'ordonnance spirituelle et matérielle.

Dans son ordonnance spirituelle, tout se rapporte à Jésus-Christ, le souverain prêtre ; dans son ordonnance matérielle, tout se rapporte à l'autel sur lequel ce prêtre souverain réside et s'immole. Quoi de plus beau que cette hiérarchie des intelligences gravitant autour du sacerdoce ! En haut le pape, l'évêque, le prêtre ; en bas, le diacre, l'acolyte, le clerc. Et cette chaîne de ministères qui se compose de tant d'anneaux et qui embrasse tant de fonctions, se termine au peuple, en sorte que toute l'ordonnance spirituelle de l'Église fait des esprits qui y concourent, à la fois les serviteurs de Dieu et les serviteurs du peuple.

L'ordonnance matérielle de l'Église purifie, spiritualise, groupe autour de l'autel les voix de la nature et les forces de la matière, en les faisant servir, dans l'enceinte du temple, à la gloire de Dieu, à l'intelligence des choses invisibles, au salut des âmes, en sorte que la pierre, la toile, le bois, le son, la couleur, deviennent, dans ce merveilleux ensemble, les agents de l'Homme-

Dieu enseignant ses dogmes, persuadant ses mystères, publiant avec éclat ses promesses, ses menaces et ses récompenses.

Voilà l'Église de l'Homme-Dieu servie tout à la fois par l'intelligence et par la matière.

Mais cette ordonnance n'est pas une froide et stérile théorie. L'Église vit, parle, ordonne, agit, souffre et triomphe à l'exemple de son fondateur. Semblable à Jésus-Christ, elle prouve sa divinité par la vie qu'elle mène, par la parole qu'elle répand, par les lois qu'elle fait, par les institutions qu'elle fonde, par les miracles qu'elle opère, par la passion qu'elle subit, par les triomphes qu'elle remporte. La sainteté de sa vie, l'autorité de son enseignement, la sagesse de sa législation, les fondations de sa charité, l'éclat de ses miracles, les tourments de sa passion, le nombre de ses victoires, sont autant de preuves nouvelles qu'il reste à développer devant vous pour confirmer votre foi et achever la démonstration de la vérité.

L'Église vit, mais d'une vie qui n'appartient qu'à elle et qui révèle sa nature divine. Sa vie est, comme celle de l'Homme-Dieu, toute de perfection et de sainteté, car de même que Jésus-Christ est le centre de cette ordonnance que nous venons d'admirer, il est aussi dans l'Église la source inépuisable d'où jaillit la vie, l'unique ressort qui anime et fait mouvoir tout ce grand corps.

Je viens vous proposer d'étudier la sainteté de l'Église dans son principe, dans ses moyens, dans ses instruments et dans ses effets.

Elle a pour principe, l'ambition de ressembler à l'Homme-Dieu ; pour moyen, l'union avec l'Homme-Dieu ; pour instruments, les prêtres de l'Homme-Dieu ; pour effets, les vertus de l'Homme-Dieu.

Vaste et magnifique sujet, dont je ne puis qu'ébaucher à grands traits les principales lignes, en demandant à

Dieu de jeter sur cette esquisse les rayons de sa gloire et de l'illuminer de ses clartés soudaines qui s'impriment mieux que les paroles, dans l'esprit et dans le cœur.

I. L'homme a été fait sur un modèle divin ; c'est Dieu qui l'atteste quand il se dit à lui-même dans l'Écriture : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*[1]. A partir de cette parole, Dieu ne semble plus s'être occupé que de l'homme, de sa grandeur, de sa beauté, de ses destinées éternelles. Si le péché souille cette divine ressemblance, l'idée n'en disparaît pas sous les ruines de la corruption universelle. On la retrouve non-seulement dans Israël, la nation choisie, mais dans la famille dispersée des peuples qui ne possèdent pas l'arche du salut. On en lit l'expression la plus haute dans la philosophie de Platon. L'immortel disciple de Socrate s'indigne de voir qu'Homère fait Dieu semblable à l'homme et qu'il lui donne les passions de l'humanité. Pour lui, il veut faire l'homme semblable à Dieu, parce que Dieu est le bien essentiel et absolu, que ressembler à Dieu, c'est fuir le mal, et que cette fuite courageuse de tout ce qui est terrestre, bas, périssable, relève au plus haut degré la dignité humaine.

Ainsi rêvait l'antiquité quand l'Homme-Dieu parut sur la terre, y donna pendant trente ans les exemples de la vie privée et unie, pendant trois ans les exemples de la vie publique, et, ayant laissé un sillon de lumière qui ne s'effacera plus, remonta aux cieux en disant à son Église : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait: Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est*[2].

Voilà le type accompli, mis sous les yeux de l'homme ; voilà d'un seul trait, d'un seul mot, le but marqué à la vie chrétienne. Cette vocation a trois aspects : elle est générale pour tous les hommes, particulière pour chacun d'eux, choisie et réservée pour les âmes d'élite.

[1] *Gen.*, I, 26. [2] *Matth.*, V, 48.

La sainteté ou la perfection est la vocation de tout chrétien. Tous en reçoivent le don par le baptême, avec l'invitation de ressembler au Père céleste, qui est parfait. Cette invitation, résumé de tout l'Évangile, est pleine de grandeur et d'attraits ; elle est si vraie, si touchante, si pathétique, qu'elle a suffi pour dicter le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, le plus beau qui soit sorti de la main de l'homme, car l'Évangile est de celle d'un Dieu. Quand on goûte ces pages où coulent le lait et le miel, la lumière se fait dans l'esprit, la paix dans le cœur, la rectiude dans la volonté, et on ne les quitte point sans avoir dit avec l'accent d'une admiration ineffable : : « O Christ, ô Seigneur, ô Ami, ô Père, comment retracer en moi l'image de vos vertus ? Votre sagesse est humble, tandis que mon ignorance est orgueilleuse; votre douceur est invincible, tandis que je ne suis que colère et faiblesse ; votre justice est pleine de miséricorde, tandis que mes sévérités sont pleines d'injustices ; vous vous êtes sacrifié par amour pour nous, tandis que je me réserve et me ménage par amour pour moi ; vous avez vaincu le péché et moi j'en porte les chaînes honteuses ; votre mort s'est transformée dans la gloire, tandis que je redoute, après la mienne, l'opprobre et le feu ! Ah ! comment diriger mon esprit, mon corps, mon cœur, de manière que l'on reconnaisse en moi cet autre Christ que vous voulez voir dans un chrétien ? Vous m'appelez, je vous suis ; vous me demandez de vous ressembler, je le souhaite ; vous me montrez le ciel, où l'on n'entre qu'avec votre croix je vous supplie de m'attirer, de me réformer, de m'élever, de me sauver. Ramenez mon cœur à votre cœur mon esprit à votre esprit, ma vie à votre vie, ma mort à votre mort. Que je vive et que je meure vôtre, et non plus mien ; que je sois vous, et non moi : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus* 1.

1 *Gal.*, II, 20.

Cependant l'Église, qui connaît notre cœur, sait qu'entre la sagesse de Dieu et la faiblesse de l'homme, la ressemblance ne sera jamais qu'imparfaite. C'est pourquoi elle nous demande de tourner les yeux vers tel ou tel trait particulier du divin modèle et de le reproduire, selon notre vocation spéciale. Outre notre vocation générale à la sainteté, chacun de nous reçoit, en effet, un don particulier pour telle ou telle vertu, et le ciel nous marque un poste dans l'armée chrétienne. Ceux-ci se rapprochent plus volontiers de Jésus-Christ par l'humilité, ceux-là par la prière; les uns sont nés pour lui ressembler dans l'obscurité, les autres dans l'éclat; plusieurs portent sa bonté sur le trône, le plus grand nombre le prend pour modèle sous le chaume, sous la bure, dans le travail et la pauvreté. L'enfance a des grâces de sainteté pour imiter Jésus-Christ dans l'ombre du foyer domestique, la jeunesse pour goûter à son école les ineffables joies de la pureté du cœur dans les périls de l'atelier ou de l'étude, l'âge mûr pour pénétrer avec plus de facilité le sens profond de ses paroles, la vieillesse pour accepter, à son exemple, le calice de l'agonie et de la mort avec plus de résignation. Voilà le choix de chaque profession et la vocation de chaque âge ; voilà, dans la ressemblance totale de l'humanité avec Jésus-Christ, le trait particulier qui est confié aux efforts de chacun.

Enfin, parmi les vocations spéciales, il est des vocations choisies et réservées qui se rapprochent de plus en plus de Jésus-Christ. Le Maître éternel, qui a été vierge, solitaire, docteur, prophète, martyr, prêtre et pontife par excellence, a laissé dans son Église le secret de la virginité, de la solitude, des prophéties, du martyre, de l'apostolat et du dévouement, se préparant dans tel homme un apôtre, un prophète ou un évangéliste, dans tel autre un docteur ou un prêtre, ici les renoncements de la chair, là les veilles de l'étude, partout des portraits de sa propre

vie et des reflets de sa gloire divine. Il faut à l'Église, héritière de ses traditions, des corps qui se courbent sous la verge de la mortification et qui reproduisent, par leur pénitence volontaire, l'image éplorée de Jésus au prétoire ; elle aura des âmes assez pures pour être transfigurées, à force d'extase, dans la lumière d'un nouveau Thabor ; elle suscitera assez de dévouements pour que dans tous les hospices, aux pieds de tous les pauvres, on trouve des Christs agenouillés, le bassin d'eau tiède à la main, les reins serrés d'un voile de lin, les paroles du Maître à la bouche : *Je suis venu non pour être servi, mais pour servir* [1] ; elle formera, elle recrutera l'armée sacerdotale, toute pleine de science, de zèle, d'esprit de sacrifice, toujours prête à dire au peuple : *Voilà mon corps, voilà mon sang* [2], je le livre pour vous ; enfin, pour que tous les traits du Christ soient reproduits, la croix du Calvaire se dressera partout, sous le Capitole pour faire tomber la tête de saint Pierre, à Patras pour écarteler les membres de saint André, au Japon pour suspendre ces héroïques indigènes qui sont morts, comme Jésus-Christ, le pardon à la bouche.

Voilà la sainteté que Jésus-Christ demande à l'Église, pour reconnaître en elle son portrait : une ressemblance générale avec Dieu par la pratique générale des vertus chrétiennes, une ressemblance particulière par la pratique spéciale de telle ou de telle vertu, selon l'ordre de la Providence ; enfin une ressemblance plus frappante encore par l'imitation plus héroïque des vertus réservées. Telles sont les trois vocations ou les trois sortes de sainteté qui conviennent au chrétien. C'est par elles que l'homme parfait, formé de tous ses traits réunis, sera vraiment l'image totale de la ressemblance divine ; le corps du Christ sera complet, et Dieu reconnaîtra dans cette humanité régénérée celle qui était sortie de ses mains à

[1] *Matth.*, xx, 28. [2] *Matth.*, xvi, 26.

cette parole souveraine : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.*

II. Mais comment ressembler à Dieu et devenir saint ? Jésus-Christ, en nous attirant à lui, et en renouvelant ses provocations et ses appels dans son Église, nous laisse-t-il sans moyens pour atteindre ce but ? Non, et c'est ici qu'éclate sa bonté. En nous destinant dans l'autre monde la gloire, il nous donne dès ce monde-ci la grâce. Dans le ciel notre union avec lui sera parfaite, parce qu'elle sera glorieuse ; sur la terre, elle est parfaite encore, parce qu'elle n'est que mystique ; mais sur la terre comme au ciel, nous n'en sommes pas moins unis à lui, comme des membres à leur tête et des sarments à leur tige, et nous commençons à lui ressembler dans la grâce, pour arriver, dans la gloire, à la ressemblance véritable et complète.

De tous les moyens par lesquels s'opère cette union de l'homme avec Dieu, les plus efficaces sont les sacrements. Leur merveilleuse économie répond à tous les besoins surnaturels de l'homme et saisit toute son existence pour la purifier et la sanctifier. Tantôt il s'agit, dans l'œuvre du salut, de ressusciter les âmes mortes, en les rattachant à Jésus-Christ quand elles ont brisé leur lien, tantôt de vivifier celles qui vivent déjà, en fortifiant ce lien spirituel et divin.

Le baptême et la pénitence ressuscitent les âmes mortes, le baptême en les enfantant à la vie de la grâce, la pénitence en leur offrant une planche de salut dans le naufrage : voilà les sacrements des morts. A l'entrée de la carrière, une eau purifiante qui donne l'innocence des premiers ans,

Ce bien si précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des cieux.

Après chaque faute et chaque souillure, un bain toujours prêt pour effacer les moindres tâches, pour rétablir

les forces épuisées et restituer à l'âme tous les priviléges de l'innocence, sous le nom de la vertu.

Les sacrements des vivants animent et soutiennent la vie, que rendent les sacrements des morts. Quand elle est revenue par la pénitence, le premier acte du chrétien est de demander de la nourriture. L'Église traite notre âme comme Jésus-Christ traita la fille de Jaïre, après qu'il l'eut ressuscitée. Il la tira de la mort en disant : *Ma fille, levez-vous ;* puis il ajouta : *Donnez lui à manger.* Ainsi fait l'Église. Elle dit à notre âme par la vertu de l'absolution : *Ma fille, levez-vous.* Puis s'adressant à ses ministres, elle ajoute : *Donnez à manger à cette âme.* Elle nous apporte alors l'eucharistie, c'est-à-dire le corps de Jésus-Christ, le sang de Jésus-Christ, le corps et le sang de la nouvelle et éternelle alliance. Pouvez-vous imaginer une union plus intime, plus profonde et plus parfaite avec le Christ ? Mais si l'amour infini ne pouvait rien nous donner de plus grand, notre faiblesse ne pouvait rien rêver de plus glorieux. Quand on se sent au dedans de soi-même, appelé à cette union, on y réveille tout ce qu'il y a de divin. Le chrétien qui a de l'humilité et de l'honneur, se purifie le plus qu'il peut, pour n'être pas trop indigne de cet incomparable privilége, et la communion laisse en lui une empreinte qui pénètre sa vie tout entière. Son corps n'est plus seulement cette boue que Dieu a prise dans ses mains et sur laquelle sa bouche a soufflé ; c'est une partie du corps de Jésus-Christ. Comment ne le respecterait-il pas ! *Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis ?* Son âme n'est plus seulement comme un reflet du Créateur, mais elle participe d'une manière vivante à ses adorables perfections ; son intelligence pénètre en quelque sorte les secrets de Dieu ; sa volonté devient toute puissante, son amour s'enflamme. Ah ! qui pourrait douter de cette union miraculeuse en voyant les effets qu'elle produit. La plus grande

de toutes les merveilles, c'est d'affaiblir dans l'homme, être toujours libre, l'orgueil, la sensualité, l'intérêt. Oui j'en atteste les effets de la communion, c'est Dieu même que nous recevons dans l'eucharistie, car l'eucharistie change l'incontinence en chasteté, l'intérêt en dévouement, l'orgueil en humilité : miracles assurément plus difficiles, si quelque chose pouvait être difficile à Dieu, que de changer le pain en sa chair et le vin en son sang.

L'homme, nourri par l'eucharistie, qui lui donne le Fils, est fortifié par la confirmation, qui lui donne l'Esprit, c'est-à-dire la lumière et l'amour. Ainsi se resserre de plus en plus, à mesure qu'il avance dans la vie, son union avec Dieu. Puis viennent l'ordre et le mariage, qui séparent les membres de l'Église en deux catégories bien distinctes, librement choisies par chacun d'eux, ceux qui engendreront sur la terre de nouveaux hommes, ceux qui engendreront pour le ciel des hommes déjà nés sur la terre [1].

Le mariage est un grand sacrement dans le Christ et dans l'Église, car c'est par le mariage que Dieu associe l'homme à sa puissance créatrice et qu'il transmet, de génération en génération, la vie dont la force est en lui. Malheur à celui qui ne respecte pas ce lien indissoluble que l'Église bénit, ou à qui méconnaît l'étroite rigueur des devoirs qui lient l'un à l'autre les époux chrétiens ! Ayez une horreur profonde pour tout crime qui porte atteinte à la transmission de la vie, car le mariage est saint, le lit nuptial a aussi sa chasteté, et ceux qui le profanent sont aussi des sacriléges.

Mais le corps fait de terre et destiné à retourner en terre n'est pas tout l'homme. Au-dessus de la vie qui s'éteint dans le tombeau, il y a une vie dont le terme est dans l'éternité. C'est la vie que le prêtre est chargé de

[1] S. Jérôme a dit : **Matrimonium implet terram, virginitas implet paradisum.**

transmettre. Il doit enfanter Jésus-Christ dans les âmes. Et comme le mariage donne grâce et bénédiction dans l'ordre physique et naturel, l'ordre, par une vocation plus sainte, donne grâce et bénédiction pour former, développer, sanctifier les âmes. Il unit l'homme à Dieu par l'oblation du saint sacrifice ; il unit les hommes entre eux, comme avec Dieu, par l'administration de la sainte communion, dont le mot exprime d'une manière si touchante l'unanimité des pensées et des sentiments.

Prêtres ou laïques, tous les chrétiens abordent enfin l'étroit passage et le sombre défilé de la mort. Voici le dernier signe de la sainteté. L'extrême-onction purifie l'âme sur le point d'entreprendre le grand voyage de l'éternité et lui donne les forces soit pour repousser la mort, soit pour la traverser en paix. Heureux aussi, mille fois heureux, ceux qui peuvent entendre encore les prières de l'Église et offrir d'eux-mêmes leurs membres à cette liqueur qui coule avec le sang de Jésus-Christ ! Ah ! si le sacrement des infirmes produit si peu de fruit, c'est qu'on n'emploie pas l'extrême-onction, mais on l'applique aux cadavres : on la demande avec une épouvante qui ne fait que précipiter l'agonie, et on ne veut y voir que les parfums anticipés du tombeau, au lieu de l'huile qui peut guérir et cicatriser à la fois l'âme et le corps, au lieu de l'acte qui unit l'homme à Dieu et qui, s'il est le dernier de la vie, n'en doit être que plus libre, plus spontané et plus précieux.

Voilà l'Église catholique avec les sources de grâce et de sainteté qui coulent dans son sein. Demandez maintenant à la réforme ce qu'elle a fait de ces dons magnifiques et si elle peut prétendre encore à l'union de l'homme avec Dieu.

Qu'a-t-elle fait du baptême ? Dans beaucoup de sectes ce n'est plus qu'un rite qui a perdu son sens divin et dont la forme même a été altérée au point que l'efficacité du sacrement est devenue douteuse.

La pénitence abolie s'est fait regretter des âmes encore droites qui, bien loin d'y voir un joug pesant, regrettent d'en avoir perdu la douceur et avouent naïvement, à la honte de tant de catholiques indignes de ce nom, qu'elles voudraient être catholiques pour se confesser.

La confirmation et l'ordre ont disparu, avec la succession de l'épiscopat, et l'esprit de Dieu s'est évanoui avec les vieilles formules qui en consacraient la présence.

Le lien sacré du mariage n'a plus guère d'autres sanctions que la loi civile et partout où l'État permet le divorce, la réforme, docile aux lois de l'État, accepte et consacre cette odieuse rupture.

Ne lui demandez pas où est l'eucharistie, cet anneau par lequel l'amour infini a relié corporellement Dieu à l'homme, la terre au ciel, le temps à l'éternité. Une table nue, souillée de poussière, une cène qu'on ne fréquente plus, un pain qui n'est qu'une image, voilà tout ce qui reste du don de Dieu dans les Églises séparées.

Et quand cette vie qui a commencé par un baptême incertain, qui ne s'est ni renouvelée ni réchauffée, ni rajeunie aux sources vivifiantes de la grâce, va s'achever dans un dernier souffle, ah ! n'attendez ni les belles prières qui consolent l'agonie, ni les forces que donne l'extrême-onction. Le sacrement des mourants est resté enseveli sous les ruines accumulées par le protestantisme. Avec quelle autorité, avec quelle certitude, l'Église console, pardonne, ouvre le ciel ! Avec quelle froide tristesse ou quelle foi vacillante la réforme fait ses adieux et parle de l'avenir ! Autour du catholique mourant je vois descendre les anges du foyer, de la paroisse et de la cité ; les saints et les saintes, invoqués d'une voix solennelle, attendent son âme au passage et s'apprêtent à lui servir de cortège ; la terre prie, le ciel s'émeut, toute l'Église est dans l'attente. Mais auprès de nos frères séparés, vous ne retrouverez ni le buis bénit trempé dans l'eau sainte, ni le cru-

cifix héritage sacré de la famille, ni le cierge symbole de la foi, ni les prières qui rassurent, ni les espérances qui consolent, ni la voix qui s'élève avec autorité pour dire au mourant : Partez, âme chrétienne ! Des soupirs, des pleurs, des regrets, des remords, une vague appréhension des ombres qui s'épaississent dans la conscience et dans les regards, et tout est fini ! Ah ! Luther avait bien raison de le dire : « Ma religion est meilleure pour vivre, mais celle du pape vaut mieux pour mourir ! »

III. L'ambition de ressembler à Dieu est pour l'homme le principe de toute sainteté.

L'union de Dieu avec l'homme par les sacrements est le moyen de toute sainteté.

Le sacerdoce est l'instrument de toute sainteté.

Sainte dans son ambition, sainte dans ses moyens, l'Église est encore sainte dans son sacerdoce.

Ici, je me sens sous le poids d'une certaine hésitation et je me demande s'il convient à un prêtre de parler plutôt que de se taire.

Parlons cependant; car le sacerdoce est distinct du prêtre. Je vous livrerai le prêtre tout à l'heure, et vous pourrez lui reprocher à votre aise ses faiblesses ou ses trahisons ; mais le sacerdoce, j'en revendique hautement la sainteté, l'honneur et les périls ; respect au sacerdoce catholique !

Le sacerdoce, établi entre le ciel et la terre, représente Dieu du côté des hommes et il représente l'homme du côté de Dieu. Celui qui en est revêtu vient de la part de Dieu, comme un être choisi entre tous, marqué d'un caractère sacré, chargé d'apporter à la terre un trésor de grâces célestes et de divins enseignements ; il vient de la part des hommes se prosterner aux pieds du trône divin et répandre en leur nom les prières, les larmes, les gémissements, les actions de grâces, les espérances de

la faiblesse humaine. Ministre du Très-Haut, il faut qu'il soit plus pur que le reste des hommes ; confident et représentant de l'humilité, il faut qu'il soit accessible à tous, initié à toutes les misères, capable d'entendre tous les aveux, de consoler et même de partager toutes les douleurs. Méditez bien ce sujet, vous verrez que pour remplir un tel ministère l'ange eût été trop redoutable et l'homme terrestre et charnel trop incomplet. Un sacerdoce angélique eut effrayé, découragé, éloigné l'humanité au lieu de la servir, un sacerdoce qui n'aurait eu rien d'humain n'eût inspiré ni respect ni confiance. Qu'a donc fait Jésus-Christ? Qu'a donc fait l'Église? Jésus-Christ a montré par son exemple que pour sauver les hommes, il faut d'abord leur ressembler, c'est pourquoi il a voulu être assailli de tentations, éprouvé en toutes manières, semblable, en un mot, à l'homme pécheur. L'Église, ce grand exemple sous les yeux, assemble dans le sanctuaire ses jeunes lévites, et leur adressant, par la bouche du pontife, de sévères paroles : « C'est dans vos rangs, leur dit-elle, que le sacerdoce du prêtre éternel doit se recruter. Mais, prenez-y garde, il faut être la lumière du monde, le sel de la terre, le modèle du troupeau. Il faut être saint, trois fois saint. Vous n'êtes pas des anges, mais vous devez être plus que des hommes : je vais vous demander un grand sacrifice, examinez votre conscience, sondez vos cœurs et vos reins : êtes-vous capables, avec la grâce de Dieu, de garder la continence ? » Ici le silence se fait, et le pontife continue : « Vous êtes encore libres, et vous pouvez rentrer dans le siècle. » Un nouveau silence succède au premier. Le pontife reprend : « Mais si vous persistez dans votre résolution, approchez : *Accedite!* » Que de fois, ô saint pontife, vous avez prononcé déjà cette invitation solennelle ! Que de fois vous avez vu cette troupe de jeunes lévites le front modeste, le regard attendri et troublé, le cœur saintement ému,

s'avancer à votre parole et, après avoir franchi le pas redoutable, tomber la face contre terre, sur les dalles du sanctuaire tout imprégnées de leurs larmes, Ils sont tombés dans la faiblesse ; ils se sont relevés dans la force, dans la vigueur, dans la sainteté. Et depuis qu'ils ont reçu de vos mains ces chaînes bénies, ne les bénissent-ils pas tous les jours ? Ah ! nous ne faisons pas même, en les montrant, le souhait que saint Paul enchaîné faisait devant Festus : *Plût à Dieu,* disait-il, *que vous et tous ceux qui sont ici fussiez semblables à moi, à l'exception des fers que je porte* [1]. Eh bien ! nous présentons les nôtres au monde sans orgueil et nous lui disons : Plût à Dieu que plusieurs d'entre vous pussent les échanger encore contre la prétendue liberté du siècle ! Qu'ils les trouveraient honorables et légères, en comparaison du joug du mariage ! Pour nous, ô saint pontife, le joug que vous avez mis sur nos têtes est un joug léger et plein de douceur. Quelle que soit la destinée que l'avenir réserve à vos prêtres, avec vous ils iraient dans l'exil, avec vous ils iraient à la mort. Quand ils se sentent à la peine, ils sentent aussi qu'ils sont à l'honneur. Et tant qu'ils demeureront fidèles aux vœux de leur sacerdoce, fussent-ils méconnus, dédaignés, calomniés, proscrits, il leur restera, comme au héros de Pavie, ce témoignage qui suffira toujours pour consoler l'esclave du plus noble des devoirs : « Tout est perdu, fors l'honneur ! »

Respect au sacerdoce ! Quant au prêtre, je vous le livre, que dis-je ? il se livre lui-même. Quelques exigeants que vous soyez pour lui, vous serez moins sévères que l'Église, qui a écrit tant d'avertissements sur la vocation et les devoirs du prêtre, qui impose tant de recueillement aux âmes qu'elle élève pour le service des autels et qui les rappelle tant de fois dans une sévère retraite pour méditer sur une vie bien plus défectueuse encore aux

[1] *Act.*, XXVI, 29.

yeux de l'Église qu'aux yeux du monde. Vous serez moins sincères que Pie IX, qui, au début de son pontificat, a confessé les fautes du clergé en signalant la corruption des peuples. Vous serez moins terribles qu'Innocent III, qui, au milieu du moyen âge, a ouvert par ces mots un concile général : « Toute la corruption des peuples vient du mauvais prêtre, » et qui écrivait à ses légats, le 31 mai 1204, ces aveux enregistrés par l'histoire : « Le pasteur est dégénéré en mercenaire, il ne paît plus le troupeau, mais lui même ; il cherche le lait et la laine des brebis ; il laisse faire les loups qui entrent dans le bercail, et ne s'oppose pas comme un mur aux ennemis de la maison du Seigneur. Mercenaire qu'il est, il fuit devant la perversité qu'il pourrait détruire, et il en devient le protecteur par sa trahison. Presque tous ont déserté la cause de Dieu, et beaucoup parmi le reste lui sont inutiles[1]. » Vous serez moins humiliants que saint Paul, qui nous déclare avec lui la balayure du monde. Vous nous abaisserez moins que le Christ ne s'est abaissé lui-même, puisqu'il s'est laissé appeler pécheur, ver de terre, opprobre des hommes, qu'on lui a reproché ses relations avec les publicains, qu'on s'est scandalisé de ce qu'il souffrait la présence de Madeleine et qu'il a passé toute sa vie dans l'humiliation aussi bien que dans la misère. Mais il y a plus, écoutez Jésus-Christ : il regarde Pierre, en qui il voit tout le sacerdoce, c'est-à-dire les papes, les évêques, les prêtres, et après lui avoir dit : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église*, et *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle* ; voilà que, plongeant d'un regard profond sur toute la terre et dans tout l'avenir, le même Dieu ajoute, à la même heure, au même endroit, et s'adressant au même apôtre : *Retirez-vous de moi, Satan, car vous m'êtes un scandale*, *vous n'avez pas le*

[1] *Lettres d'Innocent III*, liv. VII, LXXV.

goût des choses de Dieu, mais le goût des choses de la terre [1]. Quelle leçon ! quelle distinction frappante ? quelle opposition éloquente entre le sacerdoce, qui est toujours saint, et le prêtre, qui peut quelquefois être coupable ! Oui, le sacerdoce et le prêtre sont deux choses. Le sacerdoce est divin ; à ce titre, il ne saurait périr. Mais le prêtre est homme ; à ce titre, il peut tomber à chaque instant dans le goût des choses de la terre. Saint Pierre lui-même, le prince des apôtres, le premier pape, le crucifié de la Jérusalem païenne, saint Pierre est tombé. S'ensuit-il que le prêtre devenu un renégat, un traître, un impie, perde ses pouvoirs et son caractère éternel ? Son ministère est-il moins saint quand ses mains deviennent moins pures ? Êtes-vous moins tenus de l'écouter, de le croire, de vous incliner sous sa main ? Autant vaudrait dire que le médecin peut, par ses mauvaises mœurs, empêcher la médecine d'être utile, que le géomètre, par la perversité de son esprit, peut empêcher la géométrie d'être vraie ; que le juge sans dignité et sans conscience peut ôter à la loi son caractère obligatoire et délier les justiciables de toute obéissance envers elle. Non, le prêtre, quelque coupable qu'il soit, ne peut empêcher Dieu d'être la vérité, l'Évangile d'être la lumière du monde, l'Église d'être divine, ses sacrements d'être saints, et le sacerdoce d'être la sainteté même.

— Mais il y a des prêtres sans vocation ! — Peut-être. Encore valent-ils mieux que des ministres du saint Évangile avec vocation. Le prêtre sans vocation, qu'est-il ? Un homme qui s'est trompé une fois et qui a trop présumé de lui-même. Le ministre ? un homme qui se trompe tous les jours. Point d'onction sainte, point de caractère sacré, point de pouvoir surnaturel, rien qui l'élève au dessus de la terre, rien qui émane du ciel : voilà le ministre avec vocation. Un sacerdoce réel, des fonctions saintes, des

[1] *Matth.*, XVI, 23.

opérations efficaces, un bien certain, accompli même à son insu, la terre instruite sinon édifiée, le ciel ouvert sinon à lui, du moins aux autres : voilà le prêtre sans vocation. Le prêtre sans vocation peut s'humilier, se confesser, se régénérer, acquérir à force de vertus la grâce qui a manqué à sa jeunesse. Le ministre avec vocation ne sera jamais que le plus parfait des honnêtes gens, et ses vertus ne produiront pas toutes ensemble une ombre de sacerdoce.

Écoutez une histoire trop connue : Un enfant naquit le 10 novembre 1483 dans la cabane d'un mineur ; on le baptisa le lendemain, et on l'appela Martin, du nom même du saint apôtre dont on célébrait la fête. Esprit vif, cœur passionné, capable d'une résolution hardie et généreuse, il vit à dix-huit ans la foudre frapper à ses côtés un de ses compagnons de plaisir, et ce coup soudain le convertit sincèrement. Il prit le froc, se jeta sous le cilice et sous la cendre, goûta sous la verge heureuse de l'obéissance, les joies de l'humilité, se crut appelé au sacerdoce et monta à l'autel pour la première fois le 2 mai 1507. Son père, invité à la cérémonie, n'était pas sans appréhension : « Dieu veuille, disait-il en s'en allant, que Martin ne se soit pas trompé sur sa vocation !

Trente ans plus tard, qu'est devenu Martin? Le foyer sacré de la tente cénobitique est maintenant une maison vulgaire, une femme y tranche du maître, elle est chiche et ladre, elle remplit de ses cris l'ancien couvent de Vittemberg, elle importune, elle fatigue, elle tourmente dans ses lectures et ses études ce docteur dégradé qui, après avoir troublé la paix des cloîtres, n'a pu trouver pour lui-même la paix du ménage. Laissez, laissez cette femme, à qui il s'est donné, commencer la vengeance de l'Église. Cet homme a tout détruit, il a desséché le sacerdoce dans sa fleur, et il a dépeuplé les solitudes ; il a tiré de la tombe toutes les convoitises de la chair, et pourquoi ? pour ter-

miner cette tragédie européenne comme les comédies se terminent sur la scène, par un mariage qui se termine lui-même par un enfer.

Voilà dans la vie du même homme le dernier prêtre sans vocation avant la réforme, et le ministre avec vocation après la réforme. Luther fut tout cela. Lequel valait le mieux, ou de ce prêtre malheureux qui se confessait, se repentait, retombait encore, mais pouvait se corriger toujours, ou de ce ministre qui disait à Catherine de Bora, la complice de son adultère : « Catherine, ce beau ciel n'est pas fait pour nous. — Eh bien, maître, il faut nous repentir. — Il est trop tard ! »

IV. C'est aux fruits qu'il faut juger l'arbre ; c'est aux saints qu'il faut reconnaître la sainteté. Je pourrais vous parler de la vocation commune des chrétiens et des exemples innombrables de fidélité conjugale, d'amitié fraternelle, de tendre dévouement, de respectueuse obéissance, de charité universelle, qui se renouvellent depuis dix-huit siècles, d'âge en âge et de peuple en peuple parmi les familles, les cités et les États que l'Église tient abrités sous ses ailes. Quelle différence entre l'homme antique et l'homme moderne ! Avant Jésus-Christ, c'est au démon que le monde ressemble ; après Jésus-Christ, c'est à Dieu. Malgré tout ce qui nous reste de mœurs païennes, c'est-à-dire d'orgueil insensé, de luxe homicide, de servilisme honteux, de bassesse ambitieuse, nous sommes des sages, des saints, des anges, si l'on nous compare à ce qu'était le monde avant d'avoir vu se lever sur lui le soleil de justice. Réunissez dans le même tableau les crimes, les hontes, les décadences de toutes les histoires chrétiennes, citez les intrigues de la cour de Byzance, les meurtres de celle de Clovis, les scandales donnés sur le trône par Charles IX et Henri III, dépouillez même le Béarnais de ses qualités pour ne voir en lui

que ses vices, ôtez à Louis-le-Grand la majesté de son règne pour n'en signaler que les désordres, stigmatisez la corruption de Louis XV avec la dépravation des lettres et des arts, montrez-nous les villes devenues des Ninives impénitentes, l'adultère autorisé par l'exemple des rois, les prêtres parfois trop semblables aux peuples, et les pierres du sanctuaire se traînant indignement dans la boue des places publiques : qu'avez-vous prouvé, sinon que dans l'Église catholique, le vieil homme, quoique converti, sent encore rugir au fond de son âme les instincts de la bête, et que, jusque sous le joug du baptême, il lui reste des cris de rage, des goûts dépravés, une arrière-pensée de révolte, des heures de licence et d'oubli ? Mais il n'en est pas moins l'homme régénéré, l'enfant de Dieu et de l'Église, le saint par vocation et par vertu.

Oublions cependant cette sainteté commune et ne parlons que de ceux qui, par leurs vertus héroïques, ont le plus approché de Dieu et ont le mieux reproduit sa ressemblance. L'Église salue en lui le Dieu de la vraie science : *Deus scientiarum* [1] ; et, tournant vers l'intelligence divine tous les efforts du génie, elle suscite, pour le glorifier et pour le peindre, des saints qui donneront à la science plus d'élévation, de pureté et de profondeur ; elle anime l'éloquence de saint Paul, la dialectique d'Origène, l'érudition de saint Jérôme, l'onction de saint Ambroise, la subtilité de saint Augustin ; elle met une plume aux mains de saint Léon et de saint Grégoire, comme elle fait une lyre des lèvres harmonieuses de saint Basile et une bouche d'or de la bouche de saint Chrysostôme ; elle demande à saint Bonaventure et à saint Bernard des prodiges de langage pour exprimer l'amour de Dieu, et elle les obtient ; elle fait écrire par saint Thomas d'Aquin l'encyclopédie de toutes les connaissances humaines et le chef-d'œuvre de la science sera encore l'œuvre d'un saint.

[1] *I. Reg.*, II, 3.

C'est pour elle que le bienheureux Canisius veille, écrit et combat en Suisse et en Allemagne ; que saint Charles Borromée fonde des colléges en Italie ; que saint François de Sales recueille dans ses montagnes de Savoie la langue française, gâtée par les imitations païennes, et lui donne ces grâces aimables, ce tour délicat, cet air affectueux, ces douceurs charmantes dont le secret n'appartient qu'à la sainteté. C'est par elle que Bellarmin, Bossuet, Fénelon, marchent en tête du grand siècle, que Bergier résiste à Rousseau dans l'âge suivant, et que les de Maistre, les de Bonald, les Balmès, les Wiseman, les Ravigan, les Lacordaire, étonnent le nôtre, l'attachent à leurs livres ou le suspendent à leurs lèvres. Lamennais fut éloquent tant qu'il la servit. Lamennais perdit ensemble le génie et la foi, la science qui fait les saints avec la sainteté qui fait les savants. Mais ce reflet de la lumière divine n'éclate pas seulement sur le front du génie, il descend dans l'intelligence la plus médiocre, et il l'éclaire sur l'origine, la nature, la destinée et les devoirs de l'homme, avec une sûreté qui n'appartient point à la sagesse humaine. Les petits, les pauvres, les malheureux, les déshérités de la science profane, les serviteurs, les mendiants, sont les privilègiés de la science divine. L'enfance, l'humanité chétive et misérable, connaît par les travaux des saints la vraie science, elle en goûte la douceur, elle en cueille les fruits, elle s'élève jusqu'à Dieu sur les ailes que les saints lui ont données. O communions séparées, où sont vos savants et vos docteurs ? Luther, Calvin, Théodore de Bèze ! Mais qui les lit ? Parmi ceux qui les lisent, qui les croit ? Et s'il en est qui les croient, leur a-t-on jamais décerné la palme de la sainteté avec celle du génie ? On ne sait si vous devez plus rougir de leur vie que de leurs œuvres, et lequel est plus honteux pour leur secte ou qu'ils aient trop écrit ou qu'ils aient trop vècu !

Dieu est amour : *Deus charitas est*[1]. Où est la manifestation de cet attribut souverain, sinon dans l'Église catholique ? Son histoire n'est pas autre chose que les annales de la charité, et le meilleur titre à ses autels, c'est d'avoir séché des larmes, pansé des plaies, consolé des cœurs, nourri, vêtu, soutenu, relevéles malheureux. Je l'entends déclarer, avec saint Paul, qu'elle veut être anathème pour sauver ses frères ; je la vois défricher avec saint Colomban, saint Gall, saint Romain, saint Boniface, les forêts du Jura, des Vosges, de la Suisse et de l'Allemagne. Je la suis sur les pas de saint Léon, de saint Loup et de sainte Geneviève ; elle va au-devant des barbares pour conjurer leurs fureurs ; plus tard, elle envoie saint Paulin de Nole pour racheter le fils de la veuve, saint Vincent de Paul pour se mettre à la place du forçat, sainte Élisabeth pour baiser les plaies des lépreux, Carloman pour laver la vaisselle des pauvres, saint Louis pour guérir leurs écrouelles. Elle suscite, au milieu des pestes, les Borromée, les Belzunce, les Cheverus, les Quélen, et sous le feu meurtrier de nos discordes civiles, elle change nos rues en temples et nos barricades en autels, pour y faire entendre la voix d'un évêque assassiné, qui répète avec Jésus-Christ : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* O communions séparées, où sont vos héros de la charité et de l'amour ? Où sont vos vierges qui se dévouent et vos ministres qui meurent pour leur peuple ? Élevez des hospices, vous n'avez pas encore pu mettre au monde une sœur de Charité. Dans les pestes vous songez à vos familles, mais le mourant est sans consolation, parce que vous n'êtes pas le vrai troupeau et que vous ne possédez pas les vrais pasteurs.

Dieu est la pureté : *Deus autem spiritus est*[2]. Je regarde l'Église, j'y reconnais encore l'esprit de l'Homme-

[1] *Joann.*, II, 18.
[2] *II Cor.*, III, 17.

Dieu, au divin cortége des vierges renouvelé d'âge en âge dans tout l'éclat d'une pureté angélique. Les Agnès, les Anastasie, les Cécile, en tiennent la tête, elles mènent dans un appareil triomphal les Paula et les Eustochium, fidèles disciples de l'héroïque solitaire de Bethléem, les Radegonde et les Geneviève, merveilles de la Gaule, les Claire, les Thérèse, les Colette, qui réforment la vie religieuse, les Adélaïde de France et les Christine de Savoie, qui en pratiquent la rigueur jusque sur les marches du trône, ou qui cachent leur rang derrière les grilles de la visitation et du Carmel. Après elles, marchent les saintes femmes qui se sont sanctifiées dans le mariage en touchant le cœur d'un époux barbare, comme les Clotilde et les Mathilde, ou en partageant leurs pensées et leurs affections entre les légitimes préoccupations de la famille et la piété d'un illustre veuvage, comme les Jeanne de Chantal. O communions séparées, qu'avez-vous fait de ces purs miroirs et de ces rayons divins ? Où sont vos vierges, où sont vos saintes femmes ? Où est le Dieu qui est tout esprit et toute pureté ?

Dieu est la force : *Deus sabaoth !* Je regarde encore l'Église pour m'assurer si elle possède l'Esprit de la force, et l'Église me montre cette nuée de martyrs et de témoins qui a étalé dans les batailles de la foi l'idéal de la puissance, du courage et de la vertu ; nobles guerriers dont le poëte a dit, en montrant comment ils ont servi leur prince dans les batailles et leur Dieu sur l'échafaud :

Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.

Les Sébastien, les Victor, les Maurice, honneur des légions romaines, viennent sur les pas des douzes apôtres, des évangélistes et des premiers papes, honneur de l'Église naissante. Douze millions de martyrs ont été comptés dans les trois premiers siècles ; six millions dans les âges suivants ; tous sont morts le *Credo* à la bouche. O

communions séparées, vous n'avez point de martyrs, vous n'avez que des vaincus, car au lieu du *Credo* dans leur bouche, ce sont des armes qu'on trouve dans leurs mains.

Dieu est la liberté : *Ubi Spiritus Domini ibi libertas* [1]. Je regarde toujours l'Église, et c'est là seulement que je vois, que j'entends la vraie liberté, la liberté de conscience. Les saints l'ont revendiquée, dans tous les temps et dans tous les lieux, devant les rois et devant les peuples, contre tous les intérêts, toutes les faiblesses, toutes les passions.

Qu'elle est belle, qu'elle est pleine de force, d'austérité et de grandeur, cette liberté évangélique, avec ces deux mots pour devise : *Non possumus ;* jamais je ne sacrifierai le symbole : *Non licet* ; jamais je ne sacrifierai le décalogue. C'est saint Paul condamnant les désordres de Corinthe ; c'est saint Chrysostôme s'opposant au faste impie de l'impératrice Eudoxie ou aux caprices du favori Eutrope ; c'est saint Ambroise arrêtant au seuil du temple Théodose tout dégouttant du sang de ses sujets ; c'est saint Thomas de Cantorbéry résistant au roi d'Angleterre Henri II, et mourant à l'autel pour avoir défendu les droits de son Église ; c'est Bossuet tonnant contre l'adultère en présence de Louis XIV, et écrivant au chancelier de France : « Dieu n'aime rien tant que la liberté de son Église ; pour moi, j'y mettrais ma tête. » C'est l'abbé Emery, nom si cher à Saint-Sulpice, résistant face à face au souverain qui faisait trembler le monde et pâlir les évêques de cour. Voilà nos résistances, nos saintetés et nos gloires. O Églises séparées, qu'avez-vous refusé à César ? Mais, non, César ne vous a rien demandé. Jamais César, qui s'est étonné tant de fois d'avoir trouvé des évêques, ne s'est plaint d'avoir été arrêté un instant par le *Non licet* et le *Non possumus* d'un prêtre grec, d'un pope russe, ou d'un ministre évangélique.

Il n'est pas rare de rencontrer des ignorants qui vous

[1] *II. Cor.*, III. 17.

disent avec un merveilleux aplomb : « L'Église n'a plus de saints. » Vous leur citerez le B. Canisius, ce prodige de science et de sainteté au siècle de la réforme, que Pie IX vient de mettre sur les autels, la B. Germaine Cousin, cette puissante bergère de Pibrac dont les miracles se multiplient tous les jours, le B. Benoît-Labre, ce pèlerin du monde, qui a vécu avec nos pères, qui s'est assis dans nos maisons, et qui a prié dans nos églises et dans nos chapelles, la B. Marie-Marguerite Alacoque, dont le nom et les vertus sont le trésor de Paray-le-Monial et des monastères de la Visitation. Mais non, ces saints, qui touchent à notre époque et qui ont vécu dans les lieux où nous sommes, sont déjà trop anciens pour notre siècle, où tout change et s'oublie en moins de dix ans.

Eh bien ! vos préjugés, votre ignorance, vos légèretés et vos oublis seront encore satisfaits. Il y a cinq ans, un homme est mort, à cinquante lieues d'ici, en odeur de sainteté. Plusieurs d'entre vous l'ont vu, entendu, admiré : c'est le vénérable curé d'Ars. Cet homme prodigieux n'avait eu en partage ni la naissance, ni la fortune ni la science ; mais il eut mieux que tout cela, il eut la sainteté. Prenant la croix dès sa jeunesse, il ne cessa de s'oublier, de mourir à lui-même et de se donner aux autres pendant un demi-siècle, en s'appliquant chaque jour davantage cette parole de saint Paul : *Quotidiè morior*. Il a vécu nuit et jour, non pas dans cet intérieur muré que demande la sagesse moderne, mais dans cette maison de verre où la sagesse chrétienne expose volontiers la vie des saints aux regards des hommes. Il travaillait vingt heures sur vingt quatre, dormait deux heures à peine, mangeait une fois le jour, ne vivait que de lait, touchant sans cesse à la mort à force de mortifications, mais sans cesse renaissant à force de charité, actif comme le zèle, ardent comme la flamme, éloquent comme la grâce, et savant parce qu'il était saint. La foi sortait de ses yeux péné-

trants. La vie descendait par ses mains dans l'âme du pécheur ; tout parlait en lui de Dieu, de l'Église et de l'éternité. Il consola, purifia, transforma les âmes par millions ; il guérit par milliers les corps malades ; il fut la merveille de notre siècle, il sera l'admiration de l'avenir : l'Église lui prépare des autels. Et quand le jour de sa béatification sera venu, il nous sera bien permis de vous dire, en vous retraçant cette belle vie : L'Église a encore des saints, Jésus-Christ vit encore dans l'Église : l'Église est toujours l'épouse immortelle de Jésus-Christ

DIXIÈME CONFÉRENCE

LA PAROLE DE L'ÉGLISE

SON INFAILLIBILITÉ

En étudiant l'ordonnance spirituelle et matérielle de l'Église, vous avez reconnu et salué sur ses autels l'auteur de tout don parfait, de qui tout découle et à qui tout se rapporte ; ce centre, c'est Jésus-Christ.

C'est de Jésus-Christ que l'Église reçoit toute sa vie, car elle a pour unique pensée l'ambition de lui ressembler, pour moyens d'imitation les sacrements qu'il a institués, pour instruments de perfection le sacerdoce qu'il a établi, pour marques d'origine et preuves de filiation éternelle les vertus dont il a été lui-même le modèle divin.

Ce principe, ces moyens, ces instruments, ces effets, tout atteste la vie de l'Église ; cette vie est la sainteté.

Cependant, ce n'est pas assez pour elle de vivre ; elle doit parler, instruire, enseigner ; sa parole doit, comme sa vie, révéler la Divinité même.

Quittons le sanctuaire où elle fait couler ses sources de vie, où elle confectionne ses sacrements et où elle enferme ses mystères, allons nous asseoir sous la chaire qu'elle

élève au milieu de ses temples, et écoutons avec recueillement la parole qui en descend.

C'est une parole infaillible, car Dieu, qui l'inspire, ne se trompe jamais.

C'est une parole immuable, car Dieu, qui l'inspire, ne change jamais.

Telle est la parole de l'Église : elle est divine à deux titres, qui ne permettent point de la confondre avec la parole de l'homme. Son infaillibilité est certaine et son immutabilité éternelle.

J'aborde aujourd'hui la première question. Pour constater avec une invincible certitude que l'Église est infaillible, montrons qu'elle a besoin de ce privilége, qu'elle le revendique avec assurance, qu'elle le démontre avec autorité, qu'elle l'exerce avec une suite incontestable. Tout concorde et se soutient : la raison, le langage, le droit et le fait.

I. Que l'Église doive être infaillible, rien de plus raisonnable, elle ne fait que réclamer le privilége de tout établissement, de toute société, de toute autorité, ne demandant rien de plus que la famille, que la science, que la justice, que l'État, avec cette différence que l'on suppose dans le père, dans le maître, dans le juge, dans le prince une infaillibilité imaginaire, tandis que dans l'Église la raison veut une infaillibilité réelle.

L'enfant commence à peine à marcher qu'il rencontre, pour aider ses premiers pas, l'infaillibilité présumée de ses parents. Sa curiosité, son indiscrétion, sa pétulance, ses raisonnements, tantôt captieux, tantôt ridicules, n'ont pas d'autre préservatif ni d'autre remède que la parole souveraine et infaillible d'un père. Dieu sait ce que valent certaines réponses à certaines questions embarrassantes ; n'importe, il faut les tenir pour vraies et regarder la question comme bien jugée, selon cet axiome de droit

que le père applique dans sa famille, quand il a parlé et qu'il sait se faire obéir: *Res judicata pro veritate habetur:* Respect à la chose jugée!

L'enfant grandit, fait ses études, prend la plume, le ciseau ou l'archet, et va demander à une commission d'examen un diplôme de bachelier, un prix de sculpture ou de musique. Le voilà devant une autre infaillibilité imaginaire. Personne, je le proteste, ne respecte plus que moi ces décisions souveraines des jurys intellectuels. Mais que de chances encore pour l'erreur! Un mot mal dicté dans un texte, le choix d'un morceau inintelligible fait par inadvertance, une boule noire pour une blanche jetée dans l'urne par une de ces distractions qu'Alcibiade redoutait même dans la main de sa mère, font le malheur du candidat. On s'est trompé; n'importe, vous êtes condamné sans retour. Il vous restera la ressource de vous plaindre, et votre consolation sera d'apprendre qu'on a recommandé à vos juges d'être moins distraits une autre fois. En attendant, la chose jugée est tenue pour vraie: *Res judicata pro veritate habetur:* Respect à la chose jugée!

Gradué ou non, chacun devient justiciable et risque de se trouver en présence d'un juge. Voici l'infaillibilité imaginaire sous une autre forme. L'ordre judiciaire n'est qu'une des pièces essentielles d'un bon gouvernement, et cependant à tous ses degrés, même au plus infime, la magistrature prononce en dernier ressort comme si elle était infaillible. Le juge de paix a des jugements sans appel sur certaines matières; le tribunal d'instance est souverain à son tour dans certaines questions d'un intérêt plus grave; le jury et le conseil de guerre tranchent définitivement les questions de fait, la cour de cassation les questions de forme et les questions de droit. A tous ces degrés, le plaideur mécontent trouve un axiome qui lui ferme la bouche: *Res judicata pro veritate habetur.*

Bien entendu que le condamné maudit toujours ses juges et qu'il ne doute jamais de l'iniquité du tribunal. On cite à l'appui mille et mille erreurs judiciaires; n'importe, la société moderne en tient si peu de compte, que pour n'avoir pas à les réviser elle a supprimé la réhabilitation, et que Lally-Tollendal ne pourrait plus faire remettre à l'étude le procès de son père, en démontrant, comme il l'a fait au dix-huitième siècle, qu'on avait accusé à tort de lâcheté et de trahison un guerrier malheureux. Respect à la chose jugée !

Vous éviterez les procès, je vous en félicite, et par là vous échapperez à la tentation de maudire des juges. Mais vous êtes citoyen, à ce titre vous allez vous trouver en face d'une autre infaillibilité. L'État, quel qu'il soit, empire, royaume, république, ne vous permettra jamais d'attaquer le principe sur lequel il est établi ni les actes de sa puissance souveraine. Ici j'entends crier : Je règne au nom du droit de mes pères ; respect au droit qui a fondé leur trône ! et là : Moi je règne au nom du peuple ; respect au suffrage universel, qui a fondé mon pouvoir ! Le droit divin et le suffrage populaire seront réputés infaillibles chacun dans leur temps et au besoin chacun à leur tour. Hier vous parliez librement de l'un, et vous attaquiez l'autre ; aujourd'hui changez de langage ou sachez vous taire : la société parle, ordonne, commande en vertu de cette infaillibilité fictive, et c'est devant elle qu'il faut courber la tête. Tout gouvernement, si libéral qu'il soit, devient absolu dès qu'il s'agit de son principe, car du moment qu'on pourrait lui résister sous prétexte d'erreur ou d'injustice, il n'existerait plus.

Point d'autorité dans le père sans l'infaillibilité présumée de la famille ; point d'autorité dans le diplôme du maître sans l'infaillibilité présumée de la science ; point d'autorité dans la sentence du magistrat sans l'infaillibilité présumée de la justice ; point d'autorité dans le bill,

le fetfa, l'ukase, l'ordonnance royale ou le décret impérial, sans l'infaillibilité présumée de l'État. L'infaillibilité est nécessaire dans la famille pour élever l'enfant, dans l'école pour enseigner le jeune homme, dans le prétoire pour épargner au justiciable les longs procès, les appels sans fin, la confusion des droits, l'incertitude des propriétés, dans l'État pour assurer le repos du citoyen et poser les fondements de la tranquillité publique. Mais lorsqu'on ne veut plus reconnaître cette autorité paternelle qui commande sans être commandée, cette autorité scientifique qui enseigne sans être reprise, cette autorité judiciaire qui juge sans être jugée, cette autorité politique qui gouverne sans être gouvernée elle-même, le père, le maître, le juge, le prince, perdent leur caractère; la famille, l'école, le tribunal, l'État, sont dépouillés de leur prestige; l'homme ne croit plus à l'homme, et tout croule avec cette infaillibilité, qui, tout imaginaire qu'elle est, toute sujette à l'erreur qu'elle puisse être, n'en est pas moins la base essentielle et fondamentale de l'ordre social.

Cependant, quand l'homme ne croit plus à l'homme, il lui reste encore à croire à Dieu et par conséquent à l'Église. Sous peine d'être déraisonnable, il ne peut refuser son obéissance à une autorité qui n'a qu'une infaillibilité fictive; à plus forte raison, la doit-il à une autorité divine qui, ayant une infaillibilité réelle, entre dans la conscience, commande la foi et qui vient dire au nom de Dieu même :

A l'enfant : Obéis et crois-moi, car tu ne pourras jamais me dire comme à ton père; Vous avez abusé de votre autorité et trompé mon enfance.

Au jeune homme : Écoute et crois-moi car jamais tu ne pourras me dire, comme à ton maître : Votre science a été en défaut.

Au justiciable du tribunal de Dieu : Que mes jugements

soient ta règle, car jamais tu ne pourras me dire comme aux juges de la terre : Vous avez lié ce qu'il fallait délier, et délié ce qu'il fallait lier.

Au citoyen de l'Église et du ciel : Voilà les titres de mon commandement, incline-toi devant mon sceptre, car tu ne pourras jamais me dire, comme à l'État : Votre principe croule, votre charte est en lambeaux : je reprends mon obéissance et je rétracte mes serments.

Ainsi la raison qui attribue à la parole humaine une infaillibilité présumée et qui demande, en conséquence, l'obéissance et la soumission, veut dans l'Église une infaillibilité réelle et impose, en conséquence, une soumission, non de corps, mais d'esprit, non de force, mais de volonté, non de convention, mais de foi. A l'autorité humaine mon respect et mon obéissance, sous la réserve de mon jugement intérieur et, comme on dit, sous bénéfice d'inventaire : voilà ce que la raison demande au nom de l'homme, car l'homme peut se tromper et il ne se trompe que trop souvent ; mais à l'autorité divine, ma foi sans discussion, sans réserve et sans retour : voilà ce que la raison demande au nom de Dieu, car Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper.

Les erreurs de l'homme ne sont pas douteuses, mais ces erreurs sont réparables. La science se réforme, la justice s'améliore, la politique et le gouvernement se déclarent perfectibles. Si vos pères ont été mal élevés, mal enseignés, mal jugés, mal gouvernés par leurs semblables, que leur expérience vous serve pour obtenir une meilleure éducation, une science plus profonde, une justice plus exacte et un gouvernement plus équitable ; vous vous féliciterez alors de vos lumières, vous jouirez de vos progrès, vous reprendrez confiance dans l'humanité. Mais, en matière de foi, toute erreur est irrémédiable et toute rétractation impossible. L'Église n'eût-elle trompé qu'une âme, n'eût-elle erré qu'une fois, n'eût-elle hésité qu'un moment, tout

serait fini. Les rectifications et les errata lui sont interdits. Elle ne peut ni réviser son symbole, ni augmenter ou diminuer le nombre des commandements. Son infaillibilité doit être absolue, la même aujourd'hui qu'il y a dix-huit siècles, et dans dix-huit siècles la même qu'aujourd'hui. On ne doit la suspecter ni un seul jour, ni sur un point, ni dans un siècle, ni dans un autre, car il faut que l'Église, au lendemain des grandes révolutions, après ces bouleversements qui changent la face du monde, aille trouver l'homme le plus désespéré et lui dise : Vous êtes bien déçu ; famille et fortune tout est perdu pour vous ; la justice s'est voilée, la liberté s'en va ; vous ne croyez à rien, vous êtes bien à plaindre ; mais au bord de cette tombe où toutes vos espérances humaines ont été enfouies, au-dessus de cet échafaud où la tête du juste est tombée, plus haut que ce prétoire où la hache du bourreau tient la place du glaive, il y a un Dieu qui ne trompe jamais. Libres penseurs, révolutionnaires fougueux, sceptiques désespérés, vous tous qui avez eu le malheur de perdre la foi en vos semblables, vous n'êtes pas dispensés de l'avoir en Dieu. Châteaubriand a posé la borne entre les deux infaillibilités quand il a dit : « Je meurs le plus incrédule des hommes, mais le plus croyant des catholiques. »

II. Le privilége que la raison demande pour l'Église, l'Église elle-même le réclame avec assurance. Dans le déclin si lamentable des infaillibilités fictives, dont on ne comprend plus la raison d'être, elle résiste à la discussion et à l'examen, seule elle continue à se croire infaillible, seuls nous continuons à enseigner ce dogme, et le scepticisme universel n'a pas plus affaibli sa foi qu'il n'a altéré son langage.

Quel trait de lumière dans cette hardiesse obstinée et persévérante ! Il y a ici quelque chose qui n'appartient

qu'à l'Église, et qu'il faut vous signaler. Observez la parole humaine partout où elle s'élève. Dans la magistrature et la politique, elle commande, il est vrai, comme si elle ne pouvait pas se tromper : mais elle sait qu'elle se trompe, elle a la conscience de sa faiblesse, elle avoue ses erreurs. Soit qu'elle éclate sur les lèvres d'un conquérant, soit qu'elle se grave sous la plume d'un législateur, soit qu'elle descende de la tribune, du prétoire ou du trône, elle n'a jamais prétendu à l'infaillibilité.

Que cette parole prenne une couleur philosophique et qu'elle se mette à enseigner, ses prétentions, pour être plus pédantesques, n'en seront pas plus hautes. On jurait autrefois assez volontiers sur le témoignage du maître : *Magister dixit ;* mais cette infaillibilité présumée n'a jamais abusé personne. Ce n'était pas de la foi, mais de la crédulité, fruit de l'ignorance et de l'enthousiasme. Le maître l'inspire, mais il ne la commande pas ; la moindre réflexion la tue, et quand elle s'est dissipée aux premiers rayons de la pensée, qu'en reste-t-il? Dans l'esprit du maître, le souvenir d'un ascendant qui le flatte sans le tromper ; dans l'esprit du disciple, le souvenir d'une erreur permise à son enfance, mais impardonnable à sa jeunesse.

Donnez à la couleur humaine une couleur plus grave encore, faites-la religieuse et qu'elle se mette à fabriquer des dogmes ; elle ne prétendra pas davantage à l'infaillibilité. Le paganisme, loin de revendiquer ce privilége, n'osait pas même enseigner une doctrine. Mahomet jura par le glaive, mais non par la parole. Il y a plus. Prenez l'Écriture, toute divine qu'elle est, elle ne sera point une autorité infaillible, car elle n'est pas elle-même ni assez claire, ni assez complète, ni assez fixée. Ce fut par elle que Luther mit une fin à ses débats avec l'Église et un sceau à sa révolte. Après en avoir appelé de son évêque au pape, du pape mal informé au pape mieux informé,

des universités d'Allemagne à l'université de Paris, et enfin au concile général, fatigué d'invoquer des juges qui répondaient à ses flatteries par des condamnations, il déclara sans attendre le concile, qu'il en appelait à l'Écriture. Ayant trouvé un juge qui ne pouvait ni le condamner ni lui répondre, il se réserva de l'entendre à sa manière et d'en faire à tout prix la consécration de ses erreurs. Cette méthode, semblable à celle des plaideurs qui trouvent toujours un article dans quelque code pour justifier leurs prétentions, était celle des hérétiques de tous les siècles, car l'Écriture ne leur avait jamais fait défaut pour colorer leur révolte. Aux Ariens niant que le Verbe fut consubstantiel au Père, elle avait fourni ces paroles : *Mon Père est plus grand que moi*[1] ; aux Macédoniens rejetant la divinité du Saint-Esprit, ce passage : *L'Esprit-Saint prie pour nous avec des gémissements ineffables*[2]. Quand les Manichéens avaient avancé que le Verbe n'avait pris de notre chair que les apparences, ils se fondaient sur ce texte : *Il s'est anéanti lui-même en prenant la figure d'un esclave*[3]. Les Nestoriens, pour montrer deux personnes en Jésus-Christ, appelaient à leur aide le mot de saint Paul : *Dans Jésus-Christ habite la plénitude de la divinité corporellement*[4]. Les Eutychéens, au contraire, pour montrer qu'en Jésus-Christ il n'y a qu'une seule nature, citaient saint Jean avec éclat : *Le Verbe s'est fait chair*[5]. Faut-il nier le péché originel? Les Pélagiens rappellent qu'Ézéchiel a dit : *Le fils ne portera pas l'iniquité du père*[6]. Faut-il disputer à l'Église l'interprétation de la Bible? *Examinez les Écritures*[7], disent les protestants en rappelant saint Jean, et encore : *Éprouvez tout, et gardez ce qui est bon*[8], en rappelant saint Paul, et ils en concluent

[1] *Joan.*, XIV, 28.
[2] *Rom.*, VIII. 26.
[3] *Philip.*, II, 7.
[4] *Colos.*, II, 9.
[5] *Joan.*, I, 14.
[6] *Ezech.*, XVIII, 20.
[7] *Joann.*, V, 39.
[8] *I Thess.*, V, 21.

qu'ils peuvent choisir ce qui leur plaît dans la doctrine. Luther s'arrête devant le texte: *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* [1], et reconnaît la présence réelle ; mais Calvin ne veut pas l'entendre, parce qu'il ne sent plus l'autorité qui l'arrête, et ces mots, dont le sens paraît si littéral et si précis à l'un, ne sont pour l'autre qu'une figure. Quelle est d'ailleurs la version que l'on réputera la vraie parole de Dieu et son infaillible oracle ? Celle de Luther ? Mais Zwingle reproche à Luther d'avoir falsifié ce texte à chaque pas et d'avoir commis plus de mille altérations. Celle de Zwingle ? Mais Luther déclare que ceux qui l'ont faite sont des fous et des antéchrists. Si l'on en croit Bèze, la version d'Œcolampade, publiée à Bâle, était « impie et contraire à la parole de Dieu ; » si l'on en croit les anglicans, « celle de Genève est la plus mauvaise et la plus infidèle qui eût encore paru ; » enfin les anglicans eux-mêmes demandent au parlement une révision des Écritures, et la seule raison qui retienne le parlement, c'est l'impossibilité où sont les ministres de s'entendre sur les changements à faire dans la Bible en usage. Voilà l'autorité qu'invoque l'hérésie ! Après ces exemples, il est superflu de demander si elle la croit infaillible, si elle la traite comme telle, et si elle lui garde le moindre respect.

Non, ni l'hérésie, ni l'infidélité, ni la philosophie, ni la politique, n'ont jamais songé à revendiquer le privilége incommunicable de l'infaillibilité. Les sectaires et les impies n'ont manqué ni de génie, ni d'enthousiasme, ni de science ; plusieurs d'entre eux joignirent peut-être à tant de dons le trésor de la bonne foi. Eh bien ! réunissez, si vous le pouvez, leurs efforts en faisceau. Demandez-leur une déclaration d'infaillibilité, sinon personnelle, du moins commune, vous ne l'obtiendrez jamais. Ils ne se disent point infaillibles, parce qu'ils ne pensent pas

[1] *Matth.*, XXVI, 26.

l'être, parce qu'ils ne peuvent pas l'être, parce qu'ils savent très-bien que jamais homme ou institution humaine ne pourra l'être, le croire et le dire. Le maître sent grandir derrière lui le disciple qui le juge déjà et qui s'apprête à le démentir. Il sait mieux que personne que le raisonnement, ce sable mouvant dont il s'est servi pour bâtir son école ou son église, y a introduit un principe de mort, c'est-à-dire une curiosité sans frein et une variation sans limite. Que parmi ces philosophes et ces sectaires un homme se lève et dise : Je suis infaillible, c'en sera fait de lui. On ne le réfutera pas, mais on ne l'écoutera plus. Ce serait trop l'honorer que de s'occuper de son système et de ses prétentions, et si l'on prend quelque pitié de sa personne, ce sera pour le faire enfermer. Mais quand je viens vous dire : l'Église est infaillible, elle le déclare, ce mot n'excite ni scandale, ni risée, ni étonnement. Vous autorisez l'Église à faire ses preuves, tandis que vous ne voudriez entendre sur ce sujet ni César, ni Charlemagne, ni Napoléon, ni Arius, ni Luther, ni Calvin, ni Henri VIII, ni Élisabeth. Il est donc bien vrai que non-seulement l'Église, en se proclamant infaillible, fait ce que la raison lui demande, mais que son assurance a déjà quelque chose de divin. Il est aussi malaisé de se croire infaillible qu'il est compromettant de le dire. Le croire et le dire, c'est déjà le prouver.

III. L'Église a d'ailleurs le droit de parler avec cette haute conviction et cette profonde assurance, car Dieu lui a promis son assistance pour enseigner, Dieu a déterminé l'objet de cet enseignement, Dieu en a choisi les organes, Dieu en a marqué la durée. L'Église est donc infaillible de droit, aussi bien que de raison et de langage.

La source de cette infaillibilité, c'est Dieu, qui donne ses pouvoirs à son Fils, et par son Fils aux apôtres. Écou-

tez ce texte : *Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre ; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Allez, enseignez les nations* [1].

Jésus-Christ leur promet le Saint-Esprit pour les soutenir dans leur mission : *Je prierai mon Père et il vous donnera l'Esprit consolateur* [2].

Cet Esprit est envoyé pour les instruire, car Jésus-Christ ajoute : *Lorsque cet Esprit sera venu, il vous enseignera* [3].

Cet Esprit est descendu, car Jésus-Christ dit encore : *Recevez le Saint-Esprit* [4].

Cet Esprit, qui éclaire, repose en particulier sur la tête de Pierre, car Jésus-Christ a promis à Pierre une assistance spéciale : *Pierre j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. Confirme tes frères dans la foi* [5].

Cet Esprit est le même Dieu que le Père, car Jésus-Christ promet l'Esprit au nom de son Père ; il est le même Dieu que le Fils, car Jésus-Christ dit des apôtres inspirés par le Saint-Esprit : *Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise* [6].

Le Père, le Fils, l'Esprit, réunis dans la même œuvre, dans la même mission, dans le même signe, envoyant, rachetant, instruisant, voilà la source triple et une d'où jaillit la parole de l'Église.

La parole de l'Église est donc la parole de Dieu même : elle est infaillible dans sa source.

Mais jusqu'où va cette infaillibilité ? Elle comprend tout ce qui concerne le dépôt de la révélation chrétienne, ou, suivant l'expression consacrée en théologie, toutes les choses de la foi et des mœurs. C'est là son domaine propre, dont les deux grandes divisions ont été déterminées et marquées par deux textes très-clairs. L'infaillibilité de

1 *Matth.*, XXVIII, 18.
2 *Joan.*, XIV, 16.
3 *Id.*, XVI, 13.
4 *Joann.*, XX, 22
5 *Luc.*, XXII, 32.
6 *Id.*, X, 16.

l'Église s'étend à ce qu'il faut croire et à tout ce qu'il faut croire, c'est-à-dire à tout l'enseignement dogmatique, car Jésus-Christ a dit à ses apôtres : *L'Esprit vous enseignera toute vérité : Docebit vos omnem veritatem* [1]. Elle s'étend aussi à ce qu'il faut faire et à tout ce qu'il faut faire, c'est-à-dire à tout l'enseignement moral, car Jésus-Christ a dit encore : *Apprenez aux nations à garder tous les préceptes que je vous ai commandé d'observer : Quæcumque mandavi vobis* [2]. Dans l'enseignement dogmatique comme dans l'enseignement moral, l'Esprit divin ne suggère et n'enseigne que ce que Jésus-Christ a dit, mais tout ce qu'il a dit : *Suggeret omnia quæcumque dixero vobis* [3]. La foi et les mœurs, le dogme et la morale, voilà l'objet de l'infaillibilité. Rien de plus ; ainsi n'attendons de l'Église aucun jugement ni sur les sciences mathématiques, naturelles et physiques, ni sur l'histoire, ni sur la politique et les gouvernements ; ce sont des choses livrées à la dispute des hommes, bornées aux limites du temps, et qui n'ont que la terre pour théâtre, tandis que l'Église, établie pour la régénération religieuse et morale de l'espèce humaine, donne à l'homme, non la doctrine et la vie du temps, mais la doctrine et la vie de l'éternité, et vient le prendre par la main pour le conduire au ciel. Mais rien de moins ; ainsi n'attendons de l'Église ni transaction dans les dogmes, ni condescendance dans la morale. Si elle laisse aux hommes le domaine de leurs vicissitudes, elle veille avec une liberté jalouse et une scrupuleuse fidélité aux limites de son propre territoire, elle en défend l'accès, elle déclare usurpateur et sacrilége quiconque essaie de le violer ; elle rejette hors de son sein quiconque lui conteste ou une vérité de foi ou une règle de mœurs.

Cette infaillibilité, qui vient de Dieu et qui comprend

[1] *Joann.*, XVI, 13.
[2] *Matth.*, XXVIII, 20.
[3] *Joann.*, XIV, 26.

toute vérité et toute règle, est promise à tous ceux qui enseignent avec l'autorité des apôtres, mais elle n'est promise qu'à eux, car c'est aux apôtres seuls que Jésus-Christ a dit : *Allez, enseignez toutes les nations : Euntes, docete omnes gentes.* En effet, si tous les chrétiens avaient la mission de prêcher et le don d'enseigner, à qui serait-il imposé d'écouter et de s'instruire ? Il est évident que l'ordre donné par Jésus-Christ établit deux catégories fort distinctes, l'une qui comprend les apôtres, c'est-à-dire ceux à qui il est dit : *Enseignez : docete*, l'autre qui comprend leur auditoire, c'est-à-dire les nations : *omnes gentes.* De là cette distinction entre l'Église enseignante et l'Église enseignée : d'un côté, le pape et les évêques réunis, successeurs des apôtres, organes de l'Église, en qui se perpétue la promesse divine ; de l'autre, les prêtres et les fidèles, successeurs des disciples, en qui se renouvelle l'auditoire que Jésus enseigna à Capharnaüm, sur le lac de Génézareth, sur la montagne des Oliviers, et que Pierre réunit à Jérusalem, à Antioche, à Rome, dans l'univers entier. Ce don surnaturel de l'infaillibilité réside, de l'aveu de tous, dans le corps des évêques unis au pape. Organes des vérités révélées, arbitres des controverses, juges des doctrines, gardiens des Écritures, ils enseignent sûrement, définissent souverainement, interprêtent certainement. Un évêque isolé, des évêques réunis mais séparés de leur chef, un concile particulier, peuvent errer. L'Église enseignante, c'est-à-dire le pape et les évêques, est seule infaillible.

Enfin cette infaillibilité ne cessera jamais ni dans les apôtres réunis à Pierre, et représentant l'Église, car Jésus-Christ leur a dit : *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* [1], ni dans Pierre parlant au nom de l'Eglise, car Jésus-Christ lui a dit, en le confondant avec elle : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâti-*

[1] *Matth.*, XXVIII, 20.

rai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle[1].

Ces deux textes affirment l'infaillibilité et en déterminent la durée éternelle.

Que signifient en effet ces mots : *Je serai avec vous*, sinon que Dieu couvre un homme d'une protection spéciale, qu'il veille sur lui, qu'il l'assiste dans une difficile entreprise et qu'il lui garantit le succès ? L'Écriture tout entière atteste ce sens à chaque page : Abimélech dit à Abraham : *Dieu est avec toi dans tout ce que tu fais*[2]. Dieu dit à Isaac : *Demeure en ce pays, je serai avec toi et je te bénirai*[3] ; à Jacob : *Retourne dans la terre de tes pères, je serai avec toi*[4]. Et les saints patriarches répètent le même mot pour se féliciter de la protection et des grâces qu'ils ont reçues : *Le Seigneur était avec Joseph, et il le faisait reussir en toute chose*[5]. La portée du mot est plus manifeste encore dans le livre de l'Exode, où le Seigneur ordonne à Moïse d'aller trouver Pharaon et de délivrer les Israélites. L'élu de Dieu hésite, s'étonne, se trouble ; Dieu le rassure et lui promet le succès ; Moïse dit à Dieu : *Qui suis-je pour aller trouver Pharaon et pour faire sortir de l'Égypte les enfants d'Israël?* Dieu ne lui répond qu'un mot, et ce mot dit tout : *Je serai avec toi*[6]. Au milieu des douleurs de la captivité, Jérémie, suscité de Dieu pour parler au peuple, se déclare incapable de remplir une telle mission ; mais Dieu le rassure par la même promesse. Il y a plus : il commence sa phrase en s'adressant au prophète, comme il la commencera en s'adressant aux apôtres : *Ecce: Voici!* Affirmation solennelle, déclaration formelle de sa présence : *Voici*, dit-il au prophète, *que je t'établis aujourd'hui comme une ville forte... Ils combattront contre toi, mais ils n'au-*

[1] *Id.*, XVI, 18.
[2] *Gen.*, XXI, 22.
[3] *Gen.*, XXVI, 3.
[4] *Id.*, XXXI, 3.
[5] *Id.*, XXXIX, 2-3.
[6] *Exod.*, III, 11-12

ront pas l'avantage, parce que je serai avec toi [1]. *Voici,* dit-il aux apôtres, *que je suis avec vous.* L'idée, le tour de phrase, les mots, tout se rapporte, afin de faire voir que, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, Dieu, toutes les fois qu'il a confié à l'homme une mission impossible à remplir en apparence, a tenu à en garantir l'exécution par une promesse sacrée dont la formule invariable révèle sa présence, sa parole et son nom. Que Moïse se lève, que Jérémie parle, que les apôtres prêchent, plus l'instrument est vil, mieux on verra la main qui le tient; plus l'entreprise est grande, mieux on sentira le souffle qui l'anime. La majesté de Dieu éclate et resplendit derrière le néant de l'homme.

Cette assistance ainsi déterminée par la comparaison des textes de l'Ecriture se renouvellera tous les jours, *omnibus diebus.* Afin que l'on n'en doute jamais, Jésus va plus loin, il en marque le terme au terme même de toute chose : *usque ad consummationem sæculi.* Ce texte ne saurait être restreint à la durée naturelle de la vie des apôtres, ou à la durée chronologique du siècle auquel ils appartiennent, car le mot *consommation* ne s'applique, dans l'Écriture, qu'au dernier jour des hommes, à leur dernier jugement, à la destruction de l'univers [2]. Rapprochez maintenant cette parole qui assure aux apôtres une assistance perpétuelle : *Voilà que je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles* [3], de cette autre parole appliquée à l'Église, fondée sur Pierre : *Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle* [4], qui indique un combat incessant, mais aussi une victoire assurée : vous voyez la même idée, vous entendez la même promesse, vous êtes certain de la même éternité. L'enseignement de l'Eglise est donc infaillible dans sa source,

[1] *Jerem.*, I, 17-19.
[2] *Heb.*, I, 2, et II, 5; *Timoth.*, I, 17 ; *Matth.*, XIII, 39, 40, 49.
[3] *Matth.*. XXVIII, 20. [4] *Id.*, XVI, 18.

qui est Dieu, dans son objet, qui est la foi et la morale, dans ses organes, qui sont les apôtres et leurs successeurs, dans sa durée, qui est la durée même du temps, car jamais l'Église ne perdra ce privilége. Si, après des textes si formels, on n'est pas convaincu du droit de l'Église, il faut renoncer à rien lire et à rien comprendre.

IV. Achevons cette démonstration. L'Église, qui doit être infaillible si l'on consulte la raison, qui se dit infaillible si l'on écoute ses discours, qui a été établie comme autorité infaillible si l'on en croit l'Évangile, n'a pas cessé d'agir conformément à cette raison, à ce langage, à ces textes. Elle est infaillible de fait.

A peine les apôtres ont-ils reçu les grandes assurances données par le Sauveur, qu'ils les entendent, dès le premier jour, d'une assistance spéciale et directe de Dieu dans leurs jugements sur les choses divines. Cette intelligence des promesses du Christ est si formelle qu'ils rendent les décrets du concile de Jérusalem au nom du Saint-Esprit et en leur nom : *Visum est Spiritui Sancto et nobis* [1].

Les apôtres enseignent au nom du Saint-Esprit avec l'autorité la plus absolue et en exigeant des fidèles la plus parfaite soumission. Leurs successeurs ont continué l'exercice de ce privilége avec la même autorité, jugeant infailliblement tout ce qui se rapporte à la doctrine révélée et condamnant souverainement tout ce qui s'élève contre la révélation. Leur bouche fixe la foi et fulmine l'anathème. C'est ainsi qu'elle a certifié successivement la consubstantialité du Verbe, l'union hypostatique des deux natures dans la personne du Christ, la procession dn Saint-Esprit, la présence réelle, l'autorité de l'Église et du sacerdoce, l'institution des sept sacrements, condamnant successivement Arius, Nestorius, Eutychès,

[1] *Act.*, XV, 28.

Sergius, les grecs, les luthériens et les anglicans. Monuments de l'histoire, actes des conciles, décrets des souverains pontifes, tout prouve l'exercice continu de cette infaillibilité.

Cet exercice se fait dans les circonstances les plus différentes, tantôt par l'organe du pape, tantôt par celui des conciles, tantôt en Orient, tantôt en Occident; mais plus ces circonstances sont variées, plus le fait apparaît avec éclat.

Que dans les questions très-agitées de la pâque, du novatianisme, des rebaptisants, qui furent soulevées au temps même des persécutions, le souverain pontife ait prononcé et que les évêques aient accepté son jugement, c'est un fait, et dans ce fait on voit l'exercice de l'infaillibilité de l'Église sous sa forme primitive.

Que les conciles généraux, tenus pour la plupart en Orient, aient été reçus et obéis en Occident, par l'ordre des papes, c'est encore un fait, mais c'est sous une autre forme l'exercice du même privilége.

Que les évêques soient assemblés dans le concile, et que le pape le préside ou par lui-même ou par ses légats, j'entends, à n'en pas douter, la voix infaillible de l'Église.

Que le pape parle du haut de sa chaire áux évêques dispersés dans le monde, non pas comme docteur privé mais en qualité de souverain pontife, en s'adressant à toute la catholicité, en définissant un point de foi et en obligeant les consciences, c'est toujours pour nous la voix infaillible de l'Église.

Ne comptez donc, pour affaiblir cette infaillibilité, ni sur une division chimérique entre la tête et les membres, comme si la vie pouvait durer ou dans des membres séparés de la tête ou dans la tête séparée des membres, ni sur des appels ridicules du pape mal informé au pape mieux informé, d'un concile à un autre, du siècle pré-

sent au siècle futur: misérables subterfuges, honteuses équivoques, subtilités pitoyables, qui n'ont pas empêché l'Église de définir, de siècle en siècle, tous ses dogmes attaqués et d'affirmer, en face de toutes les hérésies et en dépit de leurs protestations, la foi dont elle est l'unique et inviolable gardienne.

Je vais plus loin ; tandis qu'une politique jalouse persuade aux rois qu'il est dangereux d'attribuer au souverain pontife une infaillibilité personnelle et qu'on dispute dans les écoles sur cette question de droit, la critique, plus savante, a éclairci peu à peu la question de fait, et elle démontre aujourd'hui, pièces en main, que l'infaillibilité du souverain pontife est inséparable, d'un bout de l'histoire à l'autre, de l'infaillibilité même de l'Église. Cette doctrine, depuis longtemps chère à l'obéissance, est maintenant acquise à la tradition. Un jour viendra peut-être où la voix unanime des fidèles obligera l'Église elle-même à en faire un dogme, et où l'infaillibilité du pape ne trouvant plus dans la société chrétienne une seule contradiction, l'union du pasteur avec le troupeau sera, selon le souhait de l'Évangile, plus intime, plus sensible et plus merveilleuse que jamais.

Que cette tendance, aujourd'hui si fortement accusée dans les écoles catholiques, ne vous surprenne pas. Si l'on comprenait mieux ce que c'est que l'infaillibilité, on la regarderait comme un des plus grands avantages non pas de la papauté seule, mais de la chrétienté tout entière. Qu'est-elle, en effet, sinon la glorification des vérités que l'Église a reçues en dépôt et le maintien des lois qui font sa grandeur et sa force ? Si l'infaillibilité est le privilége exclusif de l'Église enseignante, elle est le trésor de l'Église enseignée. La première parle, juge, définit ; la seconde fournit les termes du jugement et les éléments de la définition : c'est la société des âmes qui se fait entendre par l'organe de ses magistrats. L'Église

enseignante n'est pas infaillible, en ce sens qu'elle peut faire, créer, changer des dogmes ; elle est infaillible en ce sens qu'elle donne aux croyances antiques, certaines, universelles, de l'Église enseignée, l'autorité d'un dogme. Le pape et les évêques jugent sans péril d'erreur et déclarent, avec leur parole souveraine, ce qui a été cru toujours, ce qui a été cru partout, ce qui est cru par tous : *Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus*. Le pape et les évêques ne créent rien de ce que nous devons croire ; ils écoutent le Saint-Esprit dans le témoignage de notre foi ; ils attestent ce que nous croyons, ils le précisent, ils le définissent, ils le dégagent des ténèbres dans lesquelles on s'efforçait de l'envelopper, ils le mettent en lumière. Ce n'est pas le concile de Nicée qui a fait la divinité de Jésus-Christ ; c'est la divinité de Jésus-Christ crue par l'Eglise qui a fait le concile de Nicée. Ce n'est pas le concile d'Éphèse qui a imposé à l'Église le dogme de la maternité divine de Marie, c'est la maternité divine de Marie, crue et acclamée déjà par l'Église, qui a assemblé le concile d'Éphèse. Pourquoi les dogmes de la pénitence, de l'eucharistie, du purgatoire, des indulgences, ont-ils été affirmés par le concile de Trente ? Parce que les évêques réunis dans cette assemblée sont venus, de toutes les nations du monde, déclarer que telle était la foi constante, soutenue, invariable de leurs Églises. Pourquoi le dogme de l'Immaculée Conception a-t-il été défini par Pie IX ? Parce que des huit cents diocèses qui remplissent la terre, il s'est élevé une voix unanime pour le demander. Vous le croyiez avant que l'Église vous en fît un devoir. Pie IX a entendu dans cette croyance un écho du Saint-Esprit commencé dans l'Ancien Testament, continué dans le Nouveau, répété d'âge en âge, de peuple en peuple, avec une magnifique unanimité ; il a senti que cet écho divin, loin de s'affaiblir, augmentait de force et de grandeur ; il a cédé à la douce pression de l'Esprit-Saint ; il a

transformé en dogme une croyance universelle. Vous en a-t-il coûté quelque chose de faire l'acte de foi que l'Église vous a demandé ? Non, vous devanciez son jugement, vous vous plaigniez de ses lenteurs, vous aviez les yeux ouverts, l'oreille attentive, l'esprit docile, le cœur ivre de joie, dans l'attente de cette grande définition, et elle était à peine tombée des lèvres du pontife, que, du nord au midi, du couchant à l'aurore, le cri de l'obéissance et de la foi partait de toutes les poitrines avec un accent que l'on ne connaissait plus : *Credo !*

Voilà ce qu'a vu notre siècle, après tant de siècles qui ont essayé de tourner en ridicule l'infaillibilité de l'Église, et, par un autre prodige, telle a été l'unanimité des sentiments et des convictions, que l'Église, en formulant ce dogme, n'a point eu d'opposants à convaincre, ni de rebelles à frapper. Pas une voix n'a contredit ces acclamations universelles ; pas une tête ne s'est dressée contre l'exercice de l'infaillibilité pontificale soutenue par les témoignages de toutes les Églises. L'anathème de la bulle *Ineffabilis* n'a frappé que l'antique serpent qui se roulera jusqu'à la fin des temps aux pieds de la femme bénie entre toutes les femmes, et cette foudre, partie de la main de Pie IX, ne trouvant sur la terre que des fronts inclinés, est descendue, au fond des abîmes, pour y attester l'infaillibilité de l'Église, en imprimant au front de Satan le sceau d'un nouvel anathème.

Ah ! si après dix-huit siècles d'exercice couronnés par un si beau triomphe, le privilége de l'infaillibilité de l'Église n'était qu'une vieille erreur et une usurpation sacrilége, Dieu tout-puissant, que seriez-vous devenu ?

Comment votre Église aurait-elle rêvé qu'elle a reçu de vous un tel pouvoir, si vous ne le lui aviez pas donné ?

Comment l'aurait-elle exercé avec tant de suite et d'assurance, si vous ne le lui aviez pas permis ?

Comment l'aurait-elle fait croire aux Pères de Nicée,

d'Éphèse, de Constantinople, de Chalcédoine, de Lyon, de Florence et de Trente, si ces Pères ne l'avaient pas vérifié ?

Comment l'aurait-elle imposé au monde romain, au monde barbare, au moyen âge, aux temps modernes, à notre siècle enfin, s'il y avait dans cette question un seul soupçon d'erreur ou de mensonge?

Quoi ! depuis dix-huit siècles la partie la plus intelligente, la plus saine, la plus vertueuse de l'humanité, reste inclinée, dans l'ordre de la conscience et de la foi, devant l'infaillibilité de l'Église, et cette infaillibilité pourrait être un rêve ?

Un rêve ! ah ! que dis-je, ce serait le plus grand scandale de l'histoire, le plus grand péril de l'esprit humain, le plus insolent triomphe du péché et de l'enfer. S'il en est ainsi, n'acclamez plus l'unité de l'Église, cette unité n'est que le sceau du mensonge; ne célébrez plus l'étendue de ses domaines, cette universalité fait peser sur la terre entière le joug de la plus honteuse tyrannie ; ne citez plus ses apôtres, ses papes, ses docteurs, ses saints, ce sont des fous, des menteurs ou des dupes. Et, puisque Dieu a pu autoriser, développer, accréditer une imposture si visible, si universelle, si durable, ne croyez plus en Dieu, Dieu n'est qu'un mot !

J'ai prononcé ce blasphème, je ne le retire point. Ou Dieu nous trompe, ou son Église ne se trompe pas : tout ou rien !

Non, mon Dieu, je ne voudrais pas descendre de cette chaire le blasphème sur les lèvres. Et cependant j'ai beau me tourner et me retourner dans ce raisonnement, il me poursuit, il m'accable, il m'étreint, je ne puis y échapper. Pendant que j'écoute votre Église avec cette nuée de saints, de génies, de solitaires et de pénitents qui la déclarent infaillible et par conséquent divine, voici qu'une nuée d'impies qui se disent pleins d'esprit et de savoir s'abat autour de moi. Ils crient dans les journaux et dans

leurs livres que l'Église se trompe, que nous vous voyons où vous n'êtes pas, que nous vous entendons où vous ne parlez pas. Seriez-vous donc cette divinité insensible qu'une froide philosophie nous a représentée dans le fond d'un ciel silencieux ? Seriez-vous ce Dieu caché dans le manteau de sa gloire et repu de son bonheur, dont le poëte a dit :

> De son œuvre imparfaite il détourna la face,
> Et d'un pied dédaigneux la lançant dans l'espace,
> Rentra dans son repos.

Encore une fois, c'est trop attendre les foudres de la justice sur cette infaillibilité qui dure depuis dix-huit siècles et qui est couverte de tant de gloire. Ou Dieu nous trompe, ou l'Église ne se trompe pas. Ce n'est pas assez de n'être plus chrétien, il faut être athée. Ce n'est pas assez de croire en Dieu, il faut croire à l'Église. Ou l'athéisme, ou l'Église. Tout homme sensé comprend ce raisonnement tôt ou tard, et il en conclut qu'il faut être chrétien catholique romain [1].

[1] Ouvrages à consulter : *Conférences* du cardinal Wiseman *sur les doctrines et les pratiques les plus importantes de l'Église catholique* ; *Conférences* du R. P. de Ravignan, 30e, 31e, 32e; *Conférences* du P. Lacordaire, 3e; *Entretiens sur l'Église catholique,* par M. l'abbé Perreyve,, ch. v.

ONZIÈME CONFÉRENCE

LA PAROLE DE L'ÉGLISE

SON IMMUTABILITÉ

La parole de l'homme est bien différente de la parole de Dieu. L'homme se trompe, c'est la triste condition de sa nature ; mais il change, c'est le remède à ses erreurs. L'absolue constance est interdite à la parole humaine, parce qu'elle ne possède pas la vérité absolue, et dût-on tomber d'une erreur dans une autre en changeant de système et de doctrine, il y a quelque mérite au moins à se rétracter quand on s'est trompé, à chercher encore quand on n'a pas trouvé, à éclairer ce qui est resté obscur, à compléter ce qui n'est pas fini. Erreur et variation, voilà la devise de l'homme qui parle.

Il en est tout autrement de la parole de Dieu ; en la remettant entre les mains de son Église, Jésus-Christ l'a marquée de deux sceaux inviolables, auxquels on la reconnaîtra jusqu'à la fin des temps : c'est une parole qui ne se trompe pas ; c'est une parole qui ne change jamais. Infaillible et immuable, voilà la devise de l'Église qui enseigne.

Saint Jean a scellé son Apocalypse de ces sceaux mystérieux : *Si quelqu'un*, dit-il en terminant, *ose ajouter*

à ce livre. Dieu le frappera des plaies qui y sont décrites; et si quelqu'un ose retrancher une parole du livre de cette prophétie, Dieu le retranchera du livre de vie et de la sainte cité [1].

Je vous ai fait voir dans la personne de l'Église toute la certitude de son infaillibilité. L'Église a besoin de ce privilége, elle le revendique, elle l'a reçu, elle l'exerce ; l'Église est infaillible de raison, de langage, de droit et de fait.

Il me reste à vous montrer tout l'éclat de son immutabilité. Or, jamais la parole de l'Église n'a varié depuis dix-huit siècles, pas plus qu'elle ne s'est trompée. Ce miracle s'opère en dépit du génie de l'homme à qui cette parole s'adresse, en dépit de l'hérésie qui l'attaque, en dépit de la science qu'on lui oppose tous les jours, en dépit du temps qui cherche à l'entraîner dans sa marche. C'est, entre toutes les merveilles qui attestent la divinité de l'Église, celle qui est peut-être la moins aperçue et qui me paraît la plus décisive. Voyons comment cette parole infaillible a résisté à l'homme, dont l'esprit est si ondoyant et si divers ; au démon, qui a suscité contre elle tant d'hérésies et de schismes ; à la fausse science, qui s'est armée pour la combattre de toutes les présomptions de l'ignorance ; au temps, enfin, qui modifie, qui dissout et qui ruine tous les enseignements de la parole humaine.

I. Dieu a dit par la bouche de son prophète Malachie : *Je suis le maître, et je ne change pas : Ego Dominus, et non mutor* [2]. Il n'a changé, en effet, ni la loi par qui roulent les cieux, ni l'ordre des saisons, ni le lever et le coucher des astres, ni le cours des fleuves, ni le flux et le reflux des mers, ni les principes qui président aux applications de la pesanteur ou aux merveilleux développe-

[1] *Apocal.*, XXII, 18-19. [2] *Malach.*, III, 6.

ments de la lumière, de la chaleur, du magnétisme et de l'électricité. Mais cette immutabilité est loin d'être immobile. L'immutabilité est une perfection, l'immobilité un défaut. L'arbre qui se couvre de fleurs à chaque printemps, et de fruits à chaque automne, a du mouvement, de la végétation, de la vie, et pourtant il est immuable, il ne change ni de tronc, ni de racines, ni de séve, il est toujours le même. Quoi de plus immuable que le soleil, attaché depuis six mille ans à la voûte des cieux ? Quoi cependant de plus mobile que ses rayons, qui parcourent tant d'espace, et de plus varié que sa parure, soit dans la blancheur du matin, soit dans la splendeur du midi, soit dans les lueurs mourantes du soir ! Voilà l'œuvre de Dieu dans l'ordre physique, à la fois immuable dans son principe et mobile, varié, divers, dans ses développements. « Dieu est immuable, dit le P. Ventura, mais le cadavre, la mort, le néant, sont immobiles. Un cadavre est immobile parce qu'il est inerte ; mais il n'est pas immuable parce qu'il se dissout. L'immobilité est unie à la mort, l'immutabilité à l'activité libre. L'immobilité est une immutabilité morte, tandis que l'immutabilité est une immobilité vivante, active, féconde en œuvres [1]. »

Or, Dieu a voulu que l'on vît dans la sphère des esprits ce que l'on voyait dans la sphère des corps, et que sa parole s'y conservât, comme le soleil, avec la même immutabilité et avec la même fécondité. La parole de Dieu est la lumière des âmes ; luire et parler, c'est tout un. La lumière n'a pas cessé d'être la même et cependant de diversifier et de renouveler ses émissions et ses mouvements, depuis le jour où Dieu l'a fait jaillir du néant à ce commandement suprême : *Que la lumière soit* [2]. Ainsi la parole de Dieu n'a pas cessé d'être la même, et cependant de diversifier et de renouveler sa forme, son accent,

[1] *Homélies sur les paraboles de J-C.*, II, 394.
[2] *Gen.*, I, 3.

ses images, depuis le jour où Dieu l'a fait jaillir sur les lèvres des apôtres à cet autre commandement : *Allez, enseignez toutes les nations* [1]. La main qui lance la lumière à travers les espaces n'a pas peur qu'elle s'altère ni qu'elle se corrompe, quelle que soit l'atmosphère qu'elle traverse. Ainsi la bouche qui sème la parole ne redoute rien pour elle des peuples divers chez qui elle va se répandre ; c'est toujours Dieu, mais Dieu nous a dit : *Je suis le maître, et je ne change pas* : *Ego Dominus, et non mutor.*

Remarquez, je vous prie, le terrain sur lequel Dieu va placer le berceau de son Église et le foyer de sa parole. Il redoute si peu le mouvement et le génie des peuples, qu'il choisit à dessein, pour faire éclater son immutabilité sainte, les lieux les plus propres, en apparence, à lui susciter des obstacles et à lui créer des ennemis. A peine son Église est-elle née, qu'il l'éloigne de l'Asie, où elle aurait pu se cacher dans les vallées de l'Himalaya et où elle aurait été, ce semble, si facilement conservée, immobile et inconnue, par l'inerte contemplation du brahmine. Il n'ira point porter ce berceau en Afrique, où sa parole, enfermée dans les langes d'une momie, se serait assuré sans peine des adorateurs asservis à de muettes traditions par habitude et par tempérament. Il dédaigne pour elle ces deux continents énormes, inertes, compacts, où l'intelligence sommeille, et, selon l'heureuse expression d'un éloquent écrivain, « il choisit entre ces deux blocs un fragment de terre délicat, découpé, vif, alerte, qui semble vivre, se mouvoir, et comme on l'a si bien dit, scintiller sur la carte [2]. » C'est l'Europe. Voilà quel sera le foyer d'où sa parole rayonnera, comme d'un centre, aux extrémités de la terre. Il est si sûr d'elle, que toute naissante qu'elle est, il ne craint pas de la livrer aux

[1] *Matth* XXVIII, 19.

[2] M. l'abbé PERREYVE, *Entretiens sur l'Église catholique*, I, 427.

discussions de l'esprit et aux contradictions des langues. Là, tout sera pour son immutabilité et péril et triomphe, tant le génie de l'homme y est souple et divers. Là, elle trouve tout à la fois le Grec, philosophe subtil, critique délicat, amateur passionné de nouvelles, qui trafique depuis longtemps de la philosophie et de l'éloquence ; le Romain, qui achète et qui paie toutes les intelligences de la terre pour célébrer sa propre gloire ; le Germain, qui discute et qui pratique déjà les théories de la politique moderne ; le Gaulois, qui excelle à bien parler comme à bien se battre, et les habitants de la Grande-Bretagne, ces derniers demeurants de la liberté humaine, qui se soulèvent à la voix de Galgacus pour revendiquer, à l'extrémité du monde, le droit de n'être pas Romains.

Eh bien ! c'est au milieu de ce monde actif, mobile, ardent, que la parole de l'Église descend pour en braver tous les entraînements et demeurer toujours une, constante, identique à elle-même. Ces races, si diverses, jalouses et ennemies les unes des autres, celles-ci, déjà vieilles et tombant en ruines, celles-là jeunes, rapides, indomptables, vont recueillir tout à coup la même parole, sans que l'éloquence, la poésie, les beaux-arts songent à voiler sa rudesse sous des fleurs, sans que la barbarie ou l'ignorance la trouvent trop obscure ou trop sublime. Tous ces peuples ont des castes séparées l'une de l'autre par la politique, et chez qui la religion diffère comme la noblesse et la condition. N'importe, la parole de l'Église ne sera pas autre pour les grands, autre pour les petits, autre pour la foule, autre pour les initiés, tantôt se cachant, tantôt se voilant à demi, tantôt se découvrant tout entière, car elle est incapable de réticence, de compromis et de sacrifices. Les Juifs et les Grecs, l'Orient et l'Égypte, l'Espagne et la Gaule, la Germanie et la Bretagne, les Romains et les barbares, l'entendront dans le même sens, la recueilleront avec le même respect, la garderont avec

la même exactitude. Elle aura pour organes et pour interprètes les génies les plus divers, et le choix qu'elle en fait atteste assez combien elle redoute peu cette variété. Telle elle éclate sur les lèvres de saint Pierre le pêcheur et de Matthieu le publicain, telle vous la retrouverez sur celles de Paul le pharisien et de Jean le contemplateur. Athanase exilé en Occident pour la foi de Nicée, et Hilaire exilé en Orient pour la même cause, tiennent le même langage. Origène, dont le génie est si oriental, parle comme saint Justin, nourri dans l'école du divin Platon. Plus les esprits qui servent d'interprètes à la parole de l'Église sont opposés, plus son identité est frappante. C'est toujours la même doctrine, soit qu'elle descende comme un torrent de la plume de saint Jérôme, soit qu'elle brille, qu'elle tonne, qu'elle éclate, tantôt comme la foudre, tantôt comme l'éclair, sous les doigts de saint Augustin. La douceur de saint Ambroise ne l'affadit point; la magnifique éloquence de saint Chrysostôme ne l'altère jamais; les rêveries poétiques de saint Grégoire de Nazianze ne lui ôtent rien de sa solidité.

La variété infinie des idiomes et le caractère si tranché des écoles rendent ce phénomène encore plus frappant. Dans quelque langue qu'on la traduise ou qu'on la parle, on trouve la parole de l'Église plus dure que le bronze et le diamant. Qu'elle s'épanouisse dans le syriaque de saint Éphrem, dans le grec de saint Basile, dans le latin de saint Léon ou de saint Grégoire le Grand, elle prend comme une fleur la teinte du climat, mais sa racine demeure la même. Qu'elle passe d'Athènes à Alexandrie, d'Alexandrie à Rome, de Rome à Lyon, elle traverse sans périls tout ce qu'il y a de subtilité chez les Grecs, d'érudition chez les Juifs, de stoïcisme chez les Romains, tout ce que l'étude des écoles philosophiques a amassé de nuages et de doute dans les esprits dégoûtés et railleurs. Elle arrache les Juifs aux préjugés de leur

secte, elle détache les Grecs des rêves brillants de leur mythologie, elle sanctifie la droite et ferme raison des Romains, elle sollicite l'attention des druides dans leurs forêts, l'obéissance des Francs sous les armes, l'admiration des Goths et des Vandales sous leurs peaux de bêtes. Allez l'écouter sous les portiques du Panthéon, sur les plages de l'Armorique, parmi les idolâtres du Gange ou de la Scandinavie, vous entendrez toujours le même langage. Jamais idole, quelque vénérable qu'elle fût, a-t-elle obtenu grâce devant elle? La parole de l'Église a-t-elle ménagé une superstition, accepté un préjugé, laissé debout un seul temple païen? L'orgueil, la mollesse, l'intérêt, la volupté, ont-ils trouvé quelque part trêve ou merci? Non, ce qu'elle a fait croire au Septentrion, elle l'a fait croire au Midi; ce qu'elle a dit en Orient, elle l'a répété en Occident. Elle a provoqué partout la discussion, et la discussion a fini partout par la conversion; elle a excité, stimulé, pressé l'examen de tous les monuments sur lesquels repose la foi, et cette étude, faite par les hommes les plus éclairés, au milieu des races les plus différentes, a toujours eu pour résultats de la glorifier et de la bénir. Génie, doctrine, caractère, naissance, langage, écoles, peuples, tout a fléchi devant elle, et elle n'a fléchi devant personne. Sortie de l'Orient, pour établir à Rome le centre de son empire, elle a fait le tour du monde avec le même symbole; des millions d'hommes à qui elle l'a présenté l'ont affirmé de leur bouche et écrit de leur sang; les plus grands esprits, divisés sur tout le reste, ne se sont rapprochés et entendus que pour l'acclamer; les nations les plus éloignées et les plus ennemies les unes des autres se sont rencontrées pour le croire; et, après avoir ainsi subjugué, éclairé, réuni, tout ce qu'il y a de plus fier avec ce qu'il y a de plus humble, tout ce qu'il y a de plus civilisé avec ce qu'il y a de plus sauvage, voilà que cette parole, décidément victorieuse, plane avec une sé-

rénité divine sur le savoir et sur la foi, sur l'obéissance et sur la discussion, et dit au monde, étonné d'un tel assemblage, ravi d'une telle unité : Garde ce symbole, garde-le maintenant et toujours, car je te l'apporte de la part de Dieu, et Dieu ne change jamais : *Ego Dominus, et non mutor.*

II. Mais l'empire de cette fière parole est à peine établi que l'hérésie entreprend de le détruire. Elle commence sa guerre avant même que le paganisme ait achevé la sienne, et Tertullien, dès la fin du second siècle, est obligé de retourner contre les enfants rebelles de l'Église, le fer qu'il manie si bien contre les païens ses ennemis. « Opposés les uns aux autres, dit l'illustre apologiste, tout leur est égal, pourvu qu'ils s'unissent contre l'Église : leur union même est un schisme perpétuel. Sans cesse ils varient, ils s'écartent de leurs propres règles ; chacun tourne à sa fantaisie la doctrine qu'on lui a enseignée, comme celui qui l'a enseignée l'avait inventée à sa fantaisie. L'hérésie dans ses progrès ne dément ni sa nature ni son origine. Les valentiniens et les marcionites ont autant droit d'innover dans la religion que Valentin et Marcion. Toutes les hérésies s'éloignent rapidement des sentiments de leurs auteurs ; la plupart des hérétiques n'ont pas même d'églises ; ils sont errants, vagabonds, sans mère, sans foi, sans feu ni lieu [1]. »

Après les trente-deux sectes de gnostiques que l'on compte dès le second siècle, le trouble augmente avec Arius, et les ariens fabriquent en moins de trente ans plus de seize symboles. Pélage et Donat viennent à leur tour, et les variations continuent. Du temps de saint Augustin on comptait déjà quatre-vingt-huit hérésies ; encore l'illustre docteur s'excuse-t-il de ne pas les connaître toutes [2]. L'Église les condamne ; elles se modifient, mais

[1] TERTUL., *de Præscriptione adv. hæres.*, XLII.
[2] S. AUGUST., *de hæresibus ad Quod vult deum.*

elles ne se rendent pas. Ainsi les ariens donnent naissance aux semi-ariens, les pélagiens ; ils cèdent sur un point, mais ils persistent à en contester un autre et ils pressent de plus en plus l'Église de fléchir et de composer. Attaque d'autant plus spécieuse, danger d'autant plus redoutable, que l'hérésie se fonde d'ordinaire sur un dogme mal entendu pour attaquer un autre dogme, et qu'elle revêt son orgueil de toutes les apparences de la foi. C'est ainsi qu'Arius, préoccupé de l'humanité de Jésus-Christ, fait de la seconde personne de la Sainte-Trinité une personne inférieure au Père. Nestorius conclut de la duplicité des natures à la duplicité des personnes, et Eutychès de l'unité de la personne à l'unité de la nature. C'est la nécessité de la foi qui domine dans la doctrine de Luther, au point qu'il ne veut plus reconnaître la nécessité des œuvres. Calvin, écrasé par le mystère de la coopération divine, va jusqu'à enseigner que Dieu fait tout en nous, le mal comme le bien.

Voilà comment l'exagération de la vérité mène à l'erreur. Mais l'erreur, une fois admise, enfante une autre erreur ; la négation d'un dogme, une fois soutenue, entraîne à la négation de dix autres dogmes. Autant c'est le privilége de la saine doctrine d'être intimement liée dans toutes ses parties, autant c'est le caractère des fausses doctrines de ne pouvoir être retenues les unes par les autres et d'entraîner réciproquement leur perte. Pour être témoin de ce résultat, qu'a-t-il fallu à l'Église ? Résister et attendre.

Elle n'attendit pas plus au temps de Luther qu'au temps d'Arius ; car moins de cent ans après les symboles que la réforme avait dressés, soit à Augsbourg, soit à la Rochelle, Bossuet ouvrait en ces termes son *Histoire des variations*. « Si les protestants savaient à fond comment s'est formée leur religion, avec combien de variations et avec quelle inconstance leurs confessions de foi

ont été dressées ; comment ils se sont séparés premièrement de nous et puis entre eux ; par combien de subtilités, de détours et d'équivoques ils ont tâché de réparer leurs divisions et de rassembler les membres épars de leur réforme désunie, cette réforme dont ils se vantent ne les contenterait guère, et pour dire franchement ce que j'en pense, elle ne leur inspirerait que du mépris.

« Deux choses causent ce désordre dans les hérésies ; l'une est tirée du génie de l'esprit humain, qui, depuis qu'il a goûté une fois l'appât de la nouveauté, ne cesse de rechercher avec un appétit déréglé cette trompeuse douceur ; l'autre est tirée de la différence de ce que Dieu fait avec ce que font les hommes. La vérité catholique, venue de Dieu, a d'abord sa perfection : l'hérésie, faible production de l'esprit humain, ne se peut faire que par pièces mal assorties. Pendant qu'on veut renverser, contre le précepte du sage, les bornes posées par nos pères, et réformer la doctrine une fois reçue parmi les fidèles, on s'engage sans bien pénétrer toutes les suites de ce que l'on avance. Ce qu'une fausse lueur avait fait hasarder au commencement se trouve avoir des inconvénients qui obligent les réformateurs à se réformer tous les jours, de sorte qu'ils ne peuvent dire quand finiront les innovations, ni jamais se contenter eux-mêmes [1]. »

Voyez devant les variations incessantes de cette parole humaine comme la parole divine demeure dans sa majestueuse immutabilité. Il arrive aux hérétiques ce qui arrive aux mauvais architectes. Leurs propres ouvrages leur déplaisent toujours. Ils ne font que bâtir, détruire et rebâtir encore, tandis que la parole catholique ressemble à un édifice immortel et tout d'une pièce. Aussi, à mesure que les hérésies paraissent, l'Église n'a qu'à les rapprocher de son symbole : le moindre examen, le premier coup d'œil suffit pour juger la différence de ce que

[1] Bossuet, préface de l'*Histoire des variations*.

Dieu a fait avec ce que font les hommes. Cet examen terminé, elle condamne, elle flétrit, elle excommunie. Quels que soient les fauteurs et les appuis de l'hérésie, aucun ne trouvera grâce devant elle. Elle retranche tout homme qui contredit sa parole, fut-il le plus subtil des esprits comme Arius, le plus pieux des évêques comme Nestorius, le plus éloquent des apologistes comme Tertullien, le plus spirituel des moines comme Luther, le plus rusé des sophistes comme Calvin, le plus redoutable et le plus puissant des princes comme Henri VIII. Non, vous ne citerez pas un homme à qui la pourpre, le génie, la force, ait servi de bouclier, une fois que par l'hérésie ou le schisme il a voulu altérer ou démentir la parole de l'Église.

Au commencement de leur révolte, que demandaient-ils ? Presque rien, disaient les sages du siècle ; accordez-le donc, et vous aurez la paix. Photius ne demandait que le titre de patriarche œcuménique, Luther que le sacrifice des indulgences, Henri VIII que la permission de répudier sa femme pour en prendre une autre, et, dans des temps plus rapprochés de nous, notre Assemblée constituante, de triste mémoire, la reconnaissance des diocèses qu'elle avait délimités et des évêques sacrés par Talleyrand. Accordez-le donc, très-saint père, c'est si peu de chose ! écoutez ce qu'on vous crie de toutes parts : « Ces évêques ne souhaitent rien tant que de se mettre en communion avec vous ; quant à leur érection et à leur juridiction, affaire de pure discipline. Le roi d'Angleterre a épousé sa belle-sœur : brisez ce lien à moitié rompu, affaire de simple divorce ; ce Luther qui attaque les indulgences n'en veut au fond qu'à ceux qui les prêchent ; pure querelle de moines ; le patriarche orgueilleux de Constantinople se contentera d'un vain titre, puérile satisfaction d'orgueil ! quoi ! vous hésitez ! vous refusez ! ah ! quelles suites terribles ! Le monde presque entier va devenir arien, l'empire grec est perdu pour l'Église, la moitié

de l'Europe embrasse le protestantisme, la France devient la proie du schisme constitutionnel. O malheur ! ô honte de cette orgueilleuse immutabilité ! »

Voilà les misérables déclamations qui traînent depuis deux ou trois siècles dans toutes les histoires, et qu'on répète sans se douter que si l'Église eût sacrifié sa parole sur un seul de ces points, l'Église ne serait plus. Elle eût péri au temps de Photius si elle n'eût pas dit : Périsse l'église grecque plutôt que la primauté de saint Pierre ! elle eût péri au temps d'Arius si elle n'eût pas dit : Périsse le monde plutôt que la divinité de Jésus-Christ ! Elle eût péri au temps de Luther et d'Henri VIII, si elle n'eût pas dit : Périsse l'Allemagne plutôt que le dogme des indulgences ! Périsse l'Angleterre plutôt que la sainteté du mariage ! Elle eût péri au temps de notre Assemblée constituante, qui n'a rien constitué, si elle n'eût pas dit à la France : Vous avez usurpé ma juridiction, j'excommunie vos évêques schismatiques et leurs fauteurs, et si le schisme envahit la patrie de saint Louis, elle saura ce que vaut un sacerdoce avili, une église méprisée, un peuple perverti par l'erreur : préludes affreux d'un règne plus affreux encore, où la Terreur allait dresser de la même main un échafaud à Louis XVI et un autel aux prostituées !

III. Quand l'hérésie suspend ses attaques, la science commence ses querelles. Elle ne supporte pas l'idée d'une doctrine immuable, gardée dans le livre des Écritures, que l'Église déclare fermé pour toujours et avec lequel il faut s'accorder, bon gré malgré, quelque découverte que l'on fasse en physique, en histoire naturelle, en astronomie, en géographie, quelques progrès que la critique et l'érudition puissent réaliser. Voici une épreuve bien plus grande que tout le reste : comment l'Église gardera-t-elle l'immutabilité de sa parole au milieu de tant de sciences anciennes ou nouvelles? La lutte va s'engager entre deux paroles bien puissantes. Laquelle cèdera, de la science ou de l'Église ?

Écoutez avec quel dédain toutes les sciences viennent l'une après l'autre sommer l'Église de changer ou de disparaître au nom du progrès : Votre parole est bien vieille, disait la physique du XVIII[e] siècle par la bouche de Voltaire, et, il faut en convenir, elle est bien absurde. Vous affirmez dans votre Bible que la lumière fut créée le premier jour et le soleil le quatrième. Quelle sottise ! c'est l'effet avant la cause : changez l'ordre de la création. — Je ne change pas, répondit l'Église, j'attends. — Elle attendit la physique du XIX[e] siècle, et tous les livres, toutes les écoles, lui donnent raison aujourd'hui en démontrant avec la dernière rigueur que la lumière est indépendante du soleil.

L'astronomie vient à son tour, d'un air plus triomphant encore ; elle avait en main un monument décisif, elle apportait le fameux zodiaque de Denderah, elle en expliquait les signes et elle disait à l'Église : Vous ne donnez que six mille ans à l'homme, mais regardez ce zodiaque, et vous reconnaîtrez par la position des astres qu'il y a près de vingt-cinq mille ans que l'homme observe le ciel. Changez donc la chronologie de vos Écritures. — Je ne change pas, dit encore l'Église, j'attends. — Elle n'avait pas attendu dix ans que Biot, Cuvier, Champollion, démolissaient pièce à pièce ce fameux zodiaque, et que cette antiquité fabuleuse de vingt-cinq mille ans se réduisait, d'observation en observation, d'abord à deux mille sept cents ans, puis à deux mille, puis à mille huit cent, jusqu'à ce qu'enfin on l'eût définitivement condamnée à ne remonter qu'à cent cinquante ans après Jésus-Christ, au règne des Antonins.

L'histoire naturelle avait à peine étudié l'homme et les animaux, qu'elle croyait reconnaître en eux des variétés de la même espèce. Elle disait à l'Église au XVIII[e] siècle : Vous n'entendez rien au progrès de la nature. Cet homme que vos Écritures représentent sorti de la main de Dieu

avec toute la perfection de ses organes, n'est qu'un singe perfectionné à la longue. Voyez combien l'homme et le singe ont de rapports et de ressemblances. Ces pattes de devant sont devenues des bras, ce museau un nez, cette tête a pris un front, et cette langue, qui crie ou qui aboie, a fini par trouver la parole : encore un vieux chapitre à changer dans vos croyances. — Je ne change pas, répondait toujours l'Église, j'attends. — Elle n'attend plus anjourd'hui car MM. Flourens et Quatrefages ont démontré avec la dernière évidence la fixité des espèces et l'impossibilité physique de cette transformation, que le don de l'intelligence et l'usage de la parole auraient déjà suffi à rendre absurde, ridicule et moralement impossible, si quelque ridicule paraissait impossible à la fausse science.

L'histoire naturelle s'obstine encore, elle presse l'Église, elle lui dit : Si l'homme est distinct du singe, accordez-nous au moins que l'espèce humaine a été formée par groupes divers, origines des principales races. De fiers savants en reconnaissent douze, nous nous contentons de trois, en nous en tenant à la couleur : les blancs, les noirs et les jaunes ; mais, en tout cas, ne parlez plus de l'unité de l'espèce et changez enfin ce verset : Dieu a créé l'homme, type unique, mâle et femelle : *Deus creavit hominem masculum et fœminam*. — L'Église, à cette sommation plus respectueuse, répondait encore : Je ne change rien, j'attends. — Elle attendait les naturalistes mieux éclairés qui, sans s'arrêter à des phénomènes extérieurs ou à des détails de crâniologie, ont prouvé que la race blanche, la race jaune et la race noire appartiennent au même type, et que le soleil, la nourriture et les habitudes amènent, à la longue, cette différence de couleur et de conformation osseuse. Elle lit aujourd'hui, dans les derniers écrits de M. Quatrefages, que le croisement et la multiplication des races eût été impossible si elles n'eussent appartenu à la

même espèce ; ainsi, plus ces races varient en se croisant, plus leur variété féconde sert de preuve à l'unité du type primitif.

Quand la géologie commençait à peine, on disait à l'Église : Le déluge est une absurdité, et les coquillages semés sur les hautes montagnes, bien loin d'avoir été apportés par les flots débordés, signalent seulement le passage des pèlerins de la Terre sainte dans les Alpes et ceux de Saint-Jacques de Compostelle dans les Pyrénées. Encore une page à changer dans vos Écritures. — L'Église, toujours patiente, ne cessait pas de répondre : Je ne change pas, j'attends. — Elle attendait Cuvier, qui dans ses *Discours sur les révolutions du globe*, et en particulier dans ceux qui traitent *de la nouveauté des continents,* démontra, par la géologie mieux informée, l'existence du déluge. Elle attendait Dolomieu et Marcel de Serres, qui démontrèrent que ce déluge était un, comme le croyait l'Église, et non pas multiple, comme on le croyait contre elle, parce que ses effets, toujours identiques à eux-mêmes, soit qu'on les constate dans les déchirements des montagnes et dans la direction des vallées, soit qu'on en suive la trace dans la couche de terrain que les eaux, en se retirant, ont laissée après elle, ne peuvent être que l'effet de la même cause entraînant les eaux dans le même sens et imprimant partout les mêmes traces. Elle attendait Deluc, qui, en mesurant le delta des grands fleuves et les dunes de l'Océan, reconnut que la date du déluge était dans la science la même que dans l'Église, puisque ces amas de terre et de sable s'accroissent d'année en année avec une uniformité soutenue, et qu'en descendant jusqu'à leur base, cette mesure à la main, on arriverait juste à l'époque où les grands fleuves s'étaient creusé un lit, formé une ceinture et fait une embouchure dans la mer. L'existence du déluge, l'unité du déluge, la date du déluge, sont aujourd'hui des vérités géologiques.

Il n'y a pas jusqu'à la cosmographie ou la science du monde, l'ethnographie ou la science des nations, la linguistique ou la science des langues, qui ne soient venues quereller l'Église, l'une sur la forme de la terre, l'autre sur la découverte de l'Amérique et de l'Océanie, la troisième sur la tour de Babel. — Attendez, attendez, disait toujours l'Église ; vous changez, mais pour moi je ne change jamais. — Et les travaux les plus accrédités de la linguistique ne laissent plus de doutes sur l'origine commune des langues et sur la dispersion des hommes. L'ethnographie a signalé des similitudes frappantes entre les habitants des deux mondes, dans les parties où ils se touchent de si près, puisque le détroit de Behring, qui sépare l'Asie de l'Amérique, n'a que vingt-cinq lieues, et qu'il ne faut pas deux jours aux Esquimaux pour passer à leur tour d'Amérique en Europe sur l'Océan glacial. Enfin, la rondeur de la terre et sa rotation d'occident en orient, ces vérités qui ont, dit-on, valu à Galilée une prison, avant d'être scientifiquement démontrées, étaient établies historiquement par les premiers versets de la Genèse, où l'on voit Dieu séparant les eaux supérieures des eaux inférieures, c'est-à-dire l'atmosphère de la mer, et imprimant au monde, tout fluide encore, ce mouvement de rotation qui a produit le renflement de l'équateur et l'aplatissement des pôles.

J'ai beau chercher, je ne trouve pas un seul point où l'Église ait changé pour se mettre d'accord avec la science. Et pourquoi changerait-elle, quand tous les jours la science se met d'accord avec elle ? Que changerait-elle ? La Bible? Mais Moïse, le premier des historiens, le plus savant des philosophes, le plus sage des législateurs, est encore aujourd'hui le plus exact des physiciens, des astronomes et des géologues, et le dernier mot des sciences modernes a fini par n'être pas autre chose que le premier mot de la Genèse. L'Évangile ? Mais l'histoire a vérifié

tout ce que ce livre contient de détails sur la situation et le gouvernement de la Judée, sur l'administration de la justice, sur l'art militaire, sur les rapports si délicats et si compliqués des rois tributaires avec les gouverneurs romains, sur le nom et l'usage de la monnaie juive avec laquelle on payait l'impôt au temple, et de la monnaie romaine avec laquelle on payait l'impôt à César. La géographie a pris en main le livre des *Actes des apôtres,* et elle est allée vérifier de côte en côte et de plage en plage tout le récit des voyages de saint Paul, et pas un détail de ces voyages, pas une démarche du bâtiment qui portait le grand apôtre, pas un promontoire contourné, pas un souffle, pas une manœuvre, n'ont obtenu grâce devant cette critique. Le texte a été jugé selon toutes les règles de la géographie moderne, de la rose des vents, de l'art de la navigation antique, et tout s'est trouvé exact. Quand un détail de noms, de titres et de mœurs semble encore contredit par la science, ne vous pressez pas de dire à l'Église : Il faut changer. Attendez un peu, c'est la science qui changera. Ainsi les *Actes des apôtres* racontent comment le magistrat romain qui gouvernait l'île de Chypre se convertit grâce aux prédications de saint Paul, et ce magistrat est appelé proconsul. Grand scandale de l'érudition ! L'île de Chypre, disait-elle, devait être gouvernée alors par un propréteur et non par un proconsul, puisque Auguste s'en était réserve l'administration. Prenez patience ; on découvre plus tard un texte de Dion Cassius, d'après lequel Auguste avait cédé au Sénat l'île de Chypre en échange de la Dalmatie, et la province impériale devenue une province sénatoriale dut être dès lors régie par un proconsul. La numismatique vient en aide à l'histoire, car on trouve une pièce portant d'un côté l'effigie de l'empereur et de l'autre le titre de proconsul donné au gouverneur. Vous le voyez bien : Il n'y avait pas même un mot à changer dans les *Actes des apôtres* en invoquant la science.

La science! toujours la science! le dernier état de la science! Grand mot à l'usage des charlatans et des niais, qui dispense les uns de prouver, les autres de lire, et tous de croire! Le XVIIIe siècle avait dit *la science,* quand il niait la création, l'unité de l'espèce humaine et le déluge. Et cette science était de l'ignorance, Biot, Cuvier, Humboldt, Flourens, Quatrefages, l'ont démontré. Volney et Dupuis disaient *la science*, quand ils écrivaient l'un le livre *Les Ruines,* l'autre l'*Origine de tous les cultes*, et *les Ruines* n'ont enseveli que la réputation de l'auteur, et cette prétendue *origine de tous les cultes* paraît plus fabuleuse que toutes les fables du paganisme. Strauss a dit *la science*, quand il a nié l'authenticité des évangiles et la réalité historique du Christ, et cette science, raillée par l'Allemagne, a fini par être abandonnée et reniée par Strauss lui-même. M. Renan a dit *la science*, *la critique*, quand il a essayé, il n'y a pas deux ans, un nouveau portrait de Jésus-Christ, et cette science était de l'ignorance, de la mauvaise foi, ou de la légèreté, ou de la spéculation, les quatre choses à la fois peut-être, si vous voulez être sévères, la moins coupable des quatre, si vous voulez être tolérants; mais à coup sûr ce n'était pas de la science, tout le monde le reconnaît aujourd'hui. Qu'il revienne d'Égypte ou de Syrie avec un livre sur *les apôtres*, triste et honteuse suite de sa *Vie de Jésus ;* qu'il écrive encore au frontispice ce grand mot, *la science!* et que l'Europe prête une nouvelle attention à sa critique, nous savons d'avance que ce mot ne sera qu'une mystification, que ce livre soulèvera une foule de questions et n'en résoudra aucune, que ce succès ne durera qu'une heure, et qu'après ce livre et ce succès, comme après ceux qui les ont précédés ou ceux qui les suivront, tout demeurera, dans l'Écriture, le symbole et le décalogue, intact, immuable et divin.

Arago a dit : « Il n'y a guère de vérités scientifiques qui

restent vraies plus d'un siècle, et encore ce sont les plus vraies. » La science est donc toujours à faire, et les prétendues certitudes en physique, en astronomie, en géologie, en linguistique, que sont-elles, pour la plupart, que des problèmes ou des hypothèses ? Et ce sont des doutes plus présomptueux que savants, des explications plus ingénieuses que sûres, des principes qui n'ont de principe que le nom, que l'on vient opposer tous les jours à l'Église en déclarant immuable ce qui a changé hier et ce qui changera demain, éternel ce qui durera deux jours! Quelle fatuité dans cette rigueur prétendue scientifique ! Quelle incertitude dans ces connaissances réputées positives ! Quels mystères dans ces sciences que l'on nomme exactes! Laissez-les se combattre ou se réformer, et ne prenez guère souci de leurs attaques. Lorsqu'on est obligé de reconnaître tant de fois comme une erreur ce qui a paru si longtemps une heureuse découverte; lorsqu'il faut préluder par tant de *postulata* pour trouver une base solide aux moindres connaissances; lorsqu'après mille et mille expériences par lesquelles on a réfuté ses devanciers, on laisse encore à ses successeurs le soin de nous reprocher tant d'*errata*, que sont-ils grand Dieu ! que savent-ils, ces oracles de la science? Et qu'il leur siérait mieux d'être modestes! Au milieu de ces livres qui s'attaquent et qui se détruisent l'un par l'autre, de ces chaires mises en pièces où le disciple ne monte que pour contredire son maître, de ces savants qui ont bien plus travaillé au catalogue de l'erreur qu'à celui de la vérité, l'Église seule demeure debout ; seule, elle a droit de dire à la physique, à l'astronomie, à l'histoire naturelle, à la géologie, à l'ethnographie, à la linguistique, à la critique: Eh bien! j'avais donc raison de ne pas changer à votre première sommation, puisque c'est vous maintenant qui changez à la mienne : *Ego Dominus, et non mutor.*

IV. Après le génie de l'homme, après son orgueil, après sa science, il y avait encore pour la parole de l'Église un autre danger, le plus grand de tous, le temps.

Le temps est l'agent invisible de toutes les décadences et de toutes les ruines; on ne dure pas, on se transforme. Les peuples, les institutions, les lois, les mœurs, les dynasties, les empires, les langues, tout subit cette destinée. On disait autrefois : tout change ; on dit aujourd'hui : tout progresse; c'est un mot pour un autre, je l'accepte puisqu'il vous plaît; mais, au milieu des changements ou des progrès que la parole humaine opère dans la société, la parole de l'Église résiste à toutes les révolutions et demeure toujours la même.

Quelle ressemblance pouvait-il y avoir entre le monde romain, sur lequel elle est descendue au milieu de la majesté du siècle d'Auguste, et le monde barbare au milieu duquel elle s'est maintenue et propagée? Un jour, on n'était rien si l'on n'était citoyen romain ; le lendemain, ce titre devint un titre de proscription. Au IVe siècle, Rome était partout ; au Ve, les Francs sont dans les Gaules, les Visigoths en Espagne, les Angles et les Saxons en Angleterre, les Burgondes entre la Saône et les Alpes, les Allemands sur le Rhin, les Vandales en Afrique, les Ostrogoths en Italie, Attila, Genséric, Odoacre sont à Rome; Rome n'est nulle part ; mais la parole de l'Église se trouve partout, et partout la même avec le symbole et le décalogue.

Le temps fait un nouveau pas, les barbares s'établissent et changent de nom. Familles, provinces, États, société, tout prend une autre allure, d'autres mœurs, une autre législation. J'entends bouillonner le sang dans les veines de ces peuples nouveaux : ils sont accoutumés au meurtre: les plus policés pratiquent le divorce, les plus sauvages la polygamie, tous le vol et la rapine. O sainte Église, qu'al-

lez-vous faire avec vos douces vertus, votre noble chasteté, vos crucifiements, dans cette société sans frein et sans loi? Prenez-en votre parti: il faut au moins rayer trois commandements: *Non furaberis*, vous ne volerez pas; *Non mæchaberis*, vous ne commettrez point de fornication; *Non occides*, vous ne tuerez point. Non l'Église ne changera rien à sa parole. Malgré l'étrange et odieux mélange de ruse et de férocité, d'incontinence outrée et de sauvage orgueil, qui caractérise ces races conquérantes, malgré le funeste alliage que la corruption des mœurs gallo-romaines vient ajouter aussitôt après leur conversion et leur conquête, à leur barbarie naturelle, elles écoutent, elles se repentent, elles s'humilient; elles passent avec une rapidité qui semble aujourd'hui incompréhensible, des atroces excès de leur cruauté native à des démonstrations passionnées de contrition et de foi; elles comprennent le fier langage de ces religieux et de ces évêques plus fiers encore que leurs rois, lorsqu'ils disent à Clodomir: « Si tu tues le roi Sigismond, toi et les tiens vous subirez le même sort: *Non occides* »; à Thierry: « Je ne bénirai pas tes fils parce qu'ils sont nés de la débauche et du crime: *Non mæchaberis* »; à tous les rois du temps par la bouche de saint Grégoire de Tours: « Pourquoi toujours prendre et convoiter le bien d'autrui? Servez plutôt librement le Christ en réprimant vos convoitises: *Non furaberis.* »

Après la courte joie que donne au monde le règne de Charlemagne, tout est remis en question, et de nouvelles transformations sociales marquent le passage du monde ancien au moyen âge. Je vois la sainteté du mariage méconnue dans les races royales, la liberté des élections ecclésiastiques violée, la tiare asservie à l'empire, la simonie et la corruption dans le sanctuaire, la servitude dans l'État, l'oppression partout. La papauté subsistait depuis mille ans, mais son dernier jour semblait arrivé. Affai-

blie, comprimée, sans ressources matérielles au dedans comme sans garantie au dehors, il n'y avait plus une seule épée au monde dont elle pût invoquer le secours utile ou se promettre l'intervention désintéressée. Les empereurs entraient à Rome, y présentaient les papes et les faisaient introniser. Après avoir ainsi désigné Clément II et Damase, Henri III alla plus loin. Un jour qu'il présidait à Worms une diète composée de seigneurs et de prélats, il apprend la mort du souverain pontife, et, jetant les yeux sur Brunon, évêque de Toul, il le propose au choix de l'assemblée sous le nom de Léon IX. Brunon résiste, mais il faut céder. O sainte Église? où est ton symbole ? ô Pierre ! où est ton pouvoir souverain? L'empereur nomme le pape; il ne lui reste plus qu'à se nommer lui-même. Cependant Brunon, partagé entre la répugnance que lui inspire une telle élection et la crainte de résister ouvertement à César, se met lentement en marche vers la ville éternelle. Il traverse à petites journées la Lorraine et l'Alsace, et fait son entrée à Besançon. C'est le 18 janvier 1049 que les portes de cette métropole s'ouvrent devant le cortége pontifical. Brunon a déjà revêtu la chape rouge, symbole de la dignité suprême; le peuple entoure l'élu de l'empereur, et toutes les abbayes voisines viennent le saluer. Jetez les yeux sur la suite de saint Hugues, abbé de Cluny. Au premier rang se trouve un jeune moine natif de Toscane, dont la figure frappe Léon IX et dont les entretiens le ravissent. C'est Hildebrand. Il monte dans cette chaire, il revendique la liberté de l'Église. « Quoi ! s'écriait-il dans son indignation, la dernière femme du peuple peut épouser librement son fiancé, et l'Église, l'épouse de Jésus-Christ, ne peut librement choisir son pape! » Gloire à cette parole! C'est dans ces murs qu'elle a été prononcée pour la première fois, et cette terre, libre, fière et chrétienne, était digne de l'entendre. Brunon la comprend : il quitte à Besançon

la chape rouge dont il s'était revêtu trop tôt, il prend le bâton de pèlerin, il entre à Rome sous la conduite d'Hildebrand. Le peuple, charmé de son humilité, l'intronise avec acclamation, et l'élu de l'empereur devient ainsi l'élu de l'Église. Vingt-cinq ans après, Hildebrand devient lui-même Grégoire VII. Il rappelle aux prêtres la sainteté du sacerdoce, aux rois la sainteté du mariage, au monde l'indépendance de la papauté. L'autorité de la puissance spirituelle, les devoirs de l'époux et de l'épouse, les relations des maîtres et des serviteurs, les rapports du souverain et des sujets, en un mot toute la politique de l'Évangile demeure la même qu'au temps de Tibère et de Charlemagne. Le symbole, le décalogue, l'Église, le pape, rien n'est changé.

Passez du moyen âge au monde moderne : encore une secousse, encore une épreuve. Les arts s'éveillent en Italie, mais ils y ramènent le paganisme ; l'imprimerie commence en Allemagne, mais elle y seconde la réforme. Quelle tâche nouvelle et périlleuse pour l'Église ! Il faut contenir et gouverner le monde avec la même parole, au milieu de l'enivrement du xve siècle, comme on l'a contenu, consolé, organisé dans les ténèbres des invasions au milieu du ve. Que de ruines à Constantinople, sous les pas de Mahomet II ! en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, en Suède, en Danemarck, sous les pas de la réforme ! Dans cette confusion universelle, la parole de l'Église ne se trouble point, ne se contredit point, ne tremble point. Elle est aussi ferme dans le concile de Trente que dans celui de Nicée ; les lèvres harmonieuses de Léon X la parlent avec autant d'autorité que les lèvres grossières des premiers papes. Elle passe à la fois dans l'Amérique et dans les Grandes-Indes, elle civilise le Canada, et elle fait fleurir au Paraguay les vertus de la primitive Église ; elle console les disciples de Las Casas, que l'Espagne torture, et ceux de Xavier, que l'ombre d'Albuquerque ne

peut plus protéger contre la tyrannie; elle est reçue dans la cité fondée par Washington comme elle l'avait été dans les municipes des Romains, dans les camps des barbares et dans les États du moyen âge; elle suffit dans le monde nouveau à l'activité d'un peuple industrieux, libre, hardi: dans l'ancien monde elle jette, du haut de la chaire où parlent les Bossuet, les Bourdaloue, les Fléchier, comme un manteau de gloire autour de l'épée de Turenne et des lauriers de Condé, et quand Louis XIV est descendu dans la tombe avec ce grand siècle dont il a mené si noblement le deuil, il n'y a qu'une parole qui puisse à la fois le saluer et le juger: c'est l'immuable parole de l'Église dans la bouche de Massillon: « Dieu seul est grand! »

Le temps marche à pas de géant, et la révolution commencée en France s'apprête à faire le tour du monde. Ai-je besoin de vous dire comment elle a déplacé toutes les bornes, bouleversé toutes les lois, changé les rapports des hommes entre eux. Entre l'ancienne société et la nouvelle, quelle différence, quel abîme! Les hommes du même siècle et de la même nation ont peine à se comprendre et à se reconnaître, tant la révolution est radicale dans les idées, dans les sentiments, dans la langue, dans les costumes; on formule de nouveaux principes, on écrit un nouveau droit, on décrète un nouveau code, et pour exprimer l'incroyable transformation inaugurée par cette époque fameuse, on dit communément aujourd'hui: Tout date de 1789. Oui, tout, si vous le voulez, excepté la parole de l'Église, car vous savez que vos pères ont été impuissants à l'étouffer dans le sang et à l'asservir dans les temples. Partout où ils ont voulu la contrarier ou la démentir, ils ont reçu eux-mêmes le plus éclatant démenti. Qu'est-ce qu'a duré leur calendrier païen? dix ans. Leur schisme constitutionnel? un peu moins. La captivité de Pie VI? quelques mois. Le concordat imposé à Fontainebleau? quelques jours. La volonté du conquérant qui

faisait évanouir les rois a-t-elle tenu devant les larmes captives et la libre parole de Pie VII ? Le divorce qui avait été écrit dans nos codes en a disparu. Ce n'est pas le décalogue qui a cédé, c'est la révolution. Le temps, l'expérience, le malheur, ces maîtres de la vie humaine, donnent toujours raison à l'Église. Quand il ne reste plus trace de ce qui fut, seule l'Église demeure ce qu'elle est. Elle seule ne marche pas avec le siècle, parce qu'elle est de tous les siècles ; elle seule ne change pas ses institutions, parce que ses institutions sont pour tous les temps; elle seule n'a pas besoin de lumières, parce qu'elle est elle-même la lumière du monde.

O vous qui nous parlez de progrès, vous que ce mot magique, ridicule, inexpliqué, enivre sans savoir pourquoi, voulez-vous un progrès réel, incontestable, soutenu, qui ne recule point et qui ne se démente jamais, je n'en connais qu'un, c'est celui de l'Église.

Elle a grandi sur le terrain le plus rebelle et le plus difficile, en satisfaisant le génie et les instincts des races les plus diverses, et elle ne leur a pas fait grâce d'un seul précepte.

Elle a grandi, harcelée, sollicitée, déchirée par les hérésies, et elle ne leur a pas sacrifié un seul dogme.

Elle a grandi en face des sciences, qui la critiquent et qui la jugent sans trêve ni merci, et elle ne leur a pas laissé détacher un seul mot de ses Écritures.

Elle a grandi au milieu des révolutions qui ont déraciné les empires, et elle n'a pas abandonné aux vents qui passent depuis deux mille ans sur le monde, une seule syllabe de cette doctrine immuable et souveraine. N'est-ce pas là le progrès?

Progrès dans la doctrine, qui, tout en demeurant la même, devient plus précise par les notions que l'Église en donne, plus forte que les contradictions que ses ennemis lui suscitent, plus lumineuse par les développements

qu'elle prend sous la plume de ses apologistes, plus riche par les définitions qui transforment peu à peu les croyances en dogmes, et qui manifestent sous une forme nouvelle des pensées et des sentiments dont l'antiquité chrétienne avait déjà conscience. L'idée doctrinale ne s'altère jamais, les principes qui la soutiennent et qui la développent sont immuables, mais la suite logique et l'enchaînement merveilleux des dogmes se font mieux voir ; ce qui était latent, confus et implicite, apparaît sous un jour plus éclatant, et les additions conservatrices, bien loin de porter atteinte à la primitive intégrité de la foi, méritent d'être mises au nombre des purs et sincères développements de la doctrine. « C'est là le progrès, et non le changement, dit saint Vincent de Lérins. Il y a progrès quand une chose se développe en elle-même ; il y a changement quand une chose cesse d'être elle-même et devient autre. Qu'elles croissent donc, il le faut, qu'elles progressent grandement, rapidement, avec le cours des âges, la science, l'intelligence, la sagesse de tous et de chacun, de chaque homme et de toute l'Église ! Mais qu'elles progressent dans leur nature propre, c'est-à-dire dans l'unité de la doctrine et de la foi. Que la religion des âmes imite la nature des corps. Bien qu'avec les années ils développent leurs proportions, ils ne laissent pas toutefois de demeurer ce qu'ils étaient. Il y a certes une grande différence entre la fleur de l'enfance et la maturité de la vieillesse ; mais le vieillard est le même homme que l'adolescent ; et ainsi, bien que l'état de l'homme et toute son apparence aient changé, il demeure toujours le même dans la nature et dans sa personne.... O Timothée, ô prêtre, ô théologien, ô docteur, si la grâce de Dieu t'a rendu capable d'être, par la science, par le génie, par l'étude, le gardien du tabernacle spirituel, va donc, travaille avec amour les pierres précieuses de la science divine, enchâsse-les, enrichis-les, ajoute-leur tout l'éclat,

toute la grâce, toute la beauté qui te sera possible. Qu'en écoutant tes doctes raisonnements, ce qu'on croyait jusque-là dans l'obscurité, on le comprenne maintenant dans la lumière ; que grâce à toi la postérité possède dans la clarté de la raison ce que l'antiquité vénérait sans le comprendre. Cependant n'enseigne rien que tu ne l'aies appris : nouveau dans le langage, antique dans la doctrine: *Eadem tamen quæ didicisti doce, ut cùm dicas novè, non dicas nova* [1]. »

Progrès dans la morale, non pas en augmentant ou en altérant les dix préceptes qui en sont la base, mais en faisant aux individus, aux familles, à la société, une application chaque jour plus large, plus complète, plus chrétienne, de la loi sacrée de la charité qui résume tout le décalogue. Dieu plus connu, son saint nom plus souvent béni, le repos nécessaire à l'homme et aux animaux plus sévèrement observé, la famille plus unie, les peuples mieux gouvernés et les princes mieux obéis, la domesticité plus honorable, l'esclavage plus détesté et définitivement aboli, le duel réputé un faux point d'honneur, et le suicide une lâche désertion, les injustices devenues plus rares et les tribunaux qui les réparent inspirés d'un esprit plus chrétien, l'incontinence flétrie au lieu d'être honorée, et les mœurs publiques purifiées enfin de l'alliage païen, qui les souille, que de progrès commencés partout, interrompus souvent, repris sans découragement, plus sensibles sur un point ou dans un siècle, mais toujours rêvés par les grands cœurs, et obtenus par les grands saints !

Progrès dans le culte et dans les rites que l'Église tire de l'abjection païenne, qu'elle s'approprie en les purifiant, qu'elle accommode au génie des peuples, qu'elle dégage de plus en plus de la matière en y faisant reluire sous une écorce moins grossière, par tous les attraits de l'art et

[1] VINC. Lir. *Commonit.*, XXII-XXIII

tous les dons du génie, les choses spirituelles et divines, qu'elle pare de mille variétés et qu'elle enseigne sous mille formes, selon le caractère des nations et des siècles, mais en maintenant la même prière, les mêmes sacrements, le même autel et le même sacrifice, source inépuisable de toutes les grâces.

Progrès dans l'histoire, car les témoignages du monde s'accumulent, les promesses faites par Jésus-Christ s'accomplissent, les prophéties sont vérifiées sur l'Église comme sur la synagogue, la voix toujours grandissante de la parole infaillible, à travers tant d'obstacles, de périls et d'épreuves, couvre aujourd'hui plus que jamais les vains bruits de la terre et du temps, et quand les lèvres d'un pape, vieillard désarmé, s'ouvrent sur les hauteurs de Sion pour la laisser tomber au milieu de nos préoccupations mondaines, il se fait dans tous les esprits comme un mouvement passionné d'obéissance ou de haine, qui ne laisse plus de place à l'indifférence et à l'oubli.

Oui, c'est bien là le progrès que Jésus-Christ a prédit à sa parole en la comparant au petit grain de séneve qui devient un grand arbre, qui élève ses rameaux au dessus de tous les autres et qui offre aux oiseaux du ciel un verdoyant abri. Regardez-la maintenant, et dites si cette image est juste, vive, frappante, de point en point si justifiée. Cette semence si chétive, plantée par des mains si faibles, dans un sol si contraire, battue par les vents de l'hérésie, de la science, du siècle, a pris les proportions d'un arbre qui, par la force, la vigueur, la solidité, laisse bien au dessous de lui les chênes antiques, honneur de la forêt. Il a étendu ses branches dans les contrées les plus barbares et sur les rivages les plus lointains. Toutes les nations, semblables aux oiseaux du ciel, y ont trouvé nourriture, abri, défense et repos. Plus la hache l'a frappé, plus son tronc est devenu vigoureux ; plus on lui a ôté de rameaux, plus il est devenu fécond. Et le voilà ce grain

de sénevé, avec son tronc solide, ses profondes racines, sa chevelure touffue, étendant sur l'univers tout entier la richesse de sa parure et l'ombre vingt fois séculaire de son immuable majesté. Vous avez cru à cette parole, apôtres du Seigneur, premiers disciples de l'Église, quand elle n'était encore qu'un grain imperceptible. Et nous qui la voyons dans toute sa force, dans toute sa grandeur, dans toute son immutabilité, nous pour qui la prophétie de Jésus-Christ s'épanouit et se confirme dans le plus éclatant et le plus soutenu des miracles, nous demandons à l'Église d'autres preuves et d'autres prodiges! Non, un tel ouvrage n'est point celui d'un homme. On y entend la parole de Celui qui a dit dans la Bible : Je suis le Seigneur, je ne change pas : *Ego Dominus, et non mutor*; on y devine la présence de Celui qui dès le premier jour et sans craindre pour sa parole les démentis des races, des hérésies, des sciences, du temps, a dit aux douze bateliers auxquels il livrait la terre : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* [1].

[1] Voir le *Commonitorium* de S. VINCENT DE LÉRINS, XXII XXIII; le docteur NEWMAN, *Histoire du développement de la doctrine chrétienne*, traduction de M. GONDON; M. l'abbé PERREYVE, *Entretiens sur l'Église catholique*, t. I, ch. III et V; M. DE MONTALEMBERT, *Histoire des Moines d'Occident*, t. II; *De la croyance due aux Évangiles*, par M. WALLON; *Les Évangiles et la critique au* XIX[e] *siècle*, par M. l'abbé MEIGNAN; CUVIER, *Discours sur les révolutions du globe*; MARCEL DE SERRES, *De la cosmogonie de Moïse comparée aux faits géologiques*; BUCKLAND, *La géologie et la minéralogie dans leurs rapports avec la théologie*; théorie d'ELIE DE BEAUMONT sur *l'élévation des montagnes*; WISEMAN, *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*.

DOUZIÈME CONFÉRENCE

DE LA SOUVERAINETÉ DE L'ÉGLISE

L'Homme-Dieu, en fondant son Église, lui a communiqué ses propres priviléges. Il lui a donné de vivre, de parler, de régner, d'agir, de souffrir et de ressusciter comme lui, pour faire voir au monde qu'il ne cesse de vivre, de parler, de régner, d'agir, de souffrir et de ressusciter en elle, et que l'Église n'est sur la terre que l'Incarnation continuée du Verbe fait chair.

Je vous ai peint la vie et la parole de l'Église. Sa vie est toute sainte, car elle a pour principe l'ambition de ressembler à l'Homme-Dieu, pour aliment l'union mystique avec l'Homme-Dieu, pour instruments les prêtres de l'Homme-Dieu, pour effets les vertus de l'Homme-Dieu. Sa parole n'est pas moins divine. Elle est infaillible, parce qu'elle émane de l'Homme-Dieu, qui ne connaît pas l'erreur, elle est immuable, parce qu'elle émane de l'Homme-Dieu, qui ne connaît pas le changement.

Ainsi l'Église vit de la vie de l'Homme-Dieu et parle sa parole. Il faut vous dire aujourd'hui comment elle règne et comment elle gouverne. L'Homme-Dieu est l'auteur de sa souveraineté, comme il est la source de sa vie et la force de son enseignement.

Étudions la souveraineté de l'Église dans sa nature, dans sa destinée, dans son exercice.

Sa nature est spirituelle, sa destinée est d'être mêlée au gouvernement humain, son exercice consiste à porter des lois, à administrer des intérêts et à infliger des peines.

I. Toute société a besoin d'un gouvernement, et toute société religieuse d'un gouvernement spirituel. Mais l'idée de cette souveraineté exercée sur l'esprit était, dans l'antiquité, fort incertaine et fort confuse. Les païens, mêlant la religion à la politique, en avaient fait une esclave des puissances temporelles, et la plus noble partie de l'homme, son âme, n'était le plus souvent qu'une proie pour les passions, ou un instrument de la grandeur des États. « Quand les législateurs romains établirent la religion, dit Montesquieu, ils ne pensèrent point à la réformation des mœurs, ni à donner des principes de morale. Ils n'eurent d'abord qu'une vue générale, qui était d'inspirer à un peuple qui ne craignait rien, la crainte des dieux, et de se servir de cette crainte pour le mener à leur fantaisie [1]. » Peu importait aux anciens la destinée suprême des hommes. Ils ne voyaient que leur république, même dans les choses réputées surnaturelles et divines. C'était à des puissances dont la destinée s'achève sur la terre et dont le temps borne la durée, qu'était abandonnée la majesté des autels. Animées de vues purement humaines, elles ordonnaient des pompes et des sacrifices, réglaient les rites, imposaient un respect officiel pour l'antiquité et les traditions du culte ; mais les âmes tyrannisées au dehors, demeuraient, au dedans, livrées à elles-mêmes, sans croyance, sans direction, sans but, vrais troupeaux sans pasteurs, comme Jésus-Christ les a appelées lui-même [2].

[1] *Dissertation sur la politique des Romains et la religion.*

[2] *Matth.*, IX, 36.

Or, Jésus-Christ a envoyé des pasteurs à ces brebis délaissées, ce sont ses apôtres, et il a marqué clairement la nature de la souveraineté qu'ils exerceraient sur elles. *Allez, enseignez toutes les nations, baptisez les au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, leur enseignant à garder les commandements que je vous ai donnés*[1]. C'est-à-dire enseignez la vérité, répandez la grâce, prêchez la vertu. Dans cette mission, tout est spirituel ; la vérité, lumière invisible, dont l'âme sent le besoin et aperçoit les premières lueurs dans le temps, mais dont elle n'aura la claire vue que dans le ciel ; la grâce, secours invisible, que la prière appelle et que l'âme reçoit sous des voiles mystiques ; la vertu, force invisible, dont les effets éclatent au dehors, mais dont le ressort demeure au fond de la conscience. C'est la souveraineté qu'invoque saint Paul en s'adressant aux fidèles formés par ses soins : *N'aurais-je pas lieu de me glorifier des pouvoirs qui m'appartiennent et que j'ai reçus du Seigneur, non pour détruire, mais pour édifier*[2] ? Il insiste auprès des Corinthiens sur l'exercice de ce pouvoir, qui atteint le fond même de la conscience : *Je l'ai dit, et je le répète, absent et loin de vous, comme si j'étais présent, je le dis aux pécheurs impénitents et à tous : si je reviens je n'épargnerai point leurs crimes. Chercheriez-vous à expérimenter le pouvoir du Christ qui parle en moi*[3] ? Il leur annonce son retour au milieu d'eux, et il en détermine l'objet : *Quand je reviendrai, je règlerai le reste des affaires*[4] ? Les recommandations adressées aux évêques ont le même objet que les ordres adressés aux fidèles : *Veillez sur vous-mêmes,* écrit-il aux chefs de l'Église d'Éphèse, *et sur tout le troupeau au milieu duquel l'Esprit-Saint vous a institués évêques pour gouverner l'Église de Dieu*[5]. Mais plus cette souveraineté est grande,

[1] *Matth.*, XXVIII, 19-20.
[2] *II Cor.*, X, 8.
[3] *Id.*, XIII, 2-3.
[4] I. *Cor.*, XI, 34.
[5] *Act.*, XX, 28.

plus elle a besoin de douceur, d'abnégation, de dévouement : *Vous savez,* dit Jésus, *que les rois des nations se plaisent à dominer et que les grands veulent toujours faire sentir leur puissance aux hommes ; qu'il n'en soit jamais ainsi parmi vous. Au contraire, que le plus grand d'entre vous soit le serviteur de ses frères, semblable au Fils de l'homme, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner son âme pour le rachat de tous* [1]. Et pour rendre cette idée plus sensible, c'est l'image du pasteur qu'il choisit, qu'il affectionne, qu'il répète. Il est le bon pasteur et l'Église un bercail : les âmes sont comme des brebis, leur perte l'afflige et lui fait tout oublier ; leur retour est le sujet de la joie céleste ; il donne tout pour elles, il les cherche à travers mille périls, s'impose pour tâche de les poursuivre et de les ramener jusqu'à la dernière ; sa vie n'est rien auprès de leur salut ; c'est aux soins assidus, à la tendresse pastorale, au dévouement paternel, au sacrifice de la vie surtout, qu'on reconnaîtra le bon pasteur et qu'on sera assuré d'appartenir au vrai bercail.

Une souveraineté dont la haute nature est imprégnée d'une telle douceur ne saurait ni s'imposer par la force comme les gouvernements temporels, ni se contenter de ces hommages hypocrites qui suffisent à l'ambition des maîtres de la terre. C'est par la liberté qu'elle établit son règne, et c'est une libre adhésion qu'elle reçoit des âmes.

Elle demande la liberté de prêcher sa parole, parce que ce n'est point César, c'est Jésus-Christ qui lui a dit: *Allez, enseignez toutes les nations ;* la liberté d'élever des autels et d'offrir des sacrifices, parce que ce n'est pas César, c'est Jésus-Christ qui lui a dit : *Faites ceci en mémoire de moi ;* la liberté de distribuer ses sacrements, parce que ce n'est point César, mais Jésus-Christ qui lui

[1] *Marc,* x, 42 et seq.

a dit : *Remettez les péchés ; ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel ;* la liberté de vivre pauvre, chaste, humiliée, parce que ce n'est point César, mais Jésus-Christ qui a dit : *Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres ;* la liberté de recruter et de perpétuer son sacerdoce, parce que ce n'est point César, mais Jésus-Christ qui a dit : *Recevez le Saint-Esprit.*

Quand elle prêche et qu'elle enseigne, ne venez pas lui dire : Retranchez ceci, adoucissez cela, ce dogme a vieilli, ce commandement n'est plus de mode, vous blessez les lois et les maximes de l'État, ce bref n'a point reçu d'*exequatur*, cette encyclique n'est autorisée qu'en partie, le *placet* royal manque à ce catéchisme. Non, il n'y a ni dogme ni commandement qui puisse être atteint par les ciseaux de votre censure, et l'Église, rebelle à vos défenses, continuera à prêcher la vérité, parce qu'elle en a reçu le dépôt et qu'elle doit le rendre tel qu'elle l'a reçu. Si ce dogme blesse vos principes politiques ou les maximes de votre législation, changez de principes et de maximes, car ce dogme ne changera pas. Si ce précepte gêne vos convoitises, quittez vos convoitises, car ce précepte ne sera pas aboli. La liberté que réclame l'Église, c'est d'enseigner aujourd'hui ce qu'elle enseignait hier, de parler au XIXe siècle comme elle parlait sous Néron, sous Charlemagne et sous Louis XIV, en France comme en Chine, à des peuples civilisés comme aux peuples sauvages, devant les sujets comme devant les rois, parce qu'elle doit toujours, parce qu'elle doit à tous, parce qu'elle doit partout, ce qu'elle a reçu de Jésus-Christ et ce dont Jésus-Christ lui demandera compte, la vérité.

Quand elle bâtit ses temples, qu'elle refuse ou qu'elle accorde ses sacrifices, qu'elle dispense ses sacrements, quel est le pouvoir humain qui a quelque droit sur sa liberté ? O gouvernements de la terre, qui vous a faits

juges du besoin des âmes? A quel signe pourriez-vous reconnaître leurs dispositions? De quel droit les déclarez-vous dignes ou indignes des grâces de Dieu? On a vu des huissiers entrer dans nos temples au nom du parlement et y faire une saisie-arrêt sur la sainte hostie, des gens d'armes contraindre le prêtre à la porter à un malade absous de l'hérésie par la justice humaine. Quelle usurpation et quelle tyrannie ! disaient les consciences ; quel ridicule ! dira l'histoire. Ah ! je n'évoquerais point de tels souvenirs, si, dans des temps plus récents, les portes de nos églises n'avaient été forcées par des magistrats ignorants et des populaces furieuses, et les saintes prières de nos liturgies parodiées en l'honneur d'un mort qui avait refusé jusqu'à son dernier soupir les secours de la religion. Laissez à l'Église la libre dispensation de la prière publique et des sacrements. Elle est reine, elle est juge, et on ne partage point avec elle la souveraineté des âmes.

Quand des âmes d'élite veulent embrasser la perfection des conseils évangéliques et devenir dans le cloître humbles jusqu'à l'abaissement, pauvres jusqu'au dénûment, chastes jusqu'au retranchement parfait, l'Église prend en main leur cause et stipule encore pour elles la liberté de la vertu. Elle défend leur droit, et elle fait son devoir. C'est à elle que les vraies béatitudes ont été révélées ; c'est elle qui les enseigne et qui doit en assurer aux âmes la libre jouissance. Vous quittez la pourpre pour la bure, vous vendez votre patrimoine et vous en donnez le prix aux pauvres, vous renoncez aux espérances de la paternité charnelle pour enfanter à Jésus-Christ, par une paternité toute spiriuelle, des âmes qui seront votre famille et qui vous appelleront du nom sacré de père : respect à votre vocation, respect à l'Église qui l'a découverte, développée, encouragée et bénie. Ainsi le veut la souveraineté de l'Église, et cette souveraineté n'a été établie que pour restaurer et garantir la liberté des âmes.

Liberté de la parole, liberté de la grâce, liberté de la vertu, voilà ce que l'Église demande en qualité de souveraine spirituelle. Elle veut être libre d'enseigner les hommes, de les convertir, de les rendre parfaits; mais elle les laisse libres de refuser la parole, la grâce, la perfection. En revendiquant pour elle la liberté, elle la respecte dans la conscience humaine. Vous pouvez imaginer tant que vous le voudrez un pouvoir temporel établi par la force, mais jamais un pouvoir spirituel ne vous apparaîtra avec de tels fondements, car il serait ruiné par sa base. Ni la foi, ni l'espérance, ni l'amour, n'entrent dans l'âme par contrainte. Avec des gens d'armes et des supplices on peut faire une exacte police, mais non pas une sincère religion. On peut commander des actes extérieurs, fléchir des genoux, ouvrir des lèvres, courber des fronts; mais prenez garde, derrière ce masque trompeur, l'incrédulité se retranche au fond de l'esprit, la rage concentrée frémit au fond du cœur, le caractère avili au dehors se redresse au dedans de toute la hauteur du désespoir, et la souveraineté spirituelle qui se bornerait à de tels hommages irait expirer sur le seuil même de la conscience où elle n'aurait pu prêcher sa parole, promulguer ses lois et établir son règne. La liberté de conscience bien entendue, loin d'être repoussée et flétrie par l'Église, est donc la condition essentielle de sa souveraineté spirituelle. Point de souveraineté réelle sur l'âme, si l'âme n'est laissée maîtresse d'elle, avec l'obligation morale de chercher le vrai et de faire le bien, et sous la responsabilité de son choix devant la justice de Dieu.

J'en atteste les paroles et les exemples de Jésus-Christ: *Je ne vous appellerai plus mes serviteurs*, dit-il à ses disciples, *parce que le serviteur n'a pas les secrets du maître, mais je vous appellerai mes amis* [1]. N'est-ce pas de l'affection, et non de la contrainte? Après avoir comparé

[1] *Joann.*, XV, 15.

son Église à un champ dans lequel l'ennemi a jeté de l'ivraie, il retient les serviteurs trop zélés qui veulent arracher les mauvaises herbes : *Non,* leur dit-il, *laissez-les croître jusqu'à la moisson* [1]. Quelle est cette image ? Est-ce celle de la contrainte ou celle de la patience ? Quand des disciples chassés des villes de Samarie appellent sur elles le feu du ciel, il se retourne vers eux et les reprend avec sévérité : *Vous ne savez pas à quel esprit vous appartenez. Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour tuer les hommes, mais pour les sauver* [2]. Qu'entendez-vous ici ? Est-ce la miséricorde ou la contrainte qui parle ?

J'en atteste les Ignace d'Antioche, les Clément, les Tertullien, les Origène, les Cyprien, les Hilaire, les Grégoire, les Chrysostôme, qui, sous une forme ou sous une autre, n'ont cessé de proclamer la liberté de la religion, et de condamner l'emploi de la violence pour imposer la foi.

J'en atteste le zèle avec lequel l'Église a toujours proclamé les droits qu'ont les parents d'élever leurs enfants dans leurs propres croyances, fussent-elles erronées, les précautions infinies dont elle entoure ce droit naturel et primordial, et la sévère défense qu'elle fait aux chrétiens de baptiser un enfant juif sans l'aveu de ses parents, si ce n'est dans le cas d'une mort imminente. Que, malgré tant de précautions, le petit Mortara devienne chrétien, cette heureuse exception tournera à son salut. La vérité a plus de droits encore sur son âme que la famille, le baptême l'a fait enfant de l'Église, le Pape lui doit une éducation chrétienne, il déclare qu'il donnera sa vie plutôt que d'abandonner à une domination étrangère une brebis dont il est devenu pasteur. Telles sont les limites que la religion s'est tracées pour respecter l'erreur involontaire et les ténèbres mêmes de la conscience; mais tel est aussi le devoir que la vérité lui impose, lorsqu'elle perce d'un rayon inattendu ces ténèbres spirituelles et

[1] *Matth.*, XIII, 30. [2] *Luc*, IX, 55 56.

que le baptême a marqué une âme du sceau de l'Église. C'est un sujet jeté par le hasard de sa naissance dans un royaume étranger et tombé dans les bras d'une reine miséricordieuse. Laissez à l'Église les priviléges de toutes les souverainetés humaines, qu'elle puisse le réclamer, l'adopter, l'élever et en faire un citoyen du ciel.

Voilà comment l'Église demande la liberté pour elle, et comment elle la respecte chez les autres. Cependant, autant il est vrai que la force lui répugne quand il s'agit de s'établir, autant il serait injuste de lui en interdire l'emploi quand il s'agit de se défendre. Vous n'avez trouvé dans ses mains ni l'or ni le fer au jour de ses conquêtes, ainsi le veut sa souverainité spirituelle. Mais si sa chaire est menacée, si ses autels sont envahis, si la table où elle distribue le pain de vie croule sous le pied de l'infidèle, vous lui interdirez d'appeler au secours, d'armer ses enfants, de repousser l'ennemi, de sauver la foi, et de mourir pour elle ! Vous voulez qu'elle demeure désarmée parce qu'on l'attaque, qu'elle se borne à prêcher la paix parce qu'on lui déclare la guerre! Elle serait tenue de faire rentrer dans le fourreau tous les glaives, quand même ces glaives en la défendant défendent en même temps la famille, la propriété, l'État, devenus la proie de l'hérésie ! Condamnez donc saint Augustin pour avoir invoqué la force publique contre les donatistes, quand même les donatistes étaient des assassins et des incendiaires, organisés en bandes, mutilant les prêtres, leur arrachant les yeux et les remplissant de vinaigre et de chaux vive. Effacez donc du rang des nobles batailles la journée de Poitiers, qui a sauvé la France du joug de Mahomet ; comptez les croisades parmi les hontes des nations chrétiennes ; retranchez saint Bernard du nombre des saints, rayez le Cid, Godefroy, Baudoin, Lusignan, Lavalette, Villiers de l'Isle-Adam, Richard Cœur de Lion, saint Louis, de la liste des héros. Qui les

a armés, si ce n'est la foi ? Qu'ont-ils combattu et repoussé, si ce n'est l'erreur ? Et vous aussi, vous avez eu vos croisades, vos combats, vos triomphes, pieux habitants de la Franche-Comté. Heureux les peuples de la terre de Saint-Claude, de n'avoir point cru qu'il fût interdit à l'Église d'employer la force, car ils ont repoussé par la force les premiers disciples de Calvin, ils se sont précipités sur eux au son des cloches, ils ont acquis par cette victoire l'honneur d'être appelés les sentinelles avancées de la foi. Heureux les montagnards du val de Morteau, de n'avoir point été nourris dans les idées d'une molle tolérance, car ils ont fait des épées avec leurs faulx et avec les socs de leurs charrures, ils ont opposé à l'hérésie une poitrine plus haute encore que les cimes du Jura, ils ont broyé sous leurs pas la bible de Genève. Heureuse, trois fois heureuse la cité de Besançon, d'avoir pensé au XVIe siècle autrement que la sagesse humaine ne pense au XIXe ; car la nuit du 21 juin 1575, dans laquelle quinze cents protestants avaient médité de la surprendre, a été pour elle une nuit de gloire et de salut. C'est au cri d'un vaillant prélat que vos pères se sont levés en sursaut, c'est à son exemple qu'ils ont mis l'épée à la main et la rondache au poing. C'est à sa suite qu'ils ont attaqué, repoussé, chassé, massacré l'ennemi, déconcerté par cette héroïque défense, et si vous comptez pour quelque chose d'être catholiques, c'est à la force armée par la foi que vous devez, après Dieu, cette grâce et cet honneur.

Non, quand vous voyez la force employée par la religion, n'allez pas vous laisser surprendre par une fausse pitié, ni accuser l'Église d'avoir méconnu la nature et l'esprit de sa souveraineté.

Quand elle déclare qu'il y a des crimes contre la foi et qu'elle se réserve le droit de les juger, ne lui disputez point cette compétence, car elle a toujours été plus hu-

maine, plus patiente, plus douce, que les tribunaux civils, blâmant les massacres des juifs et leur offrant à Rome un asile inviolable, protestant contre le supplice des Templiers et plus tard contre les dragonnades, n'ayant que des avertissements et des reproches, et non des encouragements et des éloges pour l'inquisition espagnole, dont le zèle malentendu ou les pratiques cruelles n'ont jamais trouvé grâce devant elle.

Quand elle établit elle-même l'inquisition pour assurer la pureté de la foi, ne vous effrayez pas du mot, mais voyez et jugez froidement la chose. En droit, plus la foi risque de se corrompre, plus l'Église doit veiller sur ce dépôt, plus c'est un devoir sacré pour elle de rechercher ce qui la blesse, de poursuivre les pervers, de sauver les faibles, de mettre tout le monde à l'abri des surprises et des illusions. En fait, l'inquisition vraiment apostolique et romaine a toujours été un tribunal de miséricorde autant que de justice, le seul des tribunaux humains où l'on soit absous en disant : Je me rétracte ; le seul de tous les tribunaux criminels qui n'ait jamais prononcé un arrêt de mort ; institution douce, indulgente, paternelle à l'excès, évitant à tout prix l'effusion du sang en faisant de Rome le lieu du monde où l'humanité a le moins souffert pour la religion, parce que c'est le lieu où la religion est le mieux comprise.

Quand l'Église, poussée à bout, lève le drapeau de la guerre et bénit l'épée, ne criez point à l'abus de la force, à l'outrage des droits sacrés de la conscience, à l'oubli de la souveraineté spirituelle. C'est pour restaurer ce règne, attaqué de toutes parts, qu'elle a réclamé l'emploi des armes, à la dernière extrémité et avec une sincère répugnance. Innocent III hésita longtemps à ordonner la croisade contre les Albigeois, mais les Albigeois pillaient les lieux saints, mutilaient les prêtres, et érigeaient en loi les désordres de leurs mœurs. Il fallait combattre et ré-

duire ces ennemis publics de la foi, de la morale et de la justice, ces violateurs audacieux du droit des gens. La guerre commence, Montfort se surpasse en vaillance aussi bien qu'en piété ; mais l'ambition semble ternir son courage, et la répression touche à l'injustice ; il fallait modérer et contenir les écarts d'un zèle aveugle et trop humain. Le pape multiplie les avis, éclate en reproches, prend en main la cause des vaincus et se déclare le tuteur des princes dépouillés de leurs États. La guerre a cessé. Après les croisés, les frères prêcheurs ; après le glaive, le rosaire. C'est le fer qui a purgé ces belles provinces des vices et des crimes qui les avaient souillées, mais c'est la prière seule qui les a rendues à l'Église. Reprochez à Montfort son ambition et à ses soldats leurs excès, vous parlerez comme les papes ; mais faites honneur à saint Dominique de la conversion de tout le Midi et de la foi qui l'anime encore, vous parlerez comme l'histoire.

Ainsi, quels qu'aient pu être les excès de ses enfants, l'Église, dans sa souveraineté spirituelle, est pure encore de toute guerre injuste et de tout sang répandu par la cruauté. Quel est donc le sang qu'on lui a redemandé ? Celui des Saxons tombés sous le glaive de Charlemagne ? Mais le massacre de Verden, atroce punition d'un peuple rebelle à ses serments, ne fait tache que dans la vie d'un héros et non dans les annales de l'Église. Celui de la Saint-Barthélemi ? Mais c'est au Louvre qu'il a commencé à couler, et l'Église en a arrêté l'effusion sur les marches de ses autels. Celui des Indiens dans les premières conquêtes du nouveau monde ? Mais c'est un évêque, c'est l'éloquent Las Casas, qui est venu lui-même le redemander aux rois d'Espagne, au nom de l'Église. Ah ! si la reine des âmes a un trône baigné de sang, si elle porte une robe plus rouge que la pourpre, ce sont les marques du sang qu'elle a donné, et non de celui qu'elle a répandu. Tortures, prisons, exils, incendies, assassinats, massacres, elle a tout souf-

fert, sous Néron et sous Julien, par la main des albigeois et par celle des calvinistes, en Allemagne, en Danemarck, en Suède, en Angleterre, au siècle de Luther, en France et en Italie, au siècle de Voltaire, en Russie comme en Chine, au siècle de la tolérance et des lumières. Ses images brisées, ses églises abattues, ses tombeaux renversés, ses cloîtres violés, ses prêtres proscrits et mis à mort, ont une page dans l'histoire de tous les peuples, et cette page, quelque longue qu'elle soit, n'est achevée nulle part. Reconnaissez, à ce sang qu'elle a donné, ce que lui coûte l'empire des âmes, et saluez le courage, l'héroïsme, la force invincible avec laquelle elle garde depuis dix-huit siècles la souveraineté spirituelle dont l'Homme-Dieu lui a donné l'investiture éternelle.

II. L'Église, souveraine indépendante des âmes, doit commander avec liberté et être obéie de même ; ainsi l'exige la nature de son gouvernement, qui est spirituel par essence et qui s'exerce au dedans de l'âme. Mais si elle s'élève, par sa pensée, son aspiration et son but, dans un monde bien supérieur aux intérêts du temps et aux passions des hommes, sa condition est d'habiter au milieu d'eux. Ici commencent les rapports si délicats et si compliqués entre les choses spirituelles et les choses temporelles. Pour les comprendre, il faut d'abord montrer comment les deux puissances se distinguent, ensuite comment elles se rapprochent, et enfin comment elles peuvent se trouver réunies. Leur indépendance réciproque, leurs rapports, leur réunion, forment toute l'histoire des deux souverainetés qui se partagent le monde, l'Église et l'État.

La puissance temporelle s'étend aux choses qui regardent le corps et la vie présente ; la puissance spirituelle, aux choses qui regardent l'âme et la vie future. Le prince est l'organe naturel de la première ; le prêtre

reçoit la seconde, en garde le dépôt et en promulgue les lois. La société, devenue chrétienne, avait très-bien compris que cette distinction était fondamentale et cette indépendance nécessaire. Ainsi, rien de plus exact ni de plus précis que le langage de l'empereur Justinien sur ce sujet. Il dit dans une de ses *Novelles :* « Dieu a confié aux hommes le sacerdoce et l'empire, le sacerdoce pour administrer les choses divines, et l'empire pour présider aux choses humaines; l'un et l'autre procèdent du même principe[1]. »

Cette distinction essentielle entre les deux puissances a été faite par les papes et les Pères de l'Église avec non moins de clarté que dans les lois romaines. Le pape Gélase, s'adressant à l'empereur Anastase, protecteur déclaré de l'hérésie d'Eutychès, veut lui faire comprendre la puissance divine de l'Église; il s'exprime en ces termes : « le monde, auguste empereur, est gouverné par deux puissances, celle des pontifes et celle des rois ; entre lesquelles la charge des prêtres est d'autant plus grande qu'ils doivent rendre compte à Dieu, dans son jugement, pour l'âme des rois. Vous savez, fils très-clément, que, bien que votre dignité vous élève au dessus des autres hommes, vous devez courber pieusement la tête devant les pontifes chargés de la dispensation des choses divines, et que vous devez leur être soumis en tout ce qui concerne l'administration des saints mystères et des choses sacrées. Vous savez que pour tout cela vous dépendez de leur jugement et que vous n'avez pas à les assujettir à vos volontés. Car si, dans tout ce qui est d'ordre public, les évêques, connaissant l'autorité que vous tenez de la disposition divine, obéissent à vos lois, avec quel amour ne devez-vous pas leur obéir en tout ce qui concerne les mystères vénérables dont ils sont les dispensateurs[2] ? »

[1] JUSTIN *Nov.* VI, præf, (ad calcem cod. Just).
[2] S. GELASII papæ *Epist. ad Anast.* apud LABBE, *Concil.*, IV, 1182.

Mais les empereurs de Constantinople s'obstinaient à soutenir l'hérésie et à usurper la puissance spirituelle. Le pape Symmaque, à l'exemple de Gélase, rappela aux Césars la distinction des deux puissances et l'indépendance de l'Église : « Il y a entre elles, disait-il, autant de différence qu'il y en a entre un administrateur des choses de la terre et un administrateur des choses du ciel. Vous, prince, vous recevez du pontife le baptême et les sacrements ; vous lui demandez des prières, vous souhaitez sa bénédiction et vous le priez de vous accorder la pénitence. En un mot, tandis que vous n'avez soin que des choses humaines, il vous dispense les biens du ciel. Sa dignité est donc au moins égale, pour ne pas dire supérieure à la vôtre. Vous direz peut-être que, suivant l'Écriture, nous devons être soumis à toutes les puissances. Sans doute, nous obéissons aux puissances de la terre lorsqu'elles se tiennent à leur place et qu'elles n'opposent point leur volonté à celle de Dieu. Au reste, si toute puissance vient de Dieu, celle qui est établie pour régler les choses divines en vient à plus forte raison. Respectez Dieu en nous, et nous le respecterons en vous. Mais si vous n'obéissez pas à Dieu, vous ne pouvez user du privilége de celui dont vous méprisez les droits, ni exiger de nous une soumission que vous refusez à Dieu même [1]. »

Toutes les fois que les princes veulent toucher à l'arche sainte, ils trouvent un bras qui les arrête et une voix qui les réprimande. Osius de Cordoue, l'un des oracles du concile de Nicée, écrivait à l'empereur Constance, si zélé pour le triomphe de l'arianisme : « Ne vous mêlez point des choses ecclésiastiques, et ne prétendez point nous donner des ordres sur ces matières, mais apprenez plutôt de nous ce que vous avez à faire vous-même. Dieu vous a donné l'empire, il nous a confié l'Église ; et de même que

[1] SYMMACHI papæ *Apolog. ad Anast.*, apud LABBE, *Concil.*, IV, 1293.

celui qui cherche à vous enlever votre autorité contredit l'ordre divin, de même aussi craignez, en attirant à vous ce qui appartient à l'Église, de vous rendre coupable d'un grand crime. Il est écrit : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* C'est pourquoi il ne nous est pas permis de prétendre à l'empire dans les choses de la terre, et il ne vous est pas permis non plus d'usurper l'encensoir ou le pouvoir sur les choses sacrées [1]. »

Les deux puissances ont donc eu, de fait comme de raison et de toute antiquité, leur objet propre, leur action spéciale, leurs fonctions distinctes. Elles sont souveraines chacune dans sa sphère. Cette indépendance réciproque, reconnue par les empereurs chrétiens, proclamée dans les capitulaires [2], célébrée avec enthousiasme par saint Pierre Damien [3], trouva dans les décrets du troisième concile général de Latran une autorité nouvelle. Le pape Innocent III exprima dans plusieurs lettres le même sentiment. Répondant à l'empereur Alexis Comnène, qui avait mis la couronne au dessus du sacerdoce, le pape, après avoir réfuté ce paradoxe, conclut la discussion en ces termes : « Vous deviez savoir d'ailleurs que Dieu a fait deux grands luminaires dans le ciel, l'un plus grand pour présider au jour, l'autre moins grand pour présider à la nuit. Le ciel figure ici l'Église ; le jour désigne les choses spirituelles, et la nuit les choses temporelles. Dieu a donc mis dans le ciel, c'est-à-dire dans l'Église, deux grands luminaires, c'est-à-dire deux grandes dignités, qui sont l'autorité pontificale et la puissance royale. Mais celle qui préside au jour, c'est-à-dire aux choses spirituelles, est plus grande que celle qui préside aux choses corporelles, et autant il y a de différence entre le soleil et la lune, autant il y en a entre les pontifes et les rois [4]. »

[1] *Epist. Hosii ad Constant. imperat.*, ap. S. ATHANAS.; *Hist. arianorum*, n° 44.

[2] *Capitular.*, lib. V, cap. CCCIX, ap. BALUZ, *capitul*, I, 890.

[3] Apud LABBE, *Concil.*, t. X.

[4] *Innocentii Epist.*, lib. I, CX.

Quelque hardie qu'ait paru cette allégorie, ce n'est pas autre chose que la doctrine de la distinction et de l'indépendance des deux puissances, enseignée par Innocent III comme au temps de Gélase et de Symmaque. Ainsi les pontifes, en assignant à chaque pouvoir ses fonctions et sa sphère, indiquent la supériorité du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel. Cette supériorité est manifeste : la nier, ce serait nier que l'âme l'emporte sur le corps, le ciel sur la terre, la justice de Dieu sur celle des hommes, les choses de l'éternité sur celles du temps. Rien de plus juste que la magnifique comparaison d'Innocent III. Des deux puissances, la plus élevée est incontestablement la puissance spirituelle, parce qu'elle s'adresse à la partie la plus noble de l'homme, qu'elle touche à ses intérêts les plus graves, et qu'elle lui ouvre le ciel. Qu'un conflit s'élève et que l'une des deux commande ce que l'autre défend, ou interdise ce que l'autre commande, il est de droit comme de raison de désobéir à César pour obéir à Dieu et de sacrifier les avantages de la vie présente pour s'assurer ceux de la vie future. Cruelles et redoutables extrémités, qui n'ont fait pâlir ni les apôtres, ni les martyrs, ni les confesseurs, et qui jusqu'à la fin des temps trouveront le vrai chrétien supérieur à la crainte comme à la promesse, à la flatterie comme à la menace, sans espoir et sans peur devant les hommes, sans honte et sans reproche devant Dieu.

Autant il est facile de faire la distinction des deux souverainetés et d'établir leur indépendance réciproque, autant il est difficile de déterminer leurs rapports. Ce n'est que par une pure abstraction que l'on peut séparer en théorie ce que la pratique tient perpétuellement mêlé et confondu. L'Église ne tire des sociétés temporelles ni son origine, ni sa nature, ni ses droits, mais sa destinée est mêlée à la leur. Cette souveraineté tantôt les étonne et les irrite, et on la traite en ennemie ; tantôt elle leur ins-

pire l'admiration et la confiance, et on la traite en alliée ; tantôt elle leur semble en dehors de la vie politique et sociale, et on la traite en étrangère. Elle connaît ainsi selon les dispositions si variées des gouvernements humains, ou leur tyrannie, ou leur protection, ou leur indifférence.

Telles sont les trois sortes de positions que l'Église peut avoir dans les sociétés temporelles. Elle en a senti tout à la fois et les avantages et les dangers, et par le mystère d'une destinée qui n'appartient qu'à elle, se trouvant tout ensemble persécutée ici, protégée là, libre ailleurs, elle répète sur les points les plus divers de son territoire aux sociétés qui la persécutent, à celles qui la protégent, à celles qui l'oublient, sans s'aigrir dans la disgrâce, sans s'enivrer dans la fortune, sans s'émanciper dans la liberté : *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît.*

Il n'existe pas dans les desseins de Dieu que l'Église soit partout ni toujours ou persécutée sans trêve, ou honorée sans contestation, ou libre sans entrave. Les jours de persécution ont leur grandeur, mais ils ont leurs dangers. Il y a profit à contempler l'Église plus forte que le glaive, plus étincelante que le bûcher, plus redoutable que la mort. On reconnaît son courage en la voyant mépriser la plume du sophiste comme la hache du bourreau, l'opinion d'un peuple égaré comme la sentence d'un juge inique et les édits d'un roi pervers. On convient que pour se redresser, vivante et glorieuse, après trois siècles de persécutions dans l'empire romain, pour frapper obstinément depuis dix-huit siècles aux portes de la Chine et du Japon, pour avoir à sa disposition autant de martyrs que l'on veut planter de croix, il faut une vitalité secrète qui grandisse par le massacre, qui rayonne dans l'opprobre, et qui brave la terre en regardant le ciel. C'est le temps où les tyrans s'indignent de ne posséder que les corps de

leurs sujets et où ils envient cette souveraineté spirituelle de l'Église qui dispose des âmes ; ils veulent à tout prix ou l'anéantir, comme l'essaya Néron, ou la confisquer à leur profit, comme le rêva Henri VIII. Ou bien la guerre du mépris remplace celle de l'extermination : on prend en pitié cette souveraineté prétendue, on s'efforce d'arracher à l'Église les esprits d'élite, et on la déclare tout au plus bonne à gouverner le vulgaire et à perpétuer l'ignorance. C'est le temps de Julien et de Voltaire. Mais quelque belles que soient les palmes du martyre cueillies sous le fer des tyrans ou sous le rire des sophistes, l'Église n'en envoie pas moins ses Tertullien pour réclamer devant les empereurs, ses Origène, ses Justin, ses Athénagore, pour discuter dans les écoles, déconcerter la raillerie et confondre le mensonge.

Elle sait que le respect humain retient loin d'elle les âmes tièdes, jalouses de plaire à César plutôt qu'à Dieu ; elle sait qu'aux yeux de certains esprits faibles il y a sur la terre des grands assez grands et des puissants assez puissants pour mériter que l'on croie et que l'on vive à leur gré, selon leur goût et leur caprice, et pour obtenir que l'on pousse la complaisance encore plus loin, en mourant non dans la religion qui est la plus sûre, mais dans celle qui plaît davantage à l'empereur. Elle aspire donc à régner non dans les combats, mais dans la paix, et elle appelle de tous ses vœux le jour où sa souveraineté spirituelle est agréée et reconnue par les maîtres de la terre.

Ce jour arrive tôt ou tard dans les empires ; l'Église respire après de longs combats, et les Césars, convertis, viennent lui proposer une étroite alliance pour appuyer leur trône à l'autel du vrai Dieu. Lui ferez-vous une loi de la refuser, parce qu'elle peut en redouter les suites ? Quoi ! elle eût refusé la main à Constantin, parce qu'elle pouvait craindre un Constance, à Pepin et à Charlemagne,

parce qu'elle eût soupçonné dans l'avenir un Frédéric II, et à saint Louis, parce que la race bénie de ce grand roi, devait donner le jour à Philippe le Bel ? Non, de telles appréhensions sont indignes de sa grande âme. Qu'importe que la protection des princes ne doive pas demeurer désintéressée ? C'est le propre des institutions de l'homme de se corrompre ; c'est le propre de l'Église de demeurer incorruptible. Elle accepte pour parure la pourpre des rois, mais elle garde sous ce manteau la liberté de sa parole et l'indépendance de son action. Elle a été puissante, mais sa puissance n'a profité qu'aux petits, dont elle a pris la tutelle ; elle a été riche, mais sa fortune n'a profité qu'aux pauvres, dont elle a bâti les demeures et dont elle refait sans cesse le patrimoine, sans cesse confisqué ou amoindri par les révolutions ; elle a dicté ou inspiré des lois, mais sa bouche était alors la seule qui sût parler, sa main la seule qui sût écrire, et sans l'Église l'Europe n'aurait eu au moyen âge ni législation, ni littérature, ni histoire ; elle a ôté et donné des couronnes, mais elle les ôtait aux parjures et aux tyrans, elle les donnait aux vaillants et aux saints.

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou la manière providentielle dont cette autorité lui a été attribuée par la nécessité des circonstances et le consentement des peuples, ou la manière toute maternelle dont elle l'a exercée, en toute sagesse comme en toute douceur, sans flatterie envers les rois, sans despotisme envers les peuples. Oh ! laissez-moi saluer ce souvenir, trop raillé, d'une antique alliance entre le trône et l'autel. L'accord intime des deux puissances a porté de bons fruits, et le monde s'en est nourri longtemps. Il a donné au monde de belles églises, de nobles écoles, de grands monastères, de saintes lois ; il a aidé au salut des peuples pendant des siècles entiers : c'est assez pour que l'histoire le glorifie, assez pour que la sagesse humaine le regrette encore.

Cependant, quand les nœuds de cette alliance commencent à se rompre, il n'est pas rare que l'Église et l'État fassent des traités et essaient de régler, par un concordat, des rapports que le temps a peu à peu modifiés. C'est l'honneur de l'Église d'observer la foi jurée, et depuis le concordat de Worms, qui a mis fin à la querelle des investitures, jusqu'à celui de Paris, qui a rétabli en France l'exercice officiel du culte catholique, jamais pape n'a manqué à ses promesses. Ce fut l'honneur du premier consul de traiter avec l'Église désarmée comme si elle avait eu deux cent mille hommes. Mais que de démentis donnés à de belles paroles! que de circonstances délicates où l'alliance renouvelée paraît sur le point de se rompre! Que de soupçons! que d'alarmes vaines! que de vains préjugés! que de puériles disputes! Tantôt on tire de la poudre des parlement des maximes surannées, et on s'en fait une arme contre la parole sainte; tantôt, pour se réunir en concile, correspondre avec Rome, publier les lettres que le pape leur adresse, il faut aux évêques la permission d'un ministre. A côté des constitutions qui garantissent la liberté, il est de vieilles lois qui perpétuent la servitude, L'Église a invoqué les premières; l'État en appelle aux secondes. L'Église se plaint, l'État menace et s'irrite. Encore une épreuve, ô sainte Église, pour vos entrailles maternelles, puisqu'on voit dans vos ministres des suspects à surveiller et à contenir, au lieu de reconnaître en eux les instruments du bien, les organes de la vérité, les interprètes de la morale, les gardiens les plus dévoués et les plus sûrs de l'ordre social. Et vous, tranquille et douce au milieu des injures, vous souriez avec pitié à ceux qui croient que tout est perdu quand un pape a parlé et qu'un évêque monte en chaire. Vous en appelez à la raison, à la patrie, au sens commun, et vous attendez patiemment, la protestation sur les lèvres, que ces chaînes indignes, forgées dans un autre âge, tombent

de vos mains pour l'honneur de la France du XIXe siècle et de la liberté.

C'est devant ce spectacle que l'on vient dire à l'Église et à l'État : Séparez-vous, et la séparation vous donnera la paix. On ne reprochera plus à l'Église de ne vivre que par les Césars, puisqu'elle vivra même après les Césars. On ne lui demandera plus compte de son crédit, de ses richesses, de son influence politique, puisqu'on l'aura reléguée désormais entre le vestibule et l'autel. Les sociétés humaines lui feront une condition nouvelle : ce ne sera ni la persécution avec sa gloire pour les forts et ses dangers pour les faibles, ni la protection qui lui procure la paix, au risque de l'asservir, les trésors, au risque de la corrompre, la puissance, au risque de porter ombrage à la liberté. Que le pouvoir politique se déclare incompétent en religion et qu'il abandonne la société spirituelle à ses destinées. Cette neutralité, confessons-le, est aussi difficile à tenir qu'elle est facile à proclamer. Quel est le prince, même un peu chrétien, qui voie sans jalousie une principauté supérieure à la sienne occuper la pensée et les affections de ses sujets ? Quelle est la république, si libérale qu'elle paraisse, qui ne cèdera quelquefois à des tentations de tracasseries et d'empiètements ? Les yeux fixés sur le nouveau monde, j'entends dire que le problème de la neutralité complète y est déjà résolu. Là l'Église a grandi sous le drapeau planté par Washington ; aucune force étrangère n'est venue appuyer son autorité spirituelle, ses églises se multiplient sans gêne, ses évêques sont librement élus, son esprit anime et soutient un grand peuple. Spectacle trop nouveau pour être déjà jugé ! Promesses plus séduisantes en apparence que solides en réalité ! Attendez l'avenir. Mais cette neutralité ne touche-t-elle pas à l'indifférence ? N'y a-t-il pas pour le prince ou le magistrat des devoirs publics que l'État semble ignorer ou qu'il ne peut accomplir ? Que de pervers encore

retenus dans l'Église par les rapports qui lient l'Église à l'État, et qui se séparent d'elle, au grand détriment d'eux-mêmes et de leurs familles, si l'Église n'est plus dans l'État qu'une étrangère voyageuse et oubliée ! Si les bons deviennent meilleurs, parce que le respect humain n'a plus de part à leurs bonnes œuvres, quel danger que les méchants ne deviennent pires, parce que l'État ne réprimera ni leur licence ni leurs blasphèmes, une fois qu'une presse irréligieuse aura la liberté illimitée du mal, toujours plus redoutable aux bons que la liberté illimitée du bien n'est redoutable aux méchants ! Quel sera le frein de la pensée ? Où l'impiété trouvera-t-elle des limites, la pudeur des garanties, et Dieu un vengeur ?

Ainsi, l'Église, soit qu'on la persécute, soit qu'on la protége, soit qu'on l'oublie, rencontre partout des avantages et partout des épreuves. Ne la condamnez pas, dans ses rapports avec les sociétés temporelles, à tel régime plutôt qu'à tel autre ; sa destinée est d'avoir tout souffert, sa gloire d'avoir tout bravé, son avenir de souffrir et de braver encore, mais de résister toujours.

Cependant, ce n'est pas là tout son rôle. Après avoir distingué les deux ordres et les deux pouvoirs, après s'être mêlée au monde en tant de manières différentes, il lui reste encore une question à résoudre. Puissance toute spirituelle, peut-elle toucher aux choses temporelles ? Oui, répondent la justice et l'histoire ; elle y touche en revendiquant le droit de propriété et en acceptant le droit de souveraineté.

L'Église acquiert et possède en vertu du droit naturel à toute société. Ce droit, revendiqué par saint Paul, a eu pour organes, après ce grand apôtre, saint Justin, saint Irénée, saint Cyprien, Origène et Tertullien, saint Grégoire de Nazianze et saint Ambroise. Les *Constitutions apostoliques* s'expriment sur ce sujet avec autant de force

que les Pères, et depuis le concile d'Ancyre, tenu en 314, jusqu'à celui de Trente, confirmé en 1564 par le pape Pie IV, on compterait en France, en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Irlande, en Allemagne, en Orient et en Occident, plus de cent canons dressés, de siècle en siècle, par les évêques les plus vénérables avec l'approbation de tous les papes, pour reconnaître les titres des propriétés ecclésiastiques, en réclamer les revenus, en punir ou en signaler les détenteurs. Toutes ces voix proclament avec une parfaite unanimité que l'Église ne revendique le droit de posséder des biens temporels que pour les faire servir aux besoins et aux nécessités des pauvres, des pèlerins, des veuves, des malades, à l'ornement des églises, à l'entretien des monastères et des hospices, à la prédication de l'Évangile. Ces biens forment l'héritage de Jésus-Christ et le patrimoine de la société chrétienne. C'est pourquoi l'Église n'a cessé de louer ceux qui les augmentent, de plaindre ceux qui les envient, de condamner ceux qui les attaquent. Elle s'adresse aux princes pour en recouvrer la jouissance ; elle ordonne à ses évêques d'en régler l'usage ; elle reconnaît aux papes le droit d'en transférer la propriété. Vous l'avez dépouillée mille et mille fois, et elle recommence toujours à posséder, car elle est sage, elle est prévoyante, elle est mère, et dans le morceau de pain que vous lui jetez comme une aumône dédaigneuse, elle fera toujours deux parts à force de privations et de sacrifices, l'une pour les pauvres du jour, l'autre pour ceux du lendemain, l'une pour assister les victimes que votre corruption a oubliées après les avoir perdues, ou pour apaiser la faim irritée par le spectacle de votre luxe insolent, l'autre pour offrir, dans un siècle peut-être, aux derniers héritiers de votre nom appauvri, le berceau de l'enfance, les leçons de l'étude ou l'hospice de la vieillesse.

Il y a une différence essentielle entre le droit de pos-

séder les choses temporelles en qualité de propriétaire, et le droit de les gouverner en qualité de souverain. L'Église a réclamé le premier dès le commencement ; elle n'a fait qu'accepter le second dans la suite des siècles. Mais, pour être moins ancien, cet autre droit n'est aujourd'hui ni moins incontestable ni moins sacré. C'est au meilleur titre que les papes, souverains spirituels des âmes, sont aussi les souverains temporels des États de l'Église. Ils règnent en vertu d'une prescription quinze fois séculaire, constatée et enracinée au milieu des souffrances et des luttes, à la différence de celle des domaines ordinaires, qui s'acquiert et se constate par une possession paisible. Ils règnent par droit d'acquisition et de rachat, car ils ont cent fois conquis leurs États en les défendant, cent fois ils les ont rachetés en les restaurant ; leur départ y a marqué une ère de décadence et de ruines, leur retour y a ramené la paix, la prospérité et les beaux-arts. Ils règnent au nom de la société chrétienne, qui leur a acheté et qui leur garde ce trône unique au monde, en versant le meilleur de son sang pour le cimenter, en payant des impôts et des tributs pour l'embellir, en envoyant des députations de pèlerins pour le saluer, en recrutant dans toutes les nations et dans toutes les langues une milice pour le soutenir, en excitant dans les meilleurs esprits et dans les plus nobles cœurs des sympathies pour le défendre et le sauver. Ils règnent au nom de la politique européenne, qui, après avoir vu en eux les juges des nations pendant tout le moyen âge, les considère dans les temps modernes comme des neutres dont la royauté modeste, mais nécessaire, est placée, sous la garantie des traités et du droit des gens, dans une condition supérieure à toutes les royautés humaines. Ils règnent au nom du peuple, qui les a élus et acclamés ; mais cette élection, si différente de celles que président la peur, la corruption ou l'entraînement, est l'acte réfléchi et pro-

longé de toutes les générations qui sont venues d'elles mêmes, tantôt se placer, tantôt se remettre sous la tutelle du saint-siége, avec les démonstrations les moins équivoques de fidélité et de dévouement. Ajoutez à tant de titres les chartes signées par les Pepin, les Charlemagne, les Othon, les Frédéric, les Maximilien ; les serments prêtés dans chaque ville et dans chaque bourgade à l'avènement de chaque pape, les revendications faites d'âge en âge par plus de deux cents pontifes qui ont successivement affirmé ce besoin, montré ces chartes, répété les droits de leur royauté temporelle, sans vouloir l'aliéner, sans songer à l'étendre, déclarant qu'ils la possédaient non pour eux-mêmes, mais pour Dieu et son Église, non comme seigneurs, mais comme mandataires.

Voilà le trône que les siècles ont fait aux papes. Ce trône, si souvent attaqué, est encore debout ; ces souverains, si souvent exilés, sont toujours rentrés dans leurs États ; et si c'est la loi de la royauté pontificale d'être sans cesse harcelée et bannie, c'est aussi sa loi d'être sans cesse restaurée et reconnue. Elle ressemble par un côté à toutes les choses humaines, mais par un autre côté elle les dépasse et les confond. Il faut bien reconnaître, avec Bossuet, une admirable disposition de la Providence, qui a voulu assurer par là la liberté et l'indépendance de son Église. L'histoire le dit assez haut : dans tous les temps où la souveraineté temporelle des papes a été contestée, entravée ou amoindrie, leur souveraineté spirituelle en a souffert, et les âmes en ont été blessées. Le pape est-il condamné à vivre à Rome sous la surveillance jalouse des marquis de Toscane, des comtes de Tusculum ou des empereurs d'Allemagne, on a vu les élections du xe siècle suspectes de simonie, entachées de violence, terminées au profit de sujets indignes. Prend-il le bâton de l'exil pour errer dans le monde à la merci d'une nation étrangère, on met en doute sa liberté, on soupçonne sa con-

science, on devine et on signale l'influence qui le domine. Cherchez telle combinaison qu'il vous plaira, l'histoire des temps modernes vous répondra, comme celle des temps anciens, qu'il n'y a point de milieu pour les papes entre l'asservissement et la royauté, et qu'on ne les a jamais vus que la couronne en tête ou les fers aux pieds. Comparez les actes du pape libre aux actes du pape asservi, les traités spirituels signés sur un trône aux traités spirituels signés dans une prison, quelle différence profonde ! quelle éloquente leçon ! Le concordat de 1801, passé entre deux puissances indépendantes dans leur sphère, est encore la loi d'un grande nation ; le concordat de Fontainebleau, arraché à un pape captif, obsédé, menacé, est une page qu'on voudrait effacer des annales de la France et qui demeure dans les annales de l'Église toute baignée des larmes de Pie VII !

Ces souvenirs sont des lois. Après des exemples si récents, qui ne voit que la souveraineté temporelle des papes est la garantie nécessaire de la souveraineté spirituelle de l'Église; qu'il faut être l'égal des rois en dignité dans l'ordre civil pour traiter avec eux dans l'ordre religieux, et que si les deux pouvoirs sont distincts par leur nature comme par leurs fonctions, leur réunion dans la main des souverains pontifes a été le salut et l'honneur du monde. Non, il ne faut avoir rien lu, rien écouté, rien compris, pour venir, en déployant le drapeau de Viclef au nom de l'Évangile, tantôt le drapean du progrès et des lumières au nom de la révolution, demander à l'Église, cette souveraine des âmes, ou d'accepter la subordination et la dépendance sous la main du pouvoir temporel, ou de briser, par une rupture soudaine et définitive, tous les liens qui l'attachent encore aux choses du temps. Ceux-là veulent qu'elle vive avec reconnaissance du pain de l'aumône ; ceux-ci qu'elle abandonne tout ce qu'elle a reçu et qu'elle n'accepte désormais ni dons, ni secours, ni appui. D'un

côté, c'est la dépendance la plus absolue, avec tous les périls qu'elle entraîne; de l'autre, c'est l'affranchissement de tout lien temporel, avec les hasards d'une vie sans garanties, sans asile et sans ressources. Le grand évêque qui préside avec tant de sagesse aux destinées de ce diocèse, et qui combat avec tant de courage les combats du Seigneur, n'a pu supporter ces pensées chimériques, où l'on ne rencontre que difficultés de tous genres, et où l'on n'entrevoit d'autre terme que la désolation et la ruine. Écoutez sa parole, car je ne suis ici qu'un écho et l'humble disciple d'un maître éminent: « Entre deux voies si dangereuses, la sagesse en a tracé une autre à l'Église. Il y a dix-huit siècles qu'elle la suit avec une noble persévérance, vivant au milieu des hommes, prenant part au courant des affaires, subissant dans sa fortune temporelle les vicissitudes inséparables de sa condition, mais la préférant de beaucoup, puisque Dieu l'a voulu, aux rêveries de ceux qui lui proposent, les uns de rompre avec le pouvoir, les autres de le servir. Contente de la part que lui a faite son divin Époux, son guide et son soutien, elle regarde ceux-ci avec mépris, ceux-là avec pitié, et elle marche à son but en défendant ses droits, mais en préférant le ciel à tout le reste. Qu'on la mette à l'épreuve, qu'on lui ôte jusqu'au dernier fleuron de sa couronne, on la verra toujours digne et toujours noble, montrer par sa résignation supérieure à toutes les pertes, par son courage plus grand que tous les désastres, que si elle portait la justice brillante sur son front, elle ne la portait pas moins entière dans son âme. Elle ne regrettera pas les débris de cette maison de boue que l'on renverse, car elle en a dans les cieux une plus grande dont Dieu est l'architecte, le fondateur et le roi : beau séjour où elle doit conduire son troupeau avec une main qui ne manquera jamais de fidélité pour remplir son devoir, avec une bouche qui dira toujours la vérité à tous, avec un esprit qui dominera et

qui confondra la fausse sagesse du siècle, avec un cœur qui embrasse même les plus ingrats [1]. »

III. La souveraineté de l'Église, spirituelle par sa nature, mais forcée par sa destinée de vivre dans le temps et dans l'espace, possède, comme toutes les souverainetés humaines, le triple pouvoir de faire des lois, d'administrer des intérêts et de porter des peines.

Le pouvoir législatif de l'Église est fondé sur l'Écriture, car l'Écriture nous apprend que le Père a envoyé le Fils, non-seulement comme le docteur du monde, mais comme son législateur et son maître, selon le texte de l'Ancien testament : *Je vous donnerai le monde pour héritage* [2], et que le Fils a envoyé les apôtres avec tous les pouvoirs qu'il avait reçus lui-même, selon ce texte de l'Évangile : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie* [3]. Les apôtres, en exerçant ce pouvoir, se félicitent de n'imposer aux fidèles que des lois nécessaires à leur salut ; ils en attribuent l'initiative au Saint-Esprit, dont ils sont les organes [4], et ils recommandent à leurs disciples de gouverner le troupeau auquel cet Esprit divin les a préposés [5]. L'Église, pour obéir à ce commandement, n'a pas cessé de porter des lois, soit dans les conciles, soit par la bouche des souverains pontifes. La raison d'ailleurs lui en faisait un devoir, car à défaut des pouvoirs législatifs, non-seulement elle n'eût pas été une société parfaite, capable de conduire les hommes à leur fin, mais bien loin d'avoir pu vivre dix-huit siècles et s'étendre partout, elle aurait péri dans le lieu même où elle avait pris naissance, elle n'aurait pas duré une heure au milieu des attaques des ennemis, des perplexités et des embarras de ses propres enfants, des nécessités diverses que lui ont successi-

[1] *Le pouvoir temporel des papes justifié par l'histoire*, par Mgr Mathieu, p. 30-31.

[2] *Ps.* II. 8.

[3] *Joann.*, VI, 58.

[4] *Act.*, XV, 28.

[5] *Id.* XX. 28.

vement imposées les circonstances, les temps et les personnes. C'est en vertu de son pouvoir législatif qu'elle interprète infailliblement la loi naturelle, qu'elle ajoute à cette loi, avec une autorité non moins infaillible, des lois positives et des règles de mœurs intéressant le salut commun, enfin qu'elle statue sur la discipline générale et qu'elle commande dans cette matière l'obéissance à tous les fidèles.

Outre le pouvoir de faire des lois, toute société bien ordonnée possède encore le pouvoir d'administrer ses intérêts en réglant l'ordre public et en assurant à chaque province, à chaque cité, à chaque citoyen, le bienfait d'une surveillance attentive et d'une police paternelle, en faisant sentir tout à la fois aux bons la main qui protége, aux méchants la main qui réprime. Ces relations quotidiennes entre le prince et le sujet constituent le droit administratif. Ce droit s'exerce par des ordonnances et des arrêtés et il a pour représentants des magistrats dont le nombre, la hiérarchie et les attributions varient selon les besoins des lieux, le génie des peuples et la nature des affaires. Ne soyez donc pas surpris de trouver dans l'Église ce pouvoir, ces décrets, ces tribunaux. Elle a toute la terre pour domaine et tous les peuples pour sujets ; tous les intérêts de l'âme sont confiés à sa garde ; son administration tient à la fois du temps et de l'éternité. Honneur et respect aux décisions qu'elle rend et aux congrégations qui les portent ! C'est le propre de l'obéissance chrétienne de vénérer l'autorité souveraine jusque dans les ministres qui lui servent d'organes, et si les passions humaines ou les infirmités de la nature peuvent se retrouver encore dans ces tribunaux administratifs, ils ont, à défaut de l'infaillibilité, qui n'appartient qu'à l'Église et au pape, l'autorité des plus saintes traditions, la science des plus grandes affaires et le prestige des plus grandes vertus.

Cependant, après avoir fait des lois et porté des règlements administratifs, la tâche des sociétés humaines, n'est pas achevée ; il leur reste à décréter et à infliger des peines. A défaut de ce pouvoir coactif, que seraient les lois? De vaines prescriptions et de vaines menaces. Que deviendrait l'État? Une souveraineté illusoire et condamnée à mourir. L'Église, société parfaite des âmes, ne saurait donc avoir de véritables lois, ni demeurer longtemps une société, si ces lois n'avaient des peines pour sanction. Son pouvoir coercitif est, comme son pouvoir législatif, clairement indiqué dans l'Écriture. Il a été donné à Pierre, comme on le voit par les paroles dans lesquelles Jésus lui promet de *lier et de délier dans le ciel tout ce qu'il aurait lié et délié sur la terre* [1]. Pouvoir suprême, au-dessus duquel il n'y a plus de juridiction ni d'appel ; pouvoir universel, qui comprend les peines aussi bien que les lois. Il a été renouvelé à tous les apôtres, et Jésus-Christ en le leur conférant leur a fait un devoir de *regarder comme un païen et comme un publicain quiconque désobéirait à l'Église* [2]. Cette formule d'excommunication, en usage chez les juifs, est transportée ainsi, par le Sauveur du monde, de la langue de la synagogue dans la langue même de l'Évangile, pour exprimer l'horreur du péché, le bannissement de la société chrétienne et l'exercice souverain du pouvoir coercitif. Elle se retrouve dans la bouche de saint Paul, quand il livre à Satan l'incestueux de Corinthe à cause de ses mauvaises mœurs [3], et plus tard Alexandre et Hymenœus à cause de leurs erreurs dans la foi [4]. C'est la même sentence que prononcent les papes et les conciles, que les Pères invoquent contre les hérétiques, et dont Tertullien et saint Augustin relèvent toute la gravité en insistant et sur la qualification de païen attachée aux coupables que

[1] *Matth.*, XVI, 19.

[2] *Id.* XVIII, 17.

[3] I. *Cor.*, V, 3 et seq.

[4] *I Tim.*, I, 20.

l'Église a frappés, et sur le triste sort auquel elle les condamne en les abandonnant à Satan [1].

Il n'y a donc rien de plus rationnel, de plus évangélique ni de plus conforme à la tradition que l'usage du pouvoir coercitif dans l'Église de Jésus-Christ. Les peines qu'elle décerne sont de deux sortes ; les unes regardent l'âme, les autres le corps. Celles-là sont spirituelles et surnaturelles, comme la privation des prières publiques, des sacrements et de la sépulture ecclésiastique; celles-ci sont terrestres et temporelles, comme la perte des biens et de la liberté.

Ouvrez maintenant l'histoire, et jugez les institutions pénales de l'Église.

Est-ce le pouvoir d'excommunier que vous lui contesterez ? En droit, ce serait un trait de dérision, car autant vaudrait dire qu'on peut appartenir à une société malgré elle, l'attaquer, la railler, la fouler aux pieds, et cependant garder son nom, jouir de ses biens, profiter de ses mérites ; autant vaudrait dire que le prince ne doit pas punir le sujet rebelle, que la cité ne doit pas bannir le citoyen traître à sa patrie, que le père ne saurait interdire son foyer et sa table à l'enfant ingrat. Il n'y a point de pouvoir légitime et durable qui ne tienne le glaive d'excommunication et qui ne prononce tous les jours des arrêts de retranchement. En fait, qui des sociétés humaines peut demander compte à l'Église des arrêts qu'elle a portés ? Est-ce Athènes ? mais elle a banni Aristide de ses murs, parce qu'elle s'ennuyait de l'entendre appeler le juste, et Socrate de la vie, parce qu'il avait été déclaré le plus sage des mortels. Est-ce Rome ? Mais Rome, qui a supporté Sylla malgré ses crimes, n'avait pu souffrir Coriolan à cause de sa gloire ! Constantinople? Elle a chassé les Athanase et les Chrysostôme, elle a raillé Narsès, elle a exilé Bélisaire. L'Angleterre a dressé l'échafaud de Charles I[er],

[1] S. Aug., lib. *de fid. et op.*, cap XXVI.

qui fut le plus honnête de tous les rois, et Cromwel, son assassin, y est mort redouté au dehors, tranquille au dedans, en paix avec tout le monde, excepté avec lui-même. La France, par une autre ironie, après avoir trouvé des bourreaux pour Louis XVI, a eu des honneurs pour les régicides. Non, non, cités anciennes ou modernes, vous ne savez pas excommunier et ce n'est pas à vous de jeter à l'Église la première pierre. Mais l'Église peut avouer devant la religion, la morale, la justice, l'usage qu'elle a fait de ce glaive redoutable. C'est par là qu'elle a sauvé la foi, car il fallait séparer sans pitié l'hérésie et le schisme, qu'une tolérance coupable a fait prévaloir. C'est par là qu'elle a vengé la morale, réprimé le divorce, assujetti les rois au frein sacré du mariage, prévenu l'abaissement de la royauté dans la luxure, la dégradation des races dans la polygamie, le retour aux mœurs et aux abominations du paganisme. C'est par là qu'elle a vengé la justice aussi bien que la morale, car elle forçait les rois à régner selon Dieu, à respecter le sang de leurs sujets, l'héritage de leurs pupilles, la sainteté de leurs serments, les domaines de leurs voisins. Faites la liste de ceux qu'elle a contristés, humiliés ou punis, vous n'y trouverez que des princes un moment égarés par la passion et heureusement ramenés par le châtiment, ou bien des tyrans avérés des consciences, des usurpateurs toujours avides du bien d'autrui, des défenseurs toujours obstinés du mensonge et de l'hérésie, qui avaient établi sur le trône le scandale de l'inceste ou de l'adultère, vendu les choses saintes, opprimé leurs vassaux, foulé aux pieds la vertu et l'honneur, outragé tous les droits, et mis en péril tout ce qu'il y a de respectable et de sacré dans les rapports de Dieu avec les hommes et des hommes entre eux. Dans un temps où l'opinion était muette, la législation incertaine, la puissance royale barbare, ignorante, absolue, c'est l'excommunication qui a sauvé le monde.

Il faut aborder sans crainte une autre question et reconnaître à l'Église le droit de décerner des peines dans l'ordre temporel aussi bien que de prononcer l'excommunication dans l'ordre spirituel. Je n'examine point s'il est opportun d'exercer ce droit dans tel siècle et chez tel peuple, mais si ce droit existe et si l'Église peut le revendiquer. Les préjugés et les répugnances du temps où nous sommes ne sauraient être invoqués ici, car l'Église n'est pas faite pour un temps ou pour une nation ; sa souveraineté est de tous les âges comme de tous les lieux ; elle doit être jugée non pas avec les appréciations légères et changeantes de l'esprit moderne, mais au poids éternel de l'inflexible justice. Conclure de la condescendance du présent à la condamnation du passé, c'est oublier que l'éducation des peuples et des siècles a, comme celle des enfants, les phases les plus diverses, qu'il y a des jours de rigueur et des jours de pardon, mais que le droit demeure toujours le même. Ainsi s'expliquent ces canons de l'Église primitive dont l'unique sanction était dans la peine temporelle; ces pénitences publiques, si édifiantes encore pour la faiblesse de notre foi ; ces conciles et ces synodes qui condamnaient à la perte des biens et à l'exil ; ces statuts portés dans les assemblées les plus vénérables du clergé, qui infligeaient la détention aux ecclésiastiques infidèles à leurs devoirs. Le saint concile de Trente reconnaît expressément ce pouvoir dans l'Église [1], et devant une telle autorité il n'en coûtera jamais à un esprit droit de s'incliner, à un noble cœur de se soumettre. Après s'être épuisé en déclarations surannées, en attendrissements hypocrites ou en lamentations sans fin sur les victimes de cette antique pénalité, n'est-il pas temps d'examiner froidement la question et de se dire que l'Église, société spirituelle mais visible, montant au ciel, mais condamnée à marcher dans le temps, guidant des âmes, mais

[1] Cap. III, sess. 25, *de reformatione.*

des âmes unies et asservies à des corps, possède certainement, en vertu de sa double nature, le double glaive, celui qui atteint l'esprit et celui qui frappe le corps. Elle a des sujets que la voix suffit à retenir, mais elle en a de plus endurcis et de plus charnels, que la main doit saisir et remettre dans la voie droite, ce sont les enfants de la crainte. Il y a un âge où la mère peut corriger son fils la verge à la main ; il y a un âge où les Monique n'ont plus contre les débordements des Augustin que les larmes de leur amour et les prières des Ambroise. Laissez l'Église accommoder sa discipline aux temps, aux lieux, aux sociétés, et soit qu'elle ait invoqué le glaive matériel dans les jours de l'obéissance primitive et de la foi docile, soit qu'elle le laisse aujourd'hui dans le fourreau pour ne pas heurter des mœurs amollies ni éteindre une foi qui fume à peine, c'est toujours une mère que l'amour conduit, une mère qui a su s'armer au besoin pour sauver l'âme en châtiant le corps, mais qui, en se réduisant aujourd'hui au rôle d'une autre Monique, se console encore dans l'espérance de sauver, de racheter l'enfant prodigue à force de larmes et de prières [1].

[1] Voir la note II.

TREIZIÈME CONFÉRENCE

LES ŒUVRES DE L'ÉGLISE

DANS L'ORDRE NATUREL ET HUMAIN

L'Église vit, et cette vie, que les sacrements nourrissent, que le sacerdoce entretient, que la vertu couronne, a pour ambition suprême d'imiter la vie de l'Homme-Dieu : elle est la sainteté même.

L'Église enseigne, et sa parole infaillible et immuable émane de Dieu, qui ne trompe personne et qui ne change jamais : elle est la vérité même.

L'Église règne, et sa souveraineté, spirituelle par essence, mêlée aux choses du monde par nécessité, soit qu'elle porte des lois, soit qu'elle administre des intérêts, soit qu'elle corrige des coupables, révèle encore le Dieu de l'Évangile : elle est la justice même.

En quittant le sanctuaire où coulent les sources de sa vie, nous sommes allés nous asseoir sous la chaire où retentit sa voix ; puis, sortant de l'enceinte du temple, nous avons suivi l'Église dans le for intérieur et extérieur où sa souveraineté s'exerce. Partout nous avons trouvé, béni, admiré, non-seulement le nom, mais la vie, la parole, le règne de Jésus-Christ.

Vivre, parler, régner, ce n'est pas là toute l'Église. Elle

agit surtout, et ses œuvres, soit humaines, soit divines, révèlent à la fois, comme celles de Jésus-Christ, la bienfaisance sans mesure, et la puissance sans bornes. L'Église, comme Jésus-Christ, assiste, console, délivre, passe, en faisant le bien et en soulageant tous les opprimés, au milieu des sociétés civiles dont elle est le modèle parfait ; mais elle a une action plus haute, qui, semblable à celle de Jésus-Christ, échappe aux sens et force la nature : elle s'ouvre au monde invisible, s'assujettit tous les éléments et tous les cœurs, commande aux vents et au soleil, à la maladie et à la mort ; elle brise les cèdres sur la montagne et les passions dans l'âme de l'homme ; elle bouleverse les lois du monde ; elle atteste, par des prodiges toujours nouveaux, que c'est toujours Dieu qui agit en elle. Cette merveilleuse action, commencée il y a dix-huit siècles, se fera sentir jusqu'à la fin des temps. Étudions-la sous le double aspect qu'elle présente dans l'histoire ; d'un côté elle touche à l'homme et aux intérêts de la vie présente, de l'autre à Dieu et aux intérêts de la vie future. Les œuvres de l'Église considérées dans l'ordre naturel et humain sont des bienfaits ; dans l'ordre surnaturel et divin ce sont des miracles.

Les œuvres humaines de l'Église, qui feront l'objet de cette conférence, forment l'histoire même de la civilisation moderne : ce sont des œuvres de justice et des œuvres de charité. Des lois dictées par la justice, des institutions animées par la charité, voilà ce que la civilisation doit à l'Église.

I. Qu'est-ce que le monde auquel nous appartenons ? Demi-romain et demi-barbare, il offrait, à l'avénement du christianisme, le mélange odieux de la cruauté cultivée et de la férocité naturelle, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus corrompu dans la civilisation et de plus violent dans la barbarie. Civilisés ou sauvages, tous les peuples avaient le goût du sang et trouvaient un plaisir suprême à le voir

couler. Comment se fût-on refusé cet odieux spectacle? Le maître avait droit de vie et de mort sur son esclave, le père sur son fils, le mari sur sa femme, le citoyen sur l'étranger, le prince sur ses sujets, le vainqueur sur le prisonnier: partout le triomphe de la force et l'oppression de la faiblesse.

Cette criante injustice n'a été comprise et réparée que par l'Église, qui a délivré à la fois dans la famille l'esclave, la femme, l'enfant, et organisé dans la société la propriété et le travail. Ainsi prévalut la justice.

L'affranchissement de l'esclave fut de toutes ces œuvres la plus longue et la plus laborieuse. Quand on songe à tant d'hommes que la loi courbait sous le joug le plus odieux, que leurs maîtres envoyaient au supplice pour avoir toussé ou pour avoir brisé une amphore, et qui arrosaient de leur sang les amphithéâtres du monde romain; quand on reconnaît que l'âme de cette race avilie était encore plus déprimée par la servitude que son corps n'était flétri par le vice ou meurtri par les fers; quand on se demande ce que serait devenue la terre si on eût déchaîné sur quelques milliers d'hommes libres les cent millions d'esclaves dont elle était remplie, il ne reste plus que l'admiration pour la sagesse avec laquelle l'Église a transformé graduellement les mœurs et les lois du monde converti.

Cette œuvre est durable, parce qu'elle a été patiente. Au lieu d'affranchir l'esclave par un décret, l'Église commence par dissiper l'erreur doctrinale qui a enraciné l'esclavage. C'était une opinion généralement admise, au temps d'Hercule comme au temps d'Alexandre, à Rome comme à Athènes, que la race des esclaves était une portion dégénérée de l'humanité. Le chantre de l'Odyssée nous dit que Jupiter leur a ôté la moitié de l'esprit [1]; le divin Platon cite le divin Homère et déclare qu'un homme prudent ne doit point se fier à cette race avilie [2]; Aristote

[1] Hom., *Odyssée*. XVII.   [2] Platon, *Des lois*, VIII.

dépasse encore Platon : « Ceux d'entre les hommes qui sont aussi inférieurs aux autres que le corps l'est à l'âme et l'animal à l'homme, ceux-là sont naturellement esclaves. La nature a soin de créer les corps des hommes libres différents des corps des esclaves. Ainsi, on ne peut mettre en doute que certains hommes ne soient nés pour la liberté, comme d'autres sont nés pour l'esclavage, esclavage non-seulement utile aux esclaves eux-mêmes, mais encore juste [1]. » A cette misérable philosophie qui osait imputer à la nature l'intention de créer des castes différentes, les unes nées pour dominer, les autres pour servir, l'Église répond dès le premier jour en proclamant l'égalité des hommes devant Dieu et leur fraternité en Jésus-Christ. Saint Paul l'enseigne aux Corinthiens: *Nous avons tous été baptisés dans le même esprit pour n'être tous ensemble qu'un même corps, soit Juifs, soit gentils, soit esclaves, soit hommes libres* [2]; aux Galates : *Vous êtes tous enfants de Dieu par la foi qui est en Jésus-Christ, car vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez été revêtus de Jésus-Christ. Il n'y a plus de Juif ni de Grec, il n'y a plus d'esclave ni de libre, mais vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ* [3]; aux Colossiens : *Il n'y a parmi vous ni gentil, ni Juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbare, ni Scythe, ni esclave, ni libre, mais Jésus-Christ est tout en tous* [4]. Ces instances, ces répétitions, ces importunités, ne sont-elles pas le plus magnifique réquisitoire contre l'esclavage ? Quel coup de tonnerre ! quel réveil ! quelle lumière soudaine !

Cependant l'application de la nouvelle doctrine exigeait les plus grands ménagements. L'Église ne songeait pas à briser toutes les chaînes du même coup, mais à les rendre d'abord plus faciles à tenir et plus douces à porter. Elle

[1] ARISTOT., *Polit.*, III
[2] *I. Cor.*, XII, 13.
[3] *Gal.*, III, 26, 27, 28,
[4] *Coloss*, III, 11.

disait aux esclaves : *Obéissez à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, avec crainte et respect dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ lui-même. Ne les servez pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais comme serviteurs de Jésus-Christ, faisant de bon cœur la volonté de Dieu. Servez-les donc avec affection, regardant en eux le Seigneur et non les hommes, sachant que chacun recevra du Seigneur la récompense du bien qu'il aura fait, esclave ou homme libre.* Elle disait aux maîtres : *Et vous, maîtres, conduisez-vous de même envers vos esclaves, n'usez plus de violence ; sachez que dans le ciel est votre maître à tous, et qu'auprès de lui il n'y a point de distinction de rang, ni d'acception de personne* [1]. Ainsi, ce n'est plus au nom de l'homme que le maître continue à commander, ce n'est plus à l'homme que l'esclave obéit, mais l'obéissance et le commandement sont fondés sur des titres divins. S'il reste des droits au maître, il aura des devoirs ; s'il reste des obligations à l'esclave, il aura des droits : les esclaves et les maîtres apprennent qu'ils ont une origine commune, un maître commun, un juge commun, une récompense commune. Ils sont frères, Dieu est leur père et le ciel leur patrie. Quelle résignation dans l'obéissance ! mais aussi quelle douceur dans le commandement !

Une amélioration sensible ne tarde pas à être observée dans les mœurs. Non-seulement les esclaves sont aimés et honorés comme des frères, mais les premiers chrétiens affranchissent ceux qu'ils possèdent et recueillent ceux que des maîtres cruels ont abandonnés. Une fois émancipés, ces malheureux peuvent être admis au sacerdoce et même arriver à l'épiscopat. Ce fut la destinée d'Onésime, ce fugitif que saint Paul recommandait en ces termes à Philémon : *Au nom de la charité, moi Paul, chargé*

[1] Eph., VI, 5 et seq.

d'années et prisonnier de Jésus-Christ, je t'invoque pour mon fils Onésime, que j'ai enfanté dans les chaînes. Reçois-le non plus comme un esclave, mais comme un frère bien-aimé, et si tu as quelque affection pour moi, qui le chéris, reçois-le comme moi-même[1].

La lettre de saint Paul à la main, que ne va pas demander l'Église? Elle ne tiendra guère de conciles sans y prendre en main la cause des esclaves, promulguant ou renouvelant avec une faveur marquée les canons qui les protégent, séparant de la communion et de la table des fidèles ceux qui les maltraitent, s'indignant si on les fouette, défendant qu'on les rase pour afficher l'ignominie de leur condition, épiant, de siècle en siècle, toutes les occasions favorables qui peuvent les faire rentrer dans le droit commun. Ce qu'aucune autre religion, aucun législateur, aucun philosophe, n'avait jamais osé entreprendre ni même rêver, l'Église le fait à mesure qu'elle s'enracine dans les esprits et qu'elle pénètre dans les habitudes des nations. Elle agit lentement, parce qu'elle agit divinement. Dans ce combat continuel qu'elle livre à l'esclavage, elle varie ses attaques, change ses moyens d'influence, transporte la lutte tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ordonne ou supplie, éclaire ou protége, se montre partout, agit sans cesse, ne se lasse jamais. Ainsi, dans les lieux où les affranchissements commencent, l'Église, non contente de les favoriser, les revêt d'une inviolabilité religieuse en prenant Dieu et les autels à témoin de la libéralité faite par le maître et de la liberté rendue à l'esclave. Quand la servitude est le fruit de la piraterie et de la guerre, rien ne coûte à l'Église pour en assurer la rançon. Elle se dépouille de ses biens les plus précieux, vend les vases du sanctuaire, envoie des libérateurs sur toutes les plages que la barbarie a souillées, baise les fers des captifs, et si elle ne peut les briser à prix d'or, elle con-

[1] *Ep. ad Phil.*

sent au besoin à en charger ses prêtres et ses religieux, heureuse d'en ôter ainsi le poids accablant au père qui ne peut vivre loin de sa famille, au jeune homme dont une vieille mère pleure l'absence et les soins. « Nous avons connu, dit le pape saint Clément, plusieurs des nôtres qui se sont livrés eux-mêmes en captivité et qui ont ainsi racheté leurs frères [1]. » Saint Grégoire le Grand, héritier de ce généreux esprit, affirme que les personnes rachetées par l'Église n'ont contracté envers elle aucune dette [2]. Il encourage le rachat des esclaves par des considérations qui n'appartiennent qu'à l'Église. «Puisque notre rédempteur, disait-il, a daigné, dans sa bonté revêtir la chair de l'homme pour nous rendre notre première liberté, en brisant par la grâce de sa divinité le lien de la servitude qui nous tenait captifs, c'est une action salutaire de rendre aux hommes, par l'affranchissement, leur liberté native; car au commencement, la nature les a créés tous libres, et ils n'ont été soumis au joug de la servitude que par le droit des nations [3]. » Il déclare, dans un concile tenu à Rome en 595, que la liberté sera acquise à tous ceux qui voudront embrasser la vie monastique.

La législation ne pouvait guère échapper à l'influence de cette douceur toujours croissante, et la justice qui envahissait les mœurs finit par entrer dans les lois. Constantin et après lui Théodose et Justinien attaquèrent l'esclavage dans son principe, en déclarant la liberté une chose inestimable : *Rem inæstimabilem*. Au lieu des entraves infinies opposées à l'affranchissement, la loi donne pour le faire des facilités toujours croissantes : elle en augmente les causes, elle en multiplie les modes, elle en accorde le droit, même aux enfants de seize ans. L'esclave rétabli dans sa dignité d'homme ne sera plus désormais une vile chose, car le juge le connaît, et le prince le pro-

1 1re *lettre aux Corinth.*, c. 55.
2 S. Greg., pap., *Epist.*, VII, 14.
3 Id., lib. V, 12.

tége. Justinien recommande la douceur aux maîtres, et renferme le droit de correction dans certaines limites. Le meurtre d'un esclave fut réputé homicide et puni comme tel ; enfin l'esclave fut protégé par la loi elle-même dans sa conscience ; il put refuser au maître tout ce qui la blessait et réclamer l'intervention de la société pour garder sa pudeur et sa religion. Voilà comment le droit se transforma peu à peu, en exprimant les idées, les sentiments qui avaient prévalu dans la conscience publique et en appliquant les saintes maximes de l'Évangile.

Mais ce n'est pas encore assez d'avoir adouci la loi, l'Église ne s'arrête pas ; elle marche, sans jamais reculer, vers l'affranchissement universel, avec cette constance ordinaire qui caractérise ses desseins et que ses ennemis eux-mêmes ont reconnue en elle. A partir du VIe siècle, sa charité devient plus exigeante parce que son autorité est devenue moins contestable. Tantôt elle s'occupe des esclaves qui servent les Juifs, et après avoir assuré la liberté de leur conscience dans ce service humiliant, elle leur accorde l'impunité s'ils prennent la fuite dans une église[1] ; elle dispose que le Juif qui pervertira un esclave chrétien sera condamné à perdre tous ses esclaves[2] ; elle permet de racheter au prix de 12 sous tous ceux qui se trouvent dans ces maisons maudites[3] ; elle finit, enfin, par déclarer qu'un chrétien ne doit être en aucune manière l'esclave d'un Juif[4]. Tantôt elle met des limites au trafic des hommes, le restreignant aux limites d'un royaume[5], et rappelant en plein concile que les esclaves ont été rachetés du sang de Jésus-Christ, et qu'on devrait plutôt les acheter que les vendre[6]. En Angleterre, un concile célébré à Celchito en 816 veut qu'à la mort d'un évêque tous ses esclaves anglais soient mis en liberté[7]. En

1 Concil. Aurel. tert., an. 538.
2 Id., 541.
3 Concil. Matis. prim., an 581.
4 Concil. Tolet. tert., an. 589.
5 Concil. Cabil., an 650.
6 BALMÈS. *Le protestantisme comparé au catholicisme*, I, 301.
7 *Id.*, ibid.

Espagne, le concile de Mérida autorise non-seulement les évêques, mais les simples curés, à donner la liberté aux serviteurs de l'Église, en les inscrivant au nombre des clercs. Partout où l'intérêt des âmes était engagé, cette sollicitude persévérante s'étendait, sans distinction de services ni de personnes, à tous ceux que la naissance avait placés dans une condition si misérable. En dépit des maîtres du monde, qui ne voulaient pas regarder le mariage des esclaves comme valide lorsqu'il avait été contracté sans le consentement des maîtres, l'Église ne consentit jamais à ce que l'homme, rabaissé au niveau des brutes, fût forcé d'obéir au caprice ou à l'intérêt d'un autre homme, sans égard pour les sentiments du cœur. Le pape Adrien I[er] protesta au nom de la raison, de la justice et de la nature, comme au nom de l'Évangile : « Selon les paroles de l'apôtre, dit-il, de même qu'en Jésus-Christ on ne doit écarter des sacrements de l'Église ni l'homme libre, ni l'esclave, de même il n'est permis en aucune manière d'empêcher les mariages entre les esclaves. Et si ces mariages ont été contractés malgré l'opposition et la répugnance des maîtres, néanmoins ils ne peuvent être dissous en aucune façon [1].

Telle est l'œuvre de l'Église. Après douze siècles signalés par une doctrine si constante sur la dignité de l'homme et sur les devoirs respectifs des maîtres et des esclaves, après des efforts si soutenus pour adoucir l'esprit des uns et améliorer le sort des autres, après des exemples si propres à répandre l'esprit de générosité et de désintéressement, après des avis, des défenses, des réclamations que les Pères, les papes, les conciles, ont renouvelés sous toutes les formes, les chaînes de l'esclavage, dénouées et relâchées de toutes parts, sont tombées en pièces, malgré les habitudes de l'antiquité et les invasions des barbares, malgré les guerres qui ont entravé tant de fois cette action bienfaisante, malgré les idées fausses et

[1] *De conj. serv.*, lib. IV, t. IX, c. I.

les intérêts coupables dont la conjuration était si naturelle et dont les rancunes étaient si vives. Celui que l'antiquité mettait au nombre des choses a repris son rang parmi les personnes. Il s'est trouvé attaché non au maître, mais à la terre : il a eu sa place au soleil, et il était interdit de la lui ravir ; son droit au sol, et il y a poussé, comme l'arbre, des racines indestructibles. Son patrimoine s'est formé en même temps que son foyer ; il a choisi librement sa compagne, et aucune main despotique n'a pu désormais le séparer d'elle. Sa liberté spirituelle et morale a été reconquise, car la religion lui a révélé sa dignité, elle lui a assuré le repos du dimanche, elle l'a fait participer aux saints mystères, elle l'a honoré comme le convive de Jésus-Christ. L'esclave des temps anciens est devenu de la sorte le serf du moyen âge, et le serf du moyen âge devient tous les jours le citoyen des temps modernes. L'esclavage est à jamais effacé du droit civil et du droit des gens. Si on le tolère encore en quelques lieux, on l'abhorre partout, et on ne le défend nulle part. Appelez-le un déshonneur, une lèpre, un trafic odieux, personne ne vous contredit ; c'est l'Église qui l'a ainsi qualifié, longtemps avant la politique : à l'Église l'honneur de cette initiative et de cette délivrance !

A côté de l'esclave relevé au rang de serviteur, voyez la femme élevée au rang d'une maîtresse et d'une reine. La femme semblait avoir eu la plus grande part au châtiment du péché, dont elle avait été le triste instrument. Chez tous les peuples, même chez les Juifs, elle était abaissée par la polygamie et avilie par le divorce. En face de cette dégradation, le fils de Marie élève la voix et rappelle la constitution primitive de la famille : *N'avez-vous point lu*, disait-il aux Juifs, *que celui qui créa le monde dès le commencement fit l'homme et la femme et dit : Pour cela l'homme quittera son père et sa mère, et il demeurera avec sa femme, et ils seront deux dans une*

seule chair. Que l'homme ne sépare donc point ce que Dieu a uni[1]. Ainsi ramené aux lois de sa primitive institution, le mariage fut élevé à la dignité de sacrement, et l'union de Jésus-Christ avec son Église devint le type et le modèle de l'alliance chrétienne. Mais pour en garder la chasteté et l'honneur, que ne fera pas l'Église ? Elle attaque la polygamie en Orient, le divorce en Occident, le désordre partout. Elle montre à la femme, Marie, la nouvelle Ève, l'idéal de la plus haute perfection qui puisse être réalisée dans la créature, et lui propose d'en imiter, pour se rendre aimable autant qu'utile, les douces et fortes vertus. Tandis qu'elle crée dans la femme un cœur nouveau à l'aide de ce miroir placé devant ses regards, elle lutte avec une intrépidité pleine d'audace et de constance contre les mœurs sauvages des peuples et les passions brutales des rois, rappelant la double loi de l'unité et de la fixité du mariage avec une invariable ténacité, ne se laissant ni effrayer par les menaces, ni séduire par l'or, pressant sur la législation romaine jusqu'à ce qu'elle ait effacé le divorce, et toutes les fois que l'on essaie de l'introduire dans les législations modernes, faisant entendre, avec une inflexible sévérité, qu'elle ne brisera jamais le premier lien qu'elle a béni, qu'elle ne bénira jamais le lien nouveau qu'elle n'a point formé. Devant cette déclaration, soutenue par un si grand courage, il a fallu plier. Si donc le foyer domestique est resté pur, si la désunion n'est pas entrée dans les familles, si on n'a pas donné à une seconde épouse le droit d'en chasser la première et d'y régner à sa place, c'est l'Église qu'il faut en remercier. Elle a accoutumé l'homme à réprimer dès leur naissance des passions qu'elle ne voulait pas satisfaire ; elle lui a enseigné la patience et le support mutuel en désespérant sa légèreté et ses caprices ; elle l'a obligé à être heureux ou résigné dans une union indissoluble, parce

[1] *Matth.*, XIX, 6.

qu'elle lui a ôté le frivole espoir de porter ailleurs des vœux légitimes. Une transaction possible eût encouragé l'adultère et troublé la paix ; une résignation nécessaire affermit les fondements du foyer et assure sinon le bonheur au dedans, du moins la dignité au dehors : la famille dure dans l'intérêt de l'enfant, également senti par les deux époux, et ces liens, relâchés au commencement, deviennent plus forts quand ils se réunissent sur la tête d'un être également cher à deux cœurs.

Je n'essaierai pas même de dire combien il est devenu puissant et sacré, grâce à l'Église, cet être faible et chétif que les lois anciennes condamnaient à la mort, mais que les lois modernes entourent de protection dans sa jeunesse, dans son berceau, avant même qu'il soit mis au monde. Depuis le souverain jusqu'au dernier magistrat, il n'est personne, parmi tous les dépositaires de l'autorité publique, à qui la conscience ne demande un compte sévère de la vie et de l'innocence de l'enfant. Pourquoi ces précautions, cette responsabilité, cette inquiétude ? Qui a fait d'un être jadis si indifférent à la société et à la famille, un trésor sur lequel l'œil des lois veille avec tant de jalousie ? Reconnaissez encore dans cette législation nouvelle l'esprit et les soins de l'Église. « C'est un ange, a-t-elle dit de l'enfant au berceau. » Mot divin, que toutes les langues comprennent aujourd'hui, que tous les cœurs empruntent à l'Église, et qui fait voir dans cet être, objet de tant d'amour, l'humanité régénérée par le baptême, semblable aux esprits célestes par la pureté, créé pour le ciel et destiné au bonheur.

En faisant rendre justice à l'esclave, à la femme, à l'enfant, l'Église étendit sa protection des personnes aux choses, toucha de sa divine main la propriété et le travail, et les transforma à leur tour. N'allez pas chercher ailleurs que dans son sein la liberté du travail et les véritables garanties de la propriété. Elle trouva le pauvre à la merci

du riche, et le riche à la merci de l'État, qui était le seul propriétaire de tous les biens comme le seul arbitre de la vie et de la mort. Elle dit au pauvre : Respectez les inégalités nécessaires et les fortunes acquises, mais élevez-vous par l'activité et l'économie et sortez de la misère à votre tour. Elle dit au riche : Vous n'êtes que l'intendant de la Providence et l'économe des affaires de Dieu. Semblable à des fontaines que l'on n'élève que pour les répandre, vous n'avez été élevé au dessus des autres que pour rendre de plus grands et de plus généreux services à votre pays. Votre superflu est le nécessaire de l'ouvrier, de l'orphelin, de l'abandonné, et telle est la confiance que Dieu a mise en vous, qu'il vous charge de le dispenser sous la réserve de lui en rendre un jour un compte rigoureux.

Pour maintenir dans la société chrétienne l'émulation du travail qui anoblit le pauvre, et le droit de propriété, qui assure les nobles jouissances du riche, l'Église a interdit l'usure et a longtemps fait partager aux législateurs sa légitime aversion pour les gains souvent illicites, toujours dangereux, auxquels s'accoutume notre cupidité. Prescriptions salutaires, dont nous saisirons mieux le sens et la portée si jamais les lois qui limitent l'usure aujourd'hui viennent à être abolies. On verra alors s'il n'y a pas de l'iniquité à jouir de la fortune au delà de cette juste mesure où l'on aura exposé son bien, dépensé son temps et donné ses peines. On jugera s'il est prudent de faciliter la ruine du laboureur et du vigneron, en leur laissant le frivole espoir de s'enrichir par des spéculations hasardeuses, au lieu d'ensemencer son champ et de tailler le cep planté par son père. On regrettera, devant la liberté effrénée donnée à la corruption publique, les bornes que la sagesse de l'Église avait mises à la fortune des particuliers, et lorsqu'à la place de l'aisance générale il ne restera que de scandaleuses opulences ou de prodigieuses

misères, on reconnaîtra peut-être que l'Église avait mieux réglé le sort des nations en interdisant l'usure et en obligeant ainsi chacun à ne faire valoir que ses propres ressources.

Ne croyez pas qu'en réglant ainsi le sort commun avec la stricte justice, elle ait ôté de l'initiative aux hommes, ni qu'elle les ait dissuadés de mettre leurs intérêts en commun. Elle a présidé, au contraire, à la naissance de la cité, elle a béni les premiers efforts des serfs affranchis, elle a pris sous sa protection les revenus, les terres, les redevances qui ont servi à constituer les premières propriétés communales, elle a administré avec intelligence ce patrimoine, qui devait être la ressource des malades, des veuves, des filles sans dot. C'est aussi sous les auspices de l'Église que sont nés les corps de métiers, dont l'organisation était si puissante et les services si assurés. Ah ! quand on se rappelle ces associations ouvrières, qui possédaient des reliques, présentaient le pain bénit, gardaient avec tant de piété l'image d'un saint, dispensaient avec tant d'abondance le pain de l'aumône aux membres appauvris, visitaient avec tant d'affection les membres malades, et offraient pour les défunts tant de prières et de sacrifices, l'esprit se trouble et le cœur frissonne au spectacle des associations modernes, dont les rites sont ridicules s'ils ne sont redoutables, dont les mystères sont si vains, mais dont la puissance est si réelle, dont le secret, qui n'est qu'un rien pour la foule ignorante, fait trembler et pâlir les vrais initiés : sorte de fraternité toujours unie pour la licence, toujours prête à s'y précipiter quand le signal se donne, hardie la veille des révolutions, satisfaite le lendemain, et qui couvrant déjà, comme un réseau, le monde civilisé, étale jusque dans nos temples les insignes connus d'une égalité imaginaire, d'une justice dérisoire et d'une bienfaisance équivoque. Non, je ne puis plus contenir l'indignation qui

m'oppresse. Arrière, arrière cette civilisation odieuse qui redoute la lumière et qui marche dans l'ombre à la destruction de la foi, en recrutant par la curiosité, la terreur, l'appât du gain, la soif des honneurs, le goût de l'impiété, tout ce que le monde moderne compte d'ambitieux, de niais ou de méchants. L'Église a affranchi l'esclave, et les sociétés secrètes viennent mettre tous les hommes sous le joug d'une servitude nouvelle ; l'Église a affranchi la femme, et les sociétés secrètes, la faisant sortir du gynécée chrétien, où elle lui a élevé un trône, la ravalent en l'initiant aux orgies d'un nouveau paganisme. L'Église a affranchi l'enfant dès le baptême, et les sociétés secrètes l'attirent à quinze ans dans leurs conventicules, pour lui imposer les premiers liens d'un serment mystérieux ; l'Église a affranchi le travail, et les sociétés secrètes l'accaparent pour paralyser autour d'elles l'activité, le commerce et la vie ; l'Église a affranchi la propriété et les sociétés secrètes en rêvent le monopole pour l'exploiter à leur profit. Ah ! s'il est vrai que nous touchions au combat suprême qui prononcera entre ces deux civilisations, j'appelle autour de l'Église tous ceux qui veulent se posséder encore, ne dépendre que de leur conscience et demeurer maîtres de leur sort. Couvrons-nous, il en est temps, du drapeau de l'Église : c'est le seul qui abrite l'honneur et la liberté, le seul sous lequel on puisse se promettre de trouver toujours des frères d'armes, car si la justice est sa devise, la charité est son cri de guerre.

II. Pendant que l'Église faisait pénétrer dans les lois l'esprit de justice, elle animait du feu de sa charité toutes les institutions qui sont la gloire de la société moderne. Ces institutions ne sont pas également durables ; les unes, nées des circonstances, n'ont eu qu'un temps et ont passé avec les besoins qui les avaient fait naître ; les autres sont de tous les temps et dureront autant que l'Église, parce

qu'elles répondent aux besoins toujours renaissants de l'humanité. Passagères ou durables, c'est la charité qui les inspire, les protége, les soutient, les relève, les transforme ou les éternise ; c'est à leur esprit charitable qu'on reconnaît leur origine, leur mission et leur droit.

Ce fut une institution passagère que celle du *droit d'asile*, si magnifiquement vanté par saint Chrysostôme lorsqu'il le réclamait en faveur d'Eutrope tombé, contre la vindicte de l'empereur et contre la colère du peuple. Quand ce droit, déjà reconnu sous le Bas-Empire, s'étendit pendant le moyen âge aux chapelles, aux monastères, aux hospices, à tous les lieux surmontés de la croix, la critique citera des coupables cachés avec trop d'indulgence ; mais que de bienfaits à côté de quelques abus, que de vertus sauvées d'un inévitable naufrage ! Que de libertés rassurées ! Que de vies poursuivies par le glaive de l'assassin et mises en sûreté sous l'autel ! Ce n'est pas assez d'offrir des lieux de refuge, l'Église demande *la paix de Dieu* pour les clercs, les moines, les marchands, les pèlerins et les femmes. Ce sont les évêques réunis en concile qui, se sentant à la fois le génie, le cœur et le bras de la société encore enfant, s'occupent de la sécurité des chemins, publient des édits contre les incendiaires et les voleurs, mettent les récoltes à l'abri du pillage. Ouvrez les fastes de ces assemblées vénérables, partout les mêmes faits se présenteront à vos regards. Ainsi le concile de Palencia, célébré dans le royaume de Léon en 1129, décrète des peines contre ceux qui attaquent les faibles ; celui de Clermont, tenu en 1130, excommunie les incendiaires ; celui de Latran, qui date de 1179, étend la protection de l'Église jusque sur les animaux employés au travail des champs ; l'archevêque de Cantorbéry en 1222, et l'évêque d'Upsal en 1396, revendiquent, dans les conciles célébrés en Angleterre et en Suède, le même droit de protéger tout ce qui est sans défense, de réprimer et de punir tout ce

qui est injuste ou violent. La *trêve de Dieu* va plus loin : elle interdit la guerre à tout chrétien, d'abord depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin après le lever du soleil, puis elle étend cette défense à l'avent, au carême, aux vigiles, aux fêtes principales, aux octaves qui les suivent. Ce n'était pas seulement dans les conciles qu'on la proclamait, l'Église la répétait du haut de ses chaires, elle convoquait, pour la rendre plus solennelle, des assemblées où l'on comptait les évêques par centaines, les comtes, les ducs, les princes, par milliers. On la jure sur des reliques ; on excommunie et on bannit ceux qui la violent; on la prolonge pendant des années entières ; le sang cesse de couler, la soif de la vengeance s'apaise, les guerres privées diminuent, et l'Église, qui arrête ou qui suspend le glaive quand on le tire pour une frivole injure ou une aveugle cupidité, l'invoque et le bénit quand il peut sauver la France comme à Bouvines, ou la chrétienté comme à Poitiers, à Dorylée, à Nicée, et à Jérusalem.

Laissez l'Église placer une garde auprès de ces oliviers, qu'il ne faut pas couper, parce qu'ils forment la matière du saint-chrême et qu'ils alimentent la lampe qui brûle dans les sanctuaires, auprès de ces moissons dont on va faire le pain de l'autel et le pain de l'aumône, auprès de ces croix dressées sur tous les chemins, que les malheureux viennent embrasser pour se mettre à l'abri d'un ennemi altéré de vengeance, auprès de ces faibles prêtres ou clercs, femmes, pupilles ou vieillards, qui ne peuvent manier la lance. Cette garde, c'est la *chevalerie,* dont l'apprentissage est si noble, dont les devoirs sont si austères, dont les services ont été si brillants. Encore une institution que l'Église encourage, bénit, développe, en jetant les fondements de l'ordre social, et en semant l'esprit de la civilisation moderne ! La chevalerie assure les bienfaits du droit d'asile, de la paix et de la trêve de Dieu ; elle flatte

les goûts belliqueux d'une fière noblesse, elle les tourne au bien, elle les élève, elle les passionne, et donnant à la charité l'air de l'honneur, elle les pousse à réparer l'injustice au lieu de la commettre, à protéger la faiblesse au lieu de l'accabler. C'était quelque chose d'avoir des protecteurs quand on n'avait pas de juges, des asiles quand le domicile n'était pas inviolable, la paix lorsqu'on ne pouvait se défendre, la trêve quand il fallait semer une terre inondée de sang ou cueillir des moissons toujours menacées par l'ennemi.

Mais, avant et après ces institutions d'un jour, qui, satisfaites d'avoir amené peu à peu l'empire de la justice et de la loi dans les nations modernes, ont fait place à un ordre légal et à des tribunaux réguliers, l'Église, toujours inspirée par la charité, n'a cessé de fonder, de soutenir ou de restaurer trois sortes d'établissements dont la vie tenace et féconde a dans son sein des racines indestructibles : le monastère, l'école et l'hospice ; le monastère, pour répondre aux besoins les plus intimes des âmes d'élite, leur faire pratiquer la perfection, trouver le bonheur et gagner le ciel dans une vie de mortifications et de sacrifices ; l'école, pour améliorer l'esprit en l'instruisant ; l'hospice, pour recueillir le corps dans sa misère, le soigner dans son délaissement, l'assister dans son agonie et faire passer son dernier soupir avec plus de douceur.

Les vertus du cloître furent, dès l'origine de l'Église, un besoin et un honneur ; mais quand l'Église, sortie des persécutions, se trouva aux prises avec la corruption du monde, ces vertus réservées devinrent une nécessité sociale autant que religieuse. En Orient comme en Occident, tout, en effet, était dans l'abandon, tout se précipitait dans une incurable décadence. Dans l'ordre spirituel, on s'acheminait au schisme, qui, sous les Césars de Byzance, devait arracher à l'unité et à la vérité plus de la moitié du monde romain converti par les apôtres. Dans l'ordre temporel, on

aboutissait à ce misérable régime du Bas-Empire, le seul dont il suffit de prononcer le nom pour en faire une injure. Pour que l'Église pût sauver la société, il fallait dans la société un nouvel élément et dans l'Église une force nouvelle ; il fallait, selon l'expression de M. de Montalembert, deux invasions : celle des barbares et celle des moines. Victimes obscures et prisonniers dédaignés des premiers Césars, puis auxiliaires tour à tour recherchés et redoutés, puis adversaires irrésistibles, enfin vainqueurs et maîtres de l'empire humilié, les barbares avancent, se retirent, reviennent, finissent par s'établir et triomphent partout. Ils apportent avec eux certains sentiments de liberté et d'honneur, mais ce sont des instincts plutôt que des vertus, leur conquête va devenir une orgie, et le monde risque d'avoir changé de maîtres sans changer de destinée. Qui les assouplira sans les énerver? Qui les préservera de la contagion ? Ce sera l'Église, mais l'Église par les moines. Du fond des déserts de l'Orient et de l'Afrique, Dieu fait sortir une nuée d'hommes noirs plus intrépides, plus patients, plus infatigables, plus durs à eux-mêmes, que ne furent jamais ni Romains ni barbares. Ils se répandent sans bruit dans l'empire, et, quand l'heure de sa ruine a sonné, ils sont debout, en Occident comme en Orient. Ce sont les moines. Le monde sans les barbares, c'était un abîme de servitude et de corruption ; les barbares sans les moines, c'était un chaos. Les barbares réunis aux moines vont faire un monde que nous appellerons la chrétienté, un ordre social que nous appellerons la civilisation.

Ouvrez la vie des Pères du désert ; là fleurit la Thébaïde ; là dominent saint Antoine, le premier abbé ; saint Paul, le premier ermite ; saint Pacôme, l'auteur de la première règle écrite. Des courtisanes converties, telles que Marie l'Égyptienne, Thaïs, ou la danseuse Pélagie, apparaissent dans ces solitudes à côté des vierges pures et des vocations innocentes sorties des luttes entre le cloî-

tre et la famille, qui se renouvellent depuis tant de siècles pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Les moines vont peupler les déserts embrasés de l'Arabie, de la Syrie et de la Palestine. Hilarion, Éphrem, Épiphane, Siméon Stylite, quels noms ! quels hommes ! quels souvenirs ! Saint Basile ajoute à toutes ces gloires par la perfection de sa règle ; saint Grégoire de Nazianze, par les luttes de son épiscopat et les loisirs féconds de sa vieillesse ; saint Chrysostôme, par les magnifiques plaidoyers dans lesquels, vengeant l'innocence des moines attaquée et la justice de leur cause méconnue, il met au service de cette noble cause l'incomparable éloquence dont son nom est devenu le symbole.

La vie monastique se fonde en Orient comme l'Église ; mais, comme l'Église aussi, elle n'acquiert sa véritable force qu'en Occident. C'est là qu'il faut la suivre et l'étudier pour admirer sa grandeur et comprendre ses bienfaits. Saint Athanase en apporte les prémices à Rome et à Trèves ; saint Jérôme en renouvelle l'exemple dans sa propre vie, et les patriciennes naguère si fières de leur noblesse et si raffinées dans leurs plaisirs, les Marcella, les Paula, les Eustochium, s'immortalisent sous la direction de ce grand saint, qui les instruit, les gouverne, les attire à la perfection et meurt comme enseveli dans la triple victoire de la mortification, de l'étude et du recueillement. Tandis que ce lion du désert est à la fois enflammé par le zèle et dompté par la pénitence, saint Ambroise défend les moines en Italie, saint Augustin leur donne des règles en Afrique, saint Martin et saint Hilaire les établissent dans les Gaules. Déjà ce ne sont plus de grands hommes, mais de grands monastères qui prennent place dans l'histoire. Lérins commence au midi de la France, Ligugé à l'ouest, Saint-Claude sur les hauteurs du Jura, Moutiers-Saint-Jean au milieu des plaines de la Bourgogne, Agaune dans les gorges du Valais.

Suivez, du Rhône au Danube et de la Savoie à la Pannonie, la frontière romaine, entamée et violée de toutes parts, partout vous trouverez les moines au poste de l'honneur et du danger, du dévouement et du salut. Tantôt ils sont aux prises avec les Goths, les Francs et les Burgondes ; tantôt ils vont habiter la Norique sous la conduite de saint Séverin, et là, à force de patience et d'habileté, ils défendent les Romains contre l'invasion des barbares et les barbares contre les entraînements de leurs propres victoires ; partout ils se montrent au niveau de tous les besoins comme au dessus de toutes les terreurs, remplaçant les esclaves par l'infatigable activité de leurs bras, et les martyrs par la tradition vivante du dévouement et du sacrifice, les seuls grands dans ce temps de servilisme et d'abjection, les seuls forts au milieu de la faiblesse corrompue, seuls orateurs et seuls écrivains au milieu de l'ignorance, seuls hommes en un mot et seuls debout au milieu des ruines.

Ces légions sans cesse renaissantes qui domptent, pacifient, disciplinent vingt peuples barbares, ont des conducteurs et des lois. Leurs conducteurs ne sont pas seulement des saints dans le langage de l'Église, mais de grands hommes dans le langage du monde. Leurs lois n'ont pas seulement régné dans le sanctuaire, elles ont élevé l'homme au dessus de sa nature et anobli sa liberté ; elles ont sauvé les sciences, les lettres, les arts ; elles ont arraché la terre aux ours et aux glaces ; elles ont à la fois défriché un sol couvert d'épines et éclairé des intelligences remplies de ténèbres. Que de bienfaiteurs de l'humanité sortis des cloîtres, depuis saint Benoît, le prodige du ve siècle, jusqu'à saint Bernard, la merveille du xiie ! Lisez les annales d'Italie, vous verrez saint Benoît, le premier de tous les moines, régénérer et défendre cette contrée envahie par les barbares ; vous verrez sortir des flancs du mont Cassin, déchirés par la

guerre, pour se répandre sur tout l'Occident, missionnaires et laboureurs, docteurs et pontifes, historiens et poëtes ; vous verrez le plus illustre de cette armée innombrable, saint Grégoire le Grand, organiser le domaine temporel des papes, développer et régulariser leur souveraineté spirituelle, fonder leur paternelle suprématie sur les royautés naissantes et les nations nouvelles qui vont devenir lesgrands peuples de l'avenir et s'appelerla France, l'Espagne, l'Angleterre. Au commencement des deux Bourgognes, vous ne trouvez que le nom et les travaux des moines, de saint Romain, de saint Colomban, de saint Claude. Si vous jetez les yeux sur la Grande-Bretagne, c'est encore un moine, saint Augustin de Cantorbéry, qui paraît au frontispice de son histoire ; sur l'Allemagne, c'est un moine non moins illustre, saint Boniface, qui en est l'apôtre et le libérateur ; sur la France, Pierre le Vénérable, qui la prêche, et l'abbé Suger, qui la gouverne, sont aussi des moines ; sur l'Europe entière c'est Hildebrand, c'est-à-dire un autre moine devenu un autre saint Grégoire, qui l'arrache à la barbarie de la corruption et de l'avilissement.

Continuez cette étude depuis le XII[e] siècle jusqu'à nos jours ; jugez du nombre, de l'importance et des services des institutions monastiques, et essayez de compter les peuples que l'Église a édifiés, nourris ou perfectionnés en leur ouvrant tant de refuges. Citerai-je saint Bernard plantant ses tentes au fond des solitudes, et changeant en terres fertiles les landes les plus incultes ; saint Bruno, plus austère encore, suspendant comme un nid d'aigle aux dernières chaînes des Alpes l'asile où viendra s'enfermer le génie de la contemplation ; saint Norbert, ranimant les constitutions de saint Augustin dans l'ordre des prémontrés ; les carmes sortis de la Terre Sainte et tout pleins de l'esprit du prophète Élie ? Mais ce n'est plus assez de planter, de défricher, d'étudier, de prier dans le

cloître, il faut prêcher dans le monde la religion défigurée par l'hérésie et la morale corrompue par le relâchement. Voici la chevalerie de la prédication, de la pauvreté et du zèle ; deux héros la représentent : l'un est environné dans ses prières de tout l'éclat d'un séraphin, c'est François ; l'autre ressemble à un chérubin par la splendeur de la science, c'est Dominique ; tous deux combinent ensemble les devoirs du prêtre et du moine, couvrent de leurs maisons tous les royaumes de la chrétienté, peuplent de leurs tribus les universités, les diètes, les conciles, et continuent dans la société l'école permanente des grands caractères. Ce n'est, en effet, ni le caprice, ni l'infirmité, ni la déception, qui est le trait distinctif de ces vocations religieuses, c'est la force. Les vrais moines de ces grands siècles sont les représentants de la virilité humaine sous sa forme la plus pure et la plus énergique. La solitude est la patrie des forts ; le silence, leur aliment ; la parole, la prière, l'aumône, leurs bienfaits. Prier beaucoup, prêcher souvent, donner toujours, ce sont les principaux services qu'ils rendent à la société. Quelle puissance de ce saint et perpétuel combat engagé contre l'omnipotence divine, par les supplications de tant de milliers de moines, champions aguerris et infatigables de la chrétienté, rassemblés et ordonnés légalement pour la prière en commun et regardés avec raison par le bon sens public comme une puissance d'intercession instituée pour le salut du monde ! Quelle autorité dans la parole de ces hommes à la tête rasée, aux reins ceints d'une corde, aux pieds nus, qui viennent proposer aux hommes de lutter contre les servitudes de la chair, qui les engagent et les raniment à la poursuite et à la conquête de la vertu chrétienne, qui les enlèvent au monde, au temps, à eux-mêmes, et qui font prendre à leur âme un essor victorieux dans ces régions suprêmes, où elles trouvent leur immortelle grandeur ! Quelle efficacité, surtout,

dans l'exemple de leurs aumônes ! Il ne leur suffit pas de soulager la pauvreté, ils l'honorent, ils la consacrent, ils l'adoptent, ils l'épousent, comme ce qu'il y a de plus grand et de plus royal ici-bas. Que de soins délicats, que de tendres prévenances, que de précautions ingénieuses, inventées et pratiquées pendant douze siècles dans ces maisons de la prière, qui comptaient parmi leurs dignitaires les infirmiers des pauvres ! Après avoir édifié et réjoui la foule indigente par le spectacle de leur vie, les moines lui offrent encore, en temps de guerre un asile, en temps de peste des consolations et des remèdes, en temps de famine des vivres et des vêtements, dans tous les temps l'aumône de l'instruction et des largesses du cœur.

Si ces besoins sacrés des âmes ne sont pas assez sentis, parce qu'ils n'appartiennent qu'aux âmes d'élite, il y a pour tout esprit, quel qu'il soit, un besoin que notre siècle prétend sentir avec une incroyable vivacité : c'est celui de s'instruire. Eh bien, l'Église l'a compris, apprécié, satisfait dans tous les temps, non pas avec cette ardeur inquiète qui déclame plus qu'elle n'agit et qui élève plus qu'elle ne fonde, mais avec cette sagesse prévoyante dont les œuvres sont longtemps réfléchies, vraiment libérales et humainement durables.

Quand les écoles et les bibliothèques de l'ancien monde étaient encore debout, elle y alla écouter Homère, et la lyre du poëte aveugle, maniée par les doigts de saint Grégoire de Nazianze, réveilla pour chanter le vrai Dieu les cordes qu'Apollon avait touchées ; elle lut Platon et prolongea dans les studieuses recherches d'une philosophie chrétienne les dernières méditations des Justin et des Athénagore, enlevés au scepticisme rêveur d'Alexandrie ; elle reçut à Antioche les leçons de Libanius, à Rome celles de Symmaque, à Athènes celles de la tradition tout entière, et, après avoir surpris au pied de ces chaires

encore païennes les secrets de l'art antique, elle ramena dans ses sanctuaires saint Basile, saint Ambroise, saint Chrysostôme avec l'éloquence rajeunie, Origène et Tertullien avec la controverse naissante, saint Jérôme avec tous les trésors de l'érudition sacrée et profane, saint Augustin, orateur, philosophe, historien, le dernier écrivain en qui se résume le monde ancien qui s'éteint, le premier penseur en qui s'annonce tout le génie de la civilisation moderne.

Voilà sous quels auspices l'Église ouvrit ses propres écoles et garda au monde, envahi par la barbarie, l'art de penser, d'écrire, de compter, de parler et de se souvenir, devenu désormais pour elle un sacré dépôt. On veut qu'elle en rende compte aujourd'hui : on lui reproche d'avoir mal administré le patrimoine de l'esprit humain ; on l'accuse d'ignorance, de superstition, de fanatisme ; il faut émanciper à tout prix la science et l'école de sa bienfaisante tutelle. Eh bien ! comptons, j'y consens, demandons à l'Église ce qu'elle a fait pendant quinze cents ans pour instruire l'humanité. Est-elle restée au dessous de cette mission ? Qu'a-t-elle négligé? A-t-elle manqué de zèle un seul jour, caché un seul livre, perdu une seule tradition, négligé de former un seul maître ou d'ouvrir une seule école ?

Vous voulez du zèle? Saint Ambroise en donne l'exemple en réclamant l'honneur d'enseigner les lettres humaines [1]; saint Remi, archevêque de Reims, dispute à Folcon, évêque de Tongres, le privilége d'instituer le chef d'une école célèbre [2]; saint Colomban compte l'enseignement, aussi bien que la prédication, au nombre des devoirs de ses disciples ; les conciles d'Aix-la-Chapelle tenus en 789, en 802, en 809, recommandent aux évêques de fonder des écoles, aux prêtres de veiller à ce que les laï-

[1] *Oper. Ambrosii, ep.* 17.

[2] *Ep. S. Remig. ap. Sirmond.*, I, 205.

ques connaissent et comprennent les lois qui les concernent, aux fidèles d'envoyer leurs enfants, soit dans un monastère, soit chez un prêtre, et à ceux qui ne le pourraient pas, de leur faire apprendre dans la langue du pays le symbole et le *Pater* [1]. Le génie de Charlemagne, qui animait ce grand zèle, ne dure pas plus longtemps que la vie du héros; mais le génie de l'Église trouve toujours dans les papes des héritiers et des continuateurs. Le pape Alexandre III fait dresser par le douzième concile œcuménique un canon qui établit d'une manière décisive et la gratuité et la liberté de l'enseignement. « A chaque cathédrale un bénéfice doit être accordé au magister qui instruira gratuitement les clercs et les écoliers pauvres. Dans les autres églises et couvents, les mêmes mesures doivent être prises. La permission d'enseigner doit être délivrée gratuitement et ne peut être refusée à ceux qui en sont capables [2]. » C'est le même pontife qui déclare ailleurs « que la science des lettres est un don de Dieu, et qu'il doit être libre à chacun de prodiguer gratuitement son talent à qui il veut [3]. » Un si noble langage se retrouve sur les lèvres des papes et dans les conciles, toutes les fois que l'Église veut stimuler la paresse et combattre l'ignorance. Tout ce que l'on dit aujourd'hui du besoin de connaître et de la soif de s'instruire, elle le disait il y a dix siècles, ne craignant jamais d'ouvrir trop d'horizons à l'esprit ni trop d'échappées au grand jour, faisant luire la science, comme Dieu fait luire le soleil, sur les méchants aussi bien que sur les bons, laissant toute responsabilité à ceux qui usent mal de la lumière, mais ne songeant ni à l'éteindre ni à la mettre sous le boisseau, généreuse jusqu'à la gratuité la plus complète, mais trop amie de la liberté pour rêver un monopole odieux, trop bien inspirée par la charité pour contraindre l'esprit.

1 HÉFÉLÉ, *Histoire des conciles*, t. III, p. 712.

2 LABBE, *Concil.*, t. A., p. 1278-1566.

3 Id., *ibid.* D. CELLIER, *Hist. des antiquités ecclés.*, t. XIV, p. 1165.

enchaîner les bras et empoisonner le bienfait d'une instruction libérale par la servile obligation de l'accepter.

Des livres? Mais de tous les livres de l'antiquité, il n'en est pas un que l'Église n'ait copié, transcrit, annoté. Pour passer du siècle d'Auguste à celui de Léon X, calculez que de fois ils ont été sauvés des outrages des barbares ou des flammes des musulmans, par les Pères des premiers siècles, par les docteurs du moyen âge, par les moines de tous les lieux, par les papes de tous les temps. Mais de tous les livres des temps modernes, il n'en est guère qui ne doive à l'Église tout ce qu'il a de bonne doctrine, de solide érudition, de mérite durable.

Des traditions? Mais c'est grâce à l'Eglise que l'habitude des raisonnements philosophiques s'est transmise d'Aristote et de Cicéron à Bacon et à Descartes, que la science d'Archimède et d'Euclide est devenue celle de Pascal, que la géographie a fait des progrès de Strabon à Christophe Colomb, que l'histoire a été continuée depuis Tacite jusqu'à Bossuet, et que l'éloquence, ensevelie sous les ruines de l'Agora et du Forum, muette dans les camps, suspecte dans les cours, inconnue dans les assemblées du peuple, a trouvé dans tous les apôtres des interprètes, dans toutes les chaires des échos, jusqu'au jour où elle a éclaté dans toute sa plénitude, sous les voûtes de Saint-Denis et en face de Louis le Grand.

Des maîtres ? Mais étaient-ils d'indignes interprètes de la vérité et de la nature, et le moine Alcuin, qui apprit les langues à Charlemagne, et le pieux Hincmar, qui jeta tant d'éclat sur l'école de Reims, et le pape Gerbert, qui fit asseoir toutes les sciences de son temps sur le siége de saint Pierre, et saint Anselme, si profondément initié à la connaissance de Dieu, et ces hommes universels du moyen âge, Albert le Grand, qui a tout enseigné, et Thomas d'Aquin, qui a tout écrit, et ces précurseurs des découvertes modernes qui au fond d'une école obscure prépa-

raient, entre la prière et les devoirs de l'enseignement, les premières explosions du salpêtre et les premières analyses de la chimie ? Quand la renaissance multiplie les chaires, l'Église se multiplie à son tour pour leur donner des maîtres ; elle fait naître et développe en même temps la vocation de l'enseignement dans les Minimes, les Barnabites, les Doctrinaires, les Oratoriens, les Jésuites, en qui les anciens trouvent des commentateurs habiles, la jeunesse, des apôtres dévoués. Quand les enfants du peuple vont manquer de maîtres, le vénérable Lasalle imagine les Frères de la Doctrine et en fait à la fois les catéchistes de la vertu par leur habit et les ministres de la science populaire par leur enseignement.

Des écoles ? Mais qui les a érigées, enrichies, disciplinées, gouvernées, sinon l'Église, ces universités si nombreuses et si florissantes qui ont les papes pour protecteurs, les saints pour maîtres, la chrétienté pour auditoire ? Qui les a bâtis, peuplés et dotés, sinon l'Église, ces colléges, fruit du temps et de la charité libre, dont la solidité vous étonne, dont les dimensions vous écrasent, dont vous n'osez pas même supputer le prix, et qui, par comparaison, accablent sous le poids du ridicule des édifices vulgaires, chétifs et mesquins, élevés d'une façon si hâtive avec la main de l'État et les ressources de l'impôt.

S'il y a eu des livres brûlés, des traditions interrompues, des générations sans maîtres, des universités abolies, des colléges confisqués ou fermés, qui a persécuté ainsi la science et l'enseignement ? C'est le disciple du Coran, au temps d'Omar et de Mahomet II ; c'est Henri VIII, un des coryphées de la réforme ; c'est la révolution, aussi ennemie des lettres que de l'Église, et confondant dans la même proscription, ensevelissant sous les mêmes ruines, les chaires de la vérité et les écoles de la charité. Non, vous ne séparerez pas facilement ce que Dieu et les siècles ont si intimement uni. L'école sans l'Église,

c'est la lumière mêlée de ténèbres ; l'Église sans l'école, c'est la lumière enfermée dans le temple. Partout où renaîtra l'Église, elle demandera à fonder l'école, car elle a l'ambition d'enseigner les sciences mathématiques, physiques et naturelles pour les rapporter à Dieu leur auteur ; la philosophie, pour la préserver des écarts de l'orgueil et lui faire accepter le joug de la foi ; l'histoire, pour la détacher enfin de cette grande conjuration contre la vérité dans laquelle on l'a fait entrer depuis trois siècles. Elle réclame ses droits sur les lettres grecques et latines, car le jour où elles sont tombées des murs d'Alexandrie en flammes et de Constantinople en ruines, elle les a reçues dans la robe de ses papes et de ses moines, elle n'a pas cessé de les lire, de les purifier, et elle voudrait les rendre sans danger pour les jeunes intelligences. Elle a le désir, plus humble, mais plus vaste encore, d'initier les petits et les pauvres aux éléments des lettres humaines, pour mettre à la tête de ses aphabets le nom de Dieu et le signe auguste de la rédemption. Voilà son ambition, quelquefois déçue, souvent raillée, mais toujours renaissante, car cette ambition n'est qu'un trait de son immense charité.

Otez à l'Église ses monastères, disputez-lui ses écoles, elle ne renoncera pas encore à vous faire du bien. Quand vous lui arrachez l'âme, de peur qu'elle ne l'anoblisse, quand vous lui contestez le droit d'enseigner l'esprit, de peur qu'elle ne l'élève, il lui reste un asile d'où vous avez bien essayé de la bannir, mais où elle est rentrée ensuite à votre demande, pour essuyer les larmes de la misère et panser les nobles blessures de la vaillance. Cet asile, où elle règne sans contestation, c'est l'hôpital.

N'en cherchez pas la trace sous les débris de la société païenne : l'hôpital n'y a jamais eu ni une dotation, ni des serviteurs, ni même un nom, car l'étrangr y était regardé comme un ennemi, la pitié comme une lâcheté, l'indi-

gence comme un opprobre, le vieillard comme un malheureux qu'il fallait débarrasser de la vie. Mais du jour où le Christ eût dit à son Église : *Voici que je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres* [1], et aux pauvres de son Église : *Vous êtes bienheureux !* la charité parut avec toutes ses richesses, toutes ses perfections. Le cénacle était une assemblée de pauvres, les agapes un festin fraternel où les pauvres avaient leur part, le diacre un ministre institué pour les servir. Pressez saint Laurent de livrer les trésors de l'Église : il assemble les pauvres et les montre au préfet de Rome en lui disant : « Voici les diamants et les joyaux du Seigneur. » Étudiez la vie des Chrysostôme, des Basile et des Ambroise, ils donnent aux hospices une portion de leur temps. Autour de la maison épiscopale, l'orphelin, le malade, le petit enfant, le vieillard, ont chacun leur asile. De pieuses confréries se mettent au service de ces établissements ; les unes se dévouent aux pestiférés, les autres ensevelissent les morts. Quand Julien, après trois siècles de christianisme, veut condamner à l'opprobre cette Église née sur une croix et prêchée par des misérables, son génie se trouble à la vue de nos hospices et de nos aumônes. « Ne devons-nous pas rougir, disait-il, que les Galiléens, ces impies, après avoir nourri leurs pauvres, nourrissent encore les nôtres, laissés dans un dénûment absolu [2] ? » Oui ! il était trop tard pour abolir l'Église, car la charité l'avait mise en possession du monde, et la charité de l'Église durera, comme la misère du monde, jusqu'à la fin des siècles.

Jamais prescription n'a été plus manifestement suivie dans l'histoire ni mieux enracinée dans les mœurs. L'Église a toujours avoué l'ambition qu'elle a d'aimer la misère et réclamé l'honneur de secourir l'infortune. Les États chrétiens, reconnaissant le motif de ce saint zèle,

1 *Joann.*, XIII, 34. 2 JULIAN. *Epist.* XLIX.

n'hésitèrent pas à donner aux évêques un droit de surveillance et de direction sur les hospices ; les peuples s'accoutumèrent à confondre l'Église et les pauvres dans leurs donations et dans leur amour, comme on confond dans la même pensée et sous le même nom la mère et les enfants de la même famille ; et cette assimilation devint si complète que les biens des hospices eurent le privilége d'être protégés et défendus comme biens de l'Église, tandis que ceux de l'Église furent appelés biens des pauvres.

Avec une telle protection ne craignez rien, même sous le règne de la force, pour le patrimoine de la charité. Les conciles le défendent contre les invasions des barbares et contre la cupidité des hommes puissants avec un égal succès. Ils appellent meurtriers et homicides des pauvres ceux qui tentent de l'usurper et de l'amoindrir ; ils prennent des mesures pour assurer la bonne administration des hospices ; ils chargent les évêques de les rebâtir, les chapitres de les étendre, les archidiacres de les visiter. Les faveurs du ciel confirment toutes les prescriptions des conciles, et leurs anathèmes attirent la colère de Dieu sur les têtes coupables.

En assurant aux pauvres un asile et un patrimoine, l'Église leur a donné aussi des serviteurs. Il n'y a pas une répugnance de la nature, pas un sentiment de dégoût qu'elle ne sache vaincre pour les assister ; il n'y a pas un malheur qu'elle ne secoure, pas une plaie qu'elle ne ferme. Si c'est la lèpre, elle sépare le malade du reste du monde, mais elle le sert avec plus d'affection encore en instituant une chevalerie qui s'en fait un honneur autant qu'un devoir. Si c'est le mal des ardents, elle créera les Antonins pour prendre soin de ces corps rongés par la fièvre et mutilés pour la vie. Auprès des captifs elle envoie Jean de Matha et les religieux trinitaires ; auprès des pèlerins des saints lieux, les ordres hospitaliers de Saint-Jean et du Temple ; auprès des pauvres chrétiens de la

Baltique, les porte-glaive et les chevaliers Teutons, qui combattent avec l'épée, convertissent avec la parole et civilisent avec l'aumône.

Un jour est venu où l'Église, affranchie des terreurs de la guerre, n'a plus eu besoin de tenir l'épée pour veiller à la porte des hospices, et où ses deux mains ont pu se consacrer à la charité. Elle a appelé alors, par la voix de saint Vincent de Paul, ces troupes de vierges que les premiers âges du christianisme connaissaient déjà et qui renaissent de nos jours avec une fécondité merveilleuse et sous des noms si divers. Voyez : elles n'ont d'autres grilles que les rues des villes et les places publiques, d'autres liens que les devoirs de leur charité perpétuelle, d'autres voiles qu'une sainte modestie. Il leur est commandé d'adopter chaque malade comme un orphelin, de l'aimer comme un frère, de l'ensevelir, de le pleurer, de prier pour lui comme pour un fils unique pleuré par une tendre mère. Cette compassion s'applique à tous les malheurs et à tous les âges, puisqu'il y a des hospices pour tous les enfants sans parents et sans nom, pour le soldat amputé sur le champ de bataille, comme pour celui qui est devenu la triste victime de la corruption des villes et des loisirs de la paix, pour la raison troublée, pour la maladie passagère, pour l'infirmité incurable, pour la vieillesse abandonnée. Plus le péché fait de victimes, plus l'Église trouve d'héroïnes pour les secourir, montrant ainsi qu'elle n'est elle-même qu'une grande aumône faite à une grande misère, et qu'à mesure que la misère devient hideuse, l'aumône sait être active, empressée, généreuse et délicate. Que la corruption éclate et s'accroisse encore, rien ne lassera cette charité. Si le mal est ancien dans le monde, le remède en est connu, et la source qui le donne ne tarit jamais. L'Église, au fond de ses hospices, possède un saint réduit où la prière se ranime et où la communion se distribue. Avec cet aliment de la vie intérieure, elle crée, elle

entretient, elle renouvelle les phalanges sacrées qui servent les pauvres. Jésus-Christ n'est nulle part plus invisible et plus présent qu'au milieu des malheureux, qui lui ressemblent par le délaissement, et des religieuses ou des prêtres qui l'imitent par la charité. Écoutez le plus éloquent évêque de la France contemporaine :

« Les philosophes qui admirent le dévouement catholique ressemblent aux Égyptiens qui bénissent les inondations du Nil, dont ils ignorent la source. « Peut-être, « dit Voltaire, n'est-il rien de plus grand sur la terre que « le sacrifice que fait un sexe délicat de la beauté, de la « jeunesse et souvent de la haute naissance, pour soula- « ger dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères « humaines, dont la vue est si humiliante pour l'orgueil, « et si révoltante pour notre délicatesse[1]. » Eh ! sans doute, mais ne vous arrêtez pas au fait, cherchez-en l'explication. Croyez-vous que ces retraites soient inaccessibles aux ennuis, aux dégoûts, aux orages du cœur ? que ce cœur humain, qui se fatigue de plaisirs, ne se fatigue jamais de sacrifices? Lorsqu'en parcourant ces salles lugubres, ces anges songent qu'au lieu de cette vie douce et brillante qu'un seul mot leur rendrait, au lieu de cette famille qui les rappelle, il leur faudra panser ces plaies étrangères, entendre ces râles agonisants, ensevelir ces cadavres inconnus, non pas une semaine, un mois, mais trente ans, mais toujours, croyez-vous que leur courage ne soit jamais près de succomber sous cet avenir ? Or, savez-vous qui le soutient dans ses défaillances, ou l'en préserve? Vous l'ignorez, dites-vous ; faites comme ceux qui ont voulu le savoir, demandez-le à elles-mêmes. La communion fréquente, telle est leur réponse unanime. Philanthropes, trève de phrases, que leur donnerez-vous à la place de ce mystère d'amour[2] ? »

[1] *Essai sur les mœurs*, ch. CXXXIX.

[2] Mgr Gerbet, *Essai sur le dogme générateur de la piété chrétienne*

Ici le silence se fait, et ce monde, qui se vante d'avoir sécularisé la bienfaisance, relégué la croix au fond du temple, le prêtre dans la sacristie, ce monde, qui a mis le religieux hors la loi en le menaçant tous les jours de le mettre hors de la frontière, demeure convaincu d'impuissance quand il s'agit d'attacher une cornette au front d'une sœur de Charité. Ingrats, qui reposez au pied du grand arbre en maudissant son nom et qui jouissez de la science, de la civilisation et de la vie, sans même regarder d'où elles tombent, cet arbre immense vous couvre et vous nourrit encore. Vous avez beau vous éloigner de son ombre, elle vous atteint et vous protége à votre insu, dans vos cités et dans vos biens, dans votre famille et dans votre honneur. Vous vous piquez d'enfler vos voiles au souffle de la civilisation moderne ; mais si vous allez au port et non à l'abîme, c'est parce que ce souffle est plus pur que vous ne le dites, qu'il vient de plus haut que vous ne le croyez et qu'il domine encore vos passions en fureur. Si ce n'est plus le nom de l'Église, c'est toujours sa vie et son esprit. Vous le sentez quelquefois, et, vous retournant contre elle avec fureur, vous vous plaignez des écoles qu'elle rouvre, des couvents qu'elle restaure, des hôpitaux qu'elle sert ; vous criez à l'envahissement, vous appelez sur ces institutions à peine rétablies la surveillance inquiète et jalouse de l'État ; vous marquez le jour où la main de la révolution se lèvera sur elles, et où son génie en fera, comme il y a quatre-vingts ans, ici une caserne ou un magasin, là un théâtre, un haras ou une écurie ! O jouvenceaux de l'impiété, que vous ressemblez à ceux de la fable, et l'Église, cet immortel vieillard, peut bien vous dire avec son expérience de dix-huit siècles :

Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ?

Voyez comme elle est sensible à vos railleries ; elle ne

cesse d'enfanter des moines, des instituteurs, des vierges ; elle plante encore, elle rebâtit toujours, elle va disant avec une exquise charité :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage ;
Eh bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui,
J'en puis jouir demain et quelques jours encore,
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Le vieillard a déjà eu bien souvent raison ; ces tombeaux sont ceux de Néron, de Julien, de Voltaire ; et cette aube qu'elle compte encore aujourd'hui ne finira pour elle que dans les clartés triomphantes du jour éternel[1].

[1] Ouvrages à consulter : Troplong, *Influence du christianisme sur le droit* ; Balmès, *Le catholicisme comparé au protestantisme*, t. I et II, et surtout l'admirable *Histoire des Moines d'Occident*, par M. le comte de Montalembert, t. I et II.

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

LES ŒUVRES DE L'ÉGLISE

DANS L'ORDRE SURNATUREL ET DIVIN

L'action de l'Église dans l'ordre naturel et humain se résume en deux mots : justice et charité.

Elle a fait prévaloir la justice en étendant sa main et sur les personnes et sur les propriétés, car c'est à elle que l'esclave doit sa délivrance, la femme son influence et sa dignité, l'enfant la vie et l'éducation ; c'est par elle que la terre est devenue libre, le travail honorable, le patrimoine plus sacré, l'usure plus rare, et la communauté possible entre les différents intérêts de la cité, comme entre les membres qui composent les associations durables.

Elle a prêché et mis en honneur la charité, en instituant pour les besoins passagers de l'époque, le droit d'asile, la paix et la trêve de Dieu, la chevalerie, mais surtout en s'obstinant à fonder ou à rétablir, dans tous les temps et dans tous les lieux, des monastères pour satisfaire aux besoins élevés des cœurs d'élite, des écoles pour sauver l'esprit de l'ignorance, des hospices pour assister le corps dans ses maladies, dans ses infirmités, dans ses défaillances et jusqu'à son dernier soupir.

Oublions cependant tous ces bienfaits et montons avec

l'Église dans cette sphère supérieure et cet ordre divin pour lesquels elle a été instituée.

Jésus, qui lui a enseigné l'art de passer en faisant le bien au milieu des hommes, lui a promis de l'élever au dessus d'eux à force de prodiges, de lui laisser ses pouvoirs surnaturels, de la faire reconnaître, à ce signe, pour son héritière et son épouse.

Or, l'action surnaturelle de l'Homme-Dieu s'est exercée à la fois sur la matière et sur l'esprit.

Il agissait sur la matière en guérissant les corps, en chassant les mauvais esprits, en calmant les tempêtes, en commandant aux éléments, en ressuscitant les morts.

Il agissait sur l'âme en éclairant ses doutes, en domptant ses résistances, en l'inclinant vers lui et en obtenant d'elle ses services, son dévouement et son amour.

Ces deux pouvoirs, qui ont signalé la vie publique de Jésus, signalent encore la vie publique de l'Église. L'Église n'a pas cessé de faire des miracles, l'Église n'a pas cessé d'opérer des conversions, et on peut dire d'elle, soit qu'elle commande à la matière, soit qu'elle commande à l'esprit, ce que les Juifs disaient du divin Maître : *Quelle est donc celle à qui les vents et la mer obéissent*[1]?

I. Que Dieu ait dû communiquer à son Église le don des miracles, c'est une nécessité trop sensible pour que l'on s'arrête à la faire voir. Une œuvre aussi surnaturelle que la conversion du monde ne pouvait être, à défaut des moyens humains, inaugurée, établie, consolidée, que par les moyens les plus surnaturels. Il avait fallu des prodiges pour accréditer la mission de Moïse: *Va*, lui disait le Seigneur, *je serai dans ta bouche, et je t'enseignerai ce qu'il faudra dire*[2]. Jésus-Christ en appelait aux miracles toutes les fois qu'on l'interrogeait sur sa divinité. *Êtes-*

1 *Matth.*, VIII, 27. 2 *Exod*, IV, 1 12.

vous celui qui doit venir ou faut-il en attendre un autre[1]? lui demandent les disciples de Jean-Baptiste. Pour toute réponse, il opère plusieurs guérisons miraculeuses en leur présence, et il ajoute : *Allez dire à Jean ce que vous avez vu*[2]. Il disait aux Juifs : *Si vous ne voulez pas me croire, croyez à mes œuvres. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi*[3]. Il disait des incrédules : *Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils ne seraient pas coupables*[4]. Un pouvoir qu'il jugeait si nécessaire à sa divine sagesse l'était bien plus encore à la faiblesse des apôtres. C'est pourquoi Jésus-Christ le leur a promis dans les termes les plus solennels. Le banquet suprême était achevé, l'heure de la Passion allait sonner pour lui, l'heure de la trahison pour Judas, du reniement pour saint Pierre, de la fuite et de l'abandon pour tous les autres. Il les regarda avec une expression particulière d'intérêt et de tendresse, et leur dit : *Ne vous troublez point. Vous croyez en Dieu, eh bien ! croyez donc aussi en moi. Mon Père, qui demeure en moi, est l'auteur même de mes œuvres. D'ailleurs, c'est à cause de ces œuvres qu'il faut croire en moi. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera tout ce que je fais moi-même, et il fera des choses plus grandes encore*[5].

Après des promesses si formelles et si authentiques, il ne restait plus qu'à attendre ce don merveilleux. Jésus-Christ, ressuscité, invita les onze à se rendre en Galilée, et là, leur apparaissant sur la montagne où il leur avait promis de les revoir, il leur dit d'abord : *Allez, enseignez toutes les nations, apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé.* Puis, réalisant la promesse du cénacle, il ajouta aussitôt pour rassurer leur confiance :

1 *Matth.*, XI, 13.
2 *Luc.*, VII, 22.
3 *Joann.*, X, 25.
4 *Joann.*, XV, 24.
5 *Id.*, XIV, 1,14.

Allez dans le monde entier, prêcher l'Évangile à toute créature. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; mais celui qui ne croira pas sera condamné. Des miracles accompagneront ceux qui croiront. En mon nom ils chasseront les démons, ils parleront des langues nouvelles, ils prendront des serpents, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, ce breuvage ne leur nuira pas ; ils imposeront les mains sur les malades et les malades seront guéris [1].

L'Église commence, et les miracles commencent avec elle. Elle reçoit le don des langues, le jour de la Pentecôte, pour justifier la promesse qui lui avait été faite la veille de l'Ascension. Pierre guérit le boiteux qui se tenait à la porte du temple, le prend par la main et le fait entrer avec lui au milieu de la foule. On l'arrête, mais un ange vient ouvrir les portes de sa prison. Saint Étienne est lapidé, mais le ciel s'ouvre sur sa tête pendant son supplice, et Jésus lui apparaît, debout à la droite de son Père. Paul témoin du supplice, mais insensible au prodige, apprend bientôt quelle est cette Église qu'il persécute. Dieu le terrasse, lui ôte la vue et la lui rend, le sauve trois fois du naufrage, le ravit quatre fois en extase, l'éprouve sept fois par la prison et fortifie tous les jours par des miracles son courage et sa foi. Est-ce Pierre, Paul ou Jean, qui est le plus puissant en œuvres ? l'admiration des siècles ne le décide point. A Joppé, Pierre ressuscite Tabite ; à Troade, Paul rappelle à la vie un jeune homme que la mort avait frappé dans son auditoire ; à Éphèse, Jean ouvre un tombeau et lui arrache sa victime. L'ombre de Pierre guérit les malades, un geste de Paul rend la morsure d'une vipère impuissante, Jean sort triomphant et radieux d'une chaudière enflammée. Suivez le premier pape de Jérusalem à Antioche, et d'Antioche à Rome ; partout où il porte son siége, Dieu est avec lui et

[1] Joann., XIV, 1-14.

les miracles signalent sa présence. Montez sur le vaisseau, qui porte saint Paul en Italie, l'apôtre prédit la tempête, et la tempête éclate, le salut de l'équipage, et l'équipage est sauvé, la guérison des malades qu'il aborde, et les malades sont guéris. Jean, relégué dans l'île de Pathmos prend son vol au dessus de la terre, dépasse toutes les hauteurs, et, parvenant jusqu'à celui qui a tout créé, il fixe un regard d'aigle dans le soleil de la vérité immuable. Il avait vu dans l'Apocalypse la chute de Rome païenne, et Rome est tombée d'une grande chute. Il a signalé dans son Évangile le Verbe fait chair, plein de grâce et de vérité, habitant de toute éternité dans le sein de son Père, et il en a communiqué la lumière et la gloire à l'intelligence humaine, autant qu'elle peut les recevoir. Mesurez, si vous le pouvez, l'étendue de ce prodige. « Que ce barbare, que cet illettré, dit saint Chrysostôme, s'exprime ainsi et raconte ce que personne parmi les hommes n'a jamais entendu, ce serait déjà un grand miracle; mais une preuve encore plus forte de l'assistance divine, c'est que tous les hommes, dans tous les siècles, entendent les vérités qu'il révèle et qu'ils en soient persuadés. » Le miracle, commencé dans l'intelligence de l'Apôtre, se propage et se continue sans interruption, par les Pères, par les docteurs, par les plus humbles des prêtres et des catéchistes, dans toutes les intelligences chrétiennes. Le rayon ravi à la source même de la lumière s'est projeté, de siècle en siècle et d'esprit en esprit, sans rien perdre de sa pureté ni de sa splendeur. A la lecture de cette magnifique page de saint Jean, que l'on peut appeler la préface de l'éternité : *Au commencement était le Verbe, le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu,* l'Église se lève pour affirmer qu'elle croit ce divin mystère; quand la page s'achève par ces mots : *Le Verbe a été fait chair*, l'Église s'incline pour affirmer qu'elle l'adore. Ce miracle de lumière, produit par l'Évangile de saint Jean, termine

les temps apostoliques. C'est le dernier don de cette ère de grâce, qui laisse au monde nouveau un écho toujours vivant de la parole qui l'a engendré, ou plutôt c'est cette parole elle-même, qui reste à jamais lumineuse et féconde, et qui, venant mettre ses syllabes sur les lèvres des simples, des petits, des pauvres, leur communique, pour ainsi dire, la langue du ciel, cette langue nouvelle que Jésus a promise à tous ceux qui prêcheraient son nom et qui croiraient en lui : *Linguis loquentur novis.*

Les miracles apostoliques suffisent, à la rigueur, pour justifier les paroles de Jésus-Christ et pour établir la foi chrétienne. Ces miracles, cités partout, ont partout la même autorité, parce qu'ils se rattachent à l'origine du christianisme, à l'établissement de la papauté, à la confection des premiers sacrements, à la pratique héroïque et fervente des premières vertus, à la vie, au culte, aux reliques et aux tombeaux des premiers saints. C'étaient des lettres de créance données aux apôtres, et comme des titres de propriété remis aux mains de l'Église. Le souvenir des miracles de saint Pierre suffit donc pour que je m'incline devant Pie IX ; car saint Pierre a transmis à Pie IX, de pape en pape et d'âge en âge, les pouvoirs qu'il tenait lui-même de Jésus-Christ et qui ont été confirmés par des prodiges. Ne croyez pas cependant que la puissance miraculeuse sera retirée à l'Église. Insensé qui déclarerait les signes extraordinaires désormais inutiles ! Ignorant qui se persuaderait qu'ils ont cessé ! Téméraire qui voudrait leur chercher querelle parce qu'ils sont moins anciens, et voir en eux moins de certitude parce qu'ils semblent moins nécessaires.

Abordons avec autant de respect que de reconnaissance le récit des miracles ecclésiastiques, et suivons-en dans l'histoire la trace lumineuse. Soit qu'ils aient été accomplis pour venir au secours de tel ou tel point de doctrine nié par l'impiété ou attaqué par l'hérésie, soit que Dieu

ait daigné les faire en faveur d'une époque, d'un peuple, d'une cité, d'un individu, ils révèlent autant de puissance, de grandeur et de bonté, qu'on en avait vu éclater dans les miracles apostoliques. Ceux-ci sont comme le trésor primitif que l'Église montre à tous ses enfants, et qui atteste les richesses incomparables dont elle est la gardienne ; ceux-là, avec leur caractère privé et local, ressemblent à des pièces de monnaie portant l'image du souverain, mais frappées au coin de chaque peuple et de chaque âge, et mises en circulation, dans l'intérêt des âmes, pour ranimer la foi, soutenir l'espérance et enflammer l'amour. Ecclésiastiques ou apostoliques, anciens ou nouveaux, les miracles ne sont que des faits. Portent-ils ou non l'empreinte du doigt de Dieu ? c'est là toute la question.

J'apprends par saint Justin [1] que les chrétiens de son temps chassaient les démons au nom de Jésus-Christ, et que l'esprit prophétique a passé de la synagogue, réprouvée, à l'Église, devenue la véritable épouse. C'est le temps où les bêtes féroces, lancées contre les martyrs, les respectent au milieu de l'arène, et où saint Ignace d'Antioche les flatte de la main pour les inviter à broyer son corps et à faire de ses membres le froment de Jésus-Christ [2]. Sainte Blandine trouve un défenseur dans le lion du cirque ; saint Polycarpe, jeté sur un bûcher, voit la flamme s'élever autour de lui sans l'atteindre [3] ; saint Irénée, témoin de ces prodiges, en écrit la merveilleuse histoire : « Oui, dit-il, c'est de Jésus-Christ, seul Fils de Dieu, que ceux qui le servent tiennent, selon le don qu'ils en ont reçu, la grâce d'opérer des merveilles pour l'utilité des hommes. Les uns, en effet, chassent les démons avec une autorité si efficace et si souveraine, que ceux qui en étaient tourmentés, surpris et reconnaissants de leur

1 *Apol.*, XXI, 6. — *Dial. cum Triph.*, n° 82.

2 IGNAT., *epist ad Roman.*

3 Lettre de l'Eglise de Smyrne à celle de Pont.

délivrance, se convertissent à l'Église ; les autres joignent à la connaissance de l'avenir, les inspirations et le langage des prophètes. Ceux-là guérissent les malades par la seule imposition des mains ; ceux-ci ont rappelé des morts à la vie, et ces morts ressuscités, nous les avons vus parmi nous [1]. » Tertullien confirme le témoignage de saint Irénée en rapportant les miracles opérés par les chrétiens de son temps, et dont il avait été le témoin oculaire : « A notre approche, les esprits impurs, vaincus et suppliants, rentrent aussitôt dans leur condition. Sans nous, qui vous délivrerait de ces ennemis cachés, aussi funestes à vos âmes qu'à vos corps, et que nous chassons sans intérêt et sans récompense [2]. » C'est l'argument que Minutius Félix emploie pour convertir le païen Cécilius : « Plusieurs d'entre vous savent très-bien que nous faisons sortir des corps ces esprits impurs, par nos paroles, qui les gênent, et par nos prières qui les brûlent [3]. » Origène le reproduit pour confondre Celse, avec une confiance qui atteste assez qu'il est sincère et qu'il est bien instruit : « Les démons sont chassés par le seul nom de Jésus. J'ai vu les prodiges que l'Esprit-Saint a opérés par les fidèles qui ont eu le don de guérir des malades ou celui de prédire ce qui devait arriver. Que Celse en fasse le sujet de ses plaisanteries, je le dirai pourtant : des hommes auparavant ennemis de la religion chrétienne l'ont embrassée comme malgré eux, entraînés qu'ils étaient par la force d'un esprit supérieur dont ils ne pouvaient ni éviter ni vaincre les impulsions secrètes [4]. » Quand saint Cyprien veut montrer la vanité des idoles : « Venez, dit-il à Démétrius, et connaissez par votre expérience la vérité de nos discours ; vous verrez vos divinités prétendues jeter des cris, pousser des hurlements, se répandre en plaintes amères, pleurer les maux que leur fait

1 IREN., lib. III, c. III.
2 TERTUL., *Apolog.*, c. XXIII.
3 MIN FÉLIX, *Dialog.*, c. XVI.
4 ORIG., *contr. Cels.*, lib. I, 3, 7.

souffrir la puissance divine, et sécher de frayeur dans l'attente du jugement à venir [1]. » Écoutez Arnobe, converti au christianisme par l'apparition du Sauveur : « Souvent Jésus-Christ se rend visible aux fidèles, non par ces images trompeuses que produisent les songes de la nuit, mais dans des visions si manifestes qu'il ne peut rester aucun doute raisonnable sur sa présence [2]. » Lactance, disciple d'Arnobe affirme que les sacrifices offerts aux idoles ne pouvaient s'achever en présence d'un chrétien [3]. Maternus, contradicteur de Porphyre : il raille les dieux de l'empire du silence qu'ils sont obligés de garder sous le coup des exorcismes [4]. Mais Porphyre lui-même, cet implacable ennemi du nom chrétien, dit expressément que depuis que Jésus-Christ a commencé à être adoré, personne n'a plus éprouvé les secours des dieux, et que le ciel a rompu tout commerce avec la terre [5]. Suétone donne aux chrétiens le nom d'enchanteurs [6] ; Lucien les appelle des magiciens [7] ; tous les païens croient que Jésus-Christ a composé des livres de magie adressés à saint Pierre et à saint Paul, et que saint Pierre, par ces enchantements, a fait adorer Jésus-Christ par toute la la terre [8] ; tous les écrivains du temps reconnaissent que les faux dieux ne rendirent plus d'oracles après la publication de l'Évangile. « L'oracle se tait à Delphes, disait Lucain, et, par là, notre siècle perd la plus brillante faveur que les dieux aient faite aux hommes [9]. » Stace déclare que ce silence fera répandre des larmes [10] ; Juvénal se plaint que l'univers soit condamné désormais à ignorer l'avenir, parce que le trépied sacré ne rend plus d'oracles [11] ;

[1] CYPR., *Epist. ad Demetr.*

[2] ARNOB., lib. I, *adversus gentes*, p. 14.

[3] LACT., *Divin inst.*, I, II, c. XVI.

[4] J. FIRM MATERN., *De errore prof. relig.*, p. 29.

[5] EUSEB., *Præp. evang.*, lib. V, cap. I.

[6] SUET., *in Ner.*, c. XVI.

[7] *Dialog. Philopatr.*

[8] CYRILL., lib. III, p. 99.

[9] *Phars.*, lib. V, v. 3.

[10] *Theb*, lib. VIII, v. 196.

[11] Lib. II, v. 556.

Strabon avoue que les prédictions qui sortaient du chêne de Dodone ont cessé comme les autres[1], et un historien peint en deux mots le silence des devineurs, devenus tout à coup sourds, muets ou ignorants : de tous les oracles de la Grèce, les uns sont réduits au silence, les autres sont déserts et abandonnés[2]. Est-ce assez de traits, assez de témoins, assez d'historiens, pour nous autoriser à dire que l'Église a gardé tous les dons de la Pentecôte, et que les pouvoirs surnaturels des Apôtres sont restés aux mains de leurs disciples ?

Le martyre cesse, les démons se taisent, mais les miracles continuent. L'Église va être affranchie, mais elle a besoin de nouveaux prodiges pour élever sur ses autels le signe du salut, et pour en étaler partout la force triomphante. C'est le temps où le labarum apparaît dans les Gaules, et où le ciel, qui s'était ouvert sur la tête de saint Étienne pour le couronner et sur celle de saint Paul pour le frapper de terreur, s'ouvre aux yeux de Constantin pour lui promettre la victoire et l'empire. La croix, cette joie du païen converti, devient par un autre miracle, l'épouvante du Juif incrédule. Quand le Juif essaie de rebâtir le temple, elle le poursuit, elle l'accable, elle va se répandre et s'imprimer en caractères de feu sur les habits des ouvriers renversés. Pour compléter ces enseignements et donner au culte de la croix un prix plus grand encore, sainte Hélène obtient par sa piété de reconnaître le véritable bois de la rédemption, à la vertu médicinale sortie de ses flancs miraculeux. Voilà des faits aussi éclatants que le soleil ; ils ont pour témoins des philosophes, des historiens, des apologistes ; ils sont écrits dans les annales de l'empire ; ils portent le caractère de l'époque, et ils en révèlent les besoins ; ils font comprendre comment le nom de Jésus-Christ est désormais aussi propice aux

1 Lib. VII, *de Epir.*

2 Dacier, *Vie des Plutarque*, p 48.

bons que terrible aux méchants, comment la croix est montée au Capitole, comment l'ère chrétienne est devenue l'ère universelle. De quelle façon que vous vous y preniez, il faut bien admettre ici l'action surnaturelle de l'Église : ou ces prodiges sont vrais, et la foi s'explique, ou ils sont faux, et cette foi est le plus incroyable de tous les miracles.

Quand saint Athanase, allant explorer la Thébaïde, interrogea les témoins de la vie prodigieuse de saint Antoine, son contemporain, et que, frappé des faits qu'il recueillit sur les lieux, il en écrivit le récit authentique pour la postérité, la critique reprochera-t-elle au courageux patriarche sa crédulité? Mais elle oublierait qu'elle va soupçonner l'homme le plus sincère et le plus éclairé de son siècle. Ou bien demandera-t-elle à l'Église pourquoi cette puissance surnaturelle déployée aux déserts, ces assauts mystérieux, ces démons mis en fuite, cette autorité exercée sur la nature et sur les animaux par le patriarche des solitudes de l'Orient? Mais elle oublierait que le désert était rempli de jeunes athlètes dont il fallait soutenir la vertu, et que Jésus-Christ, qui voulait donner à l'Église de grands exemples de silence et d'austérité, lui permettait d'étonner la nature, d'en bouleverser l'ordre, d'en suspendre les lois, pour rendre plus sensibles les triomphes de la pénitence volontaire.

Passez d'Orient en Occident, vous y admirerez la même puissance. Qui peut douter des miracles de saint Martin de Tours? Sulpice-Sévère, qui les raconte, en a été le témoin ; il était disciple du grand thaumaturge ; il a compté ses pas et ses prodiges, il s'est fait son historien. A défaut de ce témoignage, si éclairé et si authentique, nos traditions parleraient assez. Visitez les hauts lieux consacrés par les voyages de saint Martin : à côté de la vieille église qui porte son nom, vous trouverez les dernières assises du temple qu'il a abattu, le dernier souve-

nir des idoles qui se sont écroulées à sa voix, la place des chênes druidiques qu'il a fait tomber, d'un signe, sur les idolâtres acharnés à sa perte. Quand Martin mourut, les Gaules étaient chrétiennes : choisissez, ou de croire aux miracles qui leur ont ouvert les yeux, ou de supposer que, par un prodige plus grand encore, cette révolution s'est opérée sans miracles.

L'Afrique et l'Italie, déjà chrétiennes, sont-elles en proie aux hérésiarques qui nient l'intercession des saints et le pouvoir des reliques : voici deux génies de la plus incontestable autorité qui demandent à déposer dans ce grand procès. Saint Ambroise rapporte, comme témoin oculaire, les miracles opérés aux tombeaux des saints martyrs Gervais et Protais, et saint Augustin ceux qu'il a vus de ses yeux, soit à Milan, soit à Carthage, quand les peuples recouraient à l'intercession de saint Étienne[1].

Aux iconoclastes qui brisent les images, l'Église ne se contente pas de répondre en offrant au carcan la tête de ses papes, et en mettant la plume aux mains de ses docteurs ; elle appelle le Ciel à son aide, et les miracles se renouvellent en témoignage de la véritable doctrine. Jean Damascène livre au bourreau sa main qui a si bien tenu la plume de l'apologie ; mais à peine coupée, Dieu la lui rend pour le défendre encore. Saint Théodore, exilé pour la bonne cause, fait éclater au désert l'autorité de ses miracles, et la terre entière retentit de ses plaintes éloquentes. Les images et les reliques, chassées de l'Orient, trouvent en Occident un refuge et des honneurs. Que des barbares, trop semblables aux iconoclastes, les Sarrasins, les Hongrois, les Normands, viennent du Nord ou du Midi pour ravager nos sanctuaires, les châsses des saints se remettent à voyager, et les miracles recommencent. Je n'en chercherai pas les preuves dans l'histoire: elles sont écrites dans les noms de vos villages, de vos rues et de vos places

[1] *De Civitate Dei*, lib. II, cap. VIII.

publiques, empruntés aux saints que vos pères ont adoptés pour patrons en souvenir des merveilles que leurs reliques opéraient sur leur passage.

La critique la plus sévère pourrait-elle révoquer en doute les miracles de saint Malachie, archevêque d'Armagh ? Toute l'Irlande les sait, et saint Bernard s'en fait le garant et l'historien. Saint Bernard n'est-il pas lui-même un grand thaumaturge? La France a été remplie de ses prodiges, le XIIe siècle de son influence, la terre entière du bruit et de la gloire de son nom. Il meurt, mais en laissant, comme un autre Élie, son manteau à un autre Élisée. Saint Pierre de Tarentaise, le plus illustre de ses disciples, a pris en main la cause d'Alexandre III, le pape légitime, contre l'intrus soutenu par les armes de Frédéric Barberousse. Il ramène ou maintient sous l'obéissance du saint-siége le Piémont, la Savoie, l'Alsace, la Lorraine et les deux Bourgognes, autant par l'autorité de ses œuvres que par l'entraînement de ses discours. Il a été appelé, par allusion à ses miracles, l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, la santé des malades ; la mort n'a pas diminué son pouvoir, et son tombeau, changé en autel sous le poids des offrandes et des prières publiques, est devenu la merveille du monde, comme atteste l'éloquente et concise épitaphe que la main de vos pères y a tracée et que vos yeux peuvent y lire encore : *Miraculum orbis.*

Je ne veux citer que de grands noms et de grands faits, pour établir la grande vérité que je vous prêche. Qu'on ne s'étonne pas cependant que je les emprunte à l'histoire de votre province, car cette histoire est, dans le XVe siècle, une des plus belles pages de l'Église. Ici prêcha saint Vincent Ferrier, dont l'éloquence, pleine d'onction et de larmes, retenait le peuple pendant des heures entières et dont les miracles éclataient à chaque pas dans les rues et dans les maisons. Ici habita sainte Colette, l'incomparable

abbesse des clarisses réformées ; elle y guérit les malades par centaines, fit plusieurs prophéties qui se réalisèrent, et ressuscita trois morts. Mais c'est Poligny qui raconte et qui atteste le plus célèbre de ses miracles. A la nouvelle qu'une de ses religieuses venait de mourir en état de péché, elle obtient que Dieu suspende son jugement sur l'âme de la défunte et se met en marche pour la ressusciter. La foule l'attendit quatre jours auprès de ce cercueil, comme le peuple juif avait attendu Jésus-Christ auprès du tombeau de Lazare. Une ville entière, grossie de tout le voisinage, a vu de ses yeux Colette s'approcher, tomber à genoux, étendre la main avec autant de confiance que de majesté, et ordonner à la mort de lâcher sa proie. Elle a vu la religieuse se mettre sur son séant, se précipiter aux pieds d'un confesseur, demander la bénédiction de la sainte abbesse, haranguer le peuple et rentrer ensuite dans son cercueil, et de là dans son éternité.

Protesterez-vous contre ce fait ? prenez garde, vous protestez contre tout une ville. Le reléguerez-vous dans les ténèbres du moyen âge ? prenez garde, le moyen âge est passé, nous sommes en 1410, au temps de Jean Huss et à la veille de la réforme. Direz-vous que c'est dépasser le vraisemblable jusque dans le miraculeux, et que Jésus-Christ n'a attendu que trois jours pour se ressusciter lui-même? Je vous répondrai avec Jésus-Christ qu'il a promis de glorifier son Église par des miracles plus grands encore que les siens : *et majora horum faciet.*

Que la réforme vienne et qu'elle demande avec ironie: où sont les saints ? où sont les miracles ? l'Église citera saint Pie V lisant dans les cieux, à l'heure même du combat, la nouvelle de la victoire de Lépante ; saint Charles Borromée, ce prodige du zèle pastoral, qui a sauvé de la mort tant de malades, et que Dieu a sauvé lui-

même des mains d'un assassin ; saint François de Sales, ce prodige de la douceur évangélique, à qui les conversions les plus difficiles ne coûtaient qu'une prière ; sainte Thérèse, ce prodige de la pénitence et de l'extase, qui fait refleurir le Carmel par les merveilles de ses mains ; saint Philippe de Néri, ce prodige de l'érudition et de la science, dont la présence est constatée par des témoins oculaires dans deux lieux à la fois, et dont le nom est invoqué avec tant de confiance par les papes, les savants et les saints. Xavier, leur égal en zèle, en science, en douceur, les surpasse en puissance surnaturelle : son visage a rayonné de gloire dans la prière, comme celui de Jésus-Christ sur le Thabor ; les vents et les flots se sont tus devant lui sur la mer des Indes, comme ils s'étaient tus devant Jésus-Christ sur la mer de Tibériade ; il a chassé les démons, guéri d'un mot les muets, les sourds, les paralytiques, renouvelé, page pour page, tous les miracles de l'Évangile, et tiré cinq fois les morts du tombeau au nom de Celui qui avait promis aux apôtres de leur accorder plus de résurrections qu'il n'en avait fait lui-même : *et majora horum faciet.*

La confession, attaquée par Luther, était vengée d'avance par le martyre et les miracles de saint Jean Népomucène, et la langue de ce héros du silence, demeurée fraîche et vermeille au milieu de ses ossements mis en poussière, publiait d'elle-même la fidélité du sacerdoce. Dieu, qui avait choisi la Bohême pour justifier le sacrement de pénitence, choisit la Franche-Comté pour glorifier le sacrement de l'eucharistie. L'abbaye de Faverney contemple pendant trente-trois heures les saintes hosties suspendues sur les ruines d'une chapelle consumée par les flammes. On ébranle tout autour la grille du sanctuaire, on efface les dernières traces de l'incendie, on ne peut ni découvrir ni soupçonner l'ombre du plus fragile support. Les heures succèdent aux heures, la nuit au jour,

le jour à la nuit, et le miracle est toujours le même. La foule augmente, la contrée s'émeut, dix mille fidèles, accourus de toutes les cités d'alentour, vont, viennent, s'agenouillent et se succèdent aux pieds de l'ostensoir, toujours sans appui, toujours immobile, et le miracle dure encore. Regardez : les flambeaux s'éteignent et se rallument d'eux-mêmes comme pour fixer l'attention de la foule. Écoutez : on entend le timbre argentin d'une clochette invisible, c'est le signal qui se donne dans les cieux. L'ostensoir descend lentement entre les mains d'un humble prêtre qui offrait à un autel voisin le saint sacrifice de la messe. Tout le peuple en est témoin, les larmes coulent, l'enthousiasme éclate, les fronts s'inclinent, les poitrines se brisent de componction, et l'église retentit avec un nouveau transport de ces admirables paroles : Miracle ! miracle ! miséricorde ! Comparez le miracle de Faverney à tant d'autres qui ont déjà attesté la présence réelle. Des saints avaient mérité de voir Jésus-Christ, tantôt sous la figure d'un lépreux, tantôt sous l'image d'un enfant. Un jour, c'est l'hostie qui se change en un agneau plein de douceur ; un autre jour, c'est le sang qui coule à grands flots sous un couteau déicide. A ces traits, qui révélent l'humanité du Sauveur, la foi s'écrie : « C'est l'enfant de Bethléem, c'est le lépreux qui expie les péchés du monde, c'est la victime du Calvaire. » Mais ici Jésus commande aux éléments, le feu le précède, les flammes lui servent de trône, et notre foi s'écrie avec plus d'enthousiasme encore : C'est le législateur du Sinaï, c'est le transfiguré du Thabor, c'est le juge des vivants et des morts dans tout l'éclat de sa gloire et de sa majesté. La démonstration du dogme eucharistique est donc complète, absolue, inattaquable, et en présentant ce pain vivant descendu du ciel, les pasteurs peuvent dire avec plus de confiance que jamais à la foi ravivée devant l'hérésie devenue muette : Croyez, adorez, aimez, mangez et buvez:

voilà l'Homme-Dieu. Le sang qui a coulé de l'hostie révèle l'humanité, le feu qui marche devant elle atteste la divinité. Jésus-Christ, par un prodige d'amour, s'est donné à l'Église, sous les apparences d'un pain qui n'est plus ; l'Église, par un prodige de puissance, a fait reparaître sous ce pain le sang de l'homme et la lumière de Dieu ; Jésus fait de grands prodiges, les prodiges de l'Église sont plus grands encore : *et majora horum faciet.*

Que vous dirai-je des merveilles qui ont rempli la vie ou illustré le tombeau des Louis de Gonzague, des Stanislas Kostka, des Vincent de Paul, des Jeanne de Chantal, des Liguori, et des miracles plus récents encore qui ont valu à Benoît Labre et à Germaine Cousin les honneurs des autels. Des milliers de témoins les ont vus, des milliers de contemporains les ont racontés. Ces témoins auraient-ils menti ? Mais leur caractère honorable ne permet pas de le croire. Se seraient-ils trompés? Mais comment supposer que des gens éclairés sur tout le reste deviennent tout à coup victimes d'une hallucination quand il s'agit de constater un miracle. L'Église, aussi jalouse de la gloire des saints que de sa propre dignité, procède à la canonisation de ses plus illustres serviteurs avec autant de lenteur que de défiance. Chaque prodige est, comme chaque vertu, l'objet d'un rigoureux examen. Elle en précise la nature, elle en apprécie les preuves par un débat contradictoire, elle en rédige les relations les plus circonstanciées. Ce qui paraît évident à la critique du monde est encore suspect à la critique de l'Église. Dans les procès de canonisation de saint Vincent de Paul, un miracle attesté par des protestants et signé de leur main fut rejeté par la congrégation des rites comme dépourvu de preuves suffisantes [1]. Pendant qu'on instruisait la cause de saint François

[1] *Histoire abrégée de saint Vincent de Paul,* par COLLET (1762), p. 605.

Régis, un anglican qui se trouvait à Rome se lia d'amitié avec un prélat qui lui donna à lire le procès-verbal de certains prodiges. « Voilà, dit-il en le lui rendant, la plus sûre manière de prouver les miracles. Si tous ceux qu'on reçoit dans l'Église romaine étaient établis sur des preuves aussi évidentes et aussi authentiques, nous n'aurions aucune peine à y souscrire. — Eh bien ! répondit le prélat, sachez que de tous ces miracles, qui vous paraissent si avérés, aucun n'a été admis par la congrégation des rites[1]. »

Si malgré cette rigueur, inexplicable pour la critique humaine, mais nécessaire dans les choses divines, l'Église a toujours des miracles, n'est-elle pas autorisée à dire aux Juifs : Pourquoi n'avez-vous plus, depuis l'avènement de Jésus-Christ, ni prodiges ni prophéties ? Aux Orientaux : Pourquoi la terre où les Basile, les Grégoire et les Antoine ont commandé aux éléments, est-elle frappée de stérilité ? Aux protestants : Pourquoi n'avez-vous jamais demandé ou obtenu la moindre faveur surnaturelle du Dieu que vous servez ? Vous avez renoncé aux miracles, parce que vous n'en possédez pas la vertu. Vous les déclarez inutiles, tandis qu'ils vous seraient si nécessaires. C'est l'Église catholique qui seule pourrait s'en passer aujourd'hui, parce que, professant la doctrine de Pierre et de Paul, d'Ambroise et de Martin, de Bernard et de Xavier, elle a pour elle l'autorité de leurs miracles autant que celle de leur vie et de leurs paroles. Mais vous, qui avez quitté les papes pour suivre les sectaires, qui honorez Luther au lieu de Xavier, et Calvin au lieu de François de Sales, ah ! que vous auriez besoin, pour justifier cette préférence, de multiplier la farine dans le grenier de la veuve, d'ouvrir les cieux, d'apaiser les flots, de guérir les malades et de ressusciter les morts. De grâce,

[1] *La Vie du B. Jean-François Régis*, par le P. Daubenton, 1716, p. 33.

un signe d'en haut pour opposer aux signes qui se manifestent dans l'Église catholique, ou bien il faudra convenir qu'en rompant avec elle, vous avez rompu avec Dieu et avec le ciel.

Combien notre horizon est plus large, notre vue plus perçante, notre sort plus digne d'envie ! L'Église, discrète et prudente, prononce rarement sur les pèlerinages les plus autorisés par la confiance des peuples, comme sur les apparitions qui semblent les plus incontestables et qui sont les plus populaires, laissant à Dieu ses secrets et à ses enfants la liberté de la critique aussi bien que celle de la piété. Il est des âmes fortes pour qui de nouveaux miracles sont moins utiles, parce que, à l'exemple de saint Louis, elles se tiennent aussi assurées de la présence réelle par l'autorité de l'Église, qu'elles pourraient l'être par leurs propres yeux d'une apparition de Jésus-Christ en personne. Respect à ces grandes convictions, et qu'on ne traite jamais d'impiété ou d'indifférence ce qui n'est que l'expression d'une véritable foi ! Il est des âmes sensibles qu'il faut éclairer, aider, consoler d'une manière plus intime, et sur qui s'exerce le pouvoir surnaturel de l'Église en proportion de la délicatesse de leurs sentiments, des besoins de leur esprit et de la ferveur de leurs prières. N'allez point les railler sur la lumière extraordinaire que leur intelligence a obtenue, ou sur une guérison inattendue dont leurs corps aura été l'objet. Elles ont cru, elles ont dit avec le lépreux : *Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir*, et le Seigneur leur a répondu : *Je le veux, soyez guéries.*

Disons-le sans détour : il se fait bien plus de miracles qu'on ne le croit. Ce que l'on voit n'est rien en comparaison de ce qui s'opère réellement. Depuis que Dieu s'est mêlé à l'homme, il exerce sur son corps un pouvoir plus sensible, plus secret, plus absolu ; la nature rebelle des premiers temps cède chaque jour davantage à la force

divine que l'Incarnation a jetée au milieu de la corruption humaine; et la substance de Jésus-Christ remplace peu à peu, par la communion, cette substance toute charnelle où le sang du péché excitait tant d'orages et produisait des monstres d'iniquité. Depuis que l'Église s'est mêlée au monde, le monde n'a pas cessé d'être purifié ; l'eau sainte qu'elle répand rassérène l'air et met les démons en fuite ; les bénédictions qu'elle verse à grands flots dans les entrailles de la terre en pénètrent la profondeur, en amollissent la dureté et y fécondent les mines et les sillons dont l'exploitation fait le plus grand honneur à l'industrie de l'homme, mais dont la richesse, cachée dans le sein de la nature, se renouvelle ou s'accroît à l'insu de la science et en dépit de ses calculs. Si Dieu ne fait éclater que par exception la toute-puissance dont il a revêtu son Église, il la laisse agir à tous moments par une influence secrète, et se révéler à telle ou telle âme par des coups discrètement frappés. Dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre naturel, les foudres et les météores ne traversent l'horizon que par intervalles ; la rosée et le soleil sont de tous les jours.

Vous avez donc beau vous récrier, ô vous à qui les prodiges répugnent et qui voulez à tout prix sortir du surnaturel, il est trop tard, et il faut vous résigner à votre sort, sous peine de sortir de la famille, de la patrie, du monde entier. L'Église vous a entourés, dès le premier jour, de ses exorcismes et de ses prières, elle a versé sur votre tête l'eau de ses miracles, elle offre pour vous du matin au soir le pain non moins miraculeux de ses sacrifices. Comment rompre avec le souvenir de votre mère, les prières de vos ancêtres et les traditions de votre foyer. Lisez l'histoire nationale ; la terre que vous foulez s'est ouverte et refermée à l'ordre des saints; les eaux que vous buvez ont jailli sous leur verge ; les villes que vous habitez se sont élevées à leur voix dans le désert où ils ont

chassé les loups et les ours ; la société politique et civile à laquelle vous appartenez a été formée par les prières miraculeuses des Geneviève et des Clotilde, affermie par la piété et par la justice non moins miraculeuse de saint Louis, sauvée par la valeur miraculeuse de Jeanne d'Arc, améliorée et civilisée par la charité plus miraculeuse encore de saint Vincent de Paul. La France est la fille aînée de l'Église, parce qu'elle est l'enfant du miracle. Quitterez-vous la France, vous serez encore sans asile contre le surnaturel. L'Église rentre en Hollande, en Suède, en Angleterre, en Danemarck, avec son eau bénite et ses sacrifices, réveillant partout le souvenir des saints et des miracles ; elle domine en Espagne, en Portugal, en Italie, jusque sur les esprits dévoyés qui ne peuvent secouer, malgré leurs efforts, le joug salutaire des croyances paternelles ; elle pénètre en Afrique au nom d'Augustin, en Chine au nom de Xavier, et la civilisation la suit pour y restaurer de vieux monuments élevés en l'honneur des miracles ; elle s'étend d'un bout à l'autre du nouveau monde, avec l'autorité des miracles qu'elle a accomplis dans l'ancien, et elle renouvelle dans la vie de Rose de Lima les prodiges de la vie de sainte Thérèse. Là où vous ne trouverez plus que l'ombre de l'Église, vous trouverez encore le souvenir vivant de ses miracles. La Syrie et la Palestine seraient presque sans histoire, si cette histoire était sans prodiges ; Jérusalem serait sans pèlerins, si les chemins, les montagnes, les mers, les plus petits villages, les moindres noms, ne rappelaient avec tant de gloire le règne de l'ordre surnaturel. Triste incrédulité, qui, en rejetant les miracles, se condamne à ne plus rien comprendre ni de la famille, ni de la patrie, ni de la civilisation, ni de l'histoire, ni des voyages ! Église vraiment divine, qui depuis dix-huit siècles guérit, régénère, sauve, ressuscite, tout ce qu'elle touche et, selon la promesse de son maître, le dépasse lui-même par le nombre, l'éclat et la variété de ses miracles : *et majora horum faciet.*

II. Quelque miraculeuse que soit l'action de l'Église sur la matière et sur les éléments, il est une autre œuvre plus haute, plus difficile, plus étonnante encore, à laquelle elle travaille sans relâche, qui fleurit partout, qui ne se rebute jamais, qui recommence quand elle échoue, qui n'est point assurée sans retour quand elle triomphe, et qui ne cessera qu'avec le temps et avec le monde, le jour où elle aura déposé le dernier homme au seuil de l'éternité : c'est l'œuvre de la conversion.

Représentez-vous dans le même tableau tous les miracles de Moïse et de Jésus-Christ, de la synagogue et de l'Église. Qu'est-ce que des membres redressés, des corps guéris, des flots domptés, un ciel ouvert, des rochers fendus, un peuple entier rassasié avec quelques pains, des morts rendus à la vie, auprès d'un seul cœur converti et rendu à la grâce ? Cette matière docile à la main du thaumaturge ne pouvait résister à la puissance souveraine dont il est l'interprète ou le mandataire ; mais il n'en est pas de même de l'homme, cet être toujours libre, qui attend contre toute attente, résiste à l'évidence même, paraît se rendre et tient encore, et se donne si souvent pour se reprendre après. Volonté endormie dans une masse de chair qui l'alourdit et l'oblige en quelque sorte à s'affaisser sur elle-même ; esprit tantôt attaché à des préjugés d'éducation, tantôt dupe involontaire du sentiment, et passant avec les impressions du jour, du blanc au noir et du noir au blanc ; imagination déréglée par des rêves ou pervertie par des lectures dangereuses et des entretiens criminels ; jugement mal formé, que l'intérêt prévient, que la vengeance égare et que la volupté enivre ; cœur passionné naturellement pour le mal, au fond duquel s'amassent, selon l'âge et les circonstances, tous les désirs du vice impur, toutes les tentations de l'ambition et de la fortune tout les regrets d'une vie écoulée sans avoir été heureuse comme sans avoir cessé

d'être criminelle : voilà l'homme ! Il a résisté à Moïse, qui tant de fois a désespéré de la dureté de son esprit et de l'insensibilité de son cœur ; aux prophètes, qui pour le gagner se sont couverts de cendre, ont pleuré sous le cilice et ont appelé la nature à leur secours ; à Jésus-Christ, qui, malgré sa doctrine, ses bienfaits, ses miracles, n'a trouvé presque toujours que des pharisiens acharnés à sa perte, des disciples grossiers, une nation incrédule et perverse ! Eh bien ! cette humanité déchue a été léguée à l'Église, avec les ténèbres de toute l'ignorance, le poids accablant de tous les préjugés, et l'héritage, plus accablant encore, de tous les vices. Jésus-Christ, le médecin suprême des âmes, en expirant, outragé et méconnu, a remis entre les mains de sa chaste épouse le remède inépuisable de son sang précieux, et c'est en prêchant sa vertu, en l'offrant à l'autel, en le versant sur toutes les plaies de l'esprit, du cœur, de l'imagination, de la mémoire et de la volonté, que l'Église, pareille au bon Samaritain, peut sauver le malade, le mettre en croupe et l'emporter d'une course rapide dans la cité de Dieu.

Aurait-il pu se relever lui-même, ce malade étendu et blessé sur le chemin de Jéricho ? Non, l'expérience de quatre mille ans le prouvait assez, son énergie était paralysée dans l'égoïsme ; ni la morale ni la raison ne lui suggérait le moindre effort ; il mourait, faute d'une vertu infinie pour le ranimer et d'une infinie charité pour appliquer le remède.

Les savants et les curieux avaient passé auprès de lui, non sans le voir, mais sans l'assister, le panser, et le guérir : image trop véritable des philosophies humaines, qui n'ont rien fait, qui n'ont rien pu faire, pour améliorer et convertir l'homme, aussi insensibles aujourd'hui qu'il y a quatre mille ans à sa misère, à sa tristesse, à ses douleurs, aussi impuissantes à le soulever du fond de son péché et de son ignominie, réduites enfin à se déclarer le

plaisir délicat de quelques oisifs, la pensée curieuse de quelques savants, pour se dispenser de prendre en main la cause commune et de travailler efficacement à l'amélioration du genre humain.

Je me tourne donc vers l'Église, puisqu'elle seule recueille le malade, en prend soin, lui donne asile, verse sur ses plaies l'huile et le vin, et demeure auprès de lui avec un regard plus intelligent que celui du meilleur médecin, une surveillance plus inquiète, plus douce, plus persévérante que celle de la meilleure des mères. Soyez attentifs aux opérations de ce traitement divin, et apprenez comment le miracle de la conversion s'opère dans l'âme.

Qui dit conversion, dit d'abord pénitence. L'Église s'approche de l'âme égarée comme le laboureur de l'arbre sauvage qu'il veut greffer ; elle retranche impitoyablement les fruits naturels, mais dégénérés, du vieil homme, opérant sur l'esprit, qu'elle mortifie dans sa curiosité et son ignorance, sur le cœur, au fond duquel elle cherche, elle attaque, elle poursuit, jusqu'à l'ombre du mal, sur les sens, qu'elle dompte et qu'elle sanctifie. Tombez, tombez jusqu'au dernier sous les coups de cette noble pénitence, pensées, affections, désirs, intérêts dépravés ! O hommes, sachez souffrir pour vous transformer, sachez mourir pour renaître ! Il pleure, ce pécheur attendri, mais c'est comme la vigne sous le fer de l'émondeur qui coupe le bois sec, élague les bourgeons inutiles et prépare leur place aux pampres de l'été et aux fruits de l'automne. Il se plaint, mais ses plaintes elles-mêmes ont un accent de mélancolie et de douceur plus vrai, plus attachant, que les cris des joies sensuelles et des jouissances coupables. Il demande des appuis pour assurer ses premiers pas, mais l'Église lui envoie des anges pour veiller sur son sommeil, des amis pour l'entretenir pendant le jour, des prêtres pour éclairer et former sa conscience encore ignorante, des livres pour soutenir par de nobles

exemples et de pieuses insinuations sa foi qui se réveille, et sa ferveur qui commence à peine. Des larmes, des regrets, de saintes résolutions, de magnanimes efforts, voilà les premiers traits d'une conversion. L'Église la demande, la prépare, la détermine, l'opère et la soutient par la grâce et les sacrements, l'homme y coopère par la volonté et par les œuvres. Quel bel ouvrage ! quel éclatant miracle !

Ainsi se repentit Augustin. Lisez l'histoire de ses passions et de ses pensées. Pendant que Monique pleure sur lui, la célébrité le fatigue, l'étude l'agite, et le plaisir qui l'enivre ne le satisfait pas. Cependant il fréquente l'église chrétienne, il commence à lire les livres des apôtres, il écoute Ambroise, il repasse dans son esprit l'exemple de Victorin, rhéteur comme lui célèbre, qui sous le règne de Julien avait quitté sa chaire pour demeurer fidèle à la foi. Politien, qui vient le visiter, lui parle des solitaires de l'Égypte ; cette peinture porte le dernier coup à son âme : « Quoi ! s'écrie-t-il, les ignorants ravissent le ciel, et nous, avec notre science, nous demeurons stupidement ensevelis dans la chair et dans le sang ! » Confus, hors de lui, indigné de sa faiblesse, il conçoit le dessein de se donner à Dieu. Il se disait : « Tout à l'heure ! » et sans retomber dans l'abîme de ses anciennes misères, il se sentait arrêté par les bagatelles honteuses et les folles vanités qui avaient été ses anciennes amies. Elles le tiraient, pour ainsi parler, par le vêtement de sa chair et semblaient lui murmurer à voix basse : Voulez-vous donc nous abandonner ? Pensez-vous donc vivre sans nous ? C'est alors que l'Église amène sous ses yeux la chasteté, avec un sourire modeste, une douce majesté et un air satisfait. Autour d'elle se pressent des enfants, des jeunes filles, des veuves vénérables, des vierges parvenues à l'extrême vieillesse. Elle lui montre ce cortége, et le raillant doucement : « Ne pourriez-vous donc

point ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là ! Jetez-vous dans les bras du Seigneur ; il ne se retirera point pour vous laisser tomber ; jetez-vous-y hardiment, il vous recevra et vous guérira. » Augustin, de plus en plus touché, se lève, s'éloigne d'Alipe son ami, avec qui il habitait la campagne, et laisse à ses larmes une libre carrière. Mais l'Église ne l'abandonne pas. Après lui avoir donné une mère pour pleurer sur ses débordements, un saint pour l'instruire, des exemples pour l'animer, un ami pour le presser doucement, elle l'appelle d'une voix mystérieuse et lui montre les saintes Écritures. *Prenez et lisez !* criait la voix, *prenez et lisez !* Il regarde ; c'étaient les épîtres de saint Paul ; il prend les lettres de l'Apôtre converti, il lit ces lignes qui semblaient écrites pour son âme : *Ne vivez ni dans les excès du vin, ni dans ceux de la bonne chère, ni dans les passions honteuses, ni dans un esprit de contention et de jalousie, mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* A cette lecture ses derniers doutes s'évanouissent, une douce lumière se répand dans son âme, il court vers Alipe, il lui montre le passage qui venait de triompher de sa faiblesse. Alipe continuant à lire remarque ces mots : *Soutenez aussi celui qui est faible dans la foi*, se les applique à lui-même, se reproche sa tiédeur et se fortifie dans sa conviction ébranlée. O victorieuse puissance de l'Église ! Le pécheur tombé se relève, le juste chancelant se raffermit, et deux grandes âmes sont du même coup ramenées et tournées vers le Seigneur.

L'âme tirée de ses abaissements et rentrée en grâce avec Dieu se sent élevée, ennoblie, portée comme par un souffle surnaturel au dessus du monde et des créatures. L'Église le sait, et, continuant son œuvre, elle seconde cet élan avec toutes les ressources de son zèle. Elle met dans cette nature ainsi façonnée de hautes pensées, de nobles sentiments, des goûts purs, des affections sincères. Ce

sont comme les greffes de la vie éternelle entées sur le vieil arbre, comme les vertus du nouvel Adam substituées aux vices du premier. L'âme, transportée de l'ordre naturel dans l'ordre surnaturel, s'étonne des fruits qu'elle donne et de la séve qui circule dans son sein. L'aumône ouvre ses mains, et le dépouillement, qu'elle redoutait, devient sa parure et sa gloire. Le jeûne, dont elle se détournait avec horreur, la délivre peu à peu de la servitude des sens et l'aide à porter un cœur plus pur dans un esprit plus libre. La prière la fait vivre, parler, respirer en Dieu, en lui ouvrant mille échappées vers un meilleur monde, et en lui donnant des ailes pour y soutenir l'élan de son amour. Dieu est à lui comme il est à Dieu, il n'en est plus seulement l'image restaurée, mais le disciple, le défenseur et le héraut.

Tel fut le soldat si heureusement blessé au siége de Pampelune. L'amant du plaisir et de la gloire ne rêve plus d'autre gloire que celle de Dieu, d'autre plaisir que celui de lui appartenir et de vivre pour lui. Quel changement ! quelle noblesse ! quelle élévation constante ! quelle ambition nouvelle ! Il est toujours soldat, mais c'est pour servir le Christ ; il demeure sous le drapeau, mais ce drapeau est une croix, il enrôle des recrues, mais c'est pour les mener à la conquête du ciel, il garde une devise, mais c'est la devise de la foi autant que de l'honneur : *Ad majorem Dei gloriam*.

Il faut monter encore pour juger jusqu'où peut aller le miracle de la conversion plus haut que le serviteur qui déteste ses fautes, se frappe la poitrine et s'estime heureux de se tenir au bas du temple dans l'attitude du publicain, plus haut que le soldat qui, renonçant aux sollicitudes, aux sacrifices, aux bassesses du monde, met son épée au pied de l'autel et ne veut plus la tirer que pour la gloire de Dieu ; il y a dans le saint des saints une place réservée à l'épouse ornée de toutes les perfections,

enivrée de toutes les faveurs et jouissant de toute la familiarité de Dieu même. C'est la place de Thérèse. Enlevée à quinze ans aux attraits des lectures coupables, elle a trouvé dans l'Église une grâce si pleine de force et de charmes que sa nature, toute fragile et toute sensuelle qu'elle était, s'est transformée en une seconde nature, spirituelle, angélique, presque divine. Avec cette foi vive qui mettait son intelligence en possession de la vérité, cette espérance sublime qui la perdait dans les abîmes des cieux, cet amour qui, tantôt affectueux et suave, tantôt éprouvé par la sécheresse, demeurait toujours fidèle, cette crainte toute filiale qui était à la fois le tourment et l'attrait de son cœur, qui embellissait, pour ainsi dire, par la réserve d'une pudeur conjugale, la familiarité et les confidences de son Dieu, elle a mérité de sentir la présence du Christ, elle l'a vu de ses yeux à l'autel, elle a été ravie en enfer pour en voir le vide affreux et les affreuses contraintes, au purgatoire pour en raconter les tourments mêlés d'espérance, au ciel pour en goûter d'avance la lumière, l'extase et le bonheur.

Que la nature se refuse à croire à des larmes si douces, à des élévations si héroïques, à des transformations si ravissantes, je le comprends: elle a ses confessions, mais ce sont celles de l'impudence; ses victoires, mais ce sont celles de l'intrigue, de l'entraînement et de la force; son ivresse et ses transports, mais c'est l'ivresse du sang, ce sont les transports du délire. Belle merveille, en vérité, que la confession du XVIIIe siècle dans la bouche de Jean-Jacques Rousseau ! La raison la condamne, puisqu'elle est pleine de contradictions ; la pudeur en détourne les yeux, puisqu'elle enseigne l'art de ne plus rougir. Tout s'y réduit à s'oublier à force de sophismes, et à se ravaler à force d'abaissements. Qu'un poëte moderne nous fasse à son tour la confession du XIXe siècle, vous n'entendrez que des regrets sans remords, ou des aveux sans

ferme propos, mêlés de traits de scepticisme et de cris de désespoir. Le XVIIe siècle a été plus heureux ; il a vu La Vallière sous le voile et Rancé dans le cloître ; il a entendu les regrets publics de La Fontaine ; il a compté parmi ses nobles exemples Racine pleurant sur la gloire de son théâtre profane et s'efforçant de la faire oublier par la gloire plus pure de son théâtre biblique : époque vraiment grande, puisqu'elle peut citer, avec les miracles de l'art et de la littérature, de la guerre et de la politique, les miracles mille fois plus grands d'un cœur qui se repent, s'élève et se transforme.

Mais l'Église, qu'on la dédaigne ou qu'on l'accueille, ne manquera pas un jour à sa mission : elle s'en ira semant à pleines mains la lumière et les bons exemples, prêchant par la parole et par la charité, s'adressant avec le même zèle et la même assurance aux infidèles, aux hérétiques, aux pécheurs, dans toute condition, dans toute langue et dans tout âge. Elle aborde l'âge le plus tendre, élevant ses bras vers les petits enfants et disant d'eux, comme Jésus-Christ : *Laissez-les venir à moi, le royaume des cieux leur appartient, à eux et à ceux qui leur ressemblent.* Elle aborde la jeunesse, dût-elle l'attrister, comme le divin Maître, en lui reprochant *de regarder en arrière après avoir mis les mains à la charrue.* Elle aborde les hommes les plus mêlés aux affaires publiques, tantôt leur annonçant comme à Zachée le Publicain, qu'elle ira loger dans leur maison, tantôt en acceptant un repas et des soins chez Simon le Pharisien. Elle aborde Marthe dans son intérieur pour l'avertir que le salut est la seule chose nécessaire au monde, Madeleine pour agréer les larmes de son repentir, Matthieu pour le faire sortir de son comptoir, Pierre pour l'arracher à ses filets, Nathanaël pour le détourner d'un repos trop oisif, Jean pour l'enlever encore pur aux embrassements de sa mère. Elle aborde la Samaritaine au puits de Jacob ; elle

éprouve la Chananéenne demandant la guérison de sa fille; elle écoute avec admiration la prière du centenier, et elle s'écrie : *En vérité, je n'ai pas trouvé tant de foi dans Israël.* Laissez faire : elle ne tardera pas à attirer ces âmes d'élite, qui sont dignes de lui appartenir, par la grandeur de leurs sentiments et la générosité de leurs sacrifices! Voyez combien la vraie philosophie, la solide érudition, les nobles veilles d'Oxford, lui ont donné de fidèles, de docteurs et de prélats ! comme elle est consolée des dédains d'un monde ignorant par les conquêtes qu'elle fait dans les écoles savantes de l'Angleterre et de l'Allemagne ! Ces conversions par la vraie science ne sont-elles pas d'autres miracles dans un temps où la fausse science fait tant de victimes? Et le don de Dieu demeure-t-il sans effet dans les mains de son Église?

Enfin, il est une heure qui lui appartient entre toutes les autres, heure décisive pour le bonheur de l'homme, heure où l'on peut croire le péché qui s'accuse et la foi qui s'affirme, car alors nous ne devons plus rien au monde que la vérité. Quel spectacle et quelle merveille ! Changer en un clin d'œil un abîme de ténèbres en un abîme de lumières, nettoyer, expurger, purifier, ce cloaque infect où la vie a jeté tant de racines, appeler la prière sur ces lèvres qui n'ont jamais prié, demander et obtenir, pour y verser l'huile des mourants, ces mains rebelles, ces pieds tardifs, ces yeux tant de fois fixés sur des objets impurs, cette poitrine qui exhale encore le souffle empesté de la corruption, faire de la proie que l'enfer attend et que le démon guette au passage, un candidat de la vie éternelle, voilà le miracle suprême de l'Église. Le temps est court, il est vrai, mais la grâce, cette excellente ouvrière que l'Église appelle à son secours, fait en quelques secondes l'œuvre de tout une vie. Purifiée et attirée par elle, l'âme du mourant monte à l'autel de l'offrande et du sacrifice. Elle s'unit au Christ en mangeant sa chair

et en buvant son sang; elle se tourne vers lui comme le larron du Calvaire; elle le reconnaît pour le juste, le saint, le Fils de Dieu, et voilà qu'aux yeux de la foi, le crucifix que le prêtre tient à la main s'anime et se colore, la couronne d'épines paraît sanglante, le côté se rouvre, la bouche divine, toute trempée de fiel, parle avec autorité, la mort frappe, le pécheur n'est plus. Consolez-vous, le miracle du Calvaire s'est reproduit, et l'âme d'un autre larron est entrée dans son éternité, à la douce invitation de cette divine parole : *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis* [1].

[1] *Luc*, XXIII, 43.

QUINZIÈME CONFÉRENCE

LA PASSION DE L'ÉGLISE

L'an 33 de notre ère, quand le Dieu véritable allait quitter le temple de Jérusalem et que les faux dieux régnaient sur le reste du monde, un arbre fameux fut coupé dans une forêt voisine de la ville sainte. Que fera-t-on de ce cyprès choisi entre mille? à Babylone ou à Memphis, on en eût fait un monstre divin, emblême de la force, à Athènes un Jupiter, à Rome un César, sur les bords du Gange l'idole de la corruption, en Gaule ou en Germanie l'idole de la victoire. Les Juifs, mieux inspirés dans leur coupable aveuglement, en firent une croix, et cette croix est encore debout, triomphante, adorée.

Voyez et jugez. Après avoir gardé pendant trois heures le corps de Jésus-Christ, elle est demeurée dans le monde comme l'emblême des tourments endurés pour la vérité et pour la justice; l'Église, qui l'a acceptée avec allégresse des mains de son époux, la porte avec noblesse derrière ce divin crucifié ; c'est à ses pieds que toutes les nations se jettent aujourd'hui ; c'est en son nom que je vous réunis et que je vous prêche la gloire immortelle de l'abandon, de l'injustice et de la mort.

La croix à la main, je vous ai montré déjà dans ce signe plein d'ignominie une preuve démonstrative de la

divinité de Jésus-Christ [1]. Je le reprends ce soir, je vous supplie de le regarder encore, de l'étudier avec tous les souvenirs qu'il rappelle et toutes les vertus qu'il commande, et vous reconnaîtrez qu'il atteste aussi la divinité de l'Église.

L'Église n'est pas plus séparée de Jésus-Christ dans sa Passion que dans tout le reste de sa carrière. Semblable à lui dès sa naissance, elle doit lui ressembler jusqu'au martyre. Avec des prophètes pour précurseurs, une étable pour berceau, une vie toute sainte, une parole infaillible sur les lèvres, un livre immuable dans une main, dans l'autre le sceptre de la souveraineté des âmes, des bienfaits et des miracles pour cortége, où va-t-elle depuis dix-huit siècles dans cet appareil divin ?

Au jardin des Olives, où elle éprouve, comme Jésus-Christ, toutes les détresses et toute l'horreur de l'abandon.

A Jérusalem, où elle est citée, interrogée, raillée, condamnée tous les jours, comme Jésus-Christ, par les puissances du siècle.

Au calvaire, où elle pardonne et où elle s'immole tous les jours, comme Jésus-Christ, pour le salut du monde.

Dieu l'abandonne, les hommes la jugent et la condamnent, mais elle souffre la mort parce qu'elle l'a voulu. Ces trois mystères ont pour emblêmes un calice, une balance et une croix. Le calice que Dieu prépare à son épouse est toujours amer ; la balance où les hommes la pèsent fléchit toujours au poids de l'iniquité ; la croix qu'elle embrasse parle toujours de sacrifice, de miséricorde et d'amour.

Telle est la Passion de l'Église. Toujours ancien et toujours nouveau, ce supplice a commencé hier, il con

[1] Conférence sur *la mort de l'Homme-Dieu*, prêchée le vendredi saint de l'année 1864.

tinue aujourd'hui, il se renouvellera demain; il atteste, avec une invincible certitude, que Jésus-Christ et l'Église ont la même origine, les mêmes épreuves, les mêmes ennemis, le même sort, la même gloire. O Croix sainte, je vous bénis, je vous invoque et je vous adore. Vous m'avez enseigné la divinité de mon Sauveur; enseignez-moi la divinité de son Église : *O Crux, ave!*

I. Le jardin de Gethsémani est, pour l'Église comme pour Jésus-Christ le premier théâtre de la Passion. Il est nuit, tout fait silence, la plupart des disciples se retirent; seule l'Église veille en s'abandonnant à la souffrance intérieure, elle goûte la crainte, l'ennui, l'angoisse, en disant aux trois élus du Thabor, Pierre, Jacques et Jean, qu'elle mène jusque dans le secret de ses solitudes : *Mon âme est triste jusqu'à la mort*[1]. C'est l'accent qui retentit dans les thébaïdes du Carmel, de la Chartreuse et de la Trappe. Pendant que le monde est enseveli dans le sommeil et que la lassitude gagne quelquefois les plus fervents, pénétrez dans ces cellules voilées aux regards des hommes : là vous entendrez les longues lamentations de la tristesse chrétienne, vous assisterez à cette agonie mystérieuse dont le Christ a ressenti toute la peine et que l'Église partage encore avec lui pour avoir, comme lui à l'heure du danger, une âme invincible.

Cette prière continuelle est mêlée de crainte aussi bien que de mortifications. Quand l'Église compte autour d'elle les indifférents, les lâches et les abattus, elle les reprend avec bonté : *Quoi! vous n'avez pu veiller une heure avec moi*[2]? Mais elle appréhende aussi, avec une sorte d'horreur, les trahisons, les scandales, les reniements, les supplices; elle s'effraie à la vue de tant de péchés; elle s'écrie avec Jésus-Christ, à la veille des grandes épreuves qui viennent l'assiéger : *Que ce calice*

[1] *Marc*, XIV, 34. [2] *Matth.*, XXVI 40.

s'il est possible, passe loin de moi [1]. Ne vous étonnez pas qu'elle insiste ; elle songe aux martyrs à qui ce calice sera présenté, elle supplie d'avance pour qu'ils le reçoivent sans défaillance. Enfin, consolée par les anges, qui la réconfortent en lui montrant le prix de ses travaux, elle prononce la grande parole de la résignation : *Mon Père, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne* [2].

Malgré le secours du Ciel, l'agonie du Christ augmente, il tombe la face contre terre, et de toutes les parties de son corps s'échappe une sueur de sang. Ce corps ainsi éprouvé est l'image de l'Église, dont les persécuteurs tirent depuis l'origine du christianisme un sang si illustre et si précieux. Le Sauveur, qui pleure avec de telles larmes, les laisse couler non-seulement de ses yeux, mais de tout son corps, enseignant ainsi à l'Église qu'elle doit répandre, pour se purifier elle-même, des larmes universelles et tremper de ses sueurs, où des pleurs se mêlent avec le sang, la terre de ses combats. Voilà pourquoi le cilice est devenu le vêtement des parfaits, la discipline une arme toujours levée sur leur chair mortifiée, les déserts et les cloîtres un autre jardin de Gethsémani, ou, selon l'étymologie du mot, une vallée fertile dont le sol, arrosé de larmes sanglantes, fait fleurir l'humilité, l'obéissance et la charité.

Ainsi fortifiée par la résignation, la prière et la pénitence, l'Église se lève et attend la persécution. Plus de plaintes, plus de langueurs ; elle sort de son sanctuaire, elle s'avance au devant des méchants qui la cherchent pour la livrer.

Ces méchants, qui sont-ils ? Vous ne me le demandez pas, vous les connaissez. Le nom de leur père est dans l'Évangile et leur généalogie est dans l'histoire. Ah ! malédiction ! ce ne sont ni des étrangers, ni des ennemis, mais des enfants que l'Église a portés, qu'elle a nourris,

[1] *Matth.*, XXVI, 39. [2] *Id.*, 42.

qu'elle a élevés. C'est un ami devenu un traître, c'est un apôtre qui s'est fait apostat. C'est Judas ! toujours Judas. Judas a mille fois changé de nom, sans changer de caractère. On l'appelait, au IVe siècle, Arius, Constance et Julien ; au moyen âge, Bérenger, Abeilard, Arnaud de Brescia, Frédéric II ; Jean Huss et Jérôme de Prague en Allemagne, Valdo dans le Dauphiné, Zwingle à Zurich, Henri VIII à Londres, Luther à Vittemberg, Calvin à Bâle, à Strasbourg et à Genève ; Jansénius et Saint-Cyran dans le XVIIe siècle, Voltaire, Rousseau ou Robespierre au XVIIIe, et de nos jours Lamennais. Mais, qu'il soit prêtre ou évêque, roi ou ministre, hérésiarque ou sectaire, philosophe ou bourreau, partout c'est Judas.

C'est le Judas de la dernière cène, qui a bu dans la coupe du cénacle le vin du Seigneur, qui a entendu prédire sa trahison sans se troubler, et que l'Église n'a pu ramener, ni par la honte en prédisant son sort : *Un de vous doit me trahir, et celui-là est à table avec moi*, ni par la menace en s'écriant : *Malheur à l'homme par qui le fils de l'homme sera trahi ;* ni par les marques de sa bonté en lui lavant les pieds, ni par un regard accablant et une interpellation formelle : *Tu l'as dit, c'est toi qui dois me trahir* [1].

Quand le traître de la Judée médite une nouvelle attaque contre l'Église, il a toujours avec lui des satellites armés d'épées et de bâtons. Il amène la force, mais il la cache derrière le mensonge et la ruse. Judas avait prévenu sa troupe : *C'est celui à qui je donnerai le baiser*, et, abordant Notre-Seigneur, il l'embrassa et dit : *Maître, je vous salue* [2]. Ce fut dès lors comme un mot d'ordre pour trahir l'Église. Il n'y a ni apostolat, ni hérétique, ni mauvais chrétien, qui ne soit venu lui donner le salut de Judas, se prosternant à ses pieds pour enchaîner ses mains, lui baisant le visage pour lui fer-

[1] *Matth.*, XXVI, 15-25. [2] *Id.*, ibid., 49.

mer la bouche, et feignant de l'honorer en l'accablant des plus cruelles injures. Baiser de Judas ! que cherches-tu encore ? O haine déguisée sous la forme de l'amour, pourquoi n'es-tu pas assouvie ? Il y a une secte satanique toute ivre de fureur contre la religion et qui ne parle que de son amour pour les hommes. Elle regrette l'échafaud, elle attend avec impatience l'heure de le relever, elle veut noyer l'Église dans des flots de sang pour régénérer le monde. Prenez garde : sa rage est concentrée, sa langue mielleuse, et son baiser est le signal de l'homicide.

Mais que l'on continue à mettre l'Église à l'épreuve, elle continuera à reproduire, trait pour trait, le rôle de Jésus au jardin des Olives. Elle atterre par sa noble attitude ceux qui la cherchent : *C'est moi;* elle livre ses prêtres pour sauver ses enfants comme le divin Maître s'est livré lui-même en demandant la liberté de ses disciples : *Pour ceux-là, laissez-les aller ;* elle dit au zèle outré ou intempestif qui tire l'épée pour sa défense, et fait couler le sang de Malchus : *C'est assez, remets ton glaive dans le fourreau, car tous ceux qui tirent l'épée périront par l'épée. Ne faut-il pas que je boive le calice que mon Père va me donner? Crois-tu que si je priais mon Père, il ne m'enverrait pas douze légions d'anges ? Mais comment alors serait accomplie l'Écriture, qui déclare que tout doit être fait ainsi*[1] ?

Pierre avait frappé comme Moïse, lorsque celui-ci tua l'Égyptien qui maltraitait un Israélite. Moïse ne fut pas empêché, Pierre fut repris. Le ministère de la rigueur est aboli, celui de la charité commence. Il était bon, il était nécessaire que l'auteur de la grâce enseignât, par son exemple, la patience aux fidèles et qu'il interdît la vengeance. O bonté sainte ! ô miséricorde divine, vraiment incarnée dans l'Église ! que de preuves n'a-t-elle pas

[1] *Matth.*, XXVI, 52 *et seq.*

données de son amour pour ceux qui la calomnient, qui l'outragent et qui la persécutent! Que de Malchus secourus, guéris et sauvés! Tous les jours l'impie vient attaquer l'Église, et tous les jours l'Église vient guérir les blessés dans les rangs de ses persécuteurs. Ceux mêmes qui la haïssent pourront être sauvés, car, sans attendre leur démarche, elle provoque leur conversion en cherchant à gagner leur reconnaissance. Le sang coule, il suffit; si elle n'a pu le prévenir, elle fait tout pour l'arrêter. A-t-elle jamais regardé si c'est parmi ses défenseurs ou parmi ses ennemis? Ses filles font-elles, dans les hospices, la moindre différence entre le fidèle qui les bénit et le sectaire qui se détourne à leur aspect? Ses prêtres s'informent-ils, en portant sur les barricades l'olivier de la paix, si quelque balle ne viendra pas trancher leurs jours? Vous avez horreur du sang, ô ma mère, et, après tant de vengeances contenues, de duels prévenus, de guerres apaisées, il est bien juste de reconnaître que vous demeurez fidèle à l'esprit de votre Maître. Vous avez pour vous deux armées, les prières et les anges : les prières, qui, dans leur humilité timide, montent vers le ciel d'un pied boiteux, selon l'expression du vieil Homère, mais qui n'en soulèvent pas moins les montagnes et les mondes sur leur passage, c'est-à-dire les âmes, pour les ravir, les régénérer, les transfigurer, en les jetant aux pieds de Dieu ; les anges, les légions d'en-haut qui descendent nuit et jour du ciel en terre, et qui rapportent au cœur et à l'oreille des hommes les conseils de la justice, les paroles de la paix, les chants de l'harmonie éternelle.

Voilà la force de l'Église souffrante et abandonnée. Elle se tourne vers la foule, et, sans sortir de son calme habituel, elle fait sentir en quelques mots l'injustice dont elle est l'objet innocent : *Vous êtes venus avec des épées et des bâtons pour me saisir comme un voleur ; j'étais tous les jours assis parmi vous, enseignant dans le temple, et*

vous ne m'avez pas pris[1] ? Elle veut épargner un crime à ses ennemis toutes les fois que, reprenant contre elle l'épée et le bâton, ils viennent lui déclarer une nouvelle guerre. Mais ni sa douceur, ni ses bienfaits ne désarmeront leur fureur. C'est maintenant l'heure où elle peut s'exercer, l'heure de la puissance des ténèbres. Ah ! qu'elle est lente à s'écouler, cette heure de la Passion de l'Église ! Depuis dix-huit siècles elle sonne aux oreilles du monde, les méchants l'entendent, ils en profitent, ils l'exploitent, ils la dévorent, et cependant elle dure toujours. N'importe, ce n'est qu'une heure, et cette heure, qui semble longue à l'horloge du temps, n'aura pas même un nom sur le cadran éternel, tant elle aura passé avec rapidité. Oui, méchants, c'est votre heure, l'heure que l'Église vous donne, elle à qui appartient l'éternité.

Quand la violence jette la main sur l'Église, la plupart des hommes, ces esclaves de la peur, qui venaient de crier : *Avec vous nous irions à la mort*[2], perdent, à la vue de l'épée, la liberté, la raison, le sentiment de l'honneur, et ils s'enfuient saisis de crainte et d'épouvante. Lâche désertion, moins coupable sans doute que la trahison de Judas, mais aussi honteuse et bien plus commune ! Ils sont fiers, à les voir et à les entendre. dans les jours de triomphe ou de paix, ces disciples du Thabor, ces convives de la cène, ces Pierre qui ont le serment à la bouche, et qui mettraient, au besoin, l'épée à la main quand ils contemplent les ennemis de l'Église terrassés par sa parole. Mais que l'événement trompe son espérance, que la force souveraine sur laquelle ils avaient compté jusque-là semble abdiquer elle-même, que le Ciel abandonne l'Église en apparence, et que l'heure des ténèbres vienne à sonner, c'en est fait, on songe à sa personne et à ses intérêts ; serments, bienfaits, miracles, tout est oublié ; le troupeau se disperse, et la vie chrétienne,

[1] *Marc.*, XIV, 49. [2] *Matth.*, XXVI. 35.

jusque-là si publique, devient pour l'histoire un mystère. Pauvre humanité, qui, malgré tant de signes de la divinité de l'Église, est toujours prête à la déserter au premier bruit d'une nouvelle persécution, et qui, l'œil au guet, l'oreille tendue, le cœur tremblant, pâlit et se déconcerte à la moindre démonstration annoncée contre elle ! Comme si elle n'avait pas donné mille et mille fois des preuves de sa puissance surnaturelle et de son impérissable vitalité ! comme si le complot de Judas devait avoir enfin une heureuse issue ! comme si la nuit criminelle du jeudi pouvait empêcher la résurrection du dimanche ! Vaine espérance, cruelle illusion que d'attendre de l'homme déchu un peu de logique dans le raisonnement ou de constance dans le caractère ! Les disciples éperdus de Jésus-Christ ont laissé leur maître aux mains de Judas et de sa cohorte ; tous les jours les enfants de l'Église, surpris de l'abandon d'en haut, laissent leur mère aux mains des traîtres qui la vendent et aux tribunaux qui la citent.

Il faut donc, puisque le monde l'a voulu, sortir du cloître et du sanctuaire avec l'Église trahie, et la suivre dans les modernes Jérusalem. Dieu l'a enivrée, dans le jardin des Oliviers, du calice de l'amertume. Les hommes et les cités vont la peser dans la balance de leurs passions. Au mystère de l'abandon succède le mystère de l'injustice. O chrétiens, venez entendre le jugement de l'Église : *O Crux, ave.*

II. Quatre juges traduisent perpétuellement l'Église à leur barre, l'impiété, la corruption, la haine et la politique. L'Église devait s'y attendre, car elle sait par cœur, depuis dix-huit siècles, les interrogatoires impies de Caïphe, les insolences perverses d'Hérode, les exclamations et les outrages des Juifs aveuglés, la coupable tolérance de Pilate : c'était d'avance tout le procès de l'Église.

Le premier tribunal devant lequel on traîne cette fille du Ciel est composé, comme à Jérusalem, des princes des prêtres, des docteurs de la loi et des anciens du peuple. C'est le tribunal de l'opinion publique, le sanhédrin des nations, avec toutes les puissances réunies de la plume et de la parole. L'impiété, qui l'assemble et le préside, interroge d'abord l'Église sur sa doctrine, comme Caïphe interrogea Jésus. L'Église répond comme le Fils de Dieu. Elle affirme son origine, ses pouvoirs immortels, sa juridiction sur toute la terre; elle ajoute qu'elle enseigne publiquement dans ses temples, et que ceux qui l'entendent peuvent lui rendre témoignage; elle se tait enfin, quand on ne l'écoute plus, que le tumulte augmente et que les scribes, les témoins, les juges, semblables à des voleurs qui accablent leur victime au fond d'une caverne, vont jusqu'à ôter à l'enquête les dernières formes protectrices de la justice et de l'innocence. Si elle se tait, on lui reproche son silence: *Tu ne réponds rien?* Si elle parle, on lui reproche son audace: *Est-ce ainsi qu'on répond au grand-prêtre*[1] ? et en l'accusant tour à tour et de ne point parler et de parler mal, on met en doute tantôt sa science, tantôt sa charité. Quelque subalterne s'approche et lui donne un soufflet. C'est avant tous les autres ce Malchus qu'elle vient de guérir, car il n'y a de pires gens que ceux qu'elle a comblés de bienfaits et qui, passant de ses cloîtres, de ses sanctuaires, de ses hospices, dans les synagogues de l'erreur, soufflettent la divine accusée avec toute l'impudence de l'ingratitude.

L'Église, devant le tribunal que l'impiété inspire, est toujours condamnée d'avance. Que veut-on pour en finir avec elle? Un crime contre l'humanité; la justice, la raison? Mais l'Église n'a passé qu'en faisant le bien. Une formule au moins, pour déguiser sous une phrase honnête la condamnation déjà portée? Mais les mensonges

[1] *Joann.* XVIII, 22.

sont insuffisants, et la langue, quelque pervertie qu'elle soit, résiste aux efforts des scribes qui la torturent. L'interrogation recommence ; on adjure l'Église de déclarer, oui ou non, si elle est vraiment divine. Et l'Église répond aujourd'hui ce qu'elle a dit hier, devant le progrès ce qu'elle a dit devant l'hérésie, devant l'hérésie ce qu'elle a dit devant les tyrans : *Oui, je le suis.* Ne croyez pas que l'impiété discutera cette réponse. Non, elle la livre, comme un scandale, aux clameurs de l'opinion. Croire, dire, répéter que l'on est divin, c'est aux yeux de la raison le plus odieux des blasphèmes. La raison s'indigne, affecte une douleur hypocrite, déclare le miracle une impossibilité, le surnaturel une illusion, et, attroupant autour de la fille de Dieu les juges de la presse, les princes de l'opinion, les valets de toutes les puissances, elle s'écrie : *Vous avez entendu le blasphème; qu'avons-nous besoin de témoins ? Elle est digne de mort*[1].

Non, depuis que cette cause a été introduite, vous ne trouverez pas dans les archives des nations d'autres griefs contre l'Église que la prétention, si fondée, qu'elle a d'être divine. Si elle pouvait l'abandonner, il y a longtemps qu'elle n'aurait plus d'ennemis et qu'elle vivrait en paix avec les passions. Mais l'impiété ne lui pardonne pas de dire toujours la même chose, dans les mêmes termes, avec les mêmes preuves, la même inflexibilité et la même grandeur. Les orages qu'elle soulève avec cette réponse sont bien autrement épouvantables que ceux qui agitèrent le sanhédrin et la ville de Jérusalem. Aujourd'hui le tumulte est dans le monde entier, le procès s'instruit partout, les scribes s'agitent chez tous les peuples, et l'Église abandonnée, dans les ténèbres épaissies par l'esprit du mal, ressemble plus que jamais à Jésus, à l'accusé divin devenu dans le prétoire le jouet des valets déchaînés. On lui crache à la face, on l'injurie, on lui voile le visage

[1] *Marc*, XIV, 63.

en la déclarant l'amie de l'obscurité et de l'ignorance. Les uns la soufflettent et s'écrient en cachant leur nom dans des pamphlets anonymes : *Prophétise, et dis-nous qui t'a frappé*[1]. Les autres, plus lâches encore, l'attaquent par derrière et la diffament avec plus de sécurité. Rien ne saurait donner une idée des insultes dont Jésus fut victime dans la cour du grand-prêtre, que les indignités et les moqueries dont son Église est accablée aujourd'hui, à l'imitation de son divin Maître. Le triple reniement de saint Pierre achève d'expliquer cette scène d'horreur. Pierre est vaincu et anéanti ; tout à l'heure il tirait l'épée, maintenant il tremble à la voix d'une servante ; il renie Jésus d'abord avec une simple affirmation, puis avec mépris et enfin avec serment. Quelle leçon pour notre faiblesse ! Si, au milieu de cette atmosphère empoisonnée qui s'étend sur toute la terre avec la haine de l'Église, nous avons laissé tomber de nos lèvres quelque parole de confusion et de reniement, après avoir imité Pierre dans son péché, que ne l'imitons-nous dans son repentir ? Donnons un libre cours à nos larmes, mais surtout retirons-nous de la société des impies. Pierre n'a renié son maître ni sur la montagne, ni dans le temple, ni dans sa propre maison, mais dans la maison du prince des prêtres. Pierre renie Jésus là où Jésus est enchaîné et où la vérité est captive de l'erreur. Pierre se chauffait dans le vestibule avec les ministres de l'iniquité. Malheur à qui fréquente les ennemis de l'Église ! Malheur à qui goûte avec eux les tristes loisirs d'un commun foyer ! L'esprit se trouble, la vigueur de l'âme diminue, l'éclat de la vérité s'affaiblit, on parle le langage de la haine avant d'en avoir contracté les sentiments, et pour se retrouver soi-même, il ne reste plus que les larmes, la fuite et la solitude !

Derrière l'impiété qui interroge, dénonce et accuse l'Église, viennent toujours la corruption qui la raille et la

[1] *Matth.* XVI, 68.

tourne en ridicule, la haine aveugle qui la poursuit, et la politique qui la condamne. De ces trois rôles, c'est la corruption qui joue le moins actif, mais le plus commun. dans la guerre déclarée à l'Église. Elle ne déploie pas contre elle cette vigoureuse initiative que le génie du mal inspire aux âmes furieuses ; mais sa secrète antipathie n'éclate pas moins dans l'occasion. Sur le chemin de ses souffrances, l'Église rencontre encore plus d'Hérodes que de Caïphes, encore plus de vices et de mépris que d'inimitiés et de vengeances.

Hérode méritait bien de personnifier ce nouveau tribunal. Licencieux par goût et cruel par faiblesse, il étalait sur le trône le scandale de l'inceste, et il avait fait décapiter saint Jean-Baptiste en l'honneur d'une danseuse. Qu'on amène Jésus devant lui, il l'interroge avec une avidité impatiente et une grande abondance de paroles ; mais, n'ayant obtenu de lui ni miracles ni réponses, tandis que les princes des prêtres continuent à accuser le Seigneur, Hérode, blessé de son silence, le traite avec mépris. Il le revêt d'une robe blanche, comme on avait coutume d'habiller les fous, et, ne trouvant en lui rien d'inquiétant pour sa royauté, ni d'agréable pour sa curiosité corrompue, il le renvoie devant Pilate, qui lui avait déféré d'abord, autant par politique que par faiblesse, l'honneur de le juger. Hérode et Pilate étaient ennemis ; cette occasion les réconcilia.

Encore mille et mille pages de votre histoire, ô sainte Église, dans ces versets de l'Évangile. Les impies vous demandent des miracles, mais Jésus vous a dicté la conduite que vous devez tenir, en se renfermant dans un modeste silence. Vous n'ouvrez point dans les cours corrompues la main qui commande, car ces hommes de péché ne méritent point d'être témoins d'une puissance qui ne s'exerce que pour l'édification et non pour la curiosité. Vous n'ouvrez pas même quelquefois la bouche qui ins-

bruit, car les impies ne sont pas plus dignes d'obtenir vos réponses que d'admirer vos œuvres. Le temps des miracles et des paroles est passé pour les cœurs remplis d'ignominie et d'infection. Que voudraient-ils voir? Que pourraient-ils sentir encore? Il y a, pour les convaincre, Moïse et les prophètes, dont l'autorité suffit aux hommes de bonne volonté. Il y a surtout Isaïe faisant d'avance l'histoire du Christ et de son Église et disant : *Il sera conduit à la mort comme un agneau, il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond*[1]. Et la prophétie s'accomplit encore.

Fallût-il une démonstration nouvelle pour mieux faire ressortir la ressemblance de l'Église avec Jésus-Christ, le monde se charge de la fournir. Il sourit, il hausse les épaules, il éclate de pitié et de mépris devant les humiliations de la divine étrangère, errante au milieu des passions qui l'accusent. Cependant l'Église porte la pourpre dérisoire dont on l'a revêtue, avec une majesté qui n'appartient qu'à elle, et le vêtement qui paraît ailleurs l'attribut de la folie se change sur ses épaules en un vêtement de gloire. Partout où l'Église se présente à leurs yeux, les valets de l'impureté, les courtisans d'Hérode, n'ont changé ni d'attitude ni de langage. Peuvent-ils railler autre chose que la vertu, l'innocence, la sainteté? Élevez, élevez toujours la voix contre l'Église, accablez-la d'injures ou de dérisions, c'est encore un signe auquel les sages reconnaîtront facilement sa grandeur et sa divinité.

Enfin, la corruption et la politique, Hérode et Pilate, se réconcilient en débattant le procès de l'Église. Rapprochement odieux, cruelle entente, qui est de tous les lieux comme de tous les siècles! Caractère vraiment prophétique de l'épreuve immortelle que l'épouse de Jésus-Christ endurera jusqu'à la fin du monde! Les passions désunies

[1] *Is.*, LIII, 7.

se concertent, les rois se font des concessions mutuelles, mais l'Église, étrangère à leurs calculs ou victime de leur réconciliation, écoute tout, souffre tout, calme et muette comme l'agneau qu'on égorge. Tout subsiste et se vérifie jusqu'à la dernière lettre dans la prédiction d'Isaïe.

Cependant la foule entre en scène avec Pilate, et deux rôles nouveaux commencent dans le monde. L'Église, accusée par l'impiété, raillée par la corruption, devient peu à peu l'objet d'une haine universelle. Quel embarras pour les puissances du siècle ! quelle épreuve pour leur politique.

Il n'appartient qu'au vrai Dieu et à la véritable Église d'inspirer à l'humanité déchue cette aversion vive, ardente et profonde, qui semble dépasser les bornes du possible. Le vrai Dieu, malgré sa douceur, sa charité, ses bienfaits, a été en butte à toutes les insultes de l'aveuglement populaire ; la véritable Église rencontre la même foule, les mêmes clameurs, les mêmes injures. On répète, mot pour mot, en l'entraînant de Pilate à Hérode et en la ramenant d'Hérode à Pilate, les accusations qui ont retenti dans Jérusalem sur le passage de Jésus : *Vous trompez les hommes, vous soulevez les esprits, vous troublez les nations,* disent à l'envi les prétendus gardiens de l'ordre public, et avec des mots de soulèvement et de trouble, on la rend non-seulement suspecte, mais odieuse. Faut-il quelque chose de plus précis, on mentira : *Elle pervertit le monde, elle défend de payer le tribut à César* [1]. Dénonciations calomnieuses, qui attirent l'attention des gouvernements humains, sans trouver d'abord le moindre crédit ; mais la foule augmente, les cris deviennent plus furieux, il faut que Pilate reparaisse, qu'il examine le procès, qu'il prenne un parti.

Quand l'Église avoue devant lui sa royauté, la décrit et déclare, comme Jésus, *qu'elle est née*, *qu'elle est venue au*

[1] *Luc,* XXIII, 2.

monde pour rendre témoignage à la vérité, les gouvernements humains ne dissimulent pas leur étonnement : *Qu'est-ce que la vérité*[1] ? Les malheureux ! ils ne connaissent et n'adorent que l'opinion.

Quand l'Église, accablée de calomnies, se résigne au silence, les gouvernements humains, se trouvant de plus en plus faibles en face du mensonge puissant, adjurent l'Église d'écouter au moins les cris de la foule, de se défendre si elle peut, de se sauver elle-même : *N'entends-tu pas combien de choses ils avancent contre toi*[2] *?*

Quand l'Église, déclarée innocente à plusieurs reprises, est ramenée par l'opinion, plus ameutée que jamais, devant les tribunaux, étonnés de tant d'audace, les gouvernements humains proposent des arrangements pour contenter le peuple : *Je la ferai châtier, et je la renverrai*[3]. Quelle logique ! On la dépouille, en effet, on la flagelle, on veut la renvoyer libre encore, mais nue, et l'on se flatte qu'après lui avoir ôté jusqu'à son dernier vêtement, on obtiendra pour elle grâce de la vie. Ah ! que vous connaissez peu la logique des passions ! Vous avez cédé : tout est dit. Elles ont senti votre faiblesse et deviné les secrets instincts qui vous animent. Elles ont compris que ce n'était pas la justice, mais le soin de votre conservation et de votre repos qui dictait vos démarches. Elles se sont promis de vous pousser à bout et de vous arracher, en dépit de vos déclarations d'innocence, une sentence de proscription et de mort contre l'Église. Dites, si vous le voulez, que vous ne faites pas de la morale, mais de la politique, et qu'il y a un art pour se démentir et reculer à propos. Triomphe d'un jour ! artifice honteux ! La seule politique vraiment digne de ce nom est celle qui s'affirme devant les méchants, et à qui leurs calomnies et leurs complots servent de louanges.

[1] *Joann.*, XVIII, 38.
[2] *Matth.*, XXVII, 13.
[3] *Luc*, XXIII, 22.

Mais la politique pusillanime met l'Église en parallèle avec les Barabbas de tous les siècles, et demande pour elle une grâce qu'on a cent fois accordée aux plus grands scélérats. Ce parallèle injurieux, loin d'assurer ici-bas le salut de la fille de Dieu, ne fera que déceler davantage la haine satanique dont le peuple est animé contre elle. Barabbas, ce séditieux, ce larron, cet homicide, n'est nulle part impopulaire ; l'Église, douce, bienfaisante, dévouée, est naturellement honnie. Les foules, dit Origène, se reconnaissent en Barabbas. A l'extérieur on y voit quelques séditieux, quelques homicides, quelques voleurs ; beaucoup plus sont tels en leur âme. Ils demanderont toujours Barabbas, car quiconque fait le mal, ou veut le faire, demande que le Christ soit lié et Barabbas délivré.

Plus la haine redouble, plus la politique tremble. Ainsi ce ne sera pas assez que l'Église endure le supplice injuste, mais régulier, d'un dépouillement légal et d'une flagellation officielle, il y a des jours et des lieux où les puissances humaines tolèrent que la foule entreprenne ce qu'elles n'oseraient exécuter elles-mêmes. Elles abandonnent l'Église aux mains des impies, et ferment les yeux sur les outrages qu'elle reçoit au prétoire. Ces haillons de couleur écarlate dont le Christ fut revêtu, cette couronne d'épines enfoncée sur sa tête, cette tige de roseau placée en guise de sceptre dans ses mains liées, ces crachats, ces soufflets, cette soif d'étouffer le Fils de Dieu dans l'opprobre, tout cela est récent, quotidien, actuel, visible encore aujourd'hui. Les outrages que les misérables font à l'Église ont été excités par les scribes et tolérés par les puissants, à Paris comme à Pékin, à Londres comme à Constantinople, à Vienne et à Stockholm, à Milan et à Turin. Chaque siècle a ses pages souillées de la boue de la rue et du sang de l'Église. Chaque peuple a dans ces pages des noms odieux, des dates fatales, des exemples et des traits qui font encore horreur en les lisant. Puis, le calme

revient, et les Pilate s'applaudissent, et de n'avoir rien ordonné contre l'innocence, comme si leur devoir n'était pas de la défendre, et d'avoir tout permis à la haine, comme si leur devoir n'était pas de l'étouffer !

Enfin l'Église, dépouillée et couverte d'opprobres, reparaît aux yeux du monde avec l'attitude de Jésus flagellé et ramené par Pilate aux yeux des Juifs. Les gouvernements humains jugent que la haine doit être contente, et, montrant la victime, ils disent après ces révolutions, ces émeutes, ces confiscations légales, si fréquentes dans l'histoire : La voilà réduite à la misère et condamnée à l'impuissance : *Ecce homo!* Là-dessus les chrétiens s'affligent, mais la politique leur répond tout bas : Les temps sont mauvais, il fallait céder à l'orage pour vous faire éviter la tempête. Rassurez-vous, je sais votre innocence, mon dévouement vous est acquis, je veux vous sauver à force de concessions : *Ecce homo!* L'impiété et la haine se récrient à leur tour, mais la politique leur répond assez haut : Cessez de craindre et de vous alarmer, l'Église a les mains liées, sa splendeur est passée, son règne est fini, sa vie s'éteint, laissez-la mourir d'elle-même : *Ecce homo* [1] !

Hélas ! qu'ont-ils gagné les Pilate de tous les temps, avec ce système équivoque mêlé d'aveux qui rassurent les bons et de concessions qui autorisent les méchants ? La foule est toujours à leurs pieds, plus avides que jamais du sang de l'Église. *Crucifiez-la! crucifiez-la! — Mais quel mal a-t-elle fait? — Crucifiez-la! crucifiez-la!* Peut-être ne sont-ils pas en sûreté sur leur tribunal? Qu'importe ! Il faut savoir en descendre dignement plutôt que d'y trahir la justice. Leur trône chancelle peut-être ! Qu'importe ! il faut savoir y mourir avec honneur, si on ne sait pas y régner avec autorité. O rois de la terre, que vous êtes aveugles et que vous comprenez mal vos véritables intérêts ! Que ne dira point l'impiété déchaînée pour obtenir

[1] *Joann.*, XIX, 5.

contre l'Église le secours de votre bras? Écoutez-la ; elle éclate en protestations de dévouement et de fidélité, elle pousse des cris d'obéissance : *Nous n'avons point d'autre roi que César* [1]. Et vous le croirez jusqu'à ce que la révolte éclate dans ces Jérusalem enivrées du sang du juste, et qu'il faille un Titus à la tête des aigles de l'empire pour étouffer et noyer dans le sang l'insurrection d'un peuple qui ne veut plus rendre à César ce qui est à César, parce que vous n'avez pas su rendre vous-même à l'Église ce qui est à l'Église ! O ministres des rois, que vous êtes odieux dans votre faiblesse ! Vous cherchez en vain le moyen de sauver l'Église sans vous compromettre ; ce moyen, vous ne le trouverez jamais. La foule vous crie : *Si vous la relâchez, vous ne servez point César.* Devant cette accusation de lèse-majesté, votre misérable conscience peut protester encore, mais votre conduite proteste contre vos paroles. Je vous entends répéter : *Crucifiez-la si vous voulez ; pour moi, je ne trouve point de crime en elle.* Je vous vois remonter sur votre tribunal et vous laver les mains avec solennité en disant au peuple : *Je suis innocent du sang de ce juste ; c'est vous qui en répondrez* [2]. Vaine cérémonie ! pitoyable ressource ! précautions dérisoires contre le jugement de la postérité ! Celui qui livre le sang de l'Église est aussi coupable que celui qui le demande. C'est sous Ponce Pilate que le Christ a souffert ; c'est la lignée de Ponce Pilate qui perpétue la Passion de l'Église. Ce ne serait pas assez, pour en continuer les tourments, de ce concours formé par l'impiété de Caïphe, la corruption d'Hérode, la haine aveugle du peuple ; il faut que l'audace de tant de vices soit enhardie par le laissez-passer d'un pouvoir avili et tremblant ; il faut un Pilate qui attende, se récuse, donne des attestations d'innocence, hésite longtemps, et, de concessions en concessions, finisse par abandonner sans jugement la divine

[1] *Joan.*, XIX, 12. [2] *Matth.*, XXVII, 24.

accusée, qu'il n'ose plus défendre de peur de perdre sa place. Voilà pourquoi nous disons de l'Église aussi bien que de l'Homme-Dieu, avec l'inexorable fidélité de l'histoire aussi bien que de l'Évangile : *Passus est sub Pontio Pilato.*

J'ai à peine le courage de commenter les dernières paroles de la haine populaire : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants*[1] *!* Hélas ! oui, il est sur nos têtes, nous le sentons, tout le sang innocent qui a été demandé à l'Église, depuis celui d'Abel jusqu'à celui du Messie, depuis le sang des premiers martyrs qui a coulé à grands flots dans les amphithéâtres et dans les cirques, aux cris d'un peuple ameuté : « Les chrétiens aux lions ! les chrétiens aux lions ! » jusqu'au sang des héros de notre âge versé sur les hauteurs de Castelfidardo, au milieu des rires d'une presse impie qui applaudissait au guet-apens, de la silencieuse approbation du monde qui regardait des agneaux égorgés par des tigres. Voyez sur l'Angleterre le sang de Marie Stuart et de Thomas Morus, sur la France le sang de Jeanne d'Arc, de Louis XVI et des cent mille victimes de la Terreur, sur la Hollande, la Suisse, la Suède et l'Allemagne tout le sang versé par la réforme. Le sang de l'Église est demandé partout : en Italie, on l'emprisonne ; en Pologne, on l'exile ; en Irlande, on l'affame ; en Belgique, on la menace ; partout, on la dénonce et on presse son supplice : A la mort ! à la croix ! *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !*

Dans les jours de répit, quand le monde semble revenir à soi et que l'Église respire un peu, n'attendez pas que l'on regrette le sang répandu. Point de repentir, point d'expiations, point de justice rendue aux victimes, point de flétrissure imprimée aux bourreaux. Les têtes ne veulent pas s'humilier, les cœurs ne se brisent pas de contrition, on ne supporte pas d'être accusé, repris et condamné

[1] *Matth.*, XXVII., 25.

par l'histoire. Et ce qu'il y a de plus effrayant, c'est que les supplices de nos prêtres, les massacres accomplis dans nos cloîtres et nos églises profanées, ont trouvé des panégyristes. Quand on devrait pleurer et gémir pour obtenir de Dieu la grâce d'un peuple qui s'égare, on veut nous contraindre à admirer un peuple qui se défend ! Belle apologie, en effet, que celle de la confiscation, de l'exil, de la prison et de l'échafaud ! Belle réponse à faire à l'ennemi que d'immoler par milliers des femmes, des enfants, des prêtres, des vieillards ! Comme si, en excusant un passé odieux, on préparait aux crimes de l'avenir une légitime excuse ! Comme si tout était permis d'avance, le vol, l'emprisonnement, l'assassinat, pourvu que ce fut contre l'Église et au nom de la révolution ! Comme si les peuples modernes pouvaient braver impunément la vengeance du Seigneur et dire en chantant, en éclatant de rire devant l'Église chargée de sa croix, ce que les Juifs disaient en frémissant de rage : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !*

Mais c'est trop nous arrêter à la part que prennent les hommes dans la Passion de l'Église. Nous savons assez ce que peuvent l'impiété, la corruption, la haine, la faiblesse pour pervertir le monde ; voyons ce que fait l'amour pour le sauver. *O Crux, ave !*

III. Qui n'a pas vu l'Église en croix, les pieds et les mains percés de clous, la tête couronnée d'épines, la bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, éprouvée dans son martyre par l'insulte, le reniement, la haine, sommée de descendre, si elle est divine, de l'instrument de son supplice, et continuant cependant à souffrir et à mourir librement pour le salut du monde? C'est le prodige de l'amour. Du haut de ce Calvaire où le monde la tient crucifiée, elle répète, elle confirme, elle explique les sept dernières paroles que Jésus-Christ a prononcées ici-bas. Elle juge

et elle pardonne au nom du souverain Roi ; elle prie et elle s'immole au nom du souverain Prêtre ; elle garde, au nom du souverain Dieu, deux legs que Dieu seul peut faire au monde ; l'amour et la vérité. Tel est le sens des sept paroles que l'Église a apprises de Jésus-Christ mis en croix, et qu'elle redit après lui. Méditons-les : par les premières, vous apprendrez jusqu'où va son indulgence maternelle ; par les suivantes, jusqu'où elle porte son zèle ; par les dernières, jusqu'où s'étend sa fidélité.

La croix de l'Église est un trône, car c'est du trône que descendent les sentences de grâce, de miséricorde et de pardon. Écoutez comme elle implore le Seigneur pour ses bourreaux : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* [1]. Le droit de grâce est le plus beau des attraits du sceptre, c'est celui que l'Église réclame et prétend exercer en prenant sa croix. O spectacle ! Le monde outrage l'Église, et l'Église a compassion du monde ; le monde accuse l'Église à la face du soleil, et l'Église prend la défense du monde ; le monde maudit l'Église et blasphème contre elle, et l'Église appelle sur le monde la bénédiction, le salut et la vie. Abreuvez-la d'huile bouillante ou de métal fondu, déchirez-la lentement par des ongles de fer, étendez-la sur un chevalet, suspendez-la à une roue brûlante, jetez-la en pâture aux lions de l'amphithéâtre : si sa bouche peut s'ouvrir encore et son regard s'élever vers le ciel, ce sera pour s'écrier et de la voix et du regard : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*. Jamais elle n'a jeté du haut de l'échafaud son gant à la populace demandant vengeance ; jamais elle n'a armé la main d'un Brutus, d'un Scévola, ni même d'une Charlotte Corday. Ses fastes ne comptent que des Étienne, qui, tout accablés par une grêle de pierres, relèvent la tête pour sourire à leurs bourreaux ; des Thomas de Cantorbéry, que la hache des assassins

[1] *Luc*, XXIII, 34.

frappe au pied de l'autel, dans l'attitude de la prière et du pardon ; des Guise, qui tendent à leur assassin une main généreuse, et qui lui disent : « Reconnais la différence qu'il y a entre ta religion et la mienne : l'une te commande de m'assassiner, quoique je ne t'aie fait aucun mal ; l'autre m'ordonne de te pardonner, quoique tu aies voulu me donner la mort. »

A côté de l'Église, éprouvée par le martyre, je vois encore les deux larrons du Calvaire : l'un met en doute sa divinité et la tourne en dérision ; l'autre la reconnaît, l'implore et la glorifie. Ces deux hommes, crucifiés avec l'Église, sont tous les deux témoins de sa patience et de sa mansuétude ; tous deux sont compris dans ses prières et baignés dans son sang. C'est pour tous deux que l'Église ne cesse de s'écrier : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Et cependant l'un blasphème, l'autre prie ; l'un s'obstine, l'autre se convertit ; l'un se damne, l'autre se sauve. La croix de l'Église sera jusqu'à la fin un signe de contradiction parmi les hommes. Ne désespérez point, pécheurs, le bon larron s'est sauvé par la vertu de la croix ; pécheurs, ne présumez point, malgré la vertu de la croix le mauvais larron s'est perdu.

Le mauvais larron est avec la foule et blasphème comme elle. Vantez-vous maintenant d'avoir pour vous l'opinion, de vous y attacher et de la suivre. Demandez à la religion des miracles de votre choix pour établir, comme vous l'entendez, sa divinité. Exigez d'elle qu'elle vous fasse descendre de la croix, c'est-à-dire qu'elle vous affranchisse de la pauvreté et des souffrances. Reprochez-lui de vous abandonner, parce qu'elle ne change point votre sort, mais qu'elle se borne à vous prêcher l'esprit de résignation et de sacrifice. Déclarez qu'elle est impuissante à faire le bien, parce qu'elle ne vous a pas fait une part dans les richesses du temps, ou bien attendez pour professer le christianisme, qu'elle triomphe sur la terre,

et qu'il y ait de l'honneur et du profit à la reconnaître pour la reine du monde. Ah! tant que vous persisterez en de telles erreurs vous périrez même sur la croix. L'orgueil, la vaine confiance, l'oubli de la pénitence et de la mortification, voilà les péchés qui ferment le ciel.

Le bon larron, au contraire, reconnaît d'abord qu'il subit le juste châtiment de ses crimes : voilà l'humilité. Il proclame l'innocence et la sainteté de l'Église : voilà le courage. Il ne peut sans indignation, entendre le compagnon de son supplice blasphémer contre elle : voilà le zèle. Il se tourne vers l'Église, il l'appelle, il invoque sa puissance : voilà la prière. Mettez-vous à la suite du bon larron et venez apprendre, comme lui, le pouvoir, la grandeur, la royauté, de celle que le monde calomnie. Vos pères ne l'ont-ils pas admirée dans les cachots de la Terreur, avec sa douce sérénité et sa parfaite confiance ? Ils l'ont vue calme, impassible, heureuse ; beaucoup en ont été touchés, émus, convertis ; beaucoup qui l'avaient méconnue dans sa grandeur, l'ont reconnue dans les supplices. Si vous voulez rappeler de belles scènes et des paroles consolantes, ne me citez pas Chénier trompant par des chants harmonieux les ennuis de la jeune captive, et disant si inutilement au bourreau :

Je ne veux pas mourir encore !

Ce sont des larmes sincères et non de folles joies qui conviennent au chrétien mourant ; mais souvenez-vous de la Harpe lisant l'*Imitation de Jésus-Christ* et retrouvant la foi de son enfance dans la prison de la vieillesse. Ne me montrez pas la troupe égarée des Girondins qui passe en orgie sa dernière nuit et qui achève de s'étourdir en chantant sur l'échafaud un hymne à la liberté ; je fixe les yeux sur le réduit obscur où Fauchet, se détachant de ses compagnons, vient d'achever sa confession à un bon prêtre ; je le vois porter à Sillery les consolations et l'es-

pérance qu'il a reçues ; je suis à l'échafaud ces deux convertis de la dernière heure, et je crois entendre leurs lèvres se murmurer doucement, l'un à l'autre, les paroles du Christ : *Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis*[1].

La Passion de l'Église a changé de théâtre : elle se résume et se personnifie aujourd'hui dans les épreuves de Pie IX. Eh bien ! il s'est rencontré d'heureux pénitents qui, semblables au bon larron, n'avaient point adoré le Christ au Thabor et qui viennent le reconnaître et l'adorer au Calvaire... Qu'on s'étonne de ne plus les trouver avec la vile multitude dont ils ont partagé autrefois les préjugés et les erreurs, qu'on se scandalise de leur conversion, qu'on en fasse un reproche à l'Église, qu'importe? L'Église ne rougit point d'avouer ses conquêtes, car Jésus-Christ n'a point rougi d'entrer dans son royaume en compagnie d'un larron converti ; il l'a mis à la tête de ses apôtres, de ses évangélistes, de ses martyrs, il l'a montré aux anges comme le premier trophée de sa grâce et le premier fruit de sa rédemption : *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis !* O parole vraiment digne d'un roi, et que l'Église peut répéter parce qu'elle a les clefs du royaume ! retentissez de siècle en siècle dans les bagnes, dans les prisons, au pied des échafauds de la justice humaine. Allez plus loin encore, frappez au cœur ces criminels inconnus qui, à tous les degrés de l'échelle sociale, sous le chaume ou sous la pourpre, pauvres ou riches, puissants ou misérables cachent quelque péché pour qui la société n'a point de supplice, mais pour qui l'enfer aurait des feux éternels. Allez, parole conquérante, arrachez-les à la croix du remords pour les mettre sur la croix du repentir, ramenez-les par l'espérance dans le cortége de l'Église, donnez à ces heureux voleurs, comme saint Chrysostôme les appelle si gracieusement, de voler encore le royaume de Dieu.

1 *Luc*, XXIII, 43.

La croix de l'Église n'est pas seulement un trône, c'est un autel ; vous venez d'entendre la royauté qui juge et qui pardonne, écoutez le sacerdoce qui prie et qui s'immole. L'Église répète souvent avec une sainte tristesse le psaume vingt-unième, qui commence par ces mots : *Pourquoi, mon Dieu, m'avez-vous abandonné ?* Elle y voit mille ans d'avance les outrages et les affronts des tribunaux de Jérusalem, les pieds et les mains percés de clous, les vêtements déchirés, le sort impie jeté sur la robe sans couture, le fiel de l'absinthe offert à l'homme de douleur, et le dernier soupir du prêtre éternel. Puis elle compare ce cri, que David avait entendu dans les lointaines profondeurs de l'avenir, avec celui que Jésus-Christ a poussé sur le Calvaire : *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné*[1] ? Enfin, jetant les yeux sur elle-même elle se demande s'il ne lui convient pas de se plaindre, à son tour, quand elle semble haletante, épuisée, victime affaissée sous le poids de ses douleurs dans une ignominieuse nudité et un extrême abandon. Elle a tout donné, elle a tout souffert, et Dieu semble demander encore. Mais saint Augustin l'avertit que la parole du Sauveur est moins l'expression de la douleur que de l'espérance, et que Jésus-Christ, en voulant apprendre par là à son Église à exprimer une plainte légitime, lui a promis le soulagement et la consolation. Voilà le grand mystère renfermé dans cette parole, en voilà le sens profond, l'application sensible, la raison manifeste. Non, vous ne serez jamais seul dans l'Église, vous qui pleurez et qui souffrez. Ni la misère, ni le deuil, ni les peines de l'âme, ni les pertes de la famille, ni le trouble de l'esprit, ni les plaies du cœur, ni l'agonie de la nature, ne vous laisseront à vous-même, sans remède, sans appui et sans secours. L'Église n'a paru délaissée que pour vous épargner le comble du malheur. Sa plainte

[1] *Matth.*, XXVII, 46.

est une prière que Dieu a écoutée, comprise, exaucée. Et c'est par le mérite de cette parole si pleine d'abnégation et de dévouement, que le pauvre aura toujours un asile, le mendiant du pain, la veuve un conseil, l'orphelin un père, l'exilé une patrie, parce qu'ils auront toujours la croix.

Quand Bayard, blessé à mort, regarde fièrement l'ennemi et dédaigne la pitié d'un traître, savez-vous d'où lui vient tant de courage et quel est l'appui qui lui reste? Voyez, il fait une croix de son épée, et chaque fois qu'il reporte les yeux sur cette image imparfaite, il sent que l'Église n'abandonne jamais le soldat.

Quand l'apôtre des Indes attend la mort en souriant, quel est l'objet qui le console de l'abandon du monde, de l'absence de l'amitié, de la privation de tout secours humain ? Voyez encore : la croix lui reste, et c'est assez ; il sent que l'Église n'abandonne jamais l'apôtre.

Quand une mère a enseveli son fils unique, elle tresse de ses cheveux la frêle image d'un tombeau, et toutes les fois que ses larmes tardent à couler, sa douleur cesse d'être muette en apercevant le signe auguste qui surmonte le tertre funèbre. Elle pleure, enfin ; ces pleurs sont un bienfait : elle sent, à l'aspect de la croix, qu'elle n'est pas seule et que l'Église n'abandonne jamais les mères chrétiennes.

Imaginez le deuil le plus sombre, la croix en éclaircira la tristesse ; l'absence la plus longue, elle en abrégera les ennuis ; la peine la plus cachée, elle en pénétrera les secrets ; la mort la plus affreuse, elle en apaisera le délire et en adoucira l'agonie. Qui n'a tremblé, qui n'a frémi, en apprenant, hélas ! trop souvent, qu'un incendie, une inondation, un éboulement, vient d'éclater dans les entrailles du sol, et qu'une foule d'ouvriers ont dû périr noyés dans les eaux, consumés dans les flammes ou ensevelis sous des terres trop remuées et incapables

de consistance? Quels efforts pour les sauver! Quelles alarmes dans leurs familles! Quel empressement autour de leurs corps! Quelle joie s'ils survivent! Quelle douleur si on ne rencontre que des cadavres! Consolez-vous cependant, familles éplorées. Leur passion n'a pas été sans espérance. Voyez, ils ont planté une croix en se couchant pour mourir. Ils ont senti que l'Église n'abandonne jamais l'ouvrier chrétien!

Écoutez maintenant l'expression animée et brûlante de son zèle. Elle déclare qu'elle a soif des âmes, et plus on la persécute, plus cette soif augmente : *Sitio*[1] !

Quand son dévouement n'a plus rien à sacrifier, son zèle a encore des vœux à former. Elle les forme pour les pécheurs les plus profondément enfoncés dans l'abîme du désordre : pour vous qui avez été tant de fois trompés et déçus par les chimères du monde, et qui hésitez encore à vous en détacher ; pour vous qui êtes désespérés et dégoutés de tout, parce que tout vous manque et que tout vous trahit ; pour vous, âmes passionnées et dégradées peut-être qui, par l'effet de la grâce divine, n'en serez pas moins capables de vous passionner encore noblement pour le service de Dieu. L'Église a soif de votre foi, de votre confiance, de votre amour. Vous les avez prodigués au monde, qui les dédaigne aujourd'hui ; donnez-en du moins au Seigneur les restes épuisés et flétris. Elle a soif de votre âme : elle vous en demande les dernières démarches, les derniers désirs, la dernière pensée, ce je ne sais quoi qui n'a déjà plus de nom, tant vous êtes affaiblis et méconnaissables. Donnez, donnez, pécheur, elle vous poursuit jusque sur votre lit de mort, elle vous adjure de prendre pitié de son zèle, elle vous ouvre ses bras, elle mendie votre âme jusqu'à la fin pour accomplir jusqu'à la fin le ministère de son sacerdoce.

[1] *Joann.*, XIX, 28.

O prêtres de Jésus-Christ, voilà les sentiments que l'Église nous inspire, voilà la soif qui nous dévore et qui fait de nous les martyrs du zèle. Non, jamais nous ne cesserons d'attendre, d'appeler, de consoler, de réconcilier le pécheur. Jamais nos pieds ne se lasseront de visiter le malade et le prisonnier. Jamais notre bouche ne trouvera qu'il est peu glorieux d'instruire l'ignorance, et jamais il ne nous en coûtera rien d'ouvrir les bras pour adopter l'orphelin, le pauvre et l'abandonné. Qu'importe que le monde n'offre à notre soif que le breuvage dérisoire de l'erreur, du vice et de l'impiété? Nous n'en serons pas moins prêts à renouveler chaque jour notre sacrifice, à courir au devant de toutes les misères, à chercher la drachme perdue, à rapporter au bercail la brebis égarée, à mettre au doigt du prodigue l'anneau de l'indissoluble amitié. Le dernier vœu de notre sacerdoce sera encore un vœu de zèle, d'espérance et de consolation, et sur notre lit de mort, les yeux tournés vers les pécheurs attardés, nous exprimerons encore la soif ardente dont notre âme est possédée pour leur salut: *Sitio!* C'est le dernier cri du zèle, c'est le testament du prêtre.

Et si dans le cours d'un laborieux ministère il faut des exemples de dévouement propres à ranimer les vertus sacerdotales, quelle passion que celle de Pie IX! quel sacrifice que celui de sa croix! quel autel! quelle espérance! quelle charité! Est-il descendu de cette croix une parole d'amertume? Avez-vous entendu une plainte, deviné une pensée de détresse, soupçonné une faiblesse ou une hésitation? Jamais. Il y a six ans bientôt que dure cette agonie sublime, et Pie IX est toujours le même. Toujours le même calme, toujours la même sérénité, toujours le même zèle. Quand il fait entendre sa voix au monde, il est deux sentiments qui l'animent, qui le soutiennent et qui montrent dans toute leur grandeur

les caractères de son sacerdoce. Il espère et il prie. Rien n'a pu fléchir sa noble espérance ; rien n'a pu lasser sa patience ni son zèle. Non, mon Dieu, dit-il, en se tournant vers le ciel, vous ne m'avez pas abandonné. Puis il ajoute aussitôt, en se retournant vers la terre : Le zèle de vos âmes me dévore. J'ai soif de vous sauver ; convertissez-vous, je tiens mes bras ouverts et je ne les refermerai qu'après vous avoir embrassés tous dans les étreintes de la charité : *Sitio !* Avouez-le, c'est bien là le martyre du Calvaire, le sacerdoce de la croix, la véritable Église.

Achevons cette histoire. L'Église a reçu de Jésus-Christ mourant deux dépôts sacrés : une mère à défendre et à honorer, c'est le dépôt de l'amour ; un symbole à garder et à préserver de toute atteinte, c'est le dépôt de la vérité.

Le premier legs lui a été fait dans la personne de saint Jean, à qui Jésus-Christ a dit en lui montrant Marie : *Voilà votre Mère ;* et pour que l'Église fût plus assurée encore de cette charge et de cet honneur, regardant Marie dans le même moment, il lui a dit de saint Jean et de toute l'Église : *Voilà votre fils.* Or, cherchez hors de l'Église catholique, vous ne trouverez nulle part l'intelligence de ce legs divin. Les grecs, étroits et superstitieux, ont restreint le culte de Marie ; les protestants l'ont banni comme une idolâtrie monstrueuse ; les incrédules le raillent et le tournent en ridicule. Seule l'Église en a le vrai sens et la précieuse tradition, parce qu'elle est seule la légataire de Jésus-Christ. Non, rien n'a pu arracher des bras de l'Église cette mère qui lui a été donnée. Elle a versé le meilleur et le plus pur de son sang pour défendre tantôt la virginité de Marie, tantôt sa maternité divine, tantôt ses autels et ses images ; elle a revendiqué l'honneur et les miracles des sanctuaires bâtis sous le vocable de Marie ; elle a enrôlé sous les bannières de Marie des

chevaliers singulièrement jaloux de ses priviléges et prêts à les défendre par l'épée aussi bien que par la plume ; elle a intéressé à la gloire de Marie les familles, les cités, les empires; en un mot, elle a fait de Marie la patronne et la mère du genre humain : *Ecce mater tua ; ecce filius tuus*[1].

Le second legs fait par le testament de la croix est celui de la vérité ; Jésus l'a léguée tout entière à l'Église en lui affirmant qu'elle possédait avec la croix la vérité complète, le symbole achevé, la doctrine consommée à laquelle on ne saurait rien ajouter ni rien retrancher. C'est le sens de ce mot: *Consummatum est*: Tout est dit. L'Église, en publiant la vérité, doit répéter, en dépit des persécutions et des railleries, cette grande et profonde parole : tout est dit, maintenant et pour toujours : *Consummatum est*[2].

Voilà pourquoi, conformément à cet ordre suprême, l'Église dit et enseigne, depuis le commencement, la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. Pour l'affirmer et la soutenir, elle a suscité des milliers de témoins, bravé la haine la plus féroce et les supplices les plus barbares, offert en holocauste des vieillards, des vierges, des adolescents, des mères, des magistrats, des savants, des pontifes, en Afrique, en Asie, en Europe, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, déclarant par leur bouche qu'il n'y a plus de mystères à découvrir, plus de vérités à révéler, plus d'espérances nouvelles à présenter au monde, et répétant avec une invariable confiance: Fiez-vous à des témoins qui se font égorger ; ce n'est plus le temps de chercher, mais de croire.

Tout est dit ! C'est avec ce mot suprême que l'Église vous répond, fabricateurs de religions nouvelles, pitoyables régénérateurs de l'idée chrétienne : vous ne savez honorer Dieu qu'en le blasphémant ; vous ne flattez

[1] *Joann.*, XIX, 27. [2] *Joann.*, XIX, 30.

l'homme que pour le perdre ; vous n'appelez la société à votre suite que pour l'entraîner aux abîmes. Qu'ont-elles fait du sang de Jésus-Christ, ces sectes qui ont l'homme pour auteur, les gouvernements pour unique appui, les rois pour prêtres et les bourreaux pour vengeurs? Le marche-pied d'un trône et l'instrument d'oppression d'un peuple. Non, ce n'est pas Photius qui changera le symbole huit siècles après que l'Église l'a reçu au pied de la croix ; non, ce n'est ni Calvin ni Luther qui auront le droit de l'interpréter après quinze siècles, en condamnant tous ceux qu'il a justifiés et sauvés ; non, ce testament n'a pas été écrit et conservé pour assurer la puissance des czars, ni pour faire fleurir la suprématie spirituelle des successeurs d'Henri VIII. Tout était dit longtemps avant eux. Périssent à jamais ces délires et ces sacriléges ! La véritable Église est sortie tout entière du pied du Calvaire. La croix a été élevée d'un seul coup pour tous les temps, pour tous les lieux et pour tous les hommes.

Tout est dit ! C'est avec ce mot suprême que l'Église vous condamne aussi, tristes politiques auxquelles les nations s'abandonnent pour se mettre à la recherche des fausses lumières et du vain progrès. Le vrai et légitime progrès, c'est l'application sincère des maximes de la croix et non des principes de la révolution. Que m'importe cette date fameuse que vous posez dans notre histoire comme la borne fatale qui sépare les ténèbres de la lumière, la liberté de la servitude, l'égalité du privilége, et la fraternité de l'esclavage. Avant 1789 il y a eu des peuples heureux, après 1789 il y aura des peuples misérables. Selon que la croix rayonne ou s'obscurcit à l'horizon des sociétés humaines, ces sociétés s'élèvent quand elles l'invoquent, elles déclinent quand elles l'oublient. Les meilleurs princes sont ceux que la croix instruit, les meilleurs peuples ceux que la croix console, la meilleure

politique celle qui laisse former, à l'école de la croix, la noblesse des caractères, la grandeur de l'esprit, l'énergie du patriotisme, le dévouement, l'abnégation et le sacrifiçe de la vie religieuse. Ah! si quelque péril nous menace, ce n'est ni le jeûne, ni les mortifications, ni la prière, ni l'aumône, mais l'orgueil exalté par vos inventions, la cupidité enflammée par vos entreprises, la licence débordée dans vos spectacles, dans vos fêtes et dans vos plaisirs. Les viles passions, qui tuent l'homme, sont les filles de la révolution; les nobles passions, qui le transforment, qui l'élèvent et qui le sauvent, sont les filles de la croix. Oui, tout est dit depuis dix-huit siècles, mais un siècle de sophisme a tout altéré et tout détruit. Dieu nous a donné la vérité pour nous faire opérer notre salut. O délire! au lieu de reconnaître ce don précieux on le nie, on le défigure, on le maudit, on le cherche comme s'il n'existait pas, on en conteste l'origine et la valeur, comme s'il ne venait pas de Dieu même. Et, à mesure que les esprits se faussent, les cœurs se corrompent et le salut devient chaque jour plus difficile et plus rare. Siècle d'ignorance! qui te remettra en main le catéchisme! Siècle d'orgueil? qui t'humiliera devant la croix?

C'est encore vers vous que je me tourne, ô chaire indestructible où enseigne le vicaire de Jésus-Christ, et d'où descend la vérité même. Là est la parole qui ne trompe point et qui ne passe jamais. Quand elle s'élève pour flétrir les principes qu'on invoque aujourd'hui, je me tais, je m'incline et j'adore. Tolérance coupable, faux progrès, lumières dangereuses, liberté du mal, idées modernes dont nous sommes infatués, vous avez été trouvées trop légères dans la balance du Calvaire. Non, ce n'est pas pour ces misérables conquêtes que Jésus-Christ est mort, son sang n'a point scellé des mensonges, mais des vérités; la révolution passe, et la croix demeure : *Stat crux dum volvitur orbis!*

Ce n'est pas pour hâter le progrès de l'indifférentisme et de la licence que l'Église souffre, prie, s'immole, expire sous tous les soleils. Croyez-en plutôt tant de larmes versées, tant de sang répandu, le véritable Évangile n'est pas celui de la révolution, c'est celui de la croix.

Telles sont les miséricordes, les espérances et les enseignements que l'Église nous propose dans son martyre. Il ne nous reste plus qu'à recueillir la dernière parole du Sauveur, et à lui demander qu'il l'inspire à nos lèvres le jour de notre mort : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains : In manus tuas commendo spiritum meum* [1]. O vous qui avez toujours vu dans l'Église la royauté qui pardonne, le sacerdoce qui s'immole et la divinité qui enseigne, ne craignez pas la mort, mais dites plutôt doucement, en la voyant venir, la dernière prière de votre Maître. Par là vous pouvez vous mettre à la place de Jésus-Christ, vous unir à son sacrifice et vous en appliquer les mérites. Ah ! qu'il est doux pour un chrétien de mourir entre les bras de la croix ! C'est le lit des martyrs et le char de l'Église militante. Ici les mots changent de sens, et la grâce transforme les objets. Les souffrances sont des grandeurs, les sacrifices des conquêtes, les larmes des perles ruisselantes de pureté, les épines des diamants étincelants de lumière, les plaintes des cris de victoire. Quand la terre ne voit qu'une lamentable Passion, l'Église célèbre un éclatant triomphe, la mort devient la vie, et le dernier soupir dont les hommes ont à peine entendu le bruit compte déjà comme un accord céleste dans les chœurs de la Jérusalem nouvelle.

[1] *Luc*, XXIII, 46.

SEIZIÈME CONFÉRENCE [1]

LES TRIOMPHES DE L'ÉGLISE

Nous avons reconnu et salué dans l'Église l'image vivante de l'Homme-Dieu, à des traits qu'on ne saurait ni nier ni contrefaire.

Pareille à l'Homme-Dieu, dont la naissance, prédite pendant quatre mille ans par une suite de prophéties, s'est accomplie dans le temps marqué, au milieu des plus étonnants prodiges, l'Église se présente aux regards, d'un côté avec tous les prophètes pour précurseurs, qui annoncent l'éternité de son règne, de l'autre avec douze bateliers pour fondateurs, un pêcheur pour chef, et la parole pour unique ressource.

Examinez-la au dehors et au dedans. Au dehors, elle se détache nettement, dans le cours des siècles, des sociétés qui ont usurpé son nom, en faisant rayonner avec un merveilleux éclat le triple caractère de son unité doctrinale, de son expansion universelle et de ses traditions apostoliques.

Au dedans, elle satisfait, quand on étudie sa constitution, les regards les plus difficiles, puisqu'elle appelle et qu'elle groupe autour de l'autel où réside l'Homme-Dieu toutes les forces de l'intelligence et de la matière, dans la

[1] Cette Conférence a été faite le jour de Pâques.

double ordonnance des esprits et des corps assujettis à ses lois.

Sa parole est celle de l'Homme-Dieu, puisqu'elle participe aux priviléges de la Divinité même, ayant, d'un côté, une infaillibilité pleine de raison comme d'assurance, fondée en droit comme en fait; de l'autre, une immutabilité que rien n'altère, ni le génie varié des hommes, ni le nombre et l'insolence des hérésies, ni les progrès des sciences, ni les entraînements du temps.

Sa sainteté est celle de l'Homme-Dieu, car elle a pour ambition de lui ressembler; pour moyens d'action, les sacrements qu'il a institués; pour instruments, le sacerdoce qu'il a établi; pour fruits, les vertus héroïques dont il a lui-même donné l'exemple.

Sa souveraineté est celle de l'Homme-Dieu. Spirituelle par essence, mêlée au monde par nécessité, elle fait des lois, elle administre des intérêts, elle prononce des peines au nom de Celui qui lui a donné la garde et le soin des âmes.

Ses œuvres sont celles de l'Homme-Dieu, soit dans l'ordre naturel et humain qu'elle comble de ses bienfaits, soit dans l'ordre surnaturel et divin où elle fait éclater ses miracles.

Ce n'était pas encore assez. L'Homme-Dieu, après avoir laissé à son Église sa vie, sa parole, son sceptre, le secret de ses œuvres, a voulu se faire reconnaître aussi en elle par le don des souffrances. Vouée dès sa naissance aux mêmes traitements de l'Homme-Dieu, l'Église porte toujours sur sa tête une couronne d'épines, dans ses mains le roseau de la Passion, et sur ses chastes épaules la pourpre dérisoire que l'on jeta sur les épaules du Roi des rois. Elle trouve partout le jardin des Oliviers, les tribunaux de Jérusalem, la montagne du Calvaire, parce qu'elle est partout abandonnée, partout condamnée, partout mise à mort.

Mais rassurez-vous ; l'Église, qui semble, depuis dix-huit siècles, descendre tous les jours au tombeau, ressuscite tous les jours, à l'exemple de Jésus-Christ, dont nous célébrons aujourd'hui la glorieuse résurrection : dernier trait de ressemblance entre l'Homme-Dieu et son Église, qui complète ces admirables similitudes et qui justifie la parole par laquelle nous avons ouvert ces conférences : l'Église est l'incarnation permanente de l'Homme-Dieu dans l'humanité.

Les triomphes de l'Église sont, comme les attaques dont elle est l'objet, l'histoire même de tous les siècles. La force et l'esprit n'ont pas cessé de se liguer contre elle, elle n'a pas cessé de vaincre et la force et l'esprit. On croit toujours l'avoir mise au tombeau, mais ce tombeau, creusé par l'imagination, reste toujours vide. On ne sait ce qui doit le plus surprendre, ou de la perpétuité d'une telle attaque ou de la perpétuité d'une telle victoire ; le monde ancien en a eu le spectacle, le monde moderne l'a encore sous les yeux ; étudions-le dans ces deux tableaux, qui feront l'objet et le partage de cette conférence, et vous reconnaîtrez à cette résurrection toujours ancienne et toujours nouvelle de l'Église, le triomphe permanent de l'Homme-Dieu et de son ouvrage.

Quelle allégresse, ô Vierge sainte, pour vos entrailles maternelles ! Nous célébrons aujourd'hui deux résurrections qui vous comblent de gloire : celle de Jésus-Christ, ce fruit du ciel, que vous avez mis au monde dans l'étable de Bethléem, et celle de l'Église, ce fruit de la terre, que vous avez adopté dans les angoisses de la croix. Réjouissez-vous, ô Vierge sainte, car de tels enfants ressuscitent pour ne plus mourir : *Regina cœli,* etc.

I. Il n'y a au monde que deux puissances, la puissance de la matière et la puissance de l'esprit, l'intelligence et la force, l'épée et la parole. C'est par elles que tout com-

mence, c'est par elles aussi que tout finit. Divisées, elles se partagent l'empire du monde : réunies, elles ne connaissent ni obstacles ni limites ; tout plie devant elles ; il faut s'incliner devant l'autorité de leur sceptre, ou disparaître et s'abîmer dans la nuit.

Or, l'Église était à peine née que la force et l'esprit se conjurèrent pour la perdre. Les mêmes Juifs qui avaient déployé contre Jésus-Christ tant de puissance et tant de ruse, qui avaient mis des gardes autour de son tombeau, et qui en avaient scellé la pierre avec le sceau de l'État, essaient d'ensevelir dans le silence et dans l'oubli l'Église au berceau. Ils se sont assemblés au bruit des miracles de la Pentecôte. Voyez ces pharisiens à la barbe vénérable et à la robe à longs plis : ils se consultent des yeux autant que de la voix; l'inquiétude perce à travers leur air faux, et leur visage grimaçant trahit autant d'embarras que d'hypocrisie : c'est le conseil de l'État. Que vont-ils faire des apôtres ? La politique prévaut d'abord sur la force. Ils leur ordonnent de se taire au lieu de prêcher. Il n'y aura ainsi ni scandale, ni trouble, ni discussion. Qu'on ne parle plus de Jésus-Christ, et tout sera dit. Voilà le premier mot de la politique contre l'Église : Taisez-vous ! Mais on a beau sceller, au nom de l'État, leurs lèvres comme un sépulcre, la lumière divine brise ces indignes barrières et se répand sur Jérusalem. Le sanhédrin rappelle les apôtres, les reprend et les fait battre de verges : voilà le premier essai de la force contre l'Église. Force inutile ! inutile politique ! L'Église sort de ce tombeau avec huit mille Juifs convertis, escorte immortelle de son premier triomphe.

Mais le signal est donné. A partir de ce moment, vous ne trouverez ni intelligence qui se lasse à attaquer l'Église, tantôt par la politique et la ruse, tantôt par la philosophie, l'éloquence, la critique, ces mille formes de l'esprit, ni bras qui se fatigue à meurtrir les épaules sacrées de l'é-

trangère et à verser son sang divin. L'élégante Athènes continue la persécution de l'esprit dans cet aréopage fameux où saint Paul est accueilli par un éclat de rire quand il parle de la résurrection des morts ; l'industrieuse Éphèse continue la persécution de la force quand elle se soulève à la voix des fabricateurs d'idoles, et qu'elle chasse, dans une émeute, les apôtres, coupables d'avoir diminué leur vente. Rire inutile, inutile émeute ! L'Église n'est pas plus accablée sous la raillerie que sous les pierres ; témoins Denys et ses compagnons, qui sortent de l'aréopage pour attester et prêcher la résurrection ; témoins ces Éphésiens fidèles à qui Paul adresse une de ses plus belles lettres ; témoin la Grèce entière, qui oublie, en moins d'un siècle, le culte attrayant des idoles pour chanter, dans la langue d'Homère, les louanges du Christ et de son Église.

Suivez l'Église au pied du Capitole : elle aborde l'esclave, non pas l'épée à la main comme Spartacus, mais avec l'Évangile et la croix, en lui disant : « Obéissez à vos maîtres. » Elle attend le peuple au sortir du cirque, prêchant la charité à des barbares qui viennent d'applaudir aux panthères et aux lions repus de la chair des gladiateurs, la pureté chrétienne à des brutes que la représentation des vices ne satisfait plus, et qui demandent à les voir en action sur une scène honteuse de tant de nudités. Elle se glisse auprès des riches, dont les mœurs, les assemblées, les banquets, les spectacles sont l'horreur de la nature, et elle leur annonce qu'*il est plus difficile de faire entrer un riche dans le royaume de Dieu que de faire passer un câble à travers une aiguille*[1]. Elle va s'asseoir sous la chaire des philosophes, qui s'occupent à réunir dans l'école éclectique d'Alexandrie toutes les erreurs du vieux monde, c'est-à-dire les maximes de l'orgueil, du plaisir et de l'intérêt, et elle leur dit : Quittez

[1] *Matth.*, XIX, 24.

ce travail ; maintenant il faut croire sans comprendre, la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption ; il faut crucifier sa chair et fléchir le genou devant un Juif crucifié. Elle pénètre enfin jusque dans le palais des Césars ; elle foule aux pieds leurs autels, elle les dégrade du rang des dieux, et elle leur annonce qu'il faut mourir.

— Non, c'est vous qui mourrez, répondent d'une voix unanime les esclaves, le peuple, les riches, les philosophes, les empereurs. La force et l'esprit se liguent encore une fois pour abolir ce qu'on appelle dans tout l'empire la superstition nouvelle ; Celse et Porphyre attaquent l'Église au nom de la philosophie et de la critique ; Tacite la condamne, au nom de l'histoire, à passer pour l'ennemie du genre humain ; Pline prend contre elle, tantôt le glaive pour frapper les chrétiens qui s'obstinent à persévérer dans leur foi, tantôt la plume pour demander à Trajan, dans une phrase élégante, s'il a bien fait et s'il n'aurait pas dû avoir quelque scrupule. Mais les Trajan sont des Néron quand il s'agit de l'Église. La littérature qui la flétrit n'est que l'expression de la société qui la condamne. Pendant trois siècles on la poursuit dans les villes, dans les campagnes, dans les déserts, au fond des catacombes. On lui attribue tous les malheurs de l'empire. Si le Nil ne déborde pas, si la terre tremble, si le feu du ciel consume un temple ou un théâtre, aussitôt le cri : *Les chrétiens aux lions* part de tous côtés et provoque les plus affreux supplices! Les chrétiens ne sont plus connus que par les noms des instruments de mort auxquels ils sont dévoués : on les appelle des hommes de roue, des hommes de gibet, des hommes de bûcher [1]. La roue, le gibet, le bûcher, sont, en effet, leur partage. Ni l'âge le plus faible, ni le sexe le plus timide, ni la vieillesse la plus avancée, ni la vigueur de la jeunesse qui pourrait servir sous les aigles de l'em-

[1] TERTUL., *Apolog.*

pire, ni les cheveux qui ont blanchi dans le prétoire, ni les bras chargés de tous les honneurs militaires, rien ne trouve grâce devant les tyrans. La superstition est donc abolie, disent-ils enfin après trois siècles de carnage et d'horreur, et là-dessus Dioclétien frappe des médailles et élève une colonne, de peur que le souvenir de cette victoire facile ne s'efface trop tôt de la mémoire des hommes. On a retrouvé l'inscription, on peut la citer. Elle date de l'an 290, et elle porte ces mots: *Christiano nomine deleto: le nom chrétien étant aboli partout.* O maîtres du monde, pouvez-vous à ce point vous laisser abuser par la flatterie ? Mais regardez : c'est le paganisme qui croule et c'est l'Église qui triomphe. L'Église, dix ans après la mort de Dioclétien, sort des catacombes, remplit en un instant l'univers tout entier, et va s'asseoir, le front paré de blessures et de victoires, sur le trône des Césars convertis. Quelle résurrection ! quelle vie ! quel éclat ! quelle grandeur ! L'Église est libre et le monde est chrétien. *O mort, où est ta victoire ; ô mort, où est ton aiguillon ? O mors, ubi victoria tua ; ô mors, ubi stimulus tuus*[1] *?*

Cet aiguillon mortel, c'est peut-être l'hérésie qui le garde. Arius soulève contre l'Église l'orgueil de l'esprit ; Valens prête à Arius l'appui de la force. La persécution recommence sous un autre nom, mais les moyens sont toujours les mêmes ; ce sont des livres qui torturent l'âme, ce sont des supplices qui épuisent le corps. L'Église va périr, et le monde étonné se réveille arien. Encore une illusion ! encore une prophétie menteuse ! La foi de Nicée enfante des docteurs comme elle enfantait des martyrs. Hilaire la défend en Occident, Athanase en Orient, les papes dans l'univers entier ; les ombres de l'hérésie se dissipent comme la nuit devant la clarté du jour, et l'Église sort encore une fois du tombeau, toute rayonnante

[1] *I Cor.*, xv, 55.

de gloire et d'immortalité. *O mort, où est ta victoire ; ô mort, où est ton aiguillon?*

Cependant Julien avait observé que l'Église prenait des accroissements par la persécution et par le carnage, et il se contente de la persécuter par l'esprit. Les chrétiens sont bannis des écoles aussi bien que des charges; Lucien les raille dans ses dialogues, l'empereur dans ses lettres. Qu'il leur suffise d'avoir, disait-il, pour historiens, pour orateurs et pour poëtes, Matthieu, Marc, Luc et Jean. Les voilà ensevelis dans la nuit de l'ignorance. L'apostat s'applaudit de son ouvrage, et, apercevant un jour un solitaire qui bêchait son jardin, il l'interpelle, l'injure à la bouche : « Eh bien ! que fait maintenant le Galiléen ? — Il creuse une tombe. » C'était la tombe de Julien ; quelques mois après Julien meurt percé d'une flèche ; il se retourne vers le ciel, il reconnaît sa défaite, il apostrophe et il signale son vainqueur : Galiléen, tu as vaincu! Encore un triomphe ! encore une résurrection ! Saint Ambroise et saint Jérôme, saint Augustin et saint Basile, s'unissent pour la chanter dans le concert harmonieux de l'Église grecque et de l'Église latine, saint Chrysostôme les surpasse tous, et le siècle où Julien a voulu mettre le christianisme sous le sceau de ses décrets qui lui imposaient l'ignorance, doit au christianisme des chefs-d'œuvre d'éloquence, de logique, d'histoire et de poésie : *O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon*?

Écoutez les pas de ces hordes barbares qui inondent l'empire sous tant de noms et sous tant de formes. Leur marche sur la terre est comme la trace de la colère céleste. Venus de tous les vents du ciel, les uns sur des chars grossiers, les autres sur des coursiers rapides, avec les caractères les plus opposés, les mœurs les plus diverses, les langues les plus variées, ils ont tous un instinct commun, l'instinct de la destruction. Genséric s'embarque. « Maître, à quels peuples veux-tu porter la

guerre ? — A ceux contre lesquels Dieu est irrité. » Alaric est arrêté par un ermite : « Laisse-moi, répond-il, quelqu'un plus fort que moi me presse de saccager Rome. » On lui représente qu'il faudra combattre une multitude réduite au désespoir : « L'herbe serrée se fauche mieux. » Attila se vante de ne rien craindre, sinon que le ciel s'écroule sur sa tête; Attila dit de lui-même : « L'étoile tombe, la terre tremble, je suis le fléau de Dieu. » O sainte Église, où êtes-vous ? On ne voit plus que carnage, incendies, destructions, ruines fumantes, décombres amoncelés. Mais quoi ! la force qui a tout détruit a épargné l'Église. Elle se lève au milieu de ces nations qui campent sur des cadavres entassés, elle vient avec sa croix, son baptême, ses absolutions qui régénèrent, ses onctions qui affermissent, le pain et le vin de ses sacrifices qui nourrissent l'âme, et lavant dans ses eaux mystérieuses le sang dont les barbars étaient couverts, elle commence le miraculeux enfantement du monde chrétien. Penchée sur ce jeune monde comme autrefois Élisée sur l'enfant de la veuve de Sarepta, elle allume dans le cœur farouche les nobles passions, elle anime l'humanité d'un souffle puissant et la fait penser, parler, agir, non plus selon la nature, mais selon la grâce et l'Évangile. Gloire à l'Église ! elle est ressuscitée d'entre les ruines et les morts, et elle ressuscite le monde avec elle : *O mort, où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon ?*

A peine avait-elle achevé ce merveilleux ouvrage, que je la trouve aux prises avec une autre force, aidée de toutes les séductions de l'esprit et de la chair. Au commencement du VIIe siècle, un homme se lève en Arabie du milieu de sa tribu et s'indigne de voir jusqu'à trois cent soixante idoles dans le temple de ses pères. Alors, s'inspirant de Moïse et d'Abraham, le descendant d'Ismaël s'écrie : *Dieu seul est Dieu !* Puis, après avoir mûri les rêves de la solitude, il sort d'une caverne, tenant

d'une main un sabre, de l'autre le Coran, et il ajoute : *Mahomet est le vrai prophète.* Qu'est-ce que le Coran ? Quelques feuillets de la Bible, quelques lambeaux de l'Évangile, mais ces grands souvenirs suffisent à Mahomet pour fasciner les peuplades de l'Orient et souffler dans leur poitrine le feu de la conquête. L'Asie Mineure, l'Afrique, l'Espagne deviennent sa proie. La Sicile succombe, l'Italie est menacée, les Pyrénées sont franchies, la Loire, le Rhône, la Garonne, livrent leurs ondes étonnées au coursier de l'Arabe, les ténèbres de l'erreur montent avec eux de fleuve en fleuve et de montagne en montagne. Mahomet rêve la conquête du monde, mais l'Église l'arrête à Poitiers, comme elle l'arrêtera plus tard à Grenade, à Lépante, à Navarin, levant huit fois contre les descendants de cet homme le glaive de la croisade, faisant reculer l'ombre du croissant partout où elle s'est étendue, et ressuscitant partout où elle avait elle-même semblé mourir. *O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon?*

C'est Charles Martel qui a gagné à l'Église sa première bataille contre les musulmans. Laissez croître cette jeune dynastie parmi des lauriers si glorieux. Par une exception aux lois générales, qui ne souffrent guère l'hérédité du génie, Charles revit dans un fils aussi grand que lui, c'est Pepin ; et Pepin dans Charlemagne, plus grand encore que son père et que son aïeul. Charlemagne vit le pape régner à Rome et par l'ascendant moral que sa dignité lui donnait, et par la nécessité qui en avait fait le tuteur du peuple quand ce peuple était à l'abandon. Il dit alors dans sa pensée : « Ce point n'est plus à l'homme, il est à Dieu, il est à l'Église. » Il acheva l'œuvre de la piété des peuples et des donations des rois ses aïeux. Disons mieux : il acheva l'œuvre de la Providence et constitua définitivement la chrétienté en assurant au souverain pontife une place désormais incontestée parmi les ressorts du monde, assez

grande pour la liberté, trop petite pour la domination, le moindre des trônes si l'on compte les sujets qui l'entourent, le plus solide, le plus beau, le plus nécessaire, si l'on considère les raisons providentielles qui l'ont fondé, les intérêts sacrés qu'il représente et les catastrophes religieuses, politiques et sociales qui en suivraient la ruine. Non, je ne connais pas de jour plus grand dans l'histoire que celui où le vainqueur des Sarrasins, des Saxons et des Lombards, à genoux sur les marches de Saint-Pierre de Rome, le diadème en tête et la main sur l'Évangile, prononça aux pieds du pape Léon III, qui venait de le couronner empereur, le serment suivant : « Au nom du Christ, « devant Dieu et le bienheureux Pierre, je jure et promets « que je serai le protecteur et le défenseur de la sainte « Église romaine, et que je l'aiderai de mon bras, autant « que je le saurai et le pourrai. » C'était le 25 décembre 800. A cette date, unique dans l'histoire, le monde ancien finit et le monde nouveau commence. Charlemagne va descendre au tombeau, son empire et sa race l'y suivront. La carte du globe sera brisée, refaite, remaniée par toutes les mains. La France sera remise au berceau avant de se constituer définitivement en monarchie ; l'Angleterre n'est encore qu'un marais habité par les Saxons et les Angles et envahi par les Danois ; l'Espagne chrétienne n'a que des montagnes pour asile et des cabanes pour royaume ; tout ce qui existe va changer de nom, de limites, de maîtres, de lois. Seule l'Église gardera le trône où Charlemagne vient de l'asseoir, et quand, mille ans après, nous cherchons tout ce qui reste de ces conquêtes, de ces peuples, de ces langues, que voyons-nous au dessus de tant de nations dont les ruines mêmes ont déjà péri : le pape debout sur cette motte de terre, unique débris de tant de terres écroulées, et à ses pieds l'épée de la France.

II. Ne soyez pas surpris si dès les premières pages des

annales modernes, nous retrouvons l'Église en butte aux persécutions du glaive et de la parole, toujours à la veille de mourir, toujours ressuscitée et pleine de gloire. C'est sa destinée de donner aux méchants d'immenses espérances pour éprouver ainsi la foi des bons, et de ranimer par des victoires inattendues les espérances des bons pour déconcerter les projets des méchants. A peine les nations modernes se sont-elles taillé des États et ramassé des couronnes dans les dépouilles de Charlemagne, que les périls et les victoires de l'Église recommencent. Je les esquisse à peine, en me bornant aux traits principaux.

Jamais parut-elle plus près de sa ruine qu'au temps de saint Grégoire VII, l'intrépide vengeur de la liberté ecclésiastique et de la sainteté du sacerdoce et du mariage. Assiégé au château Saint-Ange, délivré par Robert Guiscard, emmené à Salerne, il va achever sa vie sur la terre étrangère, et, élevant la voix pour la dernière fois au milieu de l'Église éplorée et couverte de deuil : « J'ai aimé la justice, s'écria-t-il, et j'ai haï l'iniquité, et c'est pourquoi je meurs en exil. » Il meurt, mais en peu d'années on voit s'accomplir tout ce qu'il avait entrepris ou inspiré. Le célibat ecclésiastique est observé avec plus de rigueur, la simonie disparaît, l'empire renonce aux investitures, les croisades commencent, un esprit nouveau anime et rajeunit tout le christianisme : l'Église est ressuscitée !

Laissez la mort triompher un moment : Jonas a passé trois jours dans le ventre de la baleine et le Fils de l'homme dans le sein de la terre, mais le *Crucifigatur* du vendredi n'empêchera jamais l'*Alleluia* d'éclater le dimanche. L'Église se console de ces morts qui cessent, parce qu'elle a le secret de ces résurrections qui ne cessent jamais. Ainsi, que Frédéric Barberousse crée quatre antipapes, se fasse couronner par leurs mains sacriléges et domine du haut du Capitole et la ville et le

monde, il saura bientôt que, selon le mot du poëte :

La roche Tarpéienne est près du Capitole.

Dès le lendemain, un rayon de soleil, aussi vif que meurtrier, tombe dans son armée triomphante, la peste se déclare, la mort plane sur toutes les têtes, il faut partir. Dès le quatrième jour Frédéric s'éloigne et regagne la haute Italie ; mais la haute Italie se soulève, il faut s'enfuir. Il repasse les Alpes, et rentre en Bourgogne sous l'habit d'un valet, avec trente hommes pour armée ; des quatre antipapes qui s'étaient succédé sous cette honteuse protection, deux étaient morts, les deux autres se soumettent à la pénitence, et Alexandre III, le pontife légitime, est reconnu dans l'univers tout entier pour le vicaire de Jésus-Christ : l'Église est ressuscitée.

Les siècles se succèdent, mais les épreuves demeurent les mêmes. L'empereur Frédéric II, plus musulman que chrétien, a juré la ruine de l'Église, il désole ses domaines, il crucifie ses sujets, il emprisonne et il enchaîne ses évêques, il assiège trois papes au château Saint-Ange ; les légistes gagés qui lui servent de secrétaires louent sa grandeur d'âme, tout est prêt pour la captivité de saint Pierre et l'asservissement du monde. Mais Innocent IV s'évade, arrive à Lyon, convoque un concile universel, excommunie et dépose l'empereur avec l'assentiment unanime de toute la république chrétienne. Le coupable se débat en vain pendant cinq ans contre les effets inévitables de la terrible sentence. Dieu le punit dans sa personne, dans ses complices, dans sa race. Son empire, que ses ancêtres possédaient depuis deux siècles, apres avoir été, pendant vingt-trois ans d'interrègne, l'objet de toutes les ambitions, passe enfin à une autre famille ; les royaumes et les provinces qu'il avait acquis au prix de tant de sang et de larmes, considérés désormais comme des successions vacantes, recouvrent leur indépendance

ou choisissent d'autres maîtres ; l'Italie respire, le monde est sauvé : l'Église est ressuscitée.

Vous verrez au XIVe siècle l'Anglais Guillaume Occam, condamné par l'Église pour ses erreurs, jurer la ruine de l'Église, et aborder l'empereur Louis de Bavière en disant : « Prince, je vous apporte le secours de ma plume, prêtez-moi celui de votre épée. » Voici encore la force jointe à l'esprit. Les pamphlétaires allemands et les légistes italiens viennent appuyer le philosophe anglais. Le pape Jean XXII est appelé l'*Ante-Christ*, l'*hérésiarque*, le *dragon à sept têtes*. Marsile de Padoue formule les maximes du despotisme impérial ; il rêve un pape dépendant de l'empereur, au spirituel comme au temporel, des conciles convoqués par les Césars, des évêques institués et jugés par leur volonté, une religion enchaînée aux lois de leur bon plaisir. L'empereur est à Viterbe le 2 janvier 1328 ; le 7 il arrive à Rome ; le 18 avril il dépose Jean XXII, le 12 mai il crée un antipape, et le 22, l'intrus le couronne au Capitole. Mais, ô prodige ! le jour n'est pas achevé qu'une main hardie affiche aux portes du Capitole la sentence de l'excommunication. Dès ce moment, tout l'abandonne : on refuse l'impôt, on quitte l'armée, ses soldats désertent, ses partisans sont en fuite, son antipape se convertit ; Marsile de Padoue meurt d'épuisement, de fatigue et de faim, et l'empereur, frappé de crainte et défait sans combat, va cacher au fond de l'Allemagne sa honte et ses projets. Saluons encore l'Église ressuscitée.

Les misères qui suivirent la mirent, s'il est possible, encore plus près de sa perte. N'était-ce pas pour elle une véritable tombe que ce séjour d'Avignon, où, pendant soixante-dix ans, la politique et les révolutions ont enchaîné les papes, loin des autels des bienheureux apôtres, du centre de la catholicité, et du trône élevé par les siècles aux successeurs de saint Pierre. Pendant le grand schisme

d'Occident, qui partage la chrétienté en deux obédiences, les ténèbres deviennent plus épaisses. Où est le pape ? où est l'Église ? Qui jugera la question ? Les saints se divisent, les conciles discutent ; le problème terrible semble être résolu, mais de nouvelles ténèbres viennent s'y mêler et le compliquent encore, jusqu'à ce qu'enfin du milieu du concile de Constance sorte le pape Martin V, unique et légitime pontife, qui dissipe toutes les ombres, monte sur le trône de saint Pierre, et fait voir au monde l'Église raffermie et ressuscitée.

La réforme n'était pas loin. O douloureuse épreuve, ô tristes et odieux souvenirs ! La plume de la réforme a distillé pendant cent ans le venin sur l'épouse immaculée de Jésus-Christ ; l'imprimerie lui a prêté ses presses naissantes ; Luther, sa fougueuse éloquence ; Calvin, sa dialectique serrée ; Théodore de Bèze, ses insinuations doucereuses et perfides ; Érasme, son érudition railleuse et suspecte ; Rabelais, sa verve intarissable ; Marot, ses rimes populaires. Quels torrents d'injures contre l'Église, le pape, les mystères, les sacrements, les indulgences, le culte de la Vierge et des saints ! Mais pendant que l'encre déborde, le sang coule de toutes parts. Déjà la moitié de la Suisse reconnaît Zwingle pour législateur et pour maître ; les Vaudois reparaissent dans le Dauphiné et dans la Provence, Socin infecte la Pologne d'un nouvel arianisme ; Henri VIII, jusque-là réputé le défenseur de la foi, se laisse entraîner aux passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois, et arrache l'Angleterre au saint-siége. La Suède et le Danemarck rompent à leur tour le lien de l'unité ; la France, partagée entre la réforme et la foi, s'épuise dans des colloques inutiles, et verse, dans des guerres de religion, le sang de ses enfants. Une mer de sang couvre la moitié de l'Europe et remplit les annales de tout un siècle. O sainte Église, sera-ce là le tombeau de ta gloire ? Et n'as-tu donc

tant vécu que pour mourir sur ce nouveau Calvaire ?

Non, l'Église ne mourra pas. Est-ce, dites-moi, le soupir d'un mourant que celui qui enfante à la même heure les Ignace, les Xavier, les Philippe de Néri, les saint Pie V et les Sixte-Quint? Est-ce une foi qui s'éteint celle qui s'allume tout à coup aux Indes, en Afrique et dans le nouveau monde ? Allez écouter les délibérations du concile de Trente, tant de fois suspendu, repris, suspendu encore, achevé enfin, après dix-huit ans de prières et d'études. Comme l'Église sort justifiée, brillante d'avenir, de ces assises solennelles ! Elle tient en main le recueil des canons qui règlent les points contestés de la foi et celui des décrets qui restaurent partout la discipline. Les évêques sont assujettis au pape par un serment solennel ; les cloîtres se réforment ; les séminaires commencent ; les hospices se peuplent de vierges pour servir les pauvres, et les écoles de maîtres pour enseigner la jeunesse ; tout le peuple est assuré de recevoir, dans la prédication de l'Évangile une parole vivifiée dans les Écritures, et dans la distribution des sacrements une grâce toujours efficace par elle-même, mais rendue plus abondante encore par la pureté rajeunie des ministres qui en accomplissent les rites. L'Église est ressuscitée.

Je passe sous silence le jansénisme, cette hérésie déloyale qui, malgré le venin de sa plume et l'appui du bras séculier, n'osa jamais attaquer l'Église en face, et se cacha dans son sein comme un serpent. On peut l'oublier au milieu des gloires religieuses du grand siècle, car ce sifflement impur n'a pas empêché la voix de Bossuet d'éclater avec une autorité incroyable, et de dominer d'un bout de la France à l'autre toutes les voix de la renommée. Mais écoutez ce bruit d'impiété que Fénelon a déjà entendu, et que Massillon a signalé à Louis XV avec plus d'inquiétude encore. Il se change peu à peu, dans le cours du XVIIIe siècle, en un tonnerre effrayant, qui va grossis-

sant chaque jour. La philosophie, d'abord incertaine et discrète puis moqueuse et hardie, lève le masque et ne garde plus de bornes. Un jour athée, le lendemain déiste, matérialiste le plus souvent, mais toujours sceptique, elle glaçait tout, jusqu'à ses propres inspirations, tant son regard était railleur; elle flétrissait tout, même le peu de bien qu'elle mêlait à tant de mal, tant son souffle était impur. Aussi incapable d'inventer une erreur que de découvrir une vérité, affectant la science et sachant mal, pauvre de raisons, mais prodigue d'injures, elle niait les mystères, ébranlait les lois, déchaînait les passions, et se vantait de tout réformer quand elle s'apprêtait à tout détruire. Ce n'est pas une opinion, mais une secte, ou plutôt une armée. Voltaire en est le chef; relayé par vingt subalternes, il a pour complices des ministres, Choiseul en France, d'Aranda en Espagne, Tanucci à Naples, Pombal en Portugal; des rois pour prosélytes, Frédéric II, Joseph II, Catherine II, et il est lui-même le roi de son siècle. Dans cette grande conspiration de l'esprit, les historiens apportent leurs vieilles erreurs, réfutées cent fois; les voyageurs, leurs découvertes, encore sans contrôle; les mathématiciens, leur popularité naissante. Les beaux-arts achèvent de se corrompre, la poésie déchire les derniers voiles de la pudeur, et Rousseau fait douter si la vertu est nécessaire à l'éloquence.

La France, il faut bien le dire, prêtait à cette guerre faite à l'Église ce qu'il y a d'attrayant, de communicatif et de contagieux dans sa langue et dans son caractère. Grâce à elle, l'incrédulité se mêle à tout et prend toutes les formes, échappant à la réfutation par la raillerie, trop changeante pour être saisie, et trop légère pour être combattue gravement, en sorte qu'on ne vit bien ses progrès que lorsqu'elle eut achevé son ouvrage. Tantôt l'Église était taxée de faiblesse, de complicité ou d'aveuglement, tantôt d'intolérance et d'exagération. On étouffait la voix

de la chaire, et on se plaignait qu'elle demeurât silencieuse; on calomniait les vertus du cloître, pour se donner le malin plaisir d'en déplorer l'absence, et quand le vénérable Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, condamnait l'*Émile*, les libres penseurs reprochaient au prélat d'avoir parlé, comme ils s'étonnèrent plus tard que d'autres se fussent contentés de gémir.

Après les sophistes vinrent les bourreaux. Tous ces rois qui donnaient de petits soupers à la philosophie, apprirent un jour que la tête du roi de France était tombée sous la hache révolutionnaire. Ils reculèrent d'un pas devant Dieu. Mais la Terreur ne recula pas : elle abattit pêle-mêle gentilshommes, nobles dames, humbles paysans, prêtres, soldats, magistrats, poëtes et savants; elle noya dans ce sang nos statues, nos images, nos autels ; elle déclara la superstition abolie à Rome comme à Paris ; non contente d'avoir dépouillé le pape Pie VI de ses États, elle mit sur sa personne une main sacrilége, le traîna de prison en prison, à Sienne, à Florence, à Turin, à Briançon, à Grenoble, à Valence, et elle allait le transporter à Dijon, quand la mort délivra, le 29 août 1799, celui qu'on appelait par dérision le *ci-devant pape !* C'est le dernier pape, s'écrièrent les impies d'une voix unanime, et c'est Valence qui a vu les funérailles de l'Église.

Reportez-vous à ce moment solennel : jamais l'épreuve n'a été ni plus frappante ni plus décisive. Si, comme le disent ses ennemis, l'Église n'est qu'une institution humaine qui a pour unique appui la politique des rois, c'en est fait de l'Église, car la royauté vient de s'abîmer sous l'échafaud dans le sang de Louis XVI. Si le pouvoir de l'Église n'est que l'usurpation d'un sacerdoce enrichi d'âge en âge par la piété des peuples, tout ce que les prêtres tiennent des hommes est perdu aujourd'hui. Si le chef de l'Église n'est qu'un pasteur mercenaire, ou le gardien endormi d'un vieux système de superstition et

d'erreur perpétué de génération en génération par l'effet de l'ignorance ou par l'entraînement de la coutume, l'occasion est belle pour n'avoir plus de pape. Rome est aux mains de la France, le sacré collége est en fuite, tout est fini : il faut reprendre l'inscription de Dioclétien, il n'y a qu'une date à changer : ce sera l'épitaphe de l'Église : A la superstition abolie l'an du monde 1800 et de la république française le 8e : *Christiano nomine deleto !*

Mais quoi ! pendant que la société s'enfonce dans l'abîme de l'athéisme, le conclave s'assemble à Venise, Pie VII succède à Pie VI et reprend le chemin de Rome. Le jeune conquérant du Mont-Thabor apprend cette nouvelle en rentrant en France, et à peine a-t-il recueilli les débris du monde écroulé, dont il songe à se faire un empire, qu'il rouvre les temples, relève les autels et s'agenouille lui-même aux pieds du pape pour recevoir de sa main l'onction qui fait les rois. Quel spectacle ! Cherchez à démêler dans la vieille société mise en poussière ce qui subsiste de ce qui n'est plus, vous le trouverez sans peine. Les hommes, les institutions, les mœurs, les lois, les dynasties, tout a péri ; l'Église seule est ressuscitée.

Faut-il encore une nouvelle leçon, le monde ne tardera pas à la recevoir. Parmi les compagnons d'armes du vainqueur de Marengo, il en est qui haussent les épaules de pitié ou qui sourient de dédain, en voyant renaître ce qu'ils appelaient la superstition ou l'hypocrisie. D'autres qui se croient plus profonds, imaginant quelque calcul politique dans un acte qu'ils ne comprendraient pas comme l'expression d'un besoin réel et d'une foi sincère, tolèrent que l'on fasse de l'Église une machine de gouvernement, et du prêtre un instrument de règne. Mais, attendez..., leur misérable calcul n'aura pas dix ans de succès. Et, pour qu'il soit bien démontré que Napoléon lui-même n'a été que l'instrument de Dieu, la gloire l'enivre, l'ambition l'égare, il commet contre l'Église et

contre le pape les fautes qu'il avait châtiées dans les autres, il enchaîne au fond d'un palais la liberté de Pie VII, il arrache à la main de l'auguste captif la signature du concordat de Fontainebleau, et, quand tout semble avoir plié, quand sa volonté va devenir, dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel, la loi du monde, tout change de face, Napoléon tombe, et Pie VII se relève ; Fontainebleau n'a été qu'une prison, mais Sainte-Hélène est un sépulcre. L'Église reprend encore une fois le chemin de ses États, l'Église est ressuscitée.

Je sais bien que l'esprit et la force sont incorrigibles, et malgré tant d'expérience et de disgrâces, ils continuent à faire les mêmes complots et à rêver les mêmes ruines. Jusqu'où ne va pas le délire des scribes qui agitent au fond de leur écritoire les destinées des nations ? Le sceau divin qu'ils entrevoient malgré eux sur le front de l'Église les offusque et les irrite plus que jamais. Ils parlent plus haut, ils écrivent plus vite, ils augmentent le nombre de leurs journaux, ils leur distribuent de nouveaux rôles et en varient presque à l'infini la souplesse et l'astuce. Dans les uns on attaque l'Église, au nom du *Siècle*, comme une institution utile, mais dévoyée, les larmes aux yeux et le respect dans la bouche ; dans les autres, on lui prodiguera, au nom de je ne sais quelle *Opinion nationale*, les menaces et les injures, en lui disant avec le cynisme de Diogène à Alexandre : Retire-toi de mon soleil. Il en est qui, au lieu de maudire, prennent le ton du mépris, feignant d'oublier l'Église comme on oublie une chose déjà jugée et condamnée, et qui, se faisant les interprêtes du *Temps,* déclarent qu'elle ne mérite déjà plus les honneurs de la critique. Cependant ces scribes aux gages de Satan lèvent de temps en temps les yeux pour voir si l'Église n'est pas encore tombée. Ils prennent le bruit qu'ils font pour le signal de leur victoire prochaine, et ils trompent par des chants de victoire les

ennuis d'une attente si longue et si souvent déçue. Ne leur demandez pas de lire l'histoire, ni de s'instruire au spectacle de tant de combats livrés à l'Église, de tant de triomphes remportés sur ses ennemis. Que leur importe le passé? Vous remueriez la poussière des deux mondes que vous n'en tireriez pas un argument que l'on daignât écouter un moment. Non, la société moderne, dont ils se disent les guides et les oracles, n'a point de traditions, point d'antécédents, point de souvenirs. L'Église est d'hier, c'est là tout son crime; elle est aujourd'hui, c'est leur désespoir ; elle sera demain, c'est l'arrêt de leur condamnation. Mais demain ces misérables auront formé à leur école d'autres écrivains plus misérables encore, qui hériteront de leur délire et qui continueront à annoncer, dans leurs revues, dans leurs journaux, dans leurs romans, que c'en est fait de l'Église, et que l'humanité, affranchie de ses antiques superstitions, continue à s'avancer vers cette perfection imaginaire où elle n'aura plus d'autre dieu qu'elle-même, d'autre loi que le progrès, d'autre pensée que le plaisir, d'autre avenir que le néant.

Pour recruter des complices, l'esprit du mal s'adresse à la sottise, à l'intérêt et surtout à la peur. Quand la mêlée devient plus ardente, il invente un mot d'ordre, et ce mot, incompris, ridicule, absurde, n'en fait pas moins le tour du monde. Il faut flétrir les amis et les serviteurs de l'Église. Au temps de Néron et de Domitien, c'étaient *les ennemis du genre humain* ; au temps de Julien, *des galiléens* ; au temps de Luther, *des papistes* ; au temps de Voltaire, *des dévots* ; il y a cinquante ans, *des jésuites* ; aujourd'hui, *des cléricaux*. Avec une telle épithète sur le front, on n'a plus le droit d'être entendu ni écouté : c'est un arrêt de bannissement aux yeux d'une société qui a résolu de proscrire sous ce nom l'honneur, la charité, les grands talents, les grands services. Résignons-nous, car

il faut savoir être impopulaire pour rester honnête, indépendant, catholique. Consolons-nous, nous sommes en assez bonne compagnie. Il y a eu quelque honneur à avoir été du parti de saint Pierre et de saint Paul contre Néron; ces galiléens du temps de Julien étaient les Basile, les Grégoire, les Chrysostôme ; ces papistes du temps de Luther étaient les François de Sales, les Borromée, les Léon X, les Raphaël et les Michel-Ange ; ces dévots, ces superstitieux, ces hypocrites si flétris par Voltaire, ont des autels : c'est saint Liguori, le théologien, c'est Benoît Labre, le mendiant, et Voltaire, dont le corps avait été porté si pompeusement en 1790 dans le caveau du Panthéon, est tellement passé de mode, que son cœur, le dernier reste de ce demi-dieu, après avoir été colporté de main en main comme un cadeau importun dont on n'a que faire, n'a trouvé d'asile en 1865 qu'au fond des cartons d'une bibliothèque. Ces jésuites d'il y a cinquante ans étaient les de Maistre, les Bonald, les Quélen, les Mathieu de Montmorency, dont l'histoire garde bon souvenir, et quand on expliquera l'épithète de clérical, la postérité la trouvera assez belle encore, car elle dira : On nommait ainsi ceux qui servaient l'Église et qui aimaient Pie IX !

Pie IX ! ah ! ce nom béni m'avertit assez que la force a fait son œuvre aussi bien que l'esprit contre ce grand pontife, en qui se résume et se personnifie toute l'Église. Son règne avait été marqué dans d'anciennes prédictions par le signe du divin supplice : *Crux de cruce!* Son trône est une croix ; il a vu ses vêtements partagés ; un sort impie a été jeté sur sa robe ; et les restes sacrés de son patrimoine, exposés dans les assemblées publiques à la contradiction des langues, semblent être les débris d'un naufrage déjà consommé ! Devant ce crucifié, si semblable au premier, comment oublier que le fondateur de la nation française s'écriait au récit de la Passion : Que n'étais-

je là avec mes Francs! L'histoire, qui a enregistré ce mot, ne le retournera jamais comme un reproche contre ma patrie. Non, jamais, je l'espère, je le crois pour l'honneur de la France, jamais le souverain qui veille au pied de cette motte de terre où le vicaire de Jésus-Christ est encore debout ne s'entendra dire :« Que n'étiez-vous resté là avec vos Francs! »

Ne vous y trompez pas, mes frères, ce n'est pas la Passion de l'Église que je vous prêche, c'est son triomphe. Ce triomphe est assuré, ce triomphe est prochain. Le chef de l'Église n'a pas à chercher des soldats et des gardes ; il est des légions invisibles qui savent comment on descend sur la terre, comment on gagne des victoires et comment on frappe les ennemis du Christ. Dieu a toujours à sa droite un sergent de bataille que vous ne corromprez jamais : c'est la mort. Dieu a toujours dans sa main des foudres qui portent plus loin que le canon et qui frappent plus sûrement : c'est l'air, c'est l'eau, c'est le soleil ; c'est ce rayon vif et meurtrier qui est descendu à l'improviste sur l'armée de Frédéric Barberousse et qui l'a chassée de Rome en quatre jours ; c'est la peste qui a dissipé sous les murs de la ville éternelle l'armée luthérienne toute gorgée d'or et de dépouilles ; c'est le vent glacé du nord qui a fait tomber les armes des mains les plus vaillantes, derrière ce conquérant, heureux jusque-là, qui tenait Rome sous le joug d'une domination usurpée et le pape sous les verroux de Fontainebleau. Mais ne parlons que du présent. Où sont-ils, où sont-ils, ces politiques consommés, ces légistes hardis, ces généraux heureux, la gloire d'un royaume voisin, les appuis d'un trône démesurément agrandi, qui s'étaient promis de siéger au Capitole, d'y passer leurs troupes en revue, d'y formuler leurs lois et d'y saluer leur souverain ? Que de fois n'ont-ils pas compté dans leurs calculs la mort possible, la mort probable, la mort prochaine du saint-père ! Tout était prêt pour l'évé-

nement : les armées, les lois, les proclamations ! Où sont-ils ? où sont-ils ? La mort les a frappés, et Pie IX est encore vivant, Pie IX est encore debout, Pie IX est encore roi ! Ah ! c'est qu'il reste dans la main de Dieu de ces petits graviers qui, selon l'expression de Pascal, n'eussent été rien ailleurs, mais qui allant se loger au fond du corps de Cromwell, troublent, renversent, tuent du même coup un homme, un trône, un empire, et étendent sous un drap mortuaire la gloire flétrie, l'ambition trompée et les rêves de la domination universelle. Seule l'Église brave tout, survit à tout, ressuscite et triomphe partout, hier, aujourd'hui, demain, toujours. Pie IX en a l'assurance, croyons-en la douce sérénité de son front: il verra son trône affermi, ses ennemis seront confondus, et son règne marquera une date immortelle dans les annales de l'Église éternellement ressuscitée.

NOTES

I

Page 203

Les deux tableaux les plus remarquables de l'église métropolitaine de Besançon sont placés dans la chapelle du Saint-Suaire. Celui de l'autel, qui représente la *Résurrection de Notre Seigneur*, passe pour le chef-d'œuvre de Carle Vanloo. A droite, en face du portail, est le chef-d'œuvre de Fr. Bartolomeo, qui fut l'ami et le rival de Raphaël. Il est communément désigné sous le titre de *Martyre de Saint Sébastien*. Ce tableau est un *ex-voto*. Dans la partie supérieure d'un ciel plein de lumière, on voit la Vierge assise sur un nuage, entourée d'anges d'une merveilleuse beauté, et tenant l'enfant Jésus, dont la main s'élève pour bénir. Plus bas, mais au dessus du sol, se tiennent plusieurs saints personnages, saint Jean, saint Jacques et saint Dominique, les patrons du donataire et de l'artiste. En face apparaît saint Sébastien, le corps percé de trois flèches. Au fond, on distingue une scène de bain, qui a été probablement le motif de l'*ex-voto*. Enfin au premier plan figure un magistrat à genoux, les yeux tournés vers la Vierge et montrant de la main le martyre de saint Sébastien. Ce chef-d'œuvre, si l'on s'en rapporte à Vasari, avait été condamné au feu par son auteur, et les critiques croyaient communément qu'il avait été détruit. Jean Carondelet, conseiller de Charles-Quint et plus tard archevêque de Palerme, acheta le tableau, et avant de l'envoyer, il y fit ajouter par un élève de Raphaël le personnage à genoux et en robe rouge qui dédie l'ouvrage à la Vierge. D'après Dunod, cette figure ne serait pas celle du donataire, mais de son père, chancelier de l'empire. L'archevêque de Palerme, auquel Besançon doit cet immortel chef-d'œuvre, ne se contenta pas de consacrer par un tableau le portrait de son père; il éleva à la mémoire de son frère Ferri Carondelet, chanoine archidiacre de Besançon et abbé de Montbenoît, un tombeau en marbre de la plus grande beauté. Le prélat y est représenté couché sur un sarcophage, revêtu de ses habits pontificaux, la tête coiffée d'une mitre, appuyé sur la main gauche et tenant un livre de la main droite. Sous le tombeau est un cadavre sculpté en pierre tendre, et faisant voir avec une inimitable fidélité le travail des vers et la décomposition de la mort.

Les Carondelet avaient dans l'église de Saint-Étienne une sépulture de famille. L'*ex-voto* et le tombeau que l'on vient de décrire en étaient les principaux ornements. Après la démolition de cette cathédrale, ils furent transférés dans celle de Saint-Jean, où ils font, à des titres divers, la juste admiration des connaisseurs.

II

Le pouvoir coercitif de l'Église n'est pas une affaire d'opinion libre, mais de doctrine et de foi.

Voici sur ce point la déclaration formelle signée par le P. Lacordaire à Rome le 20 septembre 1850, et dont M Foisset, qui en possède la minute autographe, veut bien me donner communication :

« Je déclare nettement et sincèrement reconnaître dans l'Église la puissance qui lui a été conférée par Jésus-Christ, non-seulement de corriger ses enfants rebelles par des conseils et des exhortations, mais encore de leur imposer dans le for extérieur des peines salutaires, me conformant pleinement au bref du Souverain-Pontife Benoît XIV *ad assiduas*, adressé aux archevêques et évêques de Pologne l'an 1759, dans lequel bref est déclaré ce qui suit :

« *Collatam a Christo Domino et salvatore nostro Ecclesiæ suæ potestatem non solum dirigendi per consilia et suasiones, sed etiam puniendi per leges.*

« *Ac devios contumacesque exteriore judicio et salubribus pœnis coercendi atque cogendi.* »

« C'est pourquoi je condamne aussi purement et simplement la quatrième proposition du synode de Pistoie, dans le sens où l'a condamnée le souverain pontife Pie VI par la bulle *uctorem fidei*, en 1794.

« Proposition qui est ainsi conçue :

Abusum fore auctoritatis Ecclesiæ transferendo illam ultra limites doctrinæ ac morum, et eam extendendo ad res exteriores, et per vim erigendo id quod pendet a persuasione et corde.

Tunc etiam multo minus ad eam pertinere exigere per vim exteriorem subjectionem suis decretis.

« Laquelle proposition est condamnée comme hérétique, *quatenus*, etc., comme au bref de Benoît XIV.

« Je déclare condamner cette proposition comme hérétique dans le sens où le souverain pontife la condamne comme telle. »

Signé: LACORDAIRE.

On voit par ce trait de la vie du P. Lacordaire, et par les autorités que l'illustre orateur cite et rappelle dans sa déclaration qu'il n'y a rien de nouveau dans la déclaration faite le 8 novembre 1864, de la XXIV[e] proposition du *Syllabus*, ainsi conçue :

« L'Église n'a pas le droit d'employer la force ; elle n'a aucun pouvoir temporel direct ou indirect. »

Le *Syllabus* renvoie ici à la lettre apostolique du 22 août 1851, *ad apostolicæ*. Cette lettre porte condamnation de deux ouvrages de Nuytz, professeur de droit ecclésiastique à l'université de Turin, livre où il est affirmé que l'Église n'a pas le droit d'employer la force : *Ecclesiam vis inferendæ potestatem nonhabere*. Sur quoi le pape s'exprime ainsi : Il est manifeste qu'avec une pareille doctrine l'auteur trouble et détruit la constitution de l'Église : *Quapropter compertum est auctorem per hujusmodi doctrinam eo intendere ut Ecclesiæ constitutionem ac regimen pervertat*. Les lettres apostoliques rappellent ensuite la condamnation des docteurs de Pistoie, et l'autorité dogmatique de la bulle *auctorem fidei* qui fait loi dans toute l'Église. Ainsi, les doctrines contraires à cette bulle sur le pouvoir coercitif de l'Église ne sont pas seulement fausses et erronées, mais hérétiques au sens où elles ont été déclarées telles et par la bulle de Pie VI, en 1794, et par le bref de Benoît XIV, en 1755.

Tel est l'enseignement de l'Église. On a prétendu qu'il était inopportun de le rappeler dans le *Syllabus*, et on a accusé Pie IX d'avoir manqué de prudence. C'était oublier que l'hérésie qu'il signalait est encore aujourd'hui publiquement enseignée à Turin, et que le souverain pontife n'a fait qu'accomplir le devoir strict et rigoureux de sa charge en élevant ainsi la voix non pas *importune*, mais *opportune*, dans le sens le plus rigoureux de la recommandation de saint Paul, puisqu'il s'agit d'une doctrine vivante et publiquement professée.

D'autres, allant plus loin, n'ont pas seulement contesté l'opportunité de ce rappel, mais ils ont attaqué au fond le droit de l'Église. Rien cependant n'est plus facile à comprendre qu'un tel droit, et il suffit de rappeler ici les principes élémentaires et constitutifs de toute société.

C'est le droit de toute société de se suffire à elle-même et de pourvoir à sa propre conservation, sans quoi elle ne pourrait subsister. L'Église, en tant que société, possède donc et le droit de faire des lois et le droit de donner à ses lois une sanction suffisante, par des récompenses et des châtiments.

Mais, en fait, les peines qu'elle décerne ne peuvent être appliquées qu'autant qu'elles sont acceptées par les fidèles, puisqu'ici l'Église agit toute seule, et qu'elle demeure désarmée contre la rébellion et l'apostasie. Imaginons un moine que son supérieur condamne au cachot : s'il subit sa pénitence, c'est qu'il le veut bien, car il ne tient qu'à lui de sortir du monastère. Mais on comprend qu'il préfère se soumettre à la peine qui lui est infligée, comme on préfère un emprisonnement politique à l'émigration.

Il n'y a donc rien qui blesse la raison dans la juridiction coercitive exercée par l'Église. Ni les infidèles, ni les Juifs, ni les païens n'y sont soumis. Mais il en est autrement des enfants de l'Église ou des chrétiens. Ce sont des enfants dévoyés, récalcitrants et rebelles, *devios contumacesque*, suivant les expressions de Benoît XIV, elle a le droit et le devoir de les corriger, comme une mère tendre mais exempte de faiblesses dans son amour ; et en exerçant ce droit, en remplissant ce devoir, elle ne prétend à rien autre qu'aux prétentions de toute société vis-à-vis de ses membres.

Le pouvoir coercitif ainsi compris a été exercé dans tous les siècles. L'Église a infligé, et M. Guizot l'en a louée (*Cours d'Hist. mod.* VIe leçon), des pénitences, des jeûnes, des amendes, et d'autres peines comparativement très-douces, dans des temps où le code pénal européen ne connaissait que des peines atroces. Qu'était-ce que la prison au pain et à l'eau en comparaison de l'écartélement, de la roue, du feu et du gibet?

Enfin, pour épuiser la matière, il convient d'observer qu'il ne faut pas confondre ici l'exercice du pouvoir coercitif de l'Église avec les peines infligées par la société civile aux hérétiques. Ce sont deux questions fort distinctes. Qui ne connaît l'adage : *Ecclesia abhorret a sanguine?* Mais la législation séculière, les constitutions des empereurs avaient fait de l'hérésie un crime d'Etat. Une fois le crime légal reconnu, le reste suivit de soi, et le bras séculier emprisonna les hérétiques par mesure de sûreté publique, on les brûla comme coupables d'un attentat contre la société. L'atrocité des supplices, malheureux héritage de la vieille cruauté de Rome païenne, était dans les mœurs et ne révoltait personne. Ceux dont le passe temps était de regarder des hommes déchirés par les bêtes admettaient sans répugnance les tortures et les bûchers. En vérité, l'Église n'est pas responsable de ces choses qui ne viennent pas d'elle ; elle n'est pas solidaire de ces traditions et de ces mœurs, qui furent longtemps plus fortes qu'elle et qu'il fallut des siècles pour déraciner ; elle s'abstint du sang, en dépit de l'opinion, des mœurs, des lois, des exemples : il serait injuste de ne pas lui en tenir compte.

Cette question écartée, que reste-t-il dans la condamnation portée par le *Syllabus* ?

L'expression d'une doctrine que toute société doit revendiquer, doctrine constante de fait autant que raisonnable en droit dans l'histoire de l'Église, doctrine appliquée par les apôtres (*Act.* v. 5, 9 et 10), formulée par les conciles, invoquée par Benoît XIV en plein XVIIIe siècle, et confirmée par Pie VI, qui, en 1794, a déclaré hérétiques, dans une bulle faisant autorité partout, les doctrines contraires.

Pie IX n'a fait que rendre hommage à la vérité et continuer la tradition.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Troisième Conférence

NOTION DE L'ÉGLISE

Quatrième Conférence

NAISSANCE DE L'ÉGLISE

LES APOTRES.

Septième Conférence

DE LA VÉRITABLE ÉGLISE

Huitième Conférence

DE L'ORDONNANCE DE L'ÉGLISE

Onzième Conférence

LA PAROLE DE L'ÉGLISE

Douzième Conférence

DE LA SOUVERAINETÉ DE L'ÉGLISE

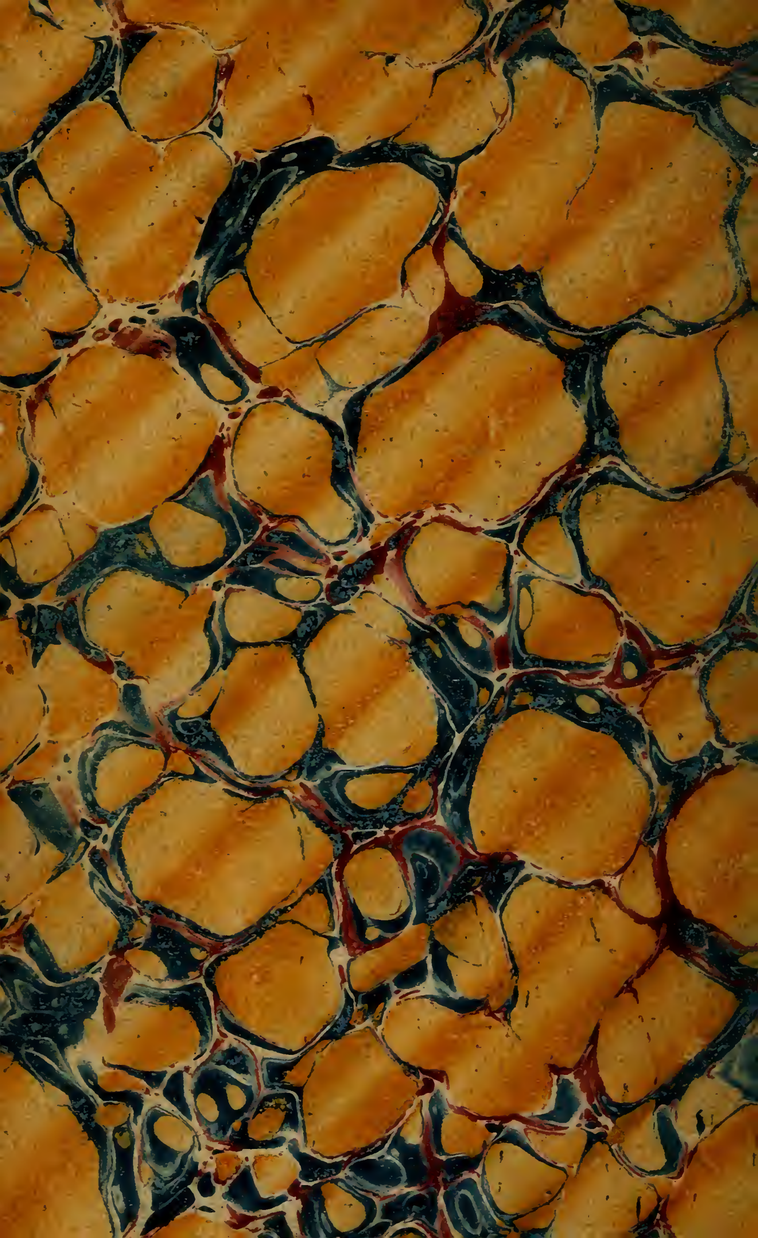
Quinzième Conférence

LA PASSION DE L'ÉGLISE

Seizième Conférence

LES TRIOMPHES DE L'ÉGLISE

Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.





BX 1756 .B48 1876 SMC
Besson, Louis Francois Nicol
L'Eglise, oeuvre de
l'homme-Dieu 47230844
AWL-0330

